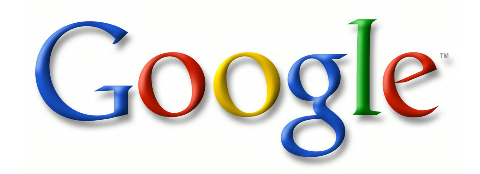


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

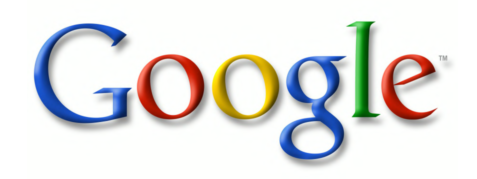
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

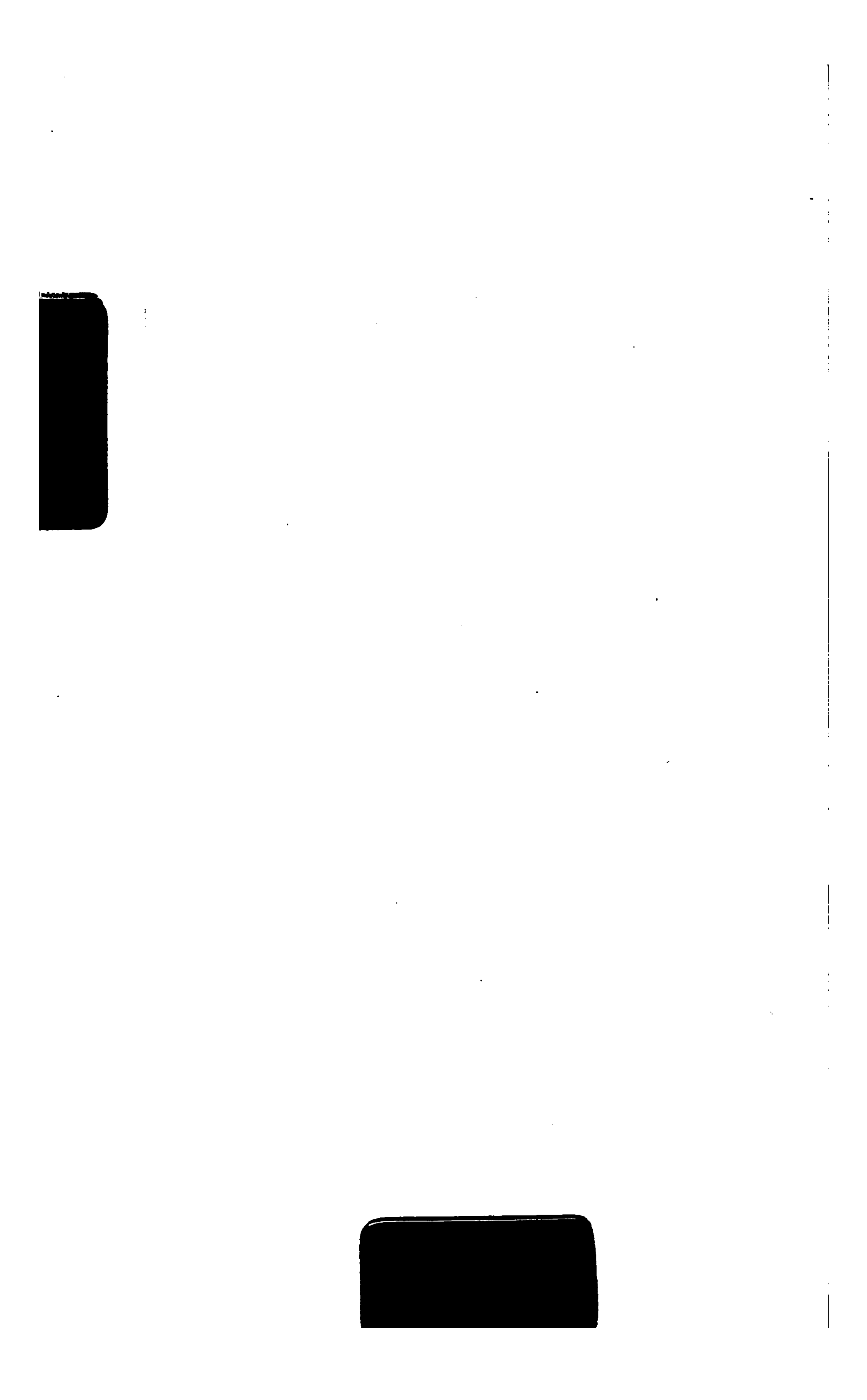
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08246501 8



ESSAI

HISTORIQUE, POLITIQUE,

ET

MORAL,

SUR LES

RÉVOLUTIONS,

ANCIENNES ET MODERNES.

PAR

F. A. DE CHATEAUBRIAND.

Experti invicem sumus ego ac fortuna.——TACITE.

LONDRES:
CHEZ HENRI COLBURN, LIBRAIRE,
CONDUIT STREET, HANOVER SQUARE.
1815.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
134609B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1941 L

De l'Imprimerie de Cox et Baylis, Great Queen Street,
Lincoln's Inn Fields.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

CET Essai sur les Révolutions, dont l'Auteur n'avoit distribué qu'un petit nombre d'exemplaires parmi ses amis, il y a quelques années, ne pouvoit reparoître dans des circonstances plus favorables. La Révolution de France, malheureusement, n'est point finie. Elle a passé toute entière dans la tête de ce rejetton du Jacobinisme, ce Corse aux sanglans exploits, pour qui des soldats avides de pillage et sans foi viennent de trahir leur roi; et le despotisme militaire, conséquence inévitable de leur trahison, n'est pas moins terrible pour l'Europe que l'audace révolutionnaire dont M. de Chateaubriand a crayonné des tableaux si révoltans. D'ailleurs les parallèles étonnans entre la Perse et l'Allemagne, l'Angleterre et Carthage, la Macédoine et la Prusse, Tyr et la Hollande, la Scythie et la Suisse, la Grèce et la France, l'Egypte et l'Italie, et entre la Guerre Médique et celle de la Révolution, faits pour intéresser en tout temps, acquièrent surtout un nouvel intérêt au moment où toutes les nations de l'Europe

oubliant leurs anciennes oppositions, arment l'élite de leur jeunesse belliqueuse, et se disposent à arracher un sceptre usurpé des mains du plus odieux des tyrans, qui

> " Couvert du sang Bourbon, puissant par la mitraille,
> Nommoit le bon Henri le roi de la canaille."

Ce volume contient les révolutions de la Grèce comparées à la révolution Françoise, et forme en lui-même un tout absolument indépendant des autres Essais Historiques du même genre, que l'Auteur pourra peut-être y faire succéder un jour si ses malheurs et sa santé dérangée par de longs voyages lui en laissent le loisir.

Nous publierons incessamment des *Souvenirs d'Italie, d'Angleterre et d'Amérique*, suivis de divers morceaux de Morale et de Littérature du même Auteur où l'on retrouvera cette force de style qui caractérise le présent Essai, et ces traits ingénieux et délicats qui distinguent si éminemment son *Génie du Christianisme*, dont ils comprennent la *Défense*.

TABLE

DES

MATIÈRES.

		Page
Préface		vii
Introduction		1
Exposition		3
Chap. I.	Première question. Ancienneté des hommes	9
II.	Première Révolution. Les républiques Grecques	14
III.	L'âge de la Monarchie en Grèce	16
IV.	Causes de la subversion du Gouvernement royal chez les Grecs	18
V.	Effet de la révolution républicaine sur la Grèce. Athènes depuis Codrus jusqu'à Solon	22
VI.	Quelques réflexions sur la Législation de Solon. Comparaisons. Différences	26
VII.	Origine des noms de Factions, la Montagne et la Plaine	28
VIII.	Portraits des Chefs	30
IX.	Pisistrate	32
X.	Règne et mort de Pisistrate	34
XI.	Hipparque et Hippias. Assassinat du premier. Rapports	35
XII.	Guerre des Emigrés. Fin de la révolution républicaine en Grèce	37
XIII.	Sparte. Les Jacobins	38
XIV.	Caractère des Athéniens et des François	53
XV.	De l'Etat des Lumières en Grèce au moment de la révolution républicaine. Siècle de Lycurgue	60
XVI.	Siècles moyens	62

Chap.		Page
XVII.	Siècle de Solon	64
XVIII.	Poësie à Athènes. Anacréon. Voltaire. Simonide. Fontanes. Sapho. Parny. Alcée. Esope. Nivernois. Solon. Les deux Rousseau	65
XIX.	Poësie à Sparte. Premier Chant de Tyrtée. Le Brun. Second Chant de Tyrtée. Hymne des Marseillois. Chœur Spartiate. Strophe des Enfans. Chanson en l'hònneur d'Harmodius. Epitaphe de Marat	78
XX.	Philosophie et Politique. Les Sages; les Encyclopédistes. Opinions sur le meilleur gouvernment. Thalès. Solon. Périandre, &c. J. J. Rousseau. Montesquieu. Morale. Solon. Thalès. La Rochefoucault. Chamfort. Parallèle de J. J. Rousseau et d'Héraclite. Lettre à Darius. Lettre au Roi de Prusse	86
XXI.	Influence de la révolution républicaine sur les Grecs	95
XXII.	Etat politique et moral des nations contemporaines au moment de la révolution républicaine en Grèce. Cette révolution considérée dans ses rapports avec les autres peuples. Causes qui en rallentirent ou en accélérèrent l'influence	99
XXIII.	L'Egypte	100
XXIV.	Obstacles qui s'opposèrent à l'effet de la révolution Grecque sur l'Egypte. Ressemblance de ce dernier pays avec l'Italie moderne	104
XXV.	Carthage	107
XXVI.	Parallèle de Carthage et de l'Angleterre	109
XXVII.	Influence de la révolution Grecque sur Carthage	134
XXVIII.	L'Ibérie	136
XXIX.	Les Celtes	138
XXX.	L'Italie	141
XXXI.	Influence de la révolution Grecque sur Rome	143
XXXII.	La Grande Grèce	145

Chap.		Page
XXXIII.	Influence de la révolution d'Athènes sur la Grande Grèce	151
XXXIV.	La Sicile	153
XXXV.	Les trois Ages de la Scythie et de la Suisse	155
XXXVI.	La Thrace. Orphée	167
XXXVII.	La Macédoine. La Prusse	169
XXXVIII.	Iles de la Grèce. L'Ionie	171
XXXIX.	Tyr. La Hollande	173
XL.	La Perse, et l'Allemagne	177
XLI.	Guerre Médique. Guerre républicaine	202
XLII.	Différence générale entre notre Siècle et celui où s'opéra la révolution républicaine de la Grèce	233
XLIII.	Seconde révolution de Philippe et d'Alexandre	253
XLIV.	Renversement de la Constitution et Règne des trente Tyrans à Athènes	256
XLV.	Abolition de la Tyrannie. Rétablissement de l'ancienne Constitution.	274
XLVI.	Chûte de Denys le jeune à Syracuse	281
XLVII.	Denys à Corinthe. Les Bourbons	292
XLVIII.	Condamnation d'Agis à Sparte	311
XLIX.	Siècle d'Alexandre	336
L.	Influence de la Réformation	371
LI.	La Secte philosophique sous Louis XV.	379
LII.	Résumé	383

ESSAI

HISTORIQUE, POLITIQUE ET MORAL;

SUR LES

RÉVOLUTIONS,

ANCIENNES ET MODERNES.

RÉVOLUTIONS ANCIENNES.

INTRODUCTION.

SI celui qui, né avec une passion ardente pour les sciences, y a consacré les veilles de la jeunesse; si celui qui, dévoré de la soif de connoître, s'est arraché aux jouissances de la fortune pour aller au-delà des mers contempler le plus grand spectacle qui puisse s'offrir à l'œil du philosophe, et méditer sur l'homme libre de la nature et sur l'homme libre de la société, placés l'un près de l'autre sur le même sol; enfin, si celui qui dans la pratique journalière de l'adversité, a appris de bonne heure à évaluer les préjugés de la vie; si un tel homme, dis-je, mérite quelque confiance, lecteurs, vous le trouvez en moi.

La position où je me trouve est d'ailleurs favorable à la vérité. Sans désirs et sans crainte, je ne nourris plus les chimères du bonheur, et les hommes ne sauroient me faire plus de mal que je n'en éprouve. "Le malheur,"* dit l'auteur des *Etudes de la Nature*, "le malheur ressemble à la montagne noire de Bember, aux extrémités du royaume brûlant de Lahor; tant que vous la montez, vous ne voyez devant vous que de stériles rochers; mais quand vous êtes au sommet, vous appercevez le ciel sur votre tête et le royaume de Cachemire à vos pieds."

Cette observation, qui au premier coup d'œil peut paroître un peu trop personnelle, est cependant indispensable. Sans elle, le lecteur plein de cette malheureuse défiance qui nous met en garde contre les opinions d'un auteur, eut peut-être parcouru cet ouvrage avec moins d'intérêt. Mais si j'ai pris tant de soin de lui applanir l'entrée de la carrière, il doit à son tour me faire quelque sacrifice. O vous tous qui me lisez, dépouillez un moment vos passions en parcourant cet écrit sur les plus grandes questions qui puissent occuper les hommes. Méditez attentivement le sujet avec moi. Si vous sentez quelquefois votre sang s'allumer, fermez le livre; attendez que votre cœur batte à son aise avant de recommencer votre lecture. En récompense je ne me flatte pas de vous apporter du

* Chaumière Indienne.

génie, mais un cœur aussi dégagé de préjugés qu'un cœur d'homme puisse l'être. Comme vous, si mon sang s'échauffe, je le laisserai se calmer, avant de reprendre la plume. Je causerai toujours simplement avec vous. Je raisonnerai toujours d'après des principes. Je puis me tromper sans doute; mais si je ne suis pas toujours juste, je serai toujours de bonne foi. Ne vous hâtez pas de mépriser l'ouvrage d'un homme, qui n'écrit que pour être utile. Enfin, si par des souvenirs trop tendres, je laissois dans le cours de cet écrit tomber une larme involontaire; songez qu'on doit passer quelque chose à un infortuné, et dites: pardonnons-lui en faveur du courage qu'il a eu d'écouter la voix de la vérité, malgré les préjugés, si excusables, du malheur.

Exposition.

I. Quelles sont les révolutions arrivées autrefois dans les gouvernemens des hommes; quel étoit alors l'état de la société; et quelle a été l'influence de ces révolutions sur l'âge où elles éclatèrent et les siècles qui les suivirent?

II. Parmi ces révolutions en est-il quelques-unes qui par l'esprit, les mœurs, et les lumières des temps, puissent se comparer à la révolution de France?

III. Quelles sont les causes primitives de cette révolution, et celles qui en ont opéré le développement soudain?

Telles sont les questions que je me propose d'examiner. Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur la révolution Françoise, chaque faction se contentant de décrier sa rivale, le sujet est aussi neuf que s'il n'eût jamais été traité.

Républicains, Constitutionnels, Monarchistes, Girondistes, Royalistes, Emigrés, enfin politiques de toutes les sectes,* de ces questions bien ou mal entendues, dépend votre bonheur ou votre malheur à venir. Il n'est point d'homme qui ne forme des projets de gloire, de fortune, de plaisir ou de repos ; et nul cependant, dans un moment de crise, ne peut se dire : je ferai telle chose demain, s'il n'a prévu quel sera ce demain. Il est passé, le temps des félicités individuelles. Les petites ambitions, les étroits intérêts d'un homme s'anéantissent devant l'ambition générale des nations et l'intérêt du genre humain. Envain vous espérez échapper aux calamités de votre siècle par des mœurs solitaires et l'obscurité de votre vie ; l'ami est maintenant arraché à l'ami, et la retraite du sage retentit de la chûte des trônes. Nul ne

* Je serai souvent obligé pour me faire entendre d'employer les divers noms de partis de la révolution Françoise. J'avertis que ces noms ne signifieront sous ma plume, que des appellations nécessaires à l'intelligence de mon sujet, et non une injure personnelle. Je ne suis l'écrivain d'aucune secte ; et je conçois fort bien qu'il peut exister de très-honnêtes gens, avec des notions des choses différentes des miennes. Peut-être la vraie sagesse consiste-t-elle à être, non pas sans principes, mais sans opinions déterminées.

peut se promettre un moment de paix. Nous navigeons sur une côte inconnue, au milieu des ténèbres et de la tempête. Chacun a donc un intérêt personnel à considérer ces questions avec moi; parce que son existence y est attachée. C'est une carte qu'il faut étudier dans le péril pour reconnoître en pilote sage le point d'où l'on part, le lieu où l'on est, et celui où l'on va: afin qu'en cas de naufrage on se sauve sur quelqu'île où la tempête ne puisse nous atteindre. Cette île là est une conscience sans reproche.

Comme le défaut de méthode se fait ordinairement sentir dans les ouvrages politiques, bien qu'il n'y ait point de sujet qui demandât plus d'ordre et de clarté, je tâcherai de donner une idée distincte de cet Essai, en disant un mot de ma manière.

1°. J'examinerai les causes éloignées et immédiates de chaque révolution.

2°. Leurs parties historiques et politiques.

3°. L'état des mœurs et des sciences de ce peuple en particulier, et du genre humain en général, au moment de cette révolution.

4°. Les causes qui en étendirent, ou en bornèrent l'influence.

5°. Enfin, tenant toujours en vue l'objet principal du tableau; je ferai incessamment remarquer, les rapports ou les différences entre la révolution alors décrite, et la révolution Françoise. De sorte que celle-ci servira de foyer commun, où viendront converger tous les traits épars de la morale, de l'histoire et de la politique.

Fixons d'abord la valeur que je donne au mot *révolution;* puisque ce mot reviendra sans cesse dans le cours de cet ouvrage.

Par le mot révolution je n'entendrai dans la suite, qu'une conversion totale du gouvernement d'un peuple; soit du monarchique au républicain, ou du républicain au monarchique. Ainsi, tout Etat qui tombe par des armes étrangères, tout changement de dynastie, toute guerre civile qui n'a pas produit des altérations remarquables dans une société, tout mouvement partiel d'une nation momentanément insurgée, ne sont point pour moi des révolutions. En effet, si l'esprit des peuples ne change, qu'importe qu'ils se soient agités quelques instans dans leurs misères, et que leur nom, ou celui de leur maître, ait changé?

Considérées sous ce point de vue, je ne reconnoîtrai que cinq révolutions dans toute l'antiquité; et sept dans l'Europe moderne. Les cinq révolutions anciennes seront: l'établissement de républiques en Grèce; leur sujétion sous Philippe et Alexandre, avec les conquêtes de ce héros; la chûte des rois à Rome; la subversion du gouvernement populaire par les Césars; enfin le renversement de leur empire par les Barbares.*

* L'irruption des Barbares dans l'empire, n'est pas proprement une révolution dans le sens que j'ai donné à ce mot. On en peut dire autant des guerres sous le roi Jean, et de la Ligue sous Henri III, dont j'ai cependant fait des révolutions. Quant aux Barbares, il est aisé d'appercevoir que, formant le point de con-

La république de Florence, celle de la Suisse, les troubles sous le roi Jean, la Ligue sous Henri IV., l'union des Provinces Belgiques, les malheurs de l'Angleterre durant le règne de Charles Ier, et l'érection des Etats-Unis de l'Amérique en nation libre, formeront le sujet des sept révolutions modernes.

Au reste, je crayonnerai rapidement la partie de cet ouvrage consacrée à l'histoire ancienne; réservant les grands détails, lorsque je parlerai des nations actuelles de l'Europe. Le génie des Grecs et des Romains diffère tellement du génie des peuples d'aujourd'hui, qu'on y trouve à peine quelques traits de ressemblance. J'aurois pu m'étendre sur les révolutions de Thèbes, d'Argos et de Mycènes; les annales de la Suède et de la Pologne, celles des villes Impériales, les insurrections de quelques cités d'Espagne et du royaume de Naples, me présentoient des matériaux suffisans, pour multiplier les volumes. Mais en portant un œil attentif sur l'histoire, j'ai vu qu'une multitude de rapports qui m'avoient d'abord frappé, se réduisoient, après un mûr examen, à quelques faits isolés, totalement étrangers dans leurs causes et dans leurs effets à ceux de la révo-

---

tact où s'unit l'histoire des Anciens et des Modernes, il m'étoit indispensable d'en parler. Quant aux deux autres époques; les troubles de la France dans ces temps-là sont trop fameux, offrent des caractères trop grands et des analogies trop frappantes, pour ne pas les avoir considérés comme de véritables révolutions.

lution Françoise. En m'arrêtant incessamment à chaque petite ville de la Grèce et de l'Allemagne, je serois tombé dans un cercle de répétitions, aussi ennuyeuses que peu utiles. Je n'ai donc saisi que les grands traits; ceux qui offrent des leçons à suivre, ou des exemples à imiter. Je n'ai pas prétendu écrire un roman, dans lequel, pliant de force les événemens à mon systême, je n'eusse laissé après moi qu'un de ces monumens déplorables, où nos neveux contempleront avec un serrement de cœur, l'esprit qui anima leurs pères, et béniront le ciel de ne les avoir pas fait naître dans ces jours de calamité. Je me suis proposé un fin plus noble, en écrivant ces pages. Je l'avouerai; l'espoir d'être utile aux hommes a exalté mon âme et conduit ma plume. Que si le plus grand sujet, est celui dont on peut faire sortir le plus grand nombre de vérités naturelles; que si fixant en outre la somme des vérités historiques, ce sujet mene à la solution du problême de l'homme; fut-il jamais d'objet plus digne de la philosophie que le plan qu'on s'est tracé dans cet ouvrage? Malheureusement l'exécution en est confié à des mains trop inhabiles. J'ai fait par mon titre d'Essai, l'aveu public de ma foiblesse. Ce sera assez de gloire pour moi d'avoir montré la route à de plus beaux génies.

CHAPITRE I.

Première Question—Ancienneté des Hommes.

" QUELLES sont les révolutions arrivées " autrefois dans le gouvernement des hommes; " quel étoit alors l'état de la société; et quelle a " été l'influence de ces révolutions sur l'âge où " elles éclatèrent et les siècles qui les suivirent?"

Le seul énoncé de cette question suffit pour en démontrer l'importance. Le vaste sujet qu'elle embrasse, remplira la majeure partie de cet ouvrage; et servant de clef à nos derniers problêmes, en fera naître une foule de vérités inconnues. Le flambeau des révolutions passées à la main, nous entrerons hardiment dans la nuit des révolutions futures. Nous saisirons l'homme d'autrefois malgré ses déguisemens, et nous forcerons le Protée à nous dévoiler l'homme à venir. Ici s'ouvre une perspective immense; ici j'ose me flatter de conduire le lecteur par un sentier encore tout inculte de la philosophie, où je lui promets des découvertes et de nouvelles vues des hommes. Du tableau des troubles de l'antiquité passant à celui des nations modernes, je remonterai par une série de malheurs, depuis les premiers âges du monde jusqu'à notre siècle. L'histoire des peuples est une échelle de misère, dont les révolutions forment les différens degrés.

Si l'on considère que depuis le jour mémorable où Christophe Colomb aborda sur les rives Améri-

caines, pas une des hordes qui vaguent dans les forêts du Nouveau Monde, n'a fait un pas vers la civilisation : que cependant ces peuples étoient déjà loin de l'état de nature* à l'époque où on les a trouvés ; on ne pourra s'empêcher de convenir, que la forme la plus grossière de gouvernement, n'ait dû coûter à l'homme des siècles de barbarie.

Qu'appercevons-nous donc au moment où l'histoire s'ouvre ? De grandes nations déjà sur leur déclin, des mœurs corrompues, un luxe effroyable, des sciences abstraites telles que l'astronomie, l'écriture et la métaphysique des langues, arts dont l'achèvement semble demander la durée d'un monde ! Si on ajoute à cela les traditions des peuples : les pasteurs de l'antique Egypte, paissant leurs gazelles dans les villes abandonnées et sur les monumens en ruines d'une nation inconnue, jadis florissante dans ces déserts : cette même Egypte comptant plus de cinq mille ans, depuis la fin de l'âge bucolique et l'érection de la monarchie sous son premier roi Mènes, jusqu'à Alexandre ; la Chine fondant son histoire sur un calcul d'éclipses qui remonte jusqu'au déluge, au-delà duquel ses annales se perdent dans des siècles innombrables ; l'Inde enfin, offrant le phénomène d'une langue primitive, source de toutes celles de

* Une observation importante à faire sur la lenteur avec laquelle les Américains se civilisent : c'est que la nature leur a refusé les troupeaux, ces premiers législateurs des hommes. Il est même très-remarquable qu'on a trouvé ces sauvages policés, là précisément où il y avoit une espèce d'animal domestique.

l'Orient; langue qui n'est plus entendue que des Bramins;* et qui fut jadis parlée d'un grand peuple, dont le nom même a disparu de la terre: il est certain que, le premier coup-d'œil qu'on jette sur l'histoire des hommes, suffiroit pour nous convaincre que notre courte chronologie en remplit à peine la dernière feuille; si les monumens de la nature ne démontroient cette vérité, au de-là de toute contradiction.†

La destruction et le renouvellement d'une partie du genre humain, est une autre conjecture égale-

* Hist. of Ind. from the Earliest Acc. Robertson. Appendix to his Disquis.—La langue Sanscrit, ou Sacrée, vient enfin d'être révélée au monde. Nous possédons déjà la traduction de plusieurs poëmes, écrits dans cet idiôme. La puissance et la philosophie des Anglois aux Indes ont fait à la republique des lettres ce présent inestimable.

† Buffon, Th. de la Ter.—J'avois recueilli moi-même un grand nombre d'observations, botaniques et minéralogiques, sur l'antiquité de la terre. J'ai compté sur des montagnes, d'une hauteur médiocre, qui courent du Sud-Est au Nord-Ouest, par le 42e degré de latitude septentrionale en Amérique; jusqu'à 13 générations de chênes, évidemment successives sur le même sol. On m'a montré en Allemagne une pierre calcaire seconde, formée des débris d'une pierre calcaire première: ce qui nous jette dans une immensité de siècles. A Gracioza, l'une des Açores, j'ai ramassé des laves si antiques, qu'elles étoient revêtues d'une croûte de mousse pétrifiée, de plus d'un demi-pouce d'épaisseur. Enfin, à l'île St. Pierre, sur la côte désolée qui regarde l'île de Terre-Neuve, dont elle est séparée par une mer bruyante et dangereuse, toujours couverte d'épais brouillards, j'ai examiné un rocher formé de couches alternatives de lichen rouge, qui avoit acquis la dureté du granite. Le manuscrit de ces voyages, dont on trouvera quelques extraits dans l'ouvrage que je donne ici au public, a péri avec le reste de ma fortune, dans la *révolution.*

ment fondée. Les corps marins transportés au sommet des montagnes, ou enfouis dans les entrailles de la terre ; les lits de pierres calcaires ; les couches parallèles et horisontales des sols, se réunissent avec les traditions des Juifs, des Indiens, des Chinois, des Egyptiens, des Celtes, des Negres* de l'Afrique et des Sauvages,† même du Canada, pour prouver la submersion du globe.

* Koben's Acc. of the C. of Good Hope, Sparrm. Voy. among the Hott. v. 1, ch. 5.—Ce dernier auteur raconte que les Hottentots ont une si grande horreur de la pluie, qu'il est impossible de leur faire convenir qu'elle soit quelquefois nécessaire. Le voyageur Suédois, attribue la cause de cette singularité à des opinions religieuses : il est plus naturel de croire que, cette antipathie tient à un sentiment confus des malheurs, occasionnés par le déluge. Il est vrai que cette tradition a pu être portée en Afrique, soit par les Mahométans qui y pénétrèrent dans le huitième siècle, ou long-temps auparavant par les Carthaginois ; dont quelques voyageurs modernes ont retrouvé des monumens, jusques sur les bords du Sénégal et du Tigre. Cependant si les Carthaginois ont suivi les opinions de leurs ancêtres, les Phéniciens, ils ne croyoient pas au déluge.

† Le docteur Robertson, dans son excellente histoire de l'Amérique, adopte le système des premières émigrations à ce continent, par le Nord-Est de l'Asie et le Nord-Ouest de l'Europe. D'après les voyages de Cook, et ceux encore plus récens des autres navigateurs, il paroît maintenant prouvé, que l'Amérique méridionale a pu recevoir ses habitans des îles de la mer du Sud ; de même que ces dernières reçurent les leurs des côtes de l'Inde, qui en sont les plus voisines. Cette chaîne d'îles enchantées, semble être jettée comme un pont sur l'Océan, entre les deux mondes, pour inviter les hommes à parcourir leurs domaines. Les rapports de langage et de religion entre les anciens Péruviens, les insulaires des Sandwich d'Othaïti, &c. et les Malais, donnent quelque solidité à cette conjecture. Il

Posons donc pour base de l'histoire ces deux vérités: l'antiquité des hommes, et leur renouvellement, après la destruction presque totale de la race humaine.

Mais en ne commençant l'histoire qu'à l'époque très-incertaine du déluge, vous êtes loin d'avoir vaincu toutes les difficultés. Sanchoniathon ne vous apprend d'abord que la fondation des villes et des Etats. Cronus, fils du roi Ouranus, saisit son père auprès d'une fontaine; le fait cruellement mutiler; entreprend de longs voyages, dispense à son gré les empires: donnant à sa fille Athena, l'Attique, et au dieu Taautus, l'Egypte. Hérodote et Diodore vous introduisent ensuite dans le pays des merveilles. Ce sont des villes de vingt lieues de circuit, élevées comme par enchantement; des jardins suspendus dans les airs; des lacs entiers creusés de la main des hommes. L'Orient se présente soudainement à nous, dans toute sa corruption et dans toute sa gloire. Déjà trois puissantes monarchies se sont assises sur les ruines les unes des autres;* partout des conquêtes démesurées, désastreuses aux vaincus, inutiles ou funestes aux vainqueurs. En Perse une nation avilie et des Satrapes exaltés; en Egypte un peuple ignorant et superstitieux, des prêtres savans et despotiques. Dans ce monde où le palais du Sar-

---

est alors plus que probable; que la tradition du déluge se répandit en Amérique, avec les peuples de l'Inde, de la Tartarie et de la Norvège.

* Les Assyriens, les Mèdes et les Perses.

danapale, s'élève auprès de la hute de l'esclave ; où le temple de la Divinité ne rassemble que des misérables, sous ses dômes de porphyre ; dans ce cahos de luxe et d'indigence, de souffrances et de voluptés, de fanatisme et de lumières, d'oppression et de servitude, laissons dormir inconnus les crimes des tyrans et les malheurs des esclaves. Un rayon émané de l'Egypte, après avoir lutté quelque temps contre les ténèbres de la Grèce, couvrit enfin de splendeur ces régions prédestinées. Les hordes errantes qu'Inachus, Cecrops, Cadmus avoient d'abord réunies, dépouillèrent peu-à-peu leurs mœurs sauvages et se formant à différentes époques, en républiques, nous appellent maintenant à la *première révolution.*

CHAPITRE II.

Première Révolution. Les Républiques Grecques.

LES républiques de la Grèce, considérés comme les premiers gouvernemens populaires parmi les hommes,* offrent un objet bien intéressant à la philosophie. Si les causes de leur établissement nous avoient été transmises par l'histoire, nous eussions pû obtenir la solution de ce fameux problême en politique ; savoir : quelle est la convention originale de la société ?

---

* Ceci n'est pas d'une exactitude rigoureuse. La république des Juifs commence à la sortie de ce peuple d'Egypte, l'an 1491 avant notre Ere, et Tyr fut fondée l'an 1252 de la même chronologie.

Jean Jacques Rousseau prononce et rapporte l'acte ainsi: "Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale; et nous recevons en corps chaque membre, comme partie indivisible du tout."

Pour faire un tel raisonnement ne faut-il pas supposer une société déjà préexistante? Sera-ce le sauvage, vagabond dans ses déserts, à qui le *mien* et le *tien* sont inconnus, qui passera tout à coup de la liberté naturelle à la liberté civile? sorte de liberté purement abstraite; et qui suppose de nécessité, toutes les idées antérieures de propriété, de justice conventionnelle, de force comparée du tout à la partie, &c. Il se trouve donc un état civil intermédiaire, entre l'état de nature et celui dont parle J. J. Rousseau. Le contrat qu'il suppose n'est donc pas l'original.

Mais quel est, dira-t-on, ce contrat primitif? C'est ici la grande difficulté.

Que si on reçoit, pour un moment, celui de Rousseau comme authentique; dumoins est-il certain que ce pacte fondamental, remonte au-delà des sociétés, dont nous nous formons quelque idée; puisque pas une des hordes sauvages, qu'on a rencontrées sur le globe, n'existoit sous un gouvernement populaire. Or, de ces deux choses l'une:

Ou il faut admettre avec Platon que le gouvernement monarchique, établi sur l'image d'une famille,

est le seul qui soit naturel; que conséquemment le contrat social ne peut être que d'une date subséquente :

Ou que ; s'il est original :

Les peuples presqu'aussitôt fatigués de leur souveraineté, s'en sont déchargés sur un citoyen courageux ou sage.

D'ici cette immense question :

Comment du gouvernement primitif, en le supposant monarchique, les hommes sont-ils parvenus à concevoir le phénomène d'une liberté, autre que celle de la nature ?

Ou si l'on veut dire que la constitution primitive ait été républicaine :

Par quels degrés l'esprit humain, après des siècles d'observation ; après l'expérience des maux qui résultent de tout gouvernement, a-t-il retrouvé la constitution naturelle, depuis si long-temps mise en oubli ?

J'invite les lecteurs à méditer ce grand sujet. Le traiter ici, seroit faire un ouvrage sur un ouvrage, et je n'écris que des essais. Dans les causes du renversement de la monarchie en Grèce, peu de choses conduisent à l'éclaircissement de ces vérités.

CHAPITRE III.

L'Age de la Monarchie en Grèce.

ON ne peut jetter les yeux sur les premiers temps de la Grèce sans frémir. Si l'Age d'Or

coula dans l'Argolide, sous les Pasteurs Inachus et Phoronée ; si Cecrops donna des loix pures à l'Attique ; si Cadmus introduisit les lettres dans la Béotie ; ces jours de bonheur fuirent avec tant de rapidité, qu'ils ont passé pour un songe, chez la postérité malheureuse.

Les Muses ont souvent fait retentir la scène des noms tragiques des Agamemnon, des Œdipe et des Thésée. Qui de nous ne s'est attendri aux chefs-d'œuvre des Crébillon et des Racine ? à la peinture de ces fameux malheurs de rois, nous versions des larmes jadis, comme à des fables ; témoins de la catastrophe de Louis XVI et de sa famille ; nous pourrons maintenant y pleurer comme à des vérités.

Des massacres, des enlèvemens, des incendies ; des peuples entiers forcés à l'émigration par leur misère ; d'autres se levant en masse pour envahir leurs voisins ; des rois sans autorité, des grands factieux, des nations babares ; tel est le tableau que nous présente la Grèce monarchie. Tout-à-coup, sans qu'on en voie de raisons apparentes, des républiques se forment de toutes parts. D'où vient cette transition soudaine ? Est-ce l'opinion qui, comme un torrent, renverse subitement le trône ? Sont-ce des tyrans qui ont mérité leur sort à force de crimes ? Non. Ici on abolit la royauté par estime pour cette royauté même : nul homme, disent les Athéniens, n'étant digne de succéder à Codrus. Là c'est un prince héritier de la couronne qui établit lui-même la constitution populaire.

Cette révolution singulière, différente dans ses principes de toutes celles que nous connoissons, a été l'écueil de la plupart des écrivains qui ont voulu en rechercher les causes. Mably, effleurant rapidement le sujet, se jette aussitôt dans les constitutions républicaines, sans nous apprendre le secret qui fit trouver ces constitutions. Tàchons, malgré l'obscurité de l'histoire, de faire quelques découvertes dans ce champ nouveau de politique.

CHAPITRE IV.

Causes de la Subversion du Gouvernement Royal chez les Grecs.

LA première raison qu'on entrevoit de la chûte de la monarchie en Grèce, se tire des révolutions qui désolèrent si long-temps ce beau pays. Depuis la prise de Troie, jusqu'à l'extinction de la royauté à Athènes, et même long-temps après, un bouleversement général changea la face de la contrée. Dans ce cahos de choses nouvelles, l'ordre des successions au trône fut violé; les rois perdirent peu-à-peu leur puissance, et les peuples l'idée d'un gouvernement légal. Toutes les humeurs du corps politique, allumées par la fièvre des révolutions, se trouvoient à ce plus haut point d'énergie, d'où sortent les formes premières et les grandes pensées: le moindre choc dans l'état, étoit alors plus que suffisant pour renverser de

frêles monarchies, qui pouvoient à peine porter ce nom.

Nous trouvons dans l'esprit des riches une autre cause non moins frappante de la subversion du gouvernement royal en Grèce. Ceux ci profitant de la confusion générale pour usurper l'autorité, semoient les factions autour des trônes où ils aspiroient. C'est un trait commun à toutes les révolutions dans le sens républicain, qu'elles ont rarement commencé par le peuple. Ce sont toujours les nobles qui, en proportion de leur force et de leurs richesses ont attaqué les premiers la puissance souveraine: soit que le cœur humain s'ouvre plus aisément à l'envie dans les grands que dans les petits; ou qu'il soit plus corrompu dans la première classe que dans la dernière; ou que le partage du pouvoir ne serve qu'à en irriter la soif; soit enfin, que le sort se plaise à aveugler les victimes qu'il a une fois marquées. Qu'arrive-t-il lorsque l'ambition des grands est parvenue à renverser le trône? Que le peuple opprimé par ses nouveaux maîtres, se repent bientôt d'avoir assis une multitude de tyrans à la place d'un roi légitime. Sans égards au prétendu patriotisme dont ces hommes s'étoient couverts, il finit par chasser la faction honteuse; et l'Etat, selon sa position morale, se change en république ou retourne à la monarchie.

Une troisième source de la constitution populaire chez les Grecs, mérite surtout d'être connue, parce qu'elle découle essentiellement de la poli-

tique, et qu'elle n'a pas encore, du moins que je sache, été découverte par les publicistes; je veux dire: l'accroissement du pouvoir des Amphictyons. Cette assemblée fédérative, instituée par le troisième roi d'Athènes, * étendit peu-à-peu son autorité sur toute la Grèce. Or, par le principe, il ne peut y avoir deux souverains dans un Etat. Une monarchie n'est plus, là où il y a une convention souveraine en unité. Que si l'on dit que le conseil Amphictyonique n'avoit que le droit de proposition, et ressembloit dans ses rapports, aux Diètes d'Allemagne; c'est faute d'avoir remarqué que,

Ce n'étoient pas les envoyés des princes qui composoient l'assemblée, mais les députés des peuples;

Qu'une telle convention étoit propre à faire naître aux nations qu'elle représentoit, l'idée des formes républicaines;

Enfin, que les Amphictyons, favorisés de l'opinion publique, devoient, tôt ou tard, par cet ambitieux esprit de corps, naturel à toute société particulière, s'arroger des droits hors de leur institution; et que conséquemment les monarchies devoient aussi cesser tôt ou tard.†

---

* On ignore le temps précis de l'institution de cette assemblée, et l'on varie également sur le nom de son auteur: les uns, tel que Pausanias, le nommant Amphictyon; les autres, tel que Strabon, Acrisius. En suivant l'opinion commune, l'époque en remonteroit vers le 15ème siècle avant notre ère.

† Dans les jugemens que le corps Amphictyonique prononçoit contre tel ou tel peuple, il avoit le droit d'armer toute la

Mais la grande et générale raison de l'établissement des républiques en Grèce, est qu'en effet, ces républiques ne furent jamais de vraies monarchies ; je m'expliquerai par la suite sur cet important sujet.*

Telles furent les causes éloignées et immédiates, qui contribuèrent au développement de cette grande révolution. Mais puisque l'histoire nous a laissé ignorer, par quelle étonnante suite d'idées, les hommes, vivant de tous temps sous des monarchies, trouvèrent les principes républicains ; disons : que, quelques oppressions réelles, beaucoup d'imaginaires, la lassitude des choses anciennes et l'amour des nouvelles, des chances et des hazards, par qui tout arrive ; enfin cette nécessité qu'on appélle la force des choses, produisirent les républiques ; sans qu'on sût d'abord distinctement ce que c'étoit : et l'effet ayant dans la suite fait analyser la cause, les philosophes se hâtèrent d'écrire des principes.

Au reste, il seroit superflu de faire remarquer aux lecteurs, que les sources d'où coula la révolution républicaine en Grèce, n'ont rien, ou presque rien de commun, avec celles de la révolution en France. Nous allons passer maintenant aux conséquences de la révolution républicaine en

---

Grèce au soutien de son décret et de séparer le peuple condamné, de la communion du temple Comment une foible monarchie auroit-elle pu résister à ce colosse de puissance populaire, secondé du fanatisme religieux ?

* A la révolution de Brutus.

Grèce. Je ne m'attacherai, comme tous les autres écrivains, qu'à l'histoire de Sparte et d'Athènes. Les annales des autres petites villes sont trop peu connues pour intéresser.

CHAPITRE V.

Effet de la Révolution Républicaine sur la Grèce, Athènes, depuis Codrus jusqu'à Solon.

CETTE révolution fut bien loin de donner le bonheur à la Grèce. La preuve que le principe n'étoit pas trouvé, c'est que toutes les petites républiques se virent immédiatement plongées dans l'anarchie, après l'extinction de la royauté. Sparte seule, qui fut assez heureuse pour posséder dans le même homme le révolutionnaire et le législateur, jouit tout-à-coup du fruit de sa nouvelle constitution. Partout ailleurs, les riches, sous le nom captieux de magistrats, s'emparèrent de l'autorité souveraine qu'ils avoient anéantie ; et les pauvres languirent dans les factions et la misère.

Depuis le dévouement de Codrus à Athènes jusqu'au siècle de Solon, l'histoire est presque muette sur l'état de cette république. Nous savons seulement que l'archontat à vie, que les citoyens substituèrent d'abord à la royauté, fut dans la suite réduit à dix ans ; et qu'ils finirent par le diviser entre neuf magistrats annuels.

Ainsi les Athéniens s'habituèrent par degrés au

gouvernement populaire. Ils passèrent lentement de la monarchie à la république. Le statut nouveau étoit toujours formé en partie du statut antique. Par ce moyen on évitoit ces transitions brusques, si dangereuses dans les Etats; et les mœurs avoient le temps de sympathiser avec la politique. Mais il en résulta aussi que les lois ne furent jamais très-pures, et que le plan de la constitution offrit un mélange continuel de vérités et d'erreurs: comme ces tableaux, où le peintre a passé par une gradation insensible des ténèbres à la clarté; chaque nuance s'y succède doucement, mais elle se compose sans cesse de l'ombre qui la précéde, et de la lumière qui la suit.

Cependant cette mobilité de principes devoit produire de grands maux. Les Athéniens, semblables aux François sous tant de rapports, en changeant incessamment l'économie du gouvernement, comme ces derniers l'ont fait de nos jours, vivoient dans un état perpétuel de troubles: car dans toute révolution, il se trouve toujours de chauds partisans des institutions nouvelles, et des hommes attachés aux antiques loix de la patrie par les souvenirs d'une vie passée sous leurs auspices.

Comme en France encore, l'antipathie des pauvres et des riches étoit à son comble. A Dieu ne plaise que je veuille fermer les oreilles à la voix du nécessiteux. Je sais m'attendrir sur le malheur des autres: mais dans ce siècle de philantropie, nous avons trop déclamé contre la fortune.

Les pauvres, dans les États, sont infiniment plus dangereux que les riches ; et souvent ils valent moins qu'eux.

Le besoin d'une constitution déterminée, se faisoit sentir de plus en plus. Dracon, philosophe inexorable, fut choisi pour donner des loix à l'humanité. Cet homme méconnut le cœur de ses semblables ; il prit les passions pour des crimes, et punissant également du dernier supplice et le foible et le vicieux, il sembla prononcer un arrêt de mort contre le genre humain.

Ces loix de sang, telles que les décrets funèbres de Robespierre, favorisèrent les insurrections. Cylon, profitant des troubles de sa patrie, voulut s'emparer de la souveraineté. On l'assiège aussitôt dans la citadelle, d'où il parvient à s'échapper. Ses partisans réfugiés dans le temple de Minerve, en sortent sous promesse de la vie ; et on les sacrifie aussitôt sur l'autel des Euménides. La France n'a pas été la première république qui ait eu des loix sauvages et de barbares citoyens.

Ce régime de terreur passe, mais il ne reste à la place que relâchement et foiblesse. Les Athéniens, comme les François, abhorrèrent ces atrocités ; et comme eux aussi, ils se contentèrent de verser des pleurs stériles. Cependant le peuple, effrayé de son crime, s'imaginoit voir les vengeances de Minerve suspendues sur sa tête. Les Dieux, secondant le cri de l'humanité, remplissoient les consciences de troubles ; et tel qui n'eut été qu'un impitoyable anthropophage dans la

France incrédule, fut touché de repentir à Athènes. Tant la religion est nécessaire aux hommes !

Pour appaiser ces tourmens de l'âme, plus insupportables que ceux du corps, on eut recours à un sage, nommé Epiménide. Si celui-ci ne ferma pas les plaies réelles de l'Etat, il fit plus encore, en guérissant les maux imaginaires. Il bâtit des temples aux Dieux ; leur offrit des sacrifices, et versa le baume de la religion dans le secret des cœurs. Il ne traitoit point de superstition ce qui tend à diminuer le nombre de nos misères ; il savoit quc la statue populaire, que le pénate obscur qui console le malheureux, est plus utile à l'humanité que le livre du philosophe, qui ne sauroit essuyer une larme.

Mais ces remèdes en engourdissant un moment les maux de l'Etat, ne furent pas assez puissans pour les dissiper. Peu après le départ d'Epiménide, les factions se rallumèrent. Enfin les partis fatigués, résolurent de se jetter dans les bras d'un seul homme. Heureusement pour la république, cet homme étoit Solon.

Je n'entrerai point dans le détail des institutions de ce législateur célèbre, non plus que dans celui des loix de Lycurgue : de trop grands maîtres en ont parlé. Je dirai seulement ce qui tend au but de mon ouvrage. Pour ne pas couper le sujet, nous allons continuer l'histoire d'Athènes jusqu'au bannissement des Pisistratides : nous reviendrons ensuite à Lacédémone.

CHAPITRE VI.

Quelques Réflexions sur la Législation de Solon. Comparaisons. Différences.

Les gouvernemens mixtes sont vraisemblablement les meilleurs; parce que l'homme de la société est lui-même un être complexe, et à la multitude de ses passions, il faut donner une multitude d'entraves. Sparte, Carthage, Rome et l'Angleterre, ont été par cette raison, regardées comme des modèles en politique. Quant à Athènes nous remarquerons ici, qu'elle a réellement possédé ce que la France a prétendu avoir eu de nos jours: la constitution la plus démocratique, qui ait jamais existé chez aucun peuple. Au mot démocratie on se figure une nation, assemblée en corps, délibérant sur ses loix ? non. Cela a signifié en France: deux Conseils, un Directoire, et des citoyens à qui l'on permettoit de rester chez eux, jusqu'à la première réquisition.

Le législateur Athénien et les réformateurs Français, se trouvoient à peu-près placés entre les mêmes dangers, au commencement de leurs ouvrages. Une foule de voix demandoient la répartition égale des fortunes. Pour éviter le naufrage de la chose publique, Solon fut forcé de commettre une injustice. Il remit les dettes, et refusa le partage des terres. Les assemblées nationales de France ont pensé différemment: elles ont garanti la créance à l'usurier, et divisé les biens des riches.

Cela seul suffit pour caractériser la différence des deux siècles.

Dans les institutions morales nous trouvons les mêmes contrastes. Des femmes pures parurent indispensables à Athènes pour donner des citoyens vertueux à l'Etat, et le divorce n'étoit permis qu'à des conditions rigoureuses. La France républicaine a cru que la Messaline, qui va, offrant sa lubricité d'époux en époux, n'en sera pas moins une excellente mère.

Qu'il soit chassé des tribunaux, de l'assemblée générale, du sacerdoce, disoit la loi à Athènes: qu'il soit rigoureusement puni, celui qui, noté d'infamie par la dépravation de ses mœurs, ose remplir les fonctions saintes de législateur ou de juge; que le magistrat qui se montre en état d'ivresse aux yeux du peuple soit à l'instant mis à mort.

Ces décrets-là, sans doute, n'étoient pas faits pour la France. Que fut devenue, sous un pareil arrêt, toute l'assemblée constituante dans la nuit du 4 Août 1789?

Ceci mène à une triste réflexion. Fanatiques admirateurs de l'antiquité, les Français semblent en avoir emprunté les vices, et presque jamais les vertus. En naturalisant chez eux les dévastations et les assassinats de Rome et d'Athènes, sans en atteindre la grandeur, ils ont imité ces tyrans, qui pour embellir leur patrie, y faisoient transporter les ruines et les tombeaux de la Grèce.

Au reste, nous entrons ici sur un sol consacré, où chaque pouce de terrein nous offrira un nouveau

sujet d'étonnement. Peut-être même pourrois-je déjà beaucoup dire ; mais il n'est pas encore temps. Lecteur, je le répète ; veillez, je vous en supplie, plus que jamais sur vos préjugés. C'est au moment où un coin du rideau commence à se lever, que l'on est le plus sensible : surtout si ce que nous appercevons n'est pas dans le sens de nos idées. On m'a souvent reproché de voir les objets différemment des autres : cela peut être. Mais si on se hâte de me juger, sans me laisser le temps de me développer à ma manière ; si on se blesse de certaines choses, avant de connoître la place que ces choses occupent dans l'harmonie générale des parties ; j'ai fini pour ces gens-là. Je n'ai ni l'envie, ni le talent, de tout penser et de tout dire à la fois.

Je reviens.

CHAPITRE VII.

Origine des Noms de Factions, la Montagne et la Plaine.

SOLON voulut couronner ses travaux par un sacrifice. Voyant que sa présence faisoit naître des troubles à Athènes, il résolut de s'en bannir par un exil volontaire. Il s'arracha donc pour dix ans au séjour si doux de la patrie, après avoir fait promettre à ses concitoyens, qu'ils vivroient en paix jusqu'à son retour. On s'apperçut bientôt qu'on n'ajourne point les passions des hommes.

Depuis long-temps, l'Etat nourrissoit dans son

sein trois factions, qui ne cessoient de le déchirer. Quelquefois réunies par intérêt, ou tranquilles par lassitude, elles sembloient s'éteindre un moment; mais bientôt elles éclatoient avec une nouvelle furie.

La première, appellée le parti de la Montagne, étoit composée, ainsi que le fameux parti du même nom en France, des citoyens les plus pauvres de la république, qui vouloient une pure démocratie. Par l'établissement d'un sénat, et l'admission exclusive des riches aux charges de la magistrature, Solon avoit opposé une digue puissante à la fougue populaire; et la Montagne trompée dans ses espérances, n'attendoit que l'occasion favorable de s'insurger contre les dernières institutions. C'étoient les Jacobins d'Athènes.

Le second parti, connu sous le nom de la Plaine, réunissoit les riches possesseurs de terres, qui, trouvant que le législateur avoit trop étendu le pouvoir du petit peuple, demandoient la constitution oligarchique, plus favorable à leurs intérêts. C'étoient les Aristocrates.

Enfin, sous un troisième parti, distingué par l'appellation de la Côte, se rangeoient tous les négocians de l'Attique. Ceux-ci, également effrayés de la licence des pauvres et de la tyrannie des grands, inclinoient à un gouvernement mixte, propre à réprimer l'une et l'autre: ils jouoient le rôle des Modérés.

Athènes se trouvoit ainsi, à-peu-près, dans la même position que la France républicaine: nul ne

goûtoit la nouvelle constitution; tous en demandoient une autre; et chacun vouloit celle-ci d'après ses vues particulières. On voit encore ici la source d'où les François ont tiré les noms des partis qui les ont divisés.

CHAPITRE VIII.

Portraits des Chefs.

DES mêmes causes, les mêmes effets. Il devoit s'élever alors des tyrans à Athènes, comme il s'en est élevé de nos jours à Paris. Mais autant le siècle de Solon surpasse le nôtre en morale, autant les factieux de l'Attique furent supérieurs en talens à ceux de la France.

A la tête des Montagnards, on distinguoit Pisistrate; brave, éloquent, généreux, d'une figure aimable et d'un esprit cultivé, il n'avoit de Robespierre que la dissimulation profonde; et de l'infâme d'Orléans, que les richesses et la naissance illustre. Il prit la route que ce dernier conspirateur a tâché de suivre après lui. Il fit retentir le mot égalité aux oreilles du peuple; et tandis que la liberté respiroit sur ses lèvres, il cachoit la tyrannie au fond de son cœur.

Lycurgue avoit la confiance de la Plaine. Nous ne savons presque rien de lui. C'étoit apparemment un de ces intrigans obscurs, que le tourbillon révolutionnaire jette quelquefois au plus haut point du système, sans qu'ils sachent eux-mêmes comment ils y sont parvenus. Les aristocrates

d'Athènes, ne furent pas plus heureux dans le choix et le génie de leurs chefs, que les aristocrates de France.

Il semble qu'il y ait des hommes, qui renaissent à des siècles d'intervalles pour jouer, chez différens peuples et sous différens noms, les mêmes rôles, dans les mêmes circonstances. Mégaclès et Tallien en offrent un exemple extraordinaire. Tous deux redevables à un mariage opulent de la considération attachée à la fortune ;* tous deux placés à la tête du parti modéré, dans leurs nations respectives ; ils se font tous deux remarquer par la versalité de leurs principes et la ressemblance de leurs destinées. Flottant, ainsi que le révolutionnaire François, au gré d'une humeur capricieuse, l'Athénien fut d'abord subjugué par le génie de Pisistrate ; parvint ensuite à renverser le tyran ; s'en repentit bientôt après ; rappella les Montagnards ; se brouilla de nouveau avec eux ; fut chassé d'Athènes ; reparut encore, et finit par s'éclipser tout-à-coup dans l'histoire : sort commun des hommes sans caractère : ils luttent un moment contre l'oubli qui les submerge ; et soudain s'engloutissent tout vivans dans leur nullité.

Tel étoit l'état des factions à Athènes, lorsque Solon, après dix ans d'absence, revint dans sa malheureuse patrie.

* Mégaclès étoit riche, mais sa fortune fut considerablement augmentée par son mariage avec la fille de Clisthène, tyran de Sicyone.

CHAPITRE IX.

Pisistrate.

APRES avoir erré sur le globe, l'homme, par un instinct touchant, aime à revenir mourir aux lieux qui l'ont vu naître, et à s'asseoir un moment au bord de sa tombe, sous les mêmes arbres qui ombragèrent son berceau. La vue de ces objets, changés sans doute, qui lui rappellent à la fois, les jours heureux de son innocence, les malheurs dont ils furent suivis, les vicissitudes et la rapidité de la vie, raniment dans son cœur ce mélange de tendresse et de mélancolie, qu'on nomme, l'amour de son pays.

Quelle doit être sa tristesse profonde, s'il a quitté sa patrie florissante, et qu'il la retrouve déserte, ou livrée aux convulsions politiques! Ceux qui vivent au milieu des factions, vieillissant pour ainsi dire avec elles, s'apperçoivent à peine de la différence du passé au présent: mais le voyageur qui retourne aux champs paternels, bouleversés pendant son absence, est tout-à-coup frappé des changemens qui l'environnent; ses yeux parcourent amèrement l'enclos désolé: de même qu'en revoyant un ami malheureux après de longues années, on remarque avec douleur sur son visage les ravages du chagrin et du temps. Telles furent sans doute les sensations du Sage Athénien, lorsqu'après les premières joies du retour, il vint à jetter les regards sur sa patrie.

Il ne vit autour de lui qu'un cahos d'anarchie et de misère. Ce n'étoient que troubles, divisions, opinions diverses. Les citoyens sembloient transformés en autant de conspirateurs. Pas deux têtes qui pensassent de même ; pas deux bras qui eussent agi de concert. Chaque homme étoit lui tout seul une faction : et quoique tous s'harmoniassent de haine contre la dernière constitution, tous se divisoient d'amour sur le mode d'un régime nouveau.

Dans cette extrémité, Solon cherchoit un honnête homme, qui, en sacrifiant ses intérêts, put rendre le calme à la république. Il s'imagina le trouver à la tête du parti populaire : mais s'il se laissa tromper un moment par les dehors patriotiques de Pisistrate, il ne fut pas long-temps dans l'erreur. Il sentit que, de deux motifs d'une action humaine, il faut s'efforcer de croire à la bonne et agir comme si on n'y croyoit pas. Le Sage qui connoissoit les cœurs sut bientôt ce qu'il devoit penser d'un homme riche et de haute naissance, attaché à la cause du peuple. Malheureusement il le sut trop tard.

Sur le point de dénoncer la conspiration, il n'attendoit plus que de nouvelles lumières ; lorsque Pisistrate se présente tout-à-coup sur la place publique, couvert de blessures qu'il s'étoit adroitement faites. Le peuple ému, s'assemble en tumulte. Solon veut envain faire entendre sa voix. On insulte le vieillard ; on frémit de rage ; on décrète par acclamation une garde formidable à

cette illustre victime de la démocratie, que les nobles avoient voulu faire assassiner. *O homines ad servitutem paratos!* Nous avons vu un tyran de la convention employer la même machine.

Quiconque a une légère teinture de politique, n'a pas besoin qu'on lui apprenne la conséquence de ce décret. Une démocratie n'existe plus là où il y a une force militaire en activité dans l'intérieur de l'Etat. Pisistrate s'empara peu après de la citadelle; et ayant désarmé les citoyens il règna sur Athènes avec toutes les vertus, hors celles du républicain.

CHAPITRE X.

Règne et Mort de Pisistrate.

LA victoire s'attachera au parti populaire, toutes les fois qu'il sera dirigé par un homme de génie; parce que cette faction possède au-dessus des autres, l'énergie brutale d'une multitude pour laquelle la vertu n'a point de charmes, ni le crime de remords.

Après tout, le succès ne fait pas le bonheur: Pisistrate en est un exemple. Chassé de l'Attique par Mégaclès réuni à Lycurgue, il y fut bientôt rappellé par ce même Mégaclès qui, changeant une troisième fois de parti, se vit à son tour obligé de prendre la fuite. Deux fois les orages qui grondent autour des tyrans, renversèrent Pisistrate de son trône; et deux fois le peuple l'y re-

plaça de sa main. La fin de sa carrière fut plus heureuse. Il termina tranquillement ses jours à Athènes; laissant à ses deux fils, Hipparque et Hippias, la couronne qu'il avoit usurpée.

Au reste, ces différentes factions avoient tour à tour, selon les chances de la fortune, rempli la terre de l'étranger d'Athéniens fugitifs. A la mort de Pisistrate, les Modérés et les Aristocrates se trouvoient émigrés dans plusieurs villes de la Grèce: là, nous allons bientôt les voir remplir avec succès le même rôle, que de nos jours, les Constitutionnels et les Aristocrates de France, ont joué si malheureusement en Europe.

CHAPITRE XI.

Hipparque et Hippias. Assassinat du premier. Rapports.

HIPPIAS et Hipparque montèrent sur le trône, aux applaudissemens de la multitude. Sages dans leur gouvernement et faciles dans leurs mœurs, ils avoient ces vertus obscures, que l'envie pardonne; et ces vices aimables, qui échappent à la haine. Peut-être eussent-ils transmis le sceptre à leur postérité; peut-être un seul anneau changé dans la chaîne des peuples, auroit-il altéré la face du monde ancien et moderne; si l'Etre suprême qui règle les empires n'avoit décidé autrement de l'ordre des choses.

Hipparque insulté par Harmodius, jeune Athé-

nien plein de courage, voulut s'en venger par un affront public qu'il fit offrir à la sœur de ce dernier. Harmodius, la rage dans le cœur, résolut, avec Aristogiton son ami, d'arracher le jour aux tyrans de sa patrie. Il ne s'en ouvrit qu'à quelques personnes fidèles ; comptant, au moment de l'entreprise, sur les principes des uns, les passions des autres, ou du moins sur ce plaisir secret qu'éprouvent les hommes, à voir souffrir ceux qu'ils ont cru heureux.

Le jour de l'exécution étant fixé à la fête des Panathénées, les assassins se rendirent au lieu désigné. Hipparque tomba sous leurs coups, mais son frère leur échappa. Heureux cependant s'il eût partagé la même destinée! Aristogiton présenté à la torture, accusa faussement les plus chers amis d'Hippias, qui les livra sur le champ aux bourreaux. L'amitié offrit ce sacrifice, aussi ingénieux que terrible, aux mânes d'Harmodius massacré par les gardes du tyran.

Depuis ce moment, Hippias désabusé du pouvoir des bienfaits sur les hommes, ne voulut plus devoir sa sûreté, qu'à sa barbarie. Athènes se remplit de proscriptions: les tourmens les plus cruels furent mis en usage; et les femmes, comme de nos jours, s'y distinguèrent par leur constance héroïque. Les citoyens poursuivis par la mort, se hâtèrent de quitter en foule une patrie dévouée; mais plus heureux que les Emigrés François, ils emportèrent avec eux leurs richesses et conséquemment leur vertu. C'est ainsi que nous avons

vu en France les massacres se multiplier ; et de nouvelles troupes de fugitifs joindre leurs infortunés compatriotes sur des terres étrangères, lorsqu'après le prétendu assassinat d'un des satellites de Robespierre, le monstre se crut obligé de redoubler de furie.

CHAPITRE XII.

Guerre des Emigrés. Fin de la Révolution Républicaine en Grèce.

CEPENDANT les bannis sollicitoient au dehors les Puissances voisines de les rétablir dans leurs propriétés. Ils firent parler l'intérét de la religion et celui d'un peuple qu'ils représentoient opprimé par des tyrans. Les Lacédémoniens prirent enfin les armes en leur faveur. D'abord repoussés par les Athéniens, un hazard leur donna ensuite la victoire ; les enfans d'Hippias étant tombés entre leurs mains, celui-ci, père avant que d'être roi, consentit pour les racheter à abdiquer sa puissance et à quitter en cinq jours l'Attique. Cette chûte là tire des larmes : on est fâché de voir un tyran finir par un trait dont bien peu d'honnêtes gens seroient capables.

On peut fixer à la retraite d'Hippias l'époque des beaux jours de la Grèce, et la fin de la révolution républicaine : car quoiqu'il s'élevât encore quelques factieux à Athènes, de même qu'après une longue tempête il se forme encore des écumes

sur la mer, ils s'évanouirent bientôt dans le calme. N'oublions pas cependant que les Lacédémoniens, qui en s'armant pour les Emigrés n'avoient eu d'autre vue que de s'emparer de l'Attique, voyant leurs espérances déçues, voulurent rétablir sur le trône celui qu'ils en avoient chassé.

La ré-installation du tyran d'Athènes, proposée par les Spartiates au conseil Amphictyonique, en fut rejettée avec indignation. Le malheureux Hippias se retira alors à la cour du Satrape Artapherne; où bientôt en attirant les armes du grand roi contre sa patrie, il ne fit que consolider la république qu'il prétendoit renverser.

C'est un des premiers princes qui, descendu du rang des monarques à l'humble condition de particulier, traîna de contrée en contrée ses malheurs à charge à la terre; ayant partout à dévorer l'insolence, ou la pitié des hommes.

Ici finit, comme je l'ai remarqué plus haut, la révolution populaire en Grèce. Mais avant de passer aux caractères généraux et à l'influence de cette révolution sur les autres nations, il est nécessaire de revenir à Sparte.

CHAPITRE XIII.

Sparte.—Les Jacobins.

SPARTE se présente comme un phénomène au milieu du monde politique. Là nous trouvons la cause du gouvernement républicain, non dans

les choses, mais dans le plus grand génie qui ait existé. La force intellectuelle d'un seul homme enfanta ces nouvelles iustitutions, d'où est sorti un autre univers. Il n'entre pas dans mon plan de répéter ici ce que mille Publicistes ont écrit de Lacédémone : Voici seulement quelques réflexions qui se lient à mon sujet.

Le bouleversement total que les François, et surtout les Jacobins, ont voulu opérer dans les mœurs de leur nation, en assassinant les propriétaires, transportant les fortunes, changeant les costumes, les usages et le culte même, n'a été qu'une imitation de ce que Lycurgue fit dans sa patrie. Mais ce qui fut possible chez un petit peuple, encore tout près de la nature, et qu'on peut comparer à une pauvre et nombreuse famille, l'étoit-il dans un antique royaume de vingt-cinq millions d'habitans ? Dira-t-on que le législateur Grec transforma des hommes plongés dans le vice en des citoyens vertueux, et qu'on eût pu réussir également en France ? Certes, les deux cas sont loin d'être les mêmes. Les Lacédémoniens avoient l'immoralité d'une nation qui existe sans formes civiles ; immoralité qu'il faut plutôt appeller un désordre qu'une véritable corruption. Une telle société, lorsqu'elle vient à se ranger sous une constitution, se métamorphose soudainement ; parce qu'elle a toute la force primitive, toute la rudesse vigoureuse d'une matière, qui n'a pas encore été mise sur le métier. Les François avoient l'incurable corruption des loix ; ils étoient légale-

ment immoraux, comme tous les anciens peuples, soumis depuis long-temps à un gouvernement régulier. Alors la trame est usée ; et lorsque vous venez à tendre la toile, elle se déchire de toutes parts.

Il y a plus, les grands changemens que Lycurgue opéra à Lacédémone, furent plutôt dans les réglemens moraux et civils, que dans les choses politiques. Il institua les répas publics et les leschès ;* bannit l'or et les sciences ; ordonna les réquisitions d'hommes et de propriétés ; fit le partage des terres ; établit la communauté des enfans, et presque celle des femmes : les Jacobins, le suivant pas à pas dans ces réformes violentes, préten-

* Cette institution, unique dans l'antiquité (si l'on en excepte cette société d'Athènes, à laquelle Philippe envoyoit de l'or pour l'encourager dans son insouciance des affaires de la patrie), est l'origine de nos clubs modernes. Les réquisitions forcées, d'esclaves, de chevaux, &c. sont aussi de Lycurgue. Il semble que cet homme extraordinaire n'ait rien ignoré de ce qui peut toucher les hommes ; qu'il ait embrassé à la fois tous les genres d'institutions les plus capables d'agir sur le cœur humain, d'élever leur génie, de développer les facultés de leurs âmes, et de lâcher ou de tendre le ressort des passions. Plus on étudie les loix de Lycurgue, plus on est convaincu que depuis lui, on n'a rien trouvé de nouveau en politique. Lycurgue et Newton ont été deux divinités dans l'espèce humaine. Par l'affreuse imitation des Jacobins, on va voir comment la vertu peut se tourner en vice dans des vases impurs : tant il est vrai encore que chaque âge, chaque nation a ses institutions qui lui sont propres, et que la constitution la plus sublime chez un peuple, pourroit être exécrable chez un autre. Au reste, les leschès avoient toutes les qualités des clubs ; on s'y assembloit expressément pour y parler de politique.

dirent à leur tour anéantir le commerce ; extirper les lettres ; avoir des gymnases, des philities,* des clubs ; ils voulurent forcer la vierge, ou la jeune épouse, à recevoir, malgré elle, un époux ;† ils mirent surtout en usage les réquisitions, et se préparoient à promulguer les loix agraires.

Ici finit la ressemblance. Le Sage Lacédémonien laissa à ses compatriotes leurs dieux, leurs rois et leurs assemblées du peuple, qu'ils possédoient, de temps immémorial, avec le reste de la Grèce ; il ne fit pas vibrer toutes les cordes du cœur humain, en brisant à la fois imprudemment tous les préjugés ; il sut respecter ce qui étoit respectable ; il se donna de garde d'entreprendre

* Les repas publics de Sparte.

† Ceci est bien connu par les décrets proposés dans la convention, pour obliger les femmes des Emigrés, ou les jeunes filles au-dessus d'un certain âge, d'épouser ce qu'on appelloit des *citoyens*. Je raconterai à ce sujet ce que je tiens d'un témoin oculaire, dont je n'ai aucune raison de soupçonner la véracité. Dans le moment le plus violent de la persécution de Robespierre ; lorsque les sœurs ou les épouses des Emigrés étoient jettées dans des cachos, en attendant la mort, on leur envoyoit des brigands, soldats dans l'armée intérieure, qui leur disoient : Citoyennes, nous sommes fâchés de vous l'apprendre, vôtre sort est décidé : demain la guillotine——Mais il y a un moyen de vous sauver ; épousez-nous, &c. et ils les accabloient des propos les plus grossiers. Si on considère que ces exécrables monstres étoient peut-être les hommes, qui avoient assassiné les frères et les maris de ces infortunées ; l'atrocité et l'immoralité d'insulter des femmes couchées sur la terre, sans pain, sans vêtemens et plongées dans toutes les douleurs de l'âme et du corps ; on ne pourra s'empêcher de frémir à la pensée des crimes, dont l'espèce humaine est capable.

son ouvrage au milieu des troubles des guerres, qui engendrent toutes les sortes d'immoralités. Il eut à surmonter de grandes difficultés, sans doute: il fut même obligé d'employer une espèce de violence ; mais il n'égorgea point les citoyens, pour les convaincre de l'efficacité des loix nouvelles ; il chérissoit ceux-là même, qui poussoient la haine de ses innovations jusqu'à le frapper, C'est peut-être ici un des plus curieux, de même qu'un des plus grands sujets commémorés dans les annales des nations. Qu'y a-t-il en effet de plus intéressant, que de retrouver dans ce passage le plan original de cet étonnant édifice, sur lequel les Jacobins ont calqué leur fatale copie ; il mérite bien la peine qu'on s'y arrête, pour en méditer les leçons. J'opposerai dans les chapitres suivans, le tableau des réformations des Jacobins, à celui de ces réformations de Lycurgue qui ont servi de modèle aux premières, et que j'ai brièvement exposées ci-dessus. Sans cette comparaison, il seroit impossible de se former une idée juste des rapports et des différences des deux systêmes, considérés dans le génie, les temps, les lieux et les circonstances ; ce sera alors au lecteur à prononcer sur les càuses qui consolidèrent la révolution à Sparte ; et sur celles qui ont pû l'établir, ou la renverser en France. Celui qui lit l'histoire ressemble à un homme voyageant dans le désert, à travers ces bois fabuleux de l'antiquité, qui prédisoient l'avenir.

Quoique les Jacobins se soient indubitablement proposé Lycurgue pour modèle, ils sont cependant

partis d'un principe totalement opposé. La grande base de leur doctrine étoit le fameux système de perfection,* que je développerai dans la suite ; savoir : que les hommes parviendront un jour à une pureté inconnue de gouvernement et de mœurs.

Le premier pas à faire vers le système, étoit l'établissement d'une république. Les Jacobins à qui on ne peut refuser l'affreuse louange d'avoir été conséquens dans leurs principes, avoient apperçu avec génie, que le vice radical existoit dans les mœurs ; et que dans l'état où se trouvoit alors la nation Françoise, l'inégalité des fortunes, les différences d'opinion, les sentimens religieux, et mille autres obstacles, il étoit absurde de songer à une démocratie sans une révolution complète du côté de la morale. Où trouver le talisman pour faire disparoître tant d'insurmontables difficultés ? A Sparte. Quelles mœurs substituera-t-on aux anciennes ? Celles que Lycurgue mit à la place des antique désordres de sa patrie. Le plan étoit donc tracé depuis long-temps, et il ne restoit plus aux

* Ce système (plus ou moins reçu par le reste des révolutionnaires, mais qui appartient particulièment aux Jacobins), sur lequel toute la révolution Françoise a été suspendue, n'est presque point connu du public. Les Initiés à ce grand mystère en dérobent religieusement la connoissance aux Prophanes. J'espère être le premier écrivain sur la Révolution qui aura démasqué l'idole. Je tiens le secret de la bouche même du célèbre Chamfort, qui le laissa échapper devant moi, un matin que j'étois allé le voir. Ce système de perfection paroît aussi avoir été adopté par l'auteur du *Political Justice*, livre (quelque soit d'ailleurs la différence entre mes opinions et celles de l'auteur) qui annonce des vues peu communes en politique.

Jacobins qu'à le suivre. Mais comment l'exécuter? Au moment de la promulgation de ses loix nouvelles, la Laconie étoit dans une paix profonde. Il étoit aisé à Lycurgue, moitié de gré, moitié de force, de faire consentir les propriétaires d'un petit pays, au partage des terres et à l'égalité des rangs; il étoit aisé d'ordonner des armées en masse et des réquisitions forcées pour des guerres à venir, quand tout étoit tranquille autour de soi; il étoit aisé de transformer une monarchie en un gouvernement populaire, chez une nation qui possédoit déjà les principes de ce dernier. Quelle différence de temps, de circonstances, entre l'époque de la réforme Lacédémonienne, et elle où les Jacobins prétendoient l'introduire chez eux! Attaquée par l'Europe entière, déchirée par des guerres civiles, agitée de mille factions, ses places frontières, ou prises, ou assiégées; sans soldats, sans finances, un papier discrédité, qui tomboit de jour en jour, le découragement dans tous les états, et la famine presqu'assurée; telle étoit la France, tel le tableau qu'elle présentoit, à l'instant même qu'on méditoit de la livrer à une révolution générale. Il falloit remédier à cette complication de maux; il falloit établir à la fois par un miracle la république de Lycurgue, chez un vieux peuple, nourri sous une monarchie, immense dans sa population et corrompu dans ses mœurs; et sauver un grand pays sans armées, amolli dans la paix et expirant dans les convulsions politiques, de l'invasion de 500 mille hommes des meilleures troupes de l'Europe.

Ces forcenés seuls pouvoient en imaginer les moyens et, ce qui est encore plus incroyable, parvenir, en partie, à les exécuter. Moyens exécrables, sans doute, mais il faut l'avouer, d'une conception gigantesque. Ces esprits raréfiés au feu de l'enthousiasme républicain, et pour ainsi dire réduits, par leurs scrutins épuratoires,* à la quintessence du crime, déployèrent à la fois une énergie dont il n'y a jamais eu d'exemple ; et des forfaits, que tous ceux de l'histoire mis ensemble, pourroient à peine égaler.

Ils virent que pour obtenir le résultat qu'ils se proposoient, les systêmes reçus de justice, les axiômes communs d'humanité, tout le cercle des principes adoptés par Lycurgue ne pouvoient être utiles ; et qu'il falloit parvenir au même but, par un chemin différent. Attendre que la mort vint saisir les grands propriétaires, ou que ceux-ci consentissent à se dépouiller ; que les années déracinâssent le fanatisme et vinssent changer les costumes et les mœurs ; que des recrues ordinaires fussent envoyées aux armées ; attendre tout cela, leur parut douteux et trop long : et comme si l'établissement de la république et la défense de la France, prise séparément, eût été trop peu pour leur génie, ils résolurent de tenter les deux à la fois.

* On sait que les Jacobins expulsoient à certaines époques périodiques, tous ceux de leurs membres soupçonnés de modérantisme, ou d'humanité ; et on appelloit cela un scrutin épuratoire.

Des agens ayant été placés à leurs postes dans tous les coins de la république, et le mot communiqué aux sociétés affiliées; les monstres se bouchant les oreilles, ou s'arrachant pour ainsi dire les entrailles de peur d'être attendris, donnèrent l'affreux signal, qui devoit rappeler Sparte de ses ruines. Il retentit dans la France comme la trompette de l'Ange exterminateur: les monumens des fils des hommes s'écroulèrent et les tombes s'ouvrirent.

Au même instant, mille guillotines sanglantes s'élèvent à la fois dans toutes les cités et dans tous les villages de la France. Au bruit du canon et des tambours, le citoyen est réveillé en sursaut au milieu de la nuit et reçoit l'ordre de partir pour l'armée. Frappé comme de la foudre, il ne sait s'il veille: il hésite; il regarde autour de lui: il apperçoit les têtes pâles et les troncs hideux des malheureux, qui n'avoient peut-être refusé de marcher à la première sommation, que pour dire un dernier adieu à leur famille! Que fera-t-il? où sont les chefs auxquels il puisse se réunir pour éviter la réquisition? * Chacun pris séparément se voit privé de toute défense. D'un côté la mort assurée; de l'autre, des troupes de volontaires, qui, fuyant la famine, la persécution et l'intolé-

* J'ai déjà dit que l'idée des réquisitions vient de Sparte. Tous les citoyens étoient obligés de servir depuis l'âge de 20 ans jusqu'à 60. Dans les cas d'urgence, les rois, ou les éphores, pouvoient mettre les chevaux, les esclaves, les chariots, &c. en réquisition. *Voy. Plut. et Xénophon.*

rance de l'intérieur, vont chercher dans les armées, ivres de vin, de chansons* et de jeunesse, du pain et la liberté. Ce citoyen, la guillotine sous les yeux, et ne trouvant qu'un seul asyle, part, le désespoir dans le cœur. Bientôt rendu aux frontières, la nécessité de défendre sa vie, le courage naturel au François, l'inconstance et l'enthousiasme dont son caractère est susceptible, la paie considérable, la nourriture abondante, le tumulte, les dangers de la vie militaire, les femmes, le vin, et sa gaieté native, lui font oublier qu'il a été conduit là malgré lui : il devient un héros. Ainsi la persécution d'un côté et les récompenses de l'autre, créent par enchantement des armées. Car une fois les premiers exemples faits et les réquisitions obéies, les hommes, par une pente imitative naturelle à leur cœur, s'empressent, quelques soient leurs opinions, de marcher sur les traces des autres.

Voilà bien les rudimens d'une force militaire ; mais il falloit l'organiser. Un comité, dont on a dit que les talens ne pouvoient être surpassés que par les crimes, s'occupe à lier ces corps déjoints. Et ne croyez pas que les tactiques anciennes des Césars et des Turennes soient recherchées : non. Tout doit être nouveau dans ce monde d'une ordonnance nouvelle. Il ne s'agit plus de sauver la vie d'un homme et de ne livrer bataille, que

* Les hymnes de Tyrtée à Sparte ; ceux des Lebrun et des Chénier en France.

quand la perte peut être au moins réciproque: l'art se réduit à un calcul de masse, de vîtesse et de temps. Les armées se précipitent en nombre double ou triple, pour les masses; les soldats et l'artillerie voyagent en poste de Nice à Lille, quant aux vîtesses: et les temps, sont toujours uns et généraux, dans les attaques. On perdra dix mille hommes pour prendre ce bourg; on sera obligé de l'attaquer vingt fois * et vingt jours de suite; mais on le prendra. Quand le sang des hommes est compté pour rien, il est aisé de faire des conquêtes. Les déserteurs et les espions ne sont pas sûrs? C'est au milieu des airs que les ingénieurs vont étudier les parties foibles des armées, et assurer la victoire en dépit du secret et du génie. Le télégraphe fait voler les ordres; la terre céde son salpêtre, et la France vomit ses innombrables légions.

Tandisque les armées se composent, les prisons se remplissent de tous les propriétaires de la France. Ici, on les noie par milliers; † là, on ouvre les portes des cachots pleins de victimes, et l'on y décharge du canon à mitraille. ‡ Le coutelas des guillotines tombe jour et nuit. Ces machines de destruction sont trop lentes au gré des bourreaux; des artistes de mort en inventent qui peuvent trancher plusieurs têtes d'un seul coup. § Les places publiques inondées de sang deviennent

* A Sparte lorsqu'un premier combat avoit été désavantageux, le général étoit obligé d'en livrer un autre. *Xenophon.*

† A Nantes. ‡ A Lyon. § A Arras.

impraticables; il faut changer le lieu des exécutions: envain d'immenses carrières ont été ouvertes pour recevoir les cadavres; elles sont comblées; on demande à en creuser de nouvelles. Vieillards de 80 ans, jeunes filles de 16, pères et mères, sœurs et frères, enfans, maris, épouses meurent couverts du sang les uns des autres. Ainsi les Jacobins atteignent à la fois quatre fins principales, vers l'établissement de leur république: ils détruisent l'inégalité des rangs; nivellent les fortunes; relèvent les finances par la confiscation des biens des condamnés, et s'attachent l'armée en la berçant de l'espoir de posséder un jour ces propriétés.

Cependant le peuple, qui n'est plus entretenu que de conspirations, d'invasion, de trahisons, effrayé de ses amis mêmes et se croyant sur une mine toujours prête à sauter, tombe dans une terreur stupide. Les Jacobins l'avoient prévu. Alors on lui demande son pain, et il le donne; son vêtement, et il s'en dépouille; sa vie, et il la livre sans regret. Il voit au même moment se fermer tous ses temples; ses ministres sacrifiés et son ancien culte banni sous peine de mort. On lui apprend qu'il n'y a point de vengeance céleste, mais une guillotine; tandis que par un jargon contradictoire et inexplicable, on lui dit d'adorer les vertus, pour lesquelles on institue des fêtes, où de jeunes filles, vêtues de blanc et couronnées de roses entretiennent sa curiosité imbécille, en

chantant des hymnes en l'honneur des dieux.* Ce malheureux peuple confondu, ne sait plus où il est, ni s'il existe. Envain il se cherche dans ses antiques usages, et il ne se retrouve plus. Il voit dans un costume bizarre,† une nation étrangère errer sur ses places publiques. S'il demande ses jours de fêtes ou de devoirs accoutumés, d'autres appellations frappent son oreille. Le jour de repos a disparu. Il compte au moins que le retour fixe de l'année ramènera l'état naturel des choses et apportera quelques soulagemens à ses maux : espérances déçues ! comme s'il étoit condamné pour jamais à ce nouvel ordre de misère, des mois ignorés semblent lui dire, que la révolution s'étend jusqu'au cours des astres; et dans cette terre de prodiges, il craint de s'égarer au milieu des rues de la capitale, dont il ne reconnoît plus les noms !

En même temps que tous ces changemens dérangent la tête du peuple, les notions les plus étranges viennent bouleverser son cœur. La fidélité dans le secret, la constance dans l'amitié, l'amour de ses enfans, le respect pour la religion, toutes les choses que depuis son enfance il avoit tenu bonnes et vertueuses, ne sont, lui dit-on, que

---

* Imitées de Lacédémone et de toute la Grèce. A Sparte on plaçoit la statue de la Mort à côté de celle du Sommeil ; ce qui a pu inspirer aux Jacobins l'idée de l'inscription qu'ils vouloient graver sur les tombeaux ; *la mort est l'éternel sommeil.*

† Le bonnet des hommes et la presque nudité des femmes, sont encore originairement de Sparte, quoique j'en donnerai d'autres exemples.

de vains noms, dont les tyrans se servent pour enchaîner leurs esclaves. Un républicain ne doit avoir ni amour, ni fidélité, ni respect que pour la patrie.* Résolus d'altérer la nation jusque dans sa source, les Jacobins, sachant que l'éducation fait les hommes, obligent les citoyens à envoyer leurs enfans à des écoles militaires, où on va les abreuver de fiel et de haine contre tous les autres gouvernemens. Là, préparés par les jeux de Lacédémone à la conquête du monde,† on leur apprend à se dépouiller des plus doux sentimens de la nature pour des vertus de tigres, qui ne leur nourrissent que des cœurs d'airain.

Tel étoit balotté entre les mains puissantes de cette faction ce peuple infortuné, transporté tout-à-coup dans un autre univers, étonné des cris des victimes et des acclamations de la victoire retentissant de toutes les frontières, lorsque Dieu laissant tomber un regard sur la France, fit rentrer ces monstres dans le néant.‡

---

* Ici évidemment toute la morale de Lycurgue pervertie et pliée à leur vue.

† Les gymnases. On sait que le caractère dominant de Sparte étoit la haine des autres peuples et l'esprit d'ambition. Où fixerez-vous vos frontières, disoit-on à Agésilas ? Au bout de nos piques, répondoit-il. Les François disoient : A la pointe de nos bayonnettes.

‡ J'ai vu rire de la minutie avec laquelle les François ont essayé de changer leur costume, leurs manières, leur langage ; mais le dessein étoit vaste et médité. Ceux qui savent l'influence qu'ont sur les hommes des mots en apparence frivoles, lorsqu'ils nous rappellent d'anciennes mœurs, des plaisirs ou des peines, sentiront la profondeur du projet.

Tels furent les Jacobins. On a beaucoup parlé d'eux et peu de gens les ont connus. La plupart se jettant dans les déclamations, ont publié les crimes de cette société, sans vous apprendre le principe général qui en dirigeoit les vues. Il consistoit ce principe dans le système de perfection, vers lequel le premier pas à faire étoit la restauration des loix de Lycurgue. Nous avons trop donné aux passions et aux circonstances. Un trait distinctif de la révolution Françoise, c'est qu'il faut admettre la

---

Que si par ailleurs on considère, que ce sont les Jacobins qui ont donné à la France des armées nombreuses, braves et disciplinées; que ce sont eux qui ont trouvé moyen de les payer, d'approvisionner un grand pays sans ressource et entouré d'ennemis; que ce furent eux, qui créérent une marine comme par miracle, et conservèrent par intrigue et argent la neutralité de quelques puissances; que c'est sous leur règne, que les grandes découvertes en histoire naturelle se sont faites, et les grands généraux se sont formés; qu'enfin, ils avoient donné de la vigueur à un corps épuisé, et organisé, pour ainsi dire, l'anarchie: il faut nécessairement convenir que ces monstres échappés de l'enfer, en avoient apporté tous les talens.

Après tout je n'ai pas la folie d'avancer, que les Jacobins prétendissent ramener expressément le siècle de Lycurgue en France. La plupart ne surent même jamais qu'il eût existé un homme de ce nom. J'ai seulement voulu dire que les chefs de ce parti visoient à une réforme sévère, dont ils auroient sans doute après fait leur profit, et que Sparte leur en fournissoit un plan tout tracé. J'écris sans esprit de système. Je ne cherche point de ressemblance où il n'y en a point, ni ne donne à de certains rapports des événemens, plus d'importance qu'ils n'en méritent. La foule des leçons devant moi est trop grande, pour avoir besoin de recourir à des remarques frivoles. J'ai souvent regretté qu'un sujet si magnifique, ne soit pas tombé en des mains plus habiles que les miennes.

voie spéculative et les doctrines abstraites pour infiniment dans ses causes. Elle a été produite en partie par des gens de lettres qui, plus habitans de Rome et d'Athènes que de leur pays, ont cherché à ramener dans l'Europe les mœurs antiques.*

Ainsi dès notre premier début dans la carrière, tout fourmille autour de nous de leçons et d'exemples. Déjà Athènes nous a montré nos factions dans le règne de Pisistrate et la catastrophe de ses fils; Sparte vient de nous offrir dans ses loix des origines étonnantes. Plus nous avancerons dans ce vaste sujet, plus il deviendra intéressant. Nous avons vu l'établissement des gouvernemens populaires chez les Grecs; nous allons parler maintenant du génie comparé de ces peuples et des François; de l'état des lumières; de l'influence de la révolution républicaine sur la Grèce, sur les nations étrangères: enfin de la position politique et morale des mêmes nations à cette époque.

CHAPITRE XIV.

Caractère des Athéniens et des François.

QUELS peuples furent jamais plus aimables dans le monde ancien et moderne, que les nations

---

* Que ceci soit dit sans prétendre insulter aux gens de lettres de France. La différence d'opinions ne m'empêchera jamais de respecter les talens. Quand il n'y auroit que les rapports que j'ai entretenus autrefois avec plusieurs de ces hommes célèbres, c'en seroit assez pour me commander la décence.

brillantes de l'Attique et de la France? L'étranger charmé à Paris et à Athènes, ne rencontre que des cœurs compâtissans et des bouches toujours prêtes à lui sourire. Les légers habitans de ces deux capitales du goût et des beaux arts, semblent formés pour couleur leurs jours au sein des plaisirs. C'est-là, qu'assis à des banquets, vous les entendrez se lancer de fines railleries; rire avec grâce de leurs maîtres; parler à la fois, de politique et d'amour, de l'existence de Dieu et du succès de la comédie nouvelle, et répandre profusément les bons mots et le sel attique, au bruit des chansons d'Anacréon et de Voltaire; au milieu des vins, des femmes et des fleurs.

Mais où court tout ce peuple furieux? d'où viennent ces cris de rage dans les uns et de désespoir dans les autres? Quelles sont ces victimes égorgées sur l'autel des Euménides? Quel cœur ces monstres à la bouche teinte de sang ont-ils dévoré?*.... Ce n'est rien: ce sont ces Epicu-

* M. de Belzunce et plusieurs autres. J'ai vu moi-même un de ces cannibales assez proprement vêtu, ayant pendu à sa boutonnière un morceau du cœur de l'infortuné Flesselles. Deux traits que j'ai entendu citer à un témoin oculaire, méritent d'être connus pour effrayer les hommes. Ce citoyen passoit dans les rues de Paris, dans les journées du 2 et 3 Septembre; il vit une petite fille pleurant auprès d'un chariot plein de corps, où celui de son père, qui venoit d'être massacré, avoit été jetté. Un monstre, portant l'uniforme national, qui escortoit cette digne pompe des factions, passe aussitôt sa bayonnette dans la poitrine de cette enfant; et, pour me servir de l'expression énergique du

riens que vous avez vu danser à la fête; et qui, ce soir, assisteront tranquillement aux farces de Thespis,* ou aux ballets de l'opéra.

A la fois orateurs, peintres, architectes, sculpteurs, amateurs de l'existence,† pleins de douceur et d'humanité, du commerce le plus enchanteur dans la vie; la nature a créé ces peuples pour sommeiller dans les délices de la société et de la paix. Tout à coup la trompette guerrière se fait

narrateur, *la place aussi tranquillement qu'on auroit fait une botte de paille* sur la pile des morts, à côté de son père.

Le second trait, peut-être encore plus horrible, développe le caractère de ce peuple, à qui l'on a prétendu donner un gouvernement républicain. Le même citoyen rencontra d'autres tombereaux, je crois vers la porte St. Martin; une troupe de femmes étoient montées parmi ces lambeaux de chair, et *à cheval sur les cadavres des hommes* (je me sers encore des mots du rapporteur) cherchoient avec des rires affreux, à assouvir la plus monstrueuse des lubricités. Les réflexions ne serviroient de rien ici. Je dirai seulement que le témoin de cette exécrable dépravation de la nature humaine, est un ancien militaire, connu par ses lumières, son courage et son intégrité.

Hérodote raconte que les Grecs auxiliaires à la solde du roi d'Egypte contre Cambyse, ayant été trahis par leur général, qui déserta à l'ennemi, saisirent ses enfans, les égorgèrent, et en burent le sang à la vue des deux armées. Je dirai dans la suite les raisons pour lesquelles je semble m'appésantir sur ces détails.

* Thespis est l'inventeur de la tragédie; mais la grossièreté de ces premiers essais du drame peut être justement qualifiée de farce.

† On sait l'attachement des Grecs à la vie. Homère n'a point craint de la faire regretter à Achille même. Avant la révolution je ne connoissois point de peuple qui mourût plus gaiement sur le champ de bataille que les François, ni de plus mauvaise grâce dans leur lit.

entendre ; soudain toute cette nation de femmes lève la tête. Se précipitant du milieu de leurs jeux, échappés aux voluptés et aux bras des courtisannes, voyez ces jeunes gens, sans tentes, sans lits, sans nourriture, s'avancer en riant contre ces innombrables armées de vieux soldats, et les chasser devant eux comme des troupeaux de brebis obéissantes.*

* Léonidas prêt à attaquer les Perses aux Thermophyles disoit à ses soldats ; nous souperons ce soir chez Pluton : et ils poussoient des cris de joie. Dans les campagnes de la guerre de la révolution un soldat François étant en sentinelle perdue, à l'avant bras gauche emporté d'un coup de canon ; il continue de charger sous son moignon criant aux Autrichiens, en prenant des cartouches dans sa giberne : *Citoyens, j'en ai encore.*

Voltaire a peint admirablement ce caractère des François :

C'est ici que l'on dort sans lit,
Que l'on prend ses repas par terre.
Je vois, et j'entends l'atmosphère
Qui s'embrase et qui retentit
De cent décharges de tonnerre :
Et dans ces horreurs de la guerre
Le François chante, boit et rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Phillipsbourg,
Par quatre-vingt mille Alexandres,
Payés à quatre sous par jour.
Je les vois prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange et de lauriers ;
Et pleins d'honneur et de folie.

. . . .

Les cours qui nous gouvernent sont pleines de gaîté et de pompe. Qu'importent leurs vices? Qu'ils dissipent leurs jours au milieu des orages, ceux-là qui aspirent à de plus hautes destinées; pour nous chantons, rions aujourd'hui. Passagers inconnus, embarqués sur le fleuve du temps, glissons sans bruit dans la vie. La meilleure constitution n'est pas la plus libre, mais celle qui nous laisse de plus doux loisirs.... O ciel! pourquoi tous ces citoyens condamnés à la cigüe ou à la guillotine? ces trônes déserts et ensanglantés? ces troupes de bannis, fuyant sur tous les chemins de la patrie?—Comment! ne savez-vous pas que ce sont des tyrans qui vouloient retenir un peuple fier et indépendant dans la servitude?

Qu'il me soit permis de retracer ici le caractère des François tel que je l'ai peint ailleurs.* Inquiets et volages dans le bonheur, constans et invincibles dans l'adversité; nés pour tous les arts; civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'Etat, grossiers et sauvages dans leurs troubles politiques; flottans comme un vaisseau sans lest au gré de leurs passions impétueuses; à présent dans les cieux, le moment d'après dans l'abyme; enthousiastes et du bien et du mal; faisant le premier

---

O Nation brillante et vaine!
Illustres foux! Peuple charmant,
Que la gloire à son char entraîne;
Il est beau d'affronter gaiement
Le trépas, &c.

* Génie du Christianisme, tome ii, livre iii, chap. 5, page 280, de l'édition de Londres, 1813.

sans en exiger de reconnoissance, le second sans en sentir de remords; ne se rappellant ni de leurs crimes, ni de leurs vertus; amans pusillanimes de de la vie durant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles; vains, railleurs,* ambitieux,

* Ce malheureux esprit de raillerie, et cette excellente opinion de nous-mêmes, qui nous font tourner les coutumes des autres nations en ridicule, en même temps que nous prétendons ramener tout à nos usages, ont été bien funestes aux Athéniens et aux François. Les premiers s'attirèrent par ce défaut, la haine de la Grèce, la guerre du Peloponèse et mille troubles; et c'est ce qui a valu aux seconds la même haine du reste de l'Europe et les a fait chasser plus d'une fois de leurs conquêtes. Il est assez curieux de remarquer sur les anciennes médailles d'Athènes, ce caractère général de la nation imprimé sur le front des particuliers. On retrouve aussi le même trait parmi les François. Il n'y a personne qui n'ait rencontré en France, dans la société, de ces hommes dont les yeux pétillent d'ironie, qui vous répondent à peine en souriant et affectent les airs de la plus haute supériorité. Combien ils doivent paroître haïssables au modeste étranger qu'ils insultent ainsi de leurs regards! Ce qu'il y a de déplorable c'est que ces mêmes hommes ne portent que trop souvent sur leur figure, la marque indélébile de la médiocrité. Ils seroient bien punis, s'ils se doutoient seulement de la pitié qu'ils vous font; ou s'ils pouvoient lire dans le fond de votre âme l'humiliant, *comme je te vois! comme je te mesure!*

L'art de la physionomie offre d'excellentes études, à qui voudroit s'y livrer. Notre siècle raisonneur a trop dédaigné cette source inépuisable d'instructions. Toute l'antiquité a cru à la vérité de cette science; et Lavater l'a porté de nos jours à une perfection inconnue. La vérité est que la plupart des hommes la rejettent, parce qu'ils s'en trouveroient mal. Nous pourrions du moins porter son flambeau dans l'histoire. Je m'en suis servi souvent avec succès dans cette partie. Quelquefois aussi je me suis plu à descendre dans le cœur de mes contemporains. J'aime à aller m'asseoir, pour ces espèces d'observations, dans quelque

novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas eux; individuellement les plus aimables des hommes, en corps les plus détestables de tous; charmans dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger; tour-à-tour plus doux, plus innocens que la brebis qu'on égorge, et plus féroces que le tigre qui déchire les entrailles de sa victime: tels furent les

---

coin obscur d'une promenade publique, d'où je considère furtivement les personnes qui passent autour de moi. Ici, sur un front à demi ridé, dans ces yeux couverts d'un nuage, sur cette bouche un peu entr'ouverte, je lis les chagrins cachés de cet homme qui essaie de sourire à la société; là, je vois sur la lèvre inférieure de cet autre, sur les deux rides descendantes des narines, le mépris et la connoissance des hommes, percer à travers le masque de la politesse; un troisième me montre les restes d'une sensibilité native, étouffée à force d'avoir été déçue, et maintenant recouverte par une indifférence systématique. Dans la classe la plus basse du peuple on rencontre quelquefois des figures étonnantes. Il y a quelque temps qu'au bas du *Hay-Market*, vis-à-vis le caffé d'Orange, je m'arrêtai à écouter un de ces Allemands qui tournent des orgues à cylindre. Je n'eus pas plutôt jetté les yeux sur cet étranger, que je fus frappé de son air grand et énergique, en même temps que le vice se montroit de toutes parts sur sa physionomie. Il joua un air devant notre groupe, puis se détourna froidement, en nous jettant un regard du plus souverain mépris. Comme s'il nous avoit dit: je vous connois race d'hommes: vous me prenez pour votre dupe, je n'attendois rien de vous. Il est possible que ce malheureux fût né avec des qualités supérieures; jetté par la destinée dans un rang au-dessous de son génie, il peut avoir souffert de longues infortunes, être devenu vicieux par misère; et la même vigueur d'âme qui l'auroit conduit aux premières vertus, en a peut-être fait un scélérat.

Où seroient les Jourdan, les Buonaparte, les Ney, &c. sans la révolution?

Athéniens d'autrefois, et tels sont les François d'aujourd'hui.

Au reste, loin de moi la pensée de chercher à diffamer le caractère des François. Chaque peuple a son vice national et si mes compatriotes sont cruels, ils rachetent ce grand défaut par mille qualités estimables. Ils sont généreux, braves, pères indulgens, amis fidèles; je leur donne d'autant plus volontiers ces éloges, qu'ils m'ont plus persécuté.

CHAPITRE XV.

De l'Etat des Lumières en Grèce au moment de la Révolution Républicaine. Siècle de Lycurgue.

LORSQUE je parlerai des lumières dans cet Essai, je ne m'attacherai principalement qu'à la partie morale et politique. Ce qui regarde les arts n'est pas, à proprement parler, de mon sujet : cependant j'en toucherai quelque chose, selon l'influence qu'ils auront eue sur les hommes, dont j'écrirai alors l'histoire.

En commençant nos recherches au siècle de Lycurgue et les finissant à celui de Solon, nous voyons d'abord paroître Homère et Hésiode. Je n'entretiendrai point le lecteur de ces deux fameux poëtes. Qui n'a lu l'*Iliade* et l'*Odyssée ?* qui ne connoît *les Travaux* et *les Jours*, la *Théogonie*, le *Bouclier d'Hercule ?* Homère a donné Virgile à l'antique Italie, et le Tasse à la nouvelle, le Ca-

moëns au Portugal, Ercilla à l'Espagne, Milton à l'Angleterre, Voltaire à la France, Klopstock à l'Allemagne : il n'a pas besoin de mes éloges.

Pour nous le côté intéressant des poèmes de ce sublime génie, est leur action sur la liberté de la Grèce. Lycurgue les apporta à Sparte et voulut que ses compatriotes y puisâssent cet enthousiasme guerrier qui met les peuples à l'abri de la servitude étrangère. Solon fit des loix expresses en faveur de ce même Homère qui comme historien, ne s'offre pas sous des rapports moins précieux. Aux seuls Athéniens il donne le nom de peuple, aux Scythes l'appellation des plus justes des hommes, et souvent caractérise ainsi, par un seul trait, la politique et la morale de l'antiquité.

Les ouvrages d'Hésiode sont pleins des plus excellentes maximes. Le Poëte ne voyoit pas les hommes sous des couleurs riantes. Il respire cette mélancolie antique qui semble être le partage des grands génies. On sait que Virgile a puisé dans les *Travaux* et les *Jours*, l'idée de ses *Géorgiques*. C'est de la belle description de l'Age d'Or qu'il a tiré ce morceau ravissant :

O fortunatos ! nimium, sua si bona norint
Agricolas !

L'influence d'Hésiode sur son siècle dut être considérable, dans un temps où l'art d'écrire en prose étoit à peine connu. Ses poësies tendoient à remener les hommes à la nature ; et la morale revêtue du charme des vers, a toujours un effet certain.

Thalès de Crète, poète et législateur, dont nous

ne connoissons plus que le nom, fut le précurseur des loix à Lacédémone. Il consentit par amitié pour Lycurgue à se rendre à Sparte et à préparer par la douceur de ses chants et la pureté de ses dogmes, les esprits à la révolution. Ces grands hommes savoient qu'il ne faut pas précipiter tout-à-coup les peuples dans les extrêmes, si l'on veut que les réformes soient durables. Il n'est point de révolution, là où elle n'est pas opérée dans le cœur. On peut détourner un moment par force le cours des idées ; mais si la source dont elles découlent, n'est changée, elles reprendront bientôt leur pente ordinaire.

Ainsi les philosophes de l'antiquité adoucissoient les traits de la sagesse, en lui prêtant les grâces des Muses. Parmi les modernes, les Anglois ont eu l'honneur d'avoir appliqué les premiers la poèsie à des sujets utiles aux hommes. Quant à nous, nous avons été préparés aux bonnes mœurs par la *Pucelle* et d'autres ouvrages que je n'ose nommer.

CHAPITRE XVI.

Siècles moyens.

LE siècle qui suivit immédiatement celui de Lycurgue fournit les noms de quelques législateurs : mais leurs écrits ne nous sont pas parvenus.

Dans l'âge subséquent, parut Tyrtée dont les chants firent triompher l'injustice ; Archiloque plein de crimes et de génie, qui donna le premier exemple d'un homme qui ose publier l'histoire

intérieure de sa conscience, à la face de l'univers ; Hipponax, exhalant le fiel et la haine. L'esprit des temps perce à chaque vers de ces poëtes. La véhémence et l'enthousiasme dominent dans les passions qu'ils ont peintes. Ce fut le siècle de l'énergie, quoique ce ne fut pas celui de la plus grande liberté. La remarque n'est pas frivole : elle décèle cette fermentation qui devance et annonce le retour périodique des révolutions des peuples.

Dracon fleurissoit aussi à la même époque. Il avoit composé un ouvrage que J. J. Rousseau nous a donné dans son sublime *Emile*. C'étoit un traité de l'éducation, où, prenant l'homme à sa naissance, il le conduisoit à travers les misères de la vie jusqu'à son tombeau. Le destin des deux révolutions Grecque et Françoise fut d'être précédées à-peu-près par les mêmes écrits.

Epiménide chercha comme Fénélon à ramener les hommes au bonheur par l'amour et le respect des dieux. Si je ne craignois de mêler les petites choses aux grandes, je dirois encore, qu'il a payé son tribut à notre révolution, en fournissant à M. Flins le sujet de son ingénieuse comédie. *

Malheureusement nous n'avons ici que des différences. Quelle comparaison pourrions-nous découvrir entre les livres d'un âge moral et ceux des temps du Régent et de Louis XV ? C'est en vain que nous nous abusons : si, malgré Condorcet, et la troupe des philosophes modernes, nous

---

* Le Réveil d'Epiménide.

jugeons du présent par le passé; si un siècle renferme toujours l'histoire de celui qui le suit; je sais ce qui nous attend.

CHAPITRE XVII.

Siècle de Solon.

C'EST ici l'époque d'une des plus grandes révolutions de l'esprit humain, de même qu'elle le fut d'un des plus grands changemens en politique. Toutes les semences des sciences, fermentées depuis long-temps dans la Grèce, y éclatèrent à la fois. Les lumières ne parvinrent pas, comme de nos jours, au zénith de leur gloire; mais elles atteignirent cette hauteur médiocre, d'où elles éclairent les hommes, sans les éblouir. Ils y voient alors assez pour tenir le chemin de la liberté; et non pas trop pour s'égarer dans les routes inconnues des systêmes. Ils ont cette juste quantité de connoissances, qui nous montrent les principes; sans avoir cet excès de savoir, qui nous porte à douter de leur vérité. La tragédie prit naissance sous Thespis; la comédie, sous Susarion; la fable, sous Esope; l'histoire, sous Cadmus; l'astronomie, sous Thalès; la grammaire, sous Simonide. L'architecture fut perfectionnée par Memnon, Antimachide; la sculpture, par une multitude de statuaires; mais surtout la philosophie et la politique prirent un essor inconnu. Une foule de publicistes et de législateurs parurent

tout-à-coup dans la Grèce et donnèrent le signal d'une révolution générale. Ainsi les Locke, les Montesquieu, les J. J. Rousseau, en se levant en Europe, appellèrent les peuples modernes à la liberté.

Jettons d'abord un coup-d'œil sur les beaux arts.

CHAPITRE XVIII.

Poèsie à Athènes. Anacréon, Voltaire. Simonide, Fontanes. Sapho, Parny. Alcée. Esope. Nivernois. Solon, les deux Rousseau.

PISISTRATE, en usurpant l'autorité souveraine, avoit senti que pour la conserver chez un peuple volage, il falloit l'amuser par des fêtes. On retient plus facilement les hommes avec des fleurs qu'avec des chaînes. Il remplit sa patrie des monumens du génie et des arts. Ses fils, imitant son exemple, firent de leur cour le rendez-vous des beaux esprits de la Grèce. La capitale de l'Attique retentissoit, comme celle de la France, du bruit des vers et des orgies. Ecoutons le chantre octogénaire de Téos, et le vieillard de Ferney, au milieu des cercles brillans de Paris et d'Athènes :

« Que m'importent les vains discours de la rhétorique ? Qu'ai-je besoin de tant de paroles inutiles ? Apprenez-moi plutôt à boire du jus vermeil de Bacchus ; à folâtrer avec l'amoureuse Vénus, aux cheveux d'or. Garçon, couronne ma tête blanchie par les ans. Verse du vin pour assoupir mon âme.

Bientôt tu me déposeras dans la tombe, et les morts n'ont plus de désirs." (*Anacr. od.* xxxvi.)

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours.
Au crépuscule de mes jours,
Rejoignez s'il se peut l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'amour tient son empire,
Le temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons du moins quelque avantage :
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

....

Ainsi je déplorois la perte
Des plaisirs de mes premiers ans ;

....

Lorsque du ciel daignant descendre,
L'amitié vint à mon secours.
Elle étoit peut-être aussi tendre,
Mais moins belle que les amours.

Touché de sa grâce nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis : mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

(*Volt. Mel. de Poësie.*)

Si ces deux petits chefs-d'œuvre du goût et des grâces prouvent, que la bonne compagnie est partout une et la même ; et qu'on s'exprimoit à la cour d'Hipparque, comme à celle de Louis XV et de Louis XVI : ils montrent aussi, qu'un peuple, qui pense avec tant de délicatesse, s'éloigne à

grands pas de la simplicité primitive ; et, par conséquent, approche des temps de révolutions.

Auprès d'Anacréon on voyoit briller Simonide, dont le cœur épanchoit sans cesse la plus douce philosophie : il excelloit à chanter les dieux. Mais lorsqu'il venoit à toucher sur sa lyre les notes plaintives de l'élégie ; la tristesse et la volupté de ses accens, jettoient l'âme en un trouble inexprimable. Sa morale tendoit un peu à éteindre l'enthousiasme du grand. Il disoit que la vertu habite des rochers escarpés, où l'homme ne sauroit atteindre, sans être entraîné dans l'abîme ; qu'il n'y a point de perfection ; qu'il faut plaindre, et non censurer nos foiblesses ; que nous ne vivons qu'un moment, mourons pour toujours, et que ce moment appartient aux plaisirs.

Si quelque chose peut nous donner une idée de ce mêlange ineffable de religion et de mélancolie, répandu dans les vers du poëte de Céos, ce sont les fragmens qu'on va lire. M. de Fontanes peut être appellé, avec justice, le Simonide François. Tout mon regret est de ne pouvoir insérer le morceau dans son entier. Malheureusement, le plan de cet Essai ne le permet pas.

Le poème est intitulé *Jour des Morts ;* et retrace une fête de l'église Romaine, qui se célébre le second jour de Novembre de chaque année.

Déjà du haut des cieux le cruel Sagittaire
Avoit tendu son arc et ravageoit la terre ;
Les côteaux, et les champs, et les prés défleuris,
N'offroient de toutes parts que de vastes débris ;
Novembre avoit compté sa première journée.

Seul alors, et témoin du déclin de l'année,
Heureux de mon repos, je vivois dans les champs.
Et quel poète épris de leurs tableaux touchans,
Quel sensible mortel, des scènes de l'automne
N'a chéri quelquefois la beauté monotone ?
O ! comme avec plaisir, la rêveuse douleur,
Le soir, foule à pas lents ces vallons sans couleur,
Cherche les bois jaunis, et se plait au murmure
Du vent qui fait tomber leur dernière verdure !
Ce bruit sourd a pour moi je ne sais quel attrait ;
Tout à coup si j'entends s'agiter la forêt,
D'un ami qui n'est plus, la voix long-temps chérie,
Me semble murmurer dans la feuille flétrie.
Aussi, c'est dans ces temps où tout marche au cercueil,
Que la religion prend un habit de deuil ;
Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
Croît encore à l'aspect de ce monde en ruine.

Ici, se trouve la peinture du prêtre, pasteur vénérable, qui console le vieillard mourant et soulage le pauvre affligé. L'homme juste se rend ensuite au temple. Après un discours analogue à la cérémonie,

Il dit, et prépara l'auguste sacrifice.
Tantôt ses bras tendus montroient le ciel propice ;
Tantôt il adoroit humblement incliné.
O moment solennel ! Ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue,
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,
Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés qui sous l'œil maternel
Adoucissent encor, par leur voix innocente,
De la religion la pompe attendrissante ;

Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible ;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible
Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin,
Aux pieds de Jéhova, chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre ;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre ;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

La foule, précédée de la croix, et mêlant ses chants sacrés au murmure lointain des tempêtes, marche vers l'asyle des morts. Là, la veuve pleure un époux, la jeune fille un amant, la mère un fils à la mamelle. Trois fois l'assemblée fait le tour des tombes ; trois fois l'eau lustrale est jettée. Alors le peuple saint se sépare ; les brouillards de l'automne s'entrouvrent ; et le soleil reparoît dans les cieux.

Simonide eut une destinée à-peu-près semblable à celle des poètes François de nos jours. Il vit les deux régimes à Athènes : la monarchie sous les Pisistratides, et la république après leur expulsion. Témoin des victoires des Grecs sur les Perses, il les célébra dans des hymnes triomphales ; comblé des faveurs d'Hipparque, il l'avoit chanté ; et il loua sans mesure les assassins de ce prince. Les monarques tombés doivent s'attendre à plus d'ingratitude que les autres hommes, parce qu'ils ont conféré plus de bienfaits.*

* Je déplorois un jour avec un bien bon ami, homme de toutes sortes de mérite, cette malheureuse flexibilité d'opinion qui a quelquefois obscurci les plus grandes qualités. Il me fit

Cependant Anacréon et Simonide n'étoient pas les seuls poètes qui eussent acquis l'immortalité. Toute la Grèce répétoit alors les vers de cette Sapho, si célèbre par ses vices et son génie. Il étoit encore donné à notre siècle de nous rappeller l'immoralité des goûts de la dixième muse. Je veux croire que ces mœurs ne se rencontroient pas parmi nous dans les rangs élevés, où la calomnie qui s'attache au malheur s'est plû à les peindre. Sapho eut encore une influence plus directe sur son siècle, en inspirant aux Lesbiennes l'amour des lettres. C'est ce qui fit naître les soupçons, que l'ode suivante n'est pas propre à dissiper.

A son Amie.

Heureux qui près de toi pour toi seule soupire ;
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire:
Les dieux, dans son bonheur, peuvent-ils l'égaler ?

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir partout mon corps, si tôt que je te vois :
Et dans les doux transports où s'égare mon âme;
Je ne saurois trouver de langue, ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue,
Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs ;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

---

cette réflexion qui prouve autant sa sensibilité, que l'excellence de sa raison. " Ceux qui s'occupent de littérature, me dit-il, sont jugés trop rigoureusement du reste de la société. Nés avec une âme plus tendre, ils doivent être plus vivement affectés. De là, le rapide changement de leurs idées, de leurs amours, de leurs haines ; si surtout l'objet nouveau a quelque apparence de grandeur. D'ailleurs la plupart sont pauvres, *et la première loi est de vivre.*"

Opposons à ce fragment de la muse de Mytilène, un passage du seul poète élégiaque (*le Chevalier de Parny*) que la France ait encore produit. Les mœurs des peuples se peignent souvent aussi bien dans des sonnets d'amour, que dans des livres de philosophie.

Délire.

Il est passé, ce moment des plaisirs
Dont la vîtesse a trompé mes désirs :
Il est passé ; ma jeune et tendre amie,
Ta jouissance a doublé mon bonheur.
Ouvres tes yeux noyés dans la langueur,
Et qu'un baiser te rappelle à la vie.
. . . .
Eléonore, amante fortunée,
Reste à jamais dans mes bras enchaînée.
. . . .
Pardonne tout, et ne refuse rien,
Eléonore, amour est mon complice.
Mon corps frissonne en s'approchant du tien.
Plus près encor, je sens avec délice
Ton sein brulânt palpiter sous le mien.
Ah ! laisse moi, dans mes transports avides,
Boire l'amour sur tes lèvres humides.
Oui, ton haleine a coulé dans mon cœur,
Des voluptés elle y porte la flamme ;
Objet charmant de ma tendre fureur,
Dans ce baiser reçois toute mon âme.

Je laisse à décider au lecteur, qui, du Tibulle de la France, ou de l'amante de Phaon, a peint la passion avec plus d'ivresse. Les deux poètes semblent avoir fait couler dans leurs vers la flamme de ces soleils sous lesquels ils prirent naissance.*

* M. de Parny est né à l'île de Bourbon.

Il eut été curieux de voir comment Alcée, chassé de Mytilène par une révolution, chantoit les malheurs de l'exil et de la tyrannie. Malheureusement il ne nous reste rien de ce poète.

Le fabuliste Esope fleurissoit aussi dans cet âge célèbre. Passant un jour à Athènes et trouvant les citoyens impatiens sous le joug de Pisistrate, il leur dit :

" Les grenouilles s'ennuyant de leur liberté, demandèrent un roi à Jupiter. Celui-ci se moqua de leur folle prière. Elles redoublèrent d'importunité, et le maître de l'Olympe se vit contraint de céder à leurs clameurs. Il leur jetta donc une poutre qui fit trembler tout le marais dans sa chûte. Les grenouilles, muettes de terreur, gardèrent d'abord un profond silence ; ensuite elles osèrent saluer le nouveau prince et s'approcher de lui toutes tremblantes. Bientôt elles passèrent de la crainte à la plus indécente familiarité. Elles sautèrent sur le monarque insultant à son peu d'esprit et à sa vertu tranquille. Nouvelles demandes à Jupiter. Cette fois-ci il leur envoya une Cigogne, qui, se promenant dans ses domaines, se mit à croquer tous ceux de ses sujets qui se présentèrent. Alors ce furent les plaintes les plus lamentables. Le souverain des dieux refusa de les entendre :.... il voulut que les grenouilles gémissent sous un tyran, puisqu'elles n'avoient pu souffrir un bon roi."

O comme toute la vérité de cette fable tombe sur le cœur d'un François ! comme c'est-là notre histoire !

Outre son immortel fabuliste, la France en compte un autre, qui a vu de près les malheurs de la révolution. M. de Nivernois n'a, ni la simplicité d'Esope, ni la naïveté de la Fontaine ; mais son style est plein de raison et d'élégance ; on y retrouve le vieillard et l'homme de bonne compagnie.

LE PAPILLON ET L'AMOUR,

Fable.

Le papillon se plaignoit à l'amour.
Voyez, lui disoit-il un jour,
Voyez quel caprice est le vôtre?
Si jamais le destin a fait
Deux êtres vraîment l'un pour l'autre,
C'est vous et moi : le rapport est complet
Entre nous deux ; même allure est la nôtre,
Convenez-en de bonne foi.
Qui devroit donc, si ce n'est moi,
Guider de votre char la course vagabonde ?
Mais vous prenez pour cet emploi
Le seul oiseau constant qui soit au monde.
Laissez le pigeon roucouler
Avec l'hymen, et daignez m'atteler
A votre char ; et qu'au gré du caprice,
On nous voie ensemble voler ;
Car ainsi le veut la justice.
Ami, répond l'amour, tu raisonnes fort bien ;
Je t'aime, et, je le sais, notre humeur se ressemble ;
Mais gardons-nous de nous montrer ensemble ;
Alors nous ne ferions plus rien.
Le vrai bonheur n'est que dans la constance ;
Et mes pigeons l'annoncent aux mortels :
Je les séduis par l'apparence ;
Si je ne les trompois, je n'aurois plus d'autels.

Il est temps de donner au lecteur une rélique précieuse de littérature. Comme législateur, Solon* est connu du monde entier ; comme poète, il ne

* J'aurois dû avertir plutôt que l'ordre des dates n'a pas été strictement suivi dans ce chapitre. La succession naturelle des poètes, étoit : Alcée, Sapho, Esope, Solon, Anacréon, Simonide. Des convenances de style m'ont obligé à faire ce léger changement, qui, au reste, doit être indifférent au lecteur.

l'est que d'un petit nombre de gens de lettres. Il nous reste plusieurs fragmens de ses élégies. Je vais les traduire, ou les extraire, selon leur mérite, ou leur médiocrité.

" Illustres filles de Mnemosyne et de Jupiter Olympien! Muses habitantes du mont Pierus! écoutez ma prière. Faites que les dieux immortels m'envoient le bonheur; que je possède l'estime de l'honnête homme. Pour mes amis toujours aimable et enjoué, que pour mes ennemis mon caractère soit triste et sévère: qu'aux uns je paroisse respectable; aux autres, terrible."

" Un peu d'or satisferoit mes désirs; mais je ne voudrois pas qu'il fut le prix de l'injustice: tôt ou tard elle est punie. Les richesses que les dieux dispensent sont durables; celles que les hommes amassent.......les suivent, pour ainsi dire, à regret; et se perdent bientôt dans les malheurs......Le triomphe du crime s'évanouit: Dieu est la fin de tout."

" Semblable au vent qui trouble, jusques dans les profondeurs de l'abyme, les vastes ondes de la mer; au vent, qui, après avoir ravagé les campagnes, s'élève tout-à-coup dans les cieux, séjour des immortels, et y fait renaître une sérénité inattendue, le soleil, dans sa mâle beauté, sourit amoureusement à la terre virginale, et les nuages brisés se dissipent: telle est la vengeance de Jupiter."..

" Toi qui caches le crime dans ton cœur, ne crois pas demeurer toujours inconnu. Immédiat, ou suspendu, le châtiment marche à ta suite. Si la justice céleste ne peut t'atteindre, un jour viendra que tes enfans innocens porteront la peine des forfaits de leur père coupable. Hélas! tous tant que nous sommes, vertueux ou méchans, notre propre opinion nous semble toujours la meilleure, jusqu'à ce qu'elle ne nous soit fatale. Alors nous nous plaignons des dieux, parce que nous avions nourri de folles espérances!"

....

Le poète continue à peindre l'imbécillité humaine: le malade incurable croit guérir; le pauvre

attend des richesses; les uns s'exposent sur les flots; d'autres déchirent le sein de la terre, &c.

"La destinée dispense et les biens et les maux; nous ne pouvons nous soustraire à ce qu'elle nous réserve. Il y a du danger dans les meilleures actions...... Souvent les projets du sage échouent, et ceux de l'insensé réussissent."

....

Le passage suivant est extrêmement intéressant, en ce qu'il peint l'état moral d'Athènes, au moment de sa révolution.

"La ville de Minerve ne périra jamais par l'ordre des destinées: mais elle sera renversée par ses propres citoyens. Peuple et chefs insensés, qui ne pouvez ni rassasier vos désirs, ni jouir en paix de vos richesses, méritez vos malheurs à force de crimes!...... Sans respect pour le droit sacré des propriétés, ou pour les trésors publics, chacun s'empresse de spolier le bien de l'Etat, insouciant des saintes loix de la justice. Celle-ci, cependant, dans le silence, compte les événemens passés; observe le présent; et arrive à l'heure marquée pour la punition du crime. Voilà la première cause des maux de l'Etat: c'est là, ce qui le fait tomber dans l'esclavage; ce qui allume le feu de la sédition et réveille la guerre, qui dévore la jeunesse. Hélas! la chère patrie est soudain accablée d'ennemis; des batailles, sources de pleurs! se livrent et sont perdues;"............

....

Solon finit par exhorter ses concitoyens à changer de mœurs; il recommande surtout la justice: "Cette mère des bonnes actions, qui tempère les choses violentes, prévient l'exaltation, corrige les loix, réprime l'enthousiasme, et retient le torrent de la sédition dans des bornes."

Ces élégies politiques (qu'on me passe l'expression) sont accompagnées de quelques autres pièces de poèsie d'une teinte différente. Le morceau sur

l'homme, rapproché des stances de Jean-Baptiste Rousseau, offrira une comparaison piquante.

" Jupiter donne les dents à l'homme, dans les sept premières années de sa vie. Avant qu'il ait parcouru sept autres années, il annonce sa virilité. Durant la période suivante, ses membres se développent et un duvet changeant ombrage son menton. La quatrième époque le voit dans toute sa vigueur et fait éclater son courage. La cinquième l'engage à solenniser la pompe nuptiale et à se créer une postérité. Dans la sixième, son génie se plie à tout et ne se refuse qu'aux ouvrages grossiers du manœuvre. Dans la septième, il acquiert le plus haut degré de sagesse et d'éloquence. La huitième y ajoute la pratique des hommes. A la neuvième, commence son déclin. Que si quelqu'un parcourt les sept derniers ans de sa carrière, qu'il reçoive la mort, sans l'accuser de l'avoir surpris."

Ode sur l'Homme.

Que l'homme est bien, pendant sa vie,
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance, toujours des pleurs.
Un pédant porteur de tristesse,
Des livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute espèce.

L'ardente et fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état.
Des créanciers, une maîtresse,
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat.
L'ambition le sollicite ;
Richesses, honneurs, faux éclat,
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite ;
Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goute et pituîte,
Assiégent sa caducité.

Pour comble de calamité
Un directeur s'en rend le maître.
Il meurt enfin peu regretté.
C'étoit bien la peine de naître ! *
(*J. B. Rousseau, tom.* 1. *Od. liv.* 1.)

Solon et Jean-Baptiste Rousseau n'ont pas dû représenter le même homme : ils se servoient de différens modèles. L'un travailloit sur le beau antique ; l'autre, d'après les formes gothiques de son siècle. Leurs pinceaux se sont remplis de leurs souvenirs.

Il me reste une chose pénible à dire. Le sévère auteur des loix contre les mauvaises mœurs, le restaurateur de la vertu dans sa patrie, Solon enfin, avoit pollué la sainteté du législateur, par la licence de sa muse. Le temps a dévoré ces écrits, mais la mémoire s'en est conservée avec soin. Quelques lignes, qui bien qu'innocentes décèlent le goût des plaisirs, ont été avidement recueillies.

" Pour toi, commande long-temps dans ces lieux.

....

Mais que Vénus, au sein parfumé de violettes, me fasse monter sur un vaisseau léger et me renvoie de cette île célèbre. Qu'en faveur du culte que je lui ai rendu, elle m'accorde un prompt retour dans ma patrie.

....

" Les présens de Vénus et de Bacchus me sont chers ; de même que ceux des muses, qui inspirent d'aimables folies."

C'est ainsi que l'auteur du *Contrat Social* et de l'*Émile* a pu écrire :

---

* Si je cite quelquefois des morceaux qui semblent trop connus, on doit se rappeller qu'il s'agit moins de poèsies nouvelles, que de saisir ce qui peut mener à la comparaisou des temps, et jetter du jour sur la révolution.

"O mourons, ma douce amie ! mourons, la bien aimée de mon cœur ! Que faire désormais d'une jeunesse insipide, dont nous avons épuisé toutes les délices ?. . . . .

. . . .

Non, ce ne sont point ces transports que je regrette le plus. .

. . . .

Rends-moi cette étroite union des âmes, que tu m'avois annoncée, et que tu m'as si bien fait goûter ; rends-moi cet abatement si doux, rempli par les effusions de nos cœurs ; rends-moi ce sommeil enchanteur trouvé sur ton sein ; rends-moi ce réveil plus délicieux encore, et ces soupirs entrecoupés, et ces douces larmes, et ces baisers, qu'une voluptueuse langueur nous faisoit lentement savourer, et ces gémissemens si tendres, durant lesquels tu pressois sur ton cœur, ce cœur fait pour s'unir à lui !" —*Nouvel. Hél. tom.* II.

Bon jeune homme, qui lis ceci, et dont les yeux brillent de larmes, à cet exemple de la fragilité humaine ; cultive cette précieuse sensibilité, la marque la plus certaine du génie. Pour toi, homme parfait, que je vois dédaigneusement sourire, descends dans ton intérieur ; applaudis-toi seul, si tu peux, de ta supériorité : je ne veux de toi, ni pour ami, ni pour lecteur.

CHAPITRE XIX.

Poèsie à Sparte. Premier Chant de Tyrtée ; Le Brun. Second Chant de Tyrtée ; Hymne des Marseillois. Chœur Spartiate ; Strophe des Enfans. Chanson en l'honneur d'Harmodius ; Epitaphe de Marat.

TANDISQUE Pisistrate et ses fils cherchoient, par les beaux arts, à corrompre les Athéniens,

pour les asservir; les mêmes talens servoient à maintenir les mœurs à Lacédémone. C'est ainsi que le vice et la vertu, savent faire un différent usage des présens du ciel.

Les vers de Tyrtée, qui commandoient autrefois la victoire, étoient encore redits par les Spartiates. Ils méritent toute la réputation dont ils jouissent. Rien de plus beau, de plus noble, que les fragmens qui nous en restent. Je m'empresse de les donner au lecteur.

Premier Chant Guerrier.

....

Celui-là est peu propre à la guerre, qui ne peut d'un œil serein, voir le sang couler, et ne brûle d'approcher l'ennemi. La vertu guerrière reçoit la couronne la plus éclatante; c'est celle qui illustre un héros. Vraiment utile à son pays, est le jeune homme qui s'avance fièrement au premier rang; y reste sans s'étonner; bannit toute idée d'une fuite honteuse; se précipite au devant du danger; et, prêt à mourir, fait face à l'ennemi le plus proche de lui: vraîment excellent, vraîment utile, est ce jeune homme. Les phalanges redoutables s'évanouissent devant lui: il détermine, par sa valeur, le torrent de la victoire. Mais, si le bouclier percé de mille traits, si la poitrine couverte de mille blessures, il tombe sur le champ de bataille; quel honneur pour sa patrie! ses concitoyens! son père! Jeunes et vieux, tous le pleurent. Il emporte avec lui l'amour d'un peuple entier. Sa tombe, ses enfans, sa postérité même la plus reculée, attirent le respect des hommes. Non! il ne meurt point le héros sacrifié à la patrie: il est immortel!..........................

....

Ce morceau est sublime. Il n'y a là ni fausse chaleur, ni torture des mots, ni toute cette enflure moderne, dont Voltaire commençoit déjà à se plaindre, et que les la Harpe, et après lui plusieurs

littérateurs distingués cherchèrent en vain à contenir. Les François ont aussi célébré leurs combats. Voici comment M. le Brun a chanté les victoires de la république.

Chant du Banquet Républicain pour la Fête de la Victoire.

O jour d'éternelle mémoire,
Embellis-toi de nos lauriers !
Siècles ! vous aurez peine à croire
Les prodiges de nos guerriers.
L'ennemi disparu, fuit, ou boit l'onde noire.
Sous des lauriers que Bacchus a d'attraits !
Enivrons, mes amis, la coupe de la gloire
D'un nectar pétillant et frais :
Buvons, buvons à la victoire,
Fidelle amante du François.
Buvons, buvons à la victoire.

Liberté ! préside à nos fêtes ;
Jouis de nos brillans exploits.
Les Alpes ont courbé leurs têtes,
Et n'ont pu défendre les rois :
L'Eridan conte aux mers nos rapides conquêtes.
Sous des lauriers que Bacchus a d'attraits ! &c.

L'Adda, sur ses gouffres avides,
Offre un pont de foudres armé :
Mars s'étonne ! mais nos Alcides
Dévorent l'obstacle enflammé.
La victoire a pâli pour ces cœurs intrépides.
Sous des lauriers que Bacchus a d'attraits ! &c.

Tout cède au bras d'un peuple libre,
Les rochers, les torrens, le sort :
De ces coups dont gémit le Tibre,
Le Sud épouvante le Nord.
Des balances de Pitt nous rompons l'équilibre.
Sous des lauriers que Bacchus a d'attraits ! &c.

La gaîté, fille du courage,
Par un sourire belliqueux,
Déconcerte la sombre rage
De l'Anglois morne et ténébreux ;
Le François chante encore en volant au carnage.

Sous des lauriers que Bacchus a d'attraits ! &c.

Rival de la flamme et d'Eole,
Le François triomphe en courant :
Pareil à la foudre qui vole,
Il renverse l'aigle expirant ;
Le despote sacré tombe du Capitole.

Sous des lauriers que Bacchus a d'attraits ! &c.

. . . .

Sous la main de nos Praxitèles,
Respirez, marbres de Paros !
Muses ! vos lyres immortelles
Nous doivent l'hymne des héros :
Il faut de nouveaux chants pour des palmes nouvelles.

Sous des lauriers que Bacchus a d'attraits ! &c.

Dans le second chant de Tyrtée qu'on va lire, ce poëte a déployé toutes les ressources de son génie. A la fois pathétique et élevé, son vers gémit avec la patrie, ou brûle de tous les feux de la guerre. Pour exciter le jeune héros à la défense de son pays, il appelle toutes les passions ; touche toutes les cordes du cœur. Ce fut sans doute un pareil chant, qui ramena une troisième fois à la charge les Lacédémoniens vaincus, et leur fit conquérir la victoire, en dépit de la destinée.

Second Chant Guerrier.

Qu'il est beau de tomber au premier rang en combattant pour la patrie ! Il n'est point de calamité pareille à celle du cito-

forcé d'abandonner son pays. Loin des doux lieux qui l'ont vu naître, avec une mère chérie, un père accablé sous le poids des ans, une jeune épouse et de petits enfans entre ses bras, il erre en mendiant un pain amer dans la terre de l'étranger. Objet du mépris des hommes, une odieuse pauvreté le ronge. Son nom s'avilit; ses formes, jadis si belles, s'altèrent; une anxiété intolérable, un mal intérieur, s'attache à sa poitrine. Bientôt il perd toute pudeur et son front ne sait plus rougir. Ah! mourons, s'il le faut, pour notre terre natale! pour notre famille! pour la liberté! Héros de Sparte, combattons étroitement serrés. Qu'aucun de vous ne se livre à la crainte, ou à la fuite! Prodigues de vos jours, dans une fureur généreuse, précipitez-vous sur l'ennemi. Gardez-vous d'abandonner ces vieillards, ces vétérans, dont l'âge a roidi les genoux. Quelle honte si le père périssoit plus avant que le fils dans la mêlée! de le voir, avec sa tête chenue, sa barbe blanche, se débattant dans la poussière! et lorsque l'ennemi le dépouille, couvrir encore de ses foibles mains sa nudité sanglante! Ce vieillard est en tout semblable aux jeunes guerriers; il brille des fleurs de l'adolescence. Vivant, il est adoré des femmes et des hommes; mort, on lui décerne une couronne. O Spartiates! marchons donc à l'ennemi. Marchons le pas assuré, chaque héros ferme à son poste et se mordant les lèvres.

L'hymne des Marseillois* n'est pas vuide de tout mérite. Le lyrique a eu le grand talent d'y mettre de l'enthousiasme sans paroître empoulé. D'ailleurs cette ode républicaine vivra parce qu'elle fait époque dans notre révolution. Enfin, elle mena tant de foibles François à la victoire, qu'on ne sauroit mieux la placer qu'auprès des chants du poëte qui fit triompher Lacédémone. Nous en tirerons cette leçon affligeante: que, dans

---

* Je crois que l'auteur de cet hymne s'appelle M. de Lille. Ce n'est pas le traducteur des Géorgiques.

tous les âges, les hommes ont été des machines, qu'on a fait s'égorger avec des mots.

Hymne des Marseillois.

Allons, enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous dans vos campagnes
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent, jusques dans vos bras,
Ravir vos enfans, vos compagnes!

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons.
Marchez, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Chœur.

Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers, dès long-temps préparés?
François, pour nous, ah quel outrage!
Quel transport il doit exciter!
C'est vous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage!

Aux armes, citoyens, &c.

Quoi! des cohortes étrangères
Feroient la loi dans nos foyers?
Quoi! ces esclaves mercenaires
Terrasseroient nos fiers guerriers?
Grand Dieu! par des mains enchaînées,
Nos fronts sous le joug se ploieroient?
De vils despotes deviendroient
Les maîtres de nos destinées?

Aux armes, citoyens, &c.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis ;
Tremblez ; vos complots parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat pour vous combattre.
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux,
Contre vous tous prêts à se battre.

Aux armes, citoyens, &c.

....

Amour sacré de la patrie,
Guide et soutiens nos bras vengeurs !
Liberté ! liberté chérie !
Combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accens.
Que tes ennemis expirans,
Voient son triomphe et notre gloire.

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons:
Marchez, qu'un sang impur abreuve vos sillons.

Chœur.

Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Aux fêtes de Lacédémone les citoyens chantoient en chœur :

Les Vieillards.

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans, et hardis.

Les Hommes faits.

Nous le sommes maintenant ;
A l'épreuve, à tout venant:

Les Enfans.

Et nous un jour le serons,
Qui bien vous surpasserons,

C'est delà que les François ont pu emprunter l'idée de la strophe des enfans, ajoutée à l'hymne des Marseillois.

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés ne seront plus.
Nous y trouverons leur poussière,
Et la trace de leurs vertus
Bien moins jaloux de leur survivre,
Que de partager leur cercueil;
Nous aurons le sublime orgueil,
De les venger, ou de les suivre.

Si les François paroissent l'emporter ici: à Sparte on voit les citoyens, à Paris, le poëte.

Nous finirons cet article par les vers qu'on chantoit en l'honneur des assassins d'Hipparque, en Grèce; et par l'épitaphe que les François ont écrit à la louange de Marat. La misère et la méchanceté des hommes, se plaisent à répéter les noms qui rappellent les malheurs des princes: la première y trouve une espèce de consolation; la seconde se repaît des calamités étrangères: il n'y a qu'un petit nombre d'êtres obscurs, qui pleurent et se taisent.

Chanson en l'Honneur d'Harmodius et d'Aristogiton.

Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Harmodius et Aristogiton. quand ils tuèrent le tyran, et qu'ils établirent dans Athènes l'égalité des loix.

Cher Harmodius, vous n'êtes point encore mort: on dit que vous êtes dans les îles des bienheureux, où sont Achille aux pieds légers, et Diomède, ce vaillant fils de Tydée.

Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Harmodius et Aristogiton, quand ils tuèrent le tyran Hipparque, dans le temps des Panathénées.

Que votre gloire soit éternelle, cher Harmodius, cher Aristogiton, parce que vous avez tué le tyran, et établi dans Athènes l'égalité des loix.

Epitaphe de Marat.

Marat, l'ami du peuple et de l'égalité,
Echappant aux fureurs de l'aristocratie,
Du fond d'un souterrein, par son mâle génie,
Foudroya l'ennemi de notre liberté.
Une main parricide osa trancher la vie
De ce républicain, toujours persécuté.
Pour prix de sa vertu constante,
La nation reconnoissante,
Transmit sa renommée à la postérité.

Je demanda pardon au lecteur de lui rappeller l'idée d'un pareil monstre, par des vers aussi misérables ; mais il faut connoître l'esprit des temps.

CHAPITRE XX.

Philosophie et Politique. Les Sages : les Encyclopédistes. Opinions sur le meilleur Gouvernement : Thalès, Solon, Périandre, &c. J. J. Rousseau, Montesquieu. Morale : Solon, Thalès, la Rochefoucault, Chamfort. Parallèle de J. J. Rousseau et d'Héraclite. Lettre à Darius, Lettre au Roi de Prusse.

TANDISQUE les beaux arts commençoient à briller de toutes parts dans la Grèce, la politique et la morale marchoient de concert avec eux. Il s'étoit formé une espèce de compagnie connue sous le nom des Sages ; de même que de nos jours, en France, nous avons vu l'association des Ency-

clopédistes. Mais les Sages de l'antiquité méritoient cette appellation ; ils s'occupoient sérieusement du bonheur des peuples, non de vains systêmes: bien différens des sophistes qui les suivirent, et qui ressemblèrent, si parfaitement, à nos philosophes.

A la tête des Sages paroissoit Thalès, de Milet, astronome et fondateur de la secte Ionique. Il enseignoit que l'eau est le principe matériel de l'univers, sur lequel Dieu a agi. Ce fut lui qui jetta en Grèce les premières semences de cet esprit métaphysique, si inutile aux hommes, qui fit tant de mal à son pays dans la suite, et qui a, depuis, perdu notre siècle.

Chilon, Bias, Cléobule sont à peine connus. Pittacus et Periandre, malgré leurs vertus, consentirent à devenir les tyrans de leur patrie ; le premier régna à Mitylène ; le second à Corinthe. Peut-être pensoient-ils, comme Cicéron, que la souveraineté pré-existe, non dans le peuple, mais dans les grands génies.

Voici les opinions de ces philosophes sur le meilleur des gouvernemens.

Selon Solon : c'est celui où la masse collective des citoyens prend part à l'injure offerte à l'individu.

Selon Bias : celui où la loi est le tyran.

Selon Thalès : celui où règne l'égalité des fortunes.

Selon Pittacus : celui où l'honnête homme gouverne et jamais le méchant.

Selon Cléobule : celui où la crainte du reproche est plus forte que la loi.

Selon Chilon : celui où la loi parle au lieu de l'orateur.

Selon Périandre : celui où le pouvoir est entre les mains du petit nombre

Montesquieu laisse cette grande question indécise. Il assigne les divers principes des gouvernemens, et se contente de faire entendre qu'il donne la préférence à la monarchie limitée. Comment prononcerois-je, dit-il quelque part, sur l'excellence des institutions ; moi qui crois que, l'excès de la raison est nuisible ; et que les hommes s'accommodent mieux des parties moyennes, que des extrémités.

Quand on demande, dit J. J. Rousseau, quel est le meilleur gouvernement, on fait une question insoluble, comme indéterminée ; ou, si l'on veut, elle a autant de bonnes solutions, qu'il y a de combinaisons possibles dans les positions absolues ou relatives des peuples.

Posons la morale des Sages :

" Qu'en tout la raison soit votre guide. Contemplez le beau. Dans ce que vous entreprenez, considérez la fin. Il y a trois choses difficiles : garder un secret ; souffrir une injure ; employer son loisir. Visite ton ami dans l'infortune plutôt que dans la prospérité. N'insulte jamais le malheureux. L'or est connu par la pierre de touche ; et la pierre de touche de l'homme, est l'or. Connois-toi. Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. Sachez saisir l'occasion. Le plus grand des malheurs, est de ne pouvoir supporter patiemment l'infortune. Rapporte aux dieux tout le bien que tu fais. N'oublie pas le misérable. Lorsque tu quittes ta maison, con-

sidère ce que tu as à faire ; quand tu y rentres, ce que tu as fait. Le plaisir est de courte durée ; la vertu est immortelle. Caches vos chagrins."

Montrons notre philosophie :

" Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes que de leur faire du bien. Les rois font des hommes comme des pièces de monnoie ; ils les font valoir ce qu'ils veulent ; et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours, et non pas selon leur véritabe prix. On aime mieux dire du mal de soi, que de n'en point parler. Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue, est une sottise, car elle a convenu au plus grand nombre. Les gens foibles sont les troupes légères des méchans ; ils font plus de mal que l'armée même, ils infestent, ils ravagent. Il faut convenir que, pour être homme en vivant dans le monde, il y a des côtés de son âme qu'il faut entièrement *paralyser*. C'est une belle allégorie dans la Bible, que cet arbre de la science du bien et du mal qui produit la mort. Cet emblême ne veut-il pas dire, que, lorsqu'on a pénètré le fond des choses, la perte des illusions amène la mort de l'âme ; c'est-à-dire, un désintéressement complet sur tout ce qui touche les autres hommes ?*

---

* J'invite le lecteur à lire le volume des Maximes de Chamfort, (formant le quatrième volume des Œuvres Complettes) publié à Paris par M. de Ginguené, homme de lettres lui-même, et ami du malheureux académicien. La sensibilité, le tour original, la profondeur des pensées en font un des plus intéressans, comme un des meilleurs ouvrages de notre siècle. Ceux qui ont approché M. Chamfort, savent qu'il avoit dans la conversation tout le mérite qu'on retrouve dans ses écrits. Je l'ai souvent vu chez de M. de Ginguené ; et plus d'une fois il m'a fait passer d'heureux momens, lorsqu'il consentoit, avec une petite société choisie, à accepter un soupé dans ma famille. Nous l'écoutions avec ce plaisir respectueux, qu'on sent à entendre un homme de lettres supérieur. Sa tête étoit remplie d'anecdotes les plus curieuses, qu'il aimoit, peut-être un peu trop, à

Solon prévoyant le danger des spectacles pour les mœurs, disoit à Thespis : " si nous souffrons vos mensonges nous les retrouverons bientôt dans

---

raconter. Comme je ne retrouve aucune de celles que je lui ai entendu citer, dans la dernière publication de ses ouvrages, il est à croire qu'elles ont été perdues par l'accident dont parle M. de Ginguené. Une entr'autres, qui peint les mœurs du siècle avant la révolution, m'a laissé un long souvenir. " Un homme de la cour," (heureusement j'ai oublié son nom), " s'amusoit, sur les Boulevards, à nommer à sa belle-fille, jeune et pleine d'innocence; les courtisane qui passoient dans leurs voitures en l'invitant à en choisir un pour amant ; lui recontant leurs intrigues avec telle, telle, ou telle femme de la société." Et vous croyez, ajoutoit Chamfort, qu'un pareil ordre moral pouvoit long-temps subsister ?

Chamfort étoit d'une taille au-dessus de la médiocre, un peu courbé, d'une figure pâle, d'un teint maladif. Son œil bleu, souvent froid et couvert dans le repos, lançoit l'éclair, quand il venoit à s'animer. Des narines un peu ouvertes donnoient à sa physionomie l'expression de la sensibilité et de l'énergie. Sa voix étoit flexible ; ses modulations suivoient les mouvemens de son âme : mais, dans les derniers temps de mon séjour à Paris, elle avoit pris de l'aspérité, et on y déméloit l'accent agité et impérieux des factions.

J'ai cru qu'un mot sur un homme aussi célébre dans la révolution, ne déplairoit pas au lecteur. La *notice* que M. de Ginguené a préfixée à l'édition des œuvres de son ami, doit d'ailleurs satisfaire tous ceux qui aiment le correct, l'élégant, le chaste. Mais pour ceux qui, comme moi, connurent la liaison intime qui exista entre M. de Ginguené et M. Chamfort ; qu'ils logeoient dans la même maison, et vivoient, pour ainsi dire, ensemble, cette *notice* a plus que de la pureté. En n'écrivant qu'à la troisième personne, M. G. a été au cœur ; et la douleur de l'ami, luttant contre le calme de narrateur, n'échappe pas aux âmes sensibles.

les plus saints engagemens." Jean-Jacques Rousseau écrivoit à d'Alembert :

" Je crois qu'on peut conclure de ces considérations : que l'effet moral des théâtres et des spectacles ne sauroit jamais être bon, ni salutaire en lui-même ; puisqu'à ne compter que leurs avantages, on n'y trouve aucune sorte d'utilité réelle, sans inconvéniens qui ne la surpassent Or, par une suite de son inutilité même, le théâtre, qui ne peut rien pour corriger les mœurs, peut beaucoup pour les altérer En favorisant tous nos penchans, il donne un nouvel ascendant à ceux qui nous dominent. Les continuelles émotions qu'on y ressent nous énervent, nous affoiblissent, nous rendent plus incapables de résister à nos passions ; et le stérile intérêt qu'on prend à la vertu ne sert qu'à contenter notre amour-propre, sans nous contraindre à la pratiquer."

Après ces premiers Sages nous trouvons Héraclite d'Ephèse, qui semble avoir été la forme originale sur laquelle la nature moula, parmi nous, J. J. Rousseau. De même que l'illustre citoyen de Genève, le philosophe Grec, fut élevé sans maître, et dut tout à la vigueur de son génie. Comme lui, il connut la méchanceté de nos institutions et pleura sur ses semblables ; comme lui, il crut les lumières inutiles au bonheur de la société ; comme lui encore, invité à donner des loix à un peuple, il jugea que ses contemporains étoient trop corrompus pour en admettre de bonnes ; comme lui enfin, accusé d'orgueil et de misanthropie, il fut obligé de se cacher dans les déserts pour éviter la haine des hommes.

Il sera utile de rapprocher les lettres que ces génies extraordinaires écrivoient aux princes de leurs temps.

Darius, fils d'Hystaspes, avoit invité Héraclite à sa cour. Le philosophe lui répondit :

Héraclite, au Roi Darius, Fils d'Hystaspes, Salut.

Les hommes foulent aux pieds la vérité et la justice. Un désir insatiable de richesses et de gloire les poursuit sans cesse. Pour moi, qui fuis l'ambition, l'envie, la vaine émulation attachée à la grandeur, je n'irai point à la cour de Suze, sachant me contenter de peu, et dépensant ce peu selon mon cœur.

Au Roi de Prusse.

A Motiers-Travers, ce 30 Octobre, 1762.

SIRE,

Vous êtes mon protecteur, mon bienfaiteur, et je porte un cœur fait pour la reconnoissance ; je veux m'acquitter avec vous si je puis.

Voulez-vous me donner du pain ? N'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque ?

Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit et me blesse, elle n'a que trop bien fait son service, et le sceptre est abandonné. La carrière des rois de votre étoffe est grande, et vous êtes encore loin du terme. Cependant le temps presse, et il ne vous reste pas un moment à perdre, pour y arriver. Sondez bien votre cœur, ô Frédéric ! Pourrez-vous vous resoudre à mourir, sans avoir été le plus grand des hommes ?

Puissé-je voir Frédéric, le juste et le redouté, couvrir enfin ses Etats d'un peuple heureux, dont il soit le père ; et J. J. Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir de joie aux pieds de son trône.

Que Votre Majesté daigne agréer mon profond respect.

La noble franchise de ces deux lettres, est digne des philosophes qui les ont écrites. Mais l'humeur perce dans celle d'Héraclite ; celle de Jean-Jacques Rousseau, au contraire, est pleine de mesure.

On se sent attendrir par la conformité des destinées de ces deux grands hommes, tous deux nés à-peu-près dans les mêmes circonstances, et à la

veille d'une révolution; et tous deux persécutés pour leurs opinions. Tel est l'esprit qui nous gouverne: Nous ne pouvons souffrir ce qui s'écarte de nos vues étroites, de nos petites habitudes. De la mesure de nos idées, nous faisons la borne de celles des autres. Tout ce qui va au-delà, nous blesse. Ceci est bien, ceci est mal, sont les mots qui sortent sans cesse de notre bouche. De quel droit osons-nous prononcer ainsi? Avons-nous compris le motif secret de telle, ou telle action? Misérables que nous sommes, savons-nous ce qui est bien, ce qui est mal! Tendres et sublimes génies d'Héraclite et de Jean-Jacques, que sert-il que la postérité vous ait payé un tribut de stériles honneurs? lorsque, sur cette terre ingrate, vous pleuriez les malheurs de vos semblables, vous n'aviez pas un ami.

Cherchons le résultat de ce tableau comparé des lumières. Voyons d'abord quelle différence se fait remarquer entre les définitions du meilleur gouvernement.

Les sages de la Grèce apperçurent les hommes sous les rapports moraux; nos philosophes d'après les relations politiques. Les premiers vouloient que le gouvernement découlât des mœurs; les seconds que les mœurs fluâssent du gouvernement. Les légistes Athéniens, subséquens au temps des Lycurgue et des Solon, s'énoncèrent dans le sens des modernes: la raison s'en trouve dans le siècle. Platon, Aristote, Montesquieu, Jean-Jacques Rous-

seau véourent dans un âge corrompu ; il falloit alors refaire les hommes par les loix : sous Thalès, il falloit refaire les loix par les hommes. J'ai peur de n'être pas entendu. Je m'explique : les mœurs, prises absolument, sont l'obéissance, ou la désobéissance à ce sens intérieur qui nous montre l'honnête et le déshonnête, pour faire celui-là, et éviter celui-ci. La politique est cet art prodigieux, par lequel on parvient à faire vivre en corps, les mœurs antipathiques de plusieurs individus.

Les sages considérèrent l'homme, sous les relations qu'il a avec lui-même ; ils voulurent qu'il tirât son bonheur du fond de son âme. Nos philosophes l'ont vu sous les connections civiles ; et ont prétendu lui faire prélever ses plaisirs, comme une taxe, sur le reste de la communauté. Delà, ces résultats de leurs sortes de maximes :—Respectez les dieux, connoissez-vous—achetez au minimum de la société et vendez-lui au plus haut prix.

Voici, en quelques mots, la somme totale des deux philosophies : celle des beaux jours de la Grèce, s'appuyoit toute entière sur l'existence du Grand Etre : la nôtre, sur l'athéisme. Celle-là considéroit les mœurs ; celle-ci, la politique. La première disoit aux peuples : soyez vertueux, vous serez libres ; la seconde leur crie : soyez libres, vous serez vertueux. La Grèce, avec de tels principes, parvint à la république et au bonheur ;

qu'avons nous obtenu avec une philosophie opposée ? Deux angles de différens degrés ne peuvent donner deux arcs de la même mesure.

Nous examinerons l'état des lumières chez les nations contemporaines, lorsque nous parlerons de l'influence de la révolution républicaine de la Grèce sur les autres peuples. Nous allons considérer maintenant cette influence sur la Grèce elle-même.

CHAPITRE XXI.

Influence de la Révolution Républicaine sur les Grecs.

LES Grecs et les François, dans une tranquillité profonde, vivoient soumis à des rois, qu'une longue suite d'années leur avoit appris à respecter. Soudain un vertige de liberté les saisit. Ces monarques! hier encore l'objet de leur amour, ils les précipitent à coup de poignard de leurs trônes. La fièvre se communique. On dénonce guerre éternelle contre les tyrans. Quelque soit le peuple qui veuille se défaire de ses maîtres, il peut compter sur les régicides. La propagande se répand de proche en proche. Bientôt il ne reste pas un seul prince dans la Grèce ; * et les François de notre âge jurèrent de briser tous les sceptres.

* Excepté chez les Macédoniens, que le reste des Grecs regardoient comme barbares. Alexandre (non le Grand) fut obligé de prouver qu'il étoit originaire d'Argos, pour être admis aux jeux olympiques.

L'Asie prend les armes, en faveur d'un tyran banni : l'Europe entière se lève pour replacer un roi légitime sur le trône : des provinces de la Grèce, de la France se joignent aux armes étrangères : et l'Asie, et l'Europe, et les provinces soulevées, viennent se briser contre une masse d'enthousiastes, qu'elles sembloient devoir écraser. A l'hymne de Castor, à celle des Marseillois, les républicains s'avancent à la mort. Des prodiges s'achèvent au cri de *vive la liberté !* et la Grèce, et la France, comptent Marathon, Salamine, Platée, Fleurus, Weissembourg, Lodi.

Alors ce fut le siècle des merveilles. Egalement ingrats et capricieux, les Athéniens jettent dans les fers, bannissent, ou empoisonnent leurs généraux : les François forcent les leurs à l'émigration, ou les massacrent. Et ne croyez pas que les succès s'en affoiblissent : le premier homme, pris au hazard, se trouve un génie. Les talens sortent de la terre. Les Thémistocle succèdent aux Miltiade ; les Aristide, aux Thémistocle ; les Cimon, aux Aristide ; les Dumouriez remplacent les Luckner ; les Custine, les Dumouriez ; les Jourdan, les Custine ; les Pichegru, les Jourdan, &c.

Ainsi, l'effet immédiat de la révolution sur les Grecs et sur les François fut : haine implacable à la royauté, valeur indomptable dans les combats, constance à toute épreuve dans l'adversité. Mais ceux-là, encore pleins de morale, n'ayant passé de la monarchie à la république, que par de longues années d'épreuves, durent recevoir de leur révo-

lution des avantages, que ceux-ci ne peuvent espérer de la leur. Les âmes des premiers s'ouvrirent délicieusement aux attraits de la vertu. Là, l'esprit de liberté épura l'âge qui lui donna naissance et éleva les générations suivantes à des hauteurs, que les autres peuples n'ont pu atteindre. Là, on combattoit pour une couronne de laurier; là, on mouroit pour obéir aux saintes loix de la patrie; là, l'illustre candidat rejetté, se réjouissoit que son pays eût trois cents citoyens meilleurs que lui; là, le grand homme, injustement condamné, écrivoit son nom sur la coquille, ou buvoit la cigüe; là, enfin, la vertu étoit adorée; mais, malheureusement, les mystères de son culte furent dérobés avec soin du reste des hommes.

Si telle fut l'influence de la révolution républicaine sur la Grèce, considérée du côté du bonheur; sous le rapport de l'adversité, elle n'est pas moins remarquable. L'ambition, qui forme le caractère des gouvernemens populaires, s'empara bientôt des républiques, comme il en est arrivé à la France. Les Athéniens, non contens d'avoir délivré leur patrie, se laissèrent bientôt emporter à la fureur des conquêtes. Les armées des Grecs se multiplièrent sur tous les rivages. Nul pays ne fut en sûreté contre leurs soldats. On les vit courir comme un feu dévorant dans les îles de la mer Egée, en Egypte, en Asie. Les peuples, d'abord éblouis de leurs succès gigantesques, revinrent peu-à-peu de leur étonnement, lorsqu'ils virent que de si grands exploits ne tendoient pas

tant à l'indépendance qu'aux conquêtes; et que les Grecs, en devenant libres, prétendoient enchaîner le reste du monde. Par degrés il se fit contr'eux une masse collective de haine: comme ces balles de neige, qui, d'abord échappées à la main d'un enfant, parviennent, en se roulant sur elles-mêmes, à une grosseur monstrueuse. D'un autre côté, les Athéniens, enrichis de la dépouille des autres nations commencèrent à perdre le principe du gouvernement populaire, la vertu. Bientôt les places publiques ne retentirent plus que des cris des démagogues et des factieux. Les dissentions les plus funestes éclatèrent. Ces petites républiques, d'abord unies par le malheur, se divisèrent dans la prospérité: chacune voulut dominer la Grèce. Des guerres cruelles, entretenues par l'or de la Perse, plus puissant que ses armes, s'allumèrent de toutes parts. Pour mettre le comble aux désordres, l'esprit humain, libre de toute loi par l'influence de la révolution, enfanta à la fois tous les chefs-d'œuvre des arts, et tous les systêmes destructeurs de la morale et de la société.* Une foule de beaux esprits arrachèrent

* J'engage le lecteur à lire quelque histoire générale de la Grèce Il y verra à l'époque dont je parle dans ce chapitre, une ressemblance avec la France, qui l'étonnera. Des villes prises et pillées sans pitié; des peuples forcés à des contributions; la neutralité des puissances violée; d'autres républiques obligées par les Athéniens à se joindre à eux, contre des Etats avec lesquelles elles n'avoient aucun sujet de guerre. Enfin, l'insolence et l'injustice portée à son comble: les Athéniens traitant avec le dernier mépris les ambassadeurs des nations; et disant ouvertement, qu'ils né connoissoient d'autre droit que la force.

Dieu de son trône, et se mirent à prouver l'athéisme. Des multitudes de légistes publièrent de nouveaux plans de républiques; tout étoit inondé d'écrits sur les vrais principes de la liberté: Philippe et Alexandre parurent.

CHAPITRE XXII.

État Politique et Moral des Nations contemporaines, au moment de la Révolution Républicaine en Grèce. Cette Révolution, considérée dans ses Rapports avec les autres Peuples. Causes qui en rallentirent, ou en accélérèrent l'Influence.

IL est difficile de tracer un tableau des nations connues, au moment de la révolution républicaine en Grèce, l'histoire, à cette époque, n'étant pleine que d'obscurités et de fables. J'essayerai cependant d'en donner une idée générale au lecteur. D'abord, nous considérerons ces peuples séparément; ensuite, nous les verrons agir en masse, à l'article de la Perse, au temps de la guerre Médique. Prenant notre point de départ en Egypte; de là, tournant au Midi, et décrivant un cercle par l'Ouest et le Nord, nous reviendrons à la Perse, finir en Orient, où nous aurons commencé. Placés à Athènes comme au centre, nous suivrons les rayons de la révolution qui en partent, et qui vont aboutir aux nations, placées sur les différens degrés de cette vaste circonférence.

134609B

CHAPITRE XXIII.

L'Egypte.

AU moment du renversement de la tyrannie à Athènes, l'Egypte n'étoit plus qu'une province de la Perse. Ainsi elle fut exposée, comme le reste de l'état dont elle formoit un des membres, à toute l'influence de la révolution Grecque. Elle se trouvera donc comprise en général, dans ce que je dirai de l'empire de Cyrus. Nous examinerons seulement ici quelques circonstances qui lui sont particulières.

De temps immémorial, les Egyptiens avoient été soumis à un gouvernement théocratique. Ainsi que les nations de l'Inde, dont ils tiroient vraisemblablement leur origine, ils étoient divisés en trois classes inférieures, de laboureurs, de pasteurs, et d'artisans. Chaque homme étoit obligé de suivre, dans l'ordre, où le sort l'avoit jetté, la profession de ses pères, sans pouvoir changer d'études selon son génie ou les temps. Que dis-je? ce n'eût pas été assez. Dans ce pays d'esclavage, l'esprit humain devoit gémir sous des chaînes encore plus pesantes: l'artiste ne pouvoit suivre qu'une ligne de ses études, ni le médecin, qu'une branche de son art.

Mais en redoublant les liens de l'ignorance autour du peuple, ses chefs avoient aussi multiplié ceux de la morale. Ils savoient qu'il est inutile de donner des entraves au génie pour éviter les ré-

volutions, si on ne gourmande en même temps les vices, qui conduisent au même but, par un autre chemin. Le respect des rois et de la religion, l'amour de la justice, * la vertu de la reconnoissance, formoient le code de la société chez les Egyptiens; et s'ils étoient les plus superstitieux des hommes, ils en étoient aussi les plus innocens.

L'Egypte, de tous les temps, avoit fait un commerce considérable avec les Indes. Ses vaisseaux alloient par les mers de l'Arabie et de la Perse, chercher les épices, l'ivoire, et les soies de ces régions lointaines. Ils s'avançoient jusqu'à la Taprobanne, la Ceylon des modernes. Sur cette côté les Chinois, et les nations situées au-delà du cap Comaria, † apportoient leurs marchandises, à l'époque du retour périodique des flottes Egyptiennes, et recevoient en échange l'or de l'Occident.

Mais, tandisque le peuple étoit livré, par systême, aux plus affreuses ténèbres, les lumières se trouvoient réunies dans la classe des prêtres. Ils reconnoissoient les deux principes de l'univers : la matière et l'esprit. Ils appelloient la première,

* On connoît la coutume des Egyptiens du jugement après la mort, qui s'étendoit jusques sur les rois. Un autre usage, non moins extraordinaire, étoit celui par lequel un débiteur engageoit le corps de son père à son créancier. Ces loix sublimes sont trop fortes pour nos petites nations modernes; elles nous étonnent, elles nous confondent; nous les admirons, mais nous ne les entendons plus : parce qu'il nous manque la vertu qui en faisoit le secret.

† Comorin.

Athor, et le second, *Cneph*. Celui-ci, par l'énergie de sa volonté, avoit séparé les élémens confondus, produit tous les corps, tous les effets, en agissant sur la masse inerte. Le mouvement, la chaleur, la vie répandue sur la nature, leur fit imaginer une infinité de moyens, où ils voyoient une multitude d'actions. Ils crurent que des émanations du Grand Etre flottoient dans les espaces, et animoient les diverses parties de l'univers. Ils tenoient l'âme immortelle : et Hérodote prétend que ce furent eux, qui enseignèrent les premiers, ce dogme fondamental de toute moralité. Ils adressoient cette prière au Ciel dans leurs pompes funèbres : Soleil ! et vous Puissances qui dispensez la vie aux hommes ! recevez-moi ; et accordez-moi une demeure, parmi les dieux immortels !— D'autres sectes de prêtres enseignoient la doctrine de la transmigration des âmes.

La physique, considérée dans tous les rapports de l'astronomie, la géométrie, la médecine, la chymie, &c. étoit cultivée par les prêtres Egyptiens, avec un succès inconnu aux autres peuples, et surtout aux Grecs au moment de leur révolution. La science sublime des gouvernemens leur étoit aussi révélée. Pythagore, Thalès, Lycurgue, Solon, sortis de leur école, prouvent également cette vérité.

Les Egyptiens comptèrent des auteurs célébres. Les deux Hermès, le premier, inventeur, le second, restaurateur des arts ; Sérapis, qui enseigna à guérir les maux de ses semblables. Leurs livres

ont péri dans les révolutions des empires; mais leurs noms se sont conservés parmi ceux des bienfaiteurs des hommes. Si l'on en croit les alchymistes, la transmutation des métaux fut connue des savans d'Egypte.

Au reste, c'est dans ce pays, dont tout amant des lettres ne doit prononcer le nom qu'avec respect, que nous trouvons les premières bibliothèques. Comme si la nature eût destiné cette contrée à devenir la source des lumières, elle y avoit fait croître exprès le Papyrus, pour y fixer les découvertes fugitives du génie. Malheureusement les signes mystérieux, dans lesquels les prêtres enveloppoient leurs études, ont privé l'univers d'une foule de connoissances précieuses. J'ai un doute à proposer aux savans. Les Egyptiens étoient vraisemblablement Indiens d'origine: la langue philosophique du premier peuple n'étoit-elle point la même que la langue Hanscrit des derniers?* Celle-ci est maintenant entendue; ne seroit-il point possible d'expliquer l'autre par son moyen?

En rangeant sous sa puissance les diverses nations disséminées sur les bords du Nil, Cambyses favorisa la propagation des arts. Jusqu'alors les Egyptiens, jaloux des étrangers, ne les admettoient qu'avec la plus grande répugnance à leurs mystères. Lorsqu'ils furent devenus sujets de la Perse, l'entrée de leur pays s'ouvrit aux amans de

* On devroit écrire *Sanscrit*, qui est la vraie prononciation.

la philosophie. C'est de ce coin du monde que l'aurore des sciences commença à poindre sur notre horizon; et l'on vit bientôt les lumières s'avancer de l'Egypte vers l'Occident, comme l'astre radieux qui nous vient des mêmes rivages.

CHAPITRE XXIV.

Obstacles qui s'opposèrent à l'Effet de la Révolution Grecque sur l'Egypte. Ressemblance de ce dernier Pays avec l'Italie moderne.

EN considérant attentivement ce tableau, on apperçoit deux grandes causes qui durent amortir l'action de la révolution Grecque sur l'Egypte. La première se tire de la subdivision régulière des classes de la société. Cette institution donne un tel empire à l'habitude, chez les peuples où elle règne, que leurs mœurs semblent éternelles comme leurs Etats. Envain de telles nations sont subjuguées : elles changent de maître, sans changer de caractère.* Elles ne sont pas, il est vrai, totalement à l'abri des mouvemens internes : le génie des hommes, tout affaissé qu'il soit du poids des chaînes, les secoue par intervalles avec violence: comme ces Titans de la fable, qui, bien, qu'ensevelis dans les abymes de l'Etna, se retournent encore quelquefois sous la masse énorme, et ébranlent les fondemens de la terre.

---

* Comme à la Chine et aux Indes.

Auprès de ce premier obstacle s'en élevoit un second, d'autant plus insurmontable à l'esprit de liberté, qu'il tient à un ressort puissant de notre âme: la superstition. Les prêtres avoient trop d'intérêt à dérober la vérité au peuple,* pour ne pas opposer toutes les ressources de leur art à l'influence d'une révolution, qui eût démasqué leur artifice. L'homme n'a qu'un mal réel: la crainte de la mort. Délivrez-le de cette crainte, et vous le rendez libre. Aussi, toutes les religions d'esclaves sont-elles calculées à augmenter cette frayeur. La caste sacerdotale Egyptienne avoit eu soin de s'entourer de mystères redoutables; et de jetter la terreur dans les esprits crédules de la multitude, par les images les plus monstrueuses. C'est ainsi encore, qu'ils appuyoient le trône de toute la force de leur magie; afin de gouverner et le prince, dont ils commandoient le respect au peuple, et le peuple, qu'ils faisoient obéir au prince. Si l'Egypte eût été une puissance indépendante au moment de la révolution Grecque, elle auroit peut-être échappé à son influence. Mais elle ne formoit plus qu'une province de la Perse, et elle se trouva enveloppée dans les malheurs de l'empire, auquel le sort l'avoit asservie.

L'antique royaume des Sésostris offroit alors des rapports frappans avec l'Italie moderne. Gouverné en apparence par des monarques, en réalité par un pontife maître de l'opinion, il se composoit de

* Outre la grande influence qu'ils avoient dans le gouvernement, leurs terres étoient exemptes d'impôts.

magnificence et de foiblesse.* On y voyoit de même de superbes ruines,† et un peuple esclave; les sciences parmi quelques-uns, l'ignorance chez tous. C'est sur les bords du Nil que les philosophes de l'antiquité alloient puiser les lumières; c'est sous le beau ciel de Florence que l'Europe barbare a rallumé le flambeau des lettres.‡ Dans les deux pays elles s'étoient conservées sous le voile mystérieux d'une langue savante, inconnue au vulgaire.|| Ce fut encore le lot de ces contrées, d'être, dans leur âge respectif, les seuls canaux d'où les richesses des Indes, coulâssent pour le reste des peuples.§ Avec tant de conformité de mœurs, de circonstances, l'Egypte et l'Italie durent éprouver à-peu-près le même sort, l'une au temps des troubles de la Grèce, l'autre dans la révolution Françoise. Entraînées, malgré elles, dans une guerre désastreuse, par l'impulsion coërcive d'une autre puissance; la première, province du grand empire des Perses, la seconde, soumise en partie à celui d'Allemagne, il leur fallut

* L'Egypte fut presque toujours conquise par ceux qui voulurent l'attaquer.

† Dans sa plus haute prospérité, elle étoit couverte des monumens en ruines d'une peuple ancien qui florissoit avant l'invasion des Pasteurs.

‡ Les Lycurgue, les Pythagore——Sous les Medicis.

|| La langue Hiéroglyphique, le Latin.

§ Tyr avoit quelques ports sur le golfe Arabique, mais elle les perdit bientôt.—Commerce de Florence, de Venise, de Livourne avec l'Egypte, avant la découverte du passage par le Cap de Bonne-Espérance.

livrer des batailles pour la cause d'une nation étrangère; et s'épuiser dans des querelles qui n'étoient pas les leurs.* Bientôt, les ennemis victorieux tournèrent leurs armes, et leurs intrigues encore plus dangereuses, contre elles. Ils soulevèrent l'ambition de quelques particuliers;† et l'on vit la terre sacrée des talens, ravagée par des barbares. Les Perses cependant parvinrent à arracher l'Egypte‡ des mains des Athéniens et de leurs alliés, mais ce ne fut qu'après six ans de calamités. Elle finit par passer sous le joug de ces mêmes Grecs, au temps des conquêtes d'Alexandre; conquêtes qu'on peut regarder elles-mêmes, comme l'action éloignée de la révolution républicaine de Sparte et d'Athènes.

CHAPITRE XXV.

Carthage.

NOUS trouvons sur la côte d'Afrique les célèbres Carthaginois, qui, de tous les peuples de l'antiquité, présentent les plus grands rapports avec les nations modernes. Aristote a fait un

* Dans la guerre Médique, que nous verrons incessamment.

† Inarus qui insurgea l'Egypte contre Artaxerxès roi des Perses. Les François n'ont envahi l'Italie qu'en semant la corruption autour d'eux, et en fomentant des insurrections à Gênes, à Rome, à Turin, &c.

‡ Les Grecs y furent presque anéantis, étant obligés de se rendre à discrétion. Trop loin de leur pays, ils ne pouvoient en recevoir les secours nécessaires.

magnifique éloge de leurs institutions politiques. Le corps du gouvernement étoit composé de deux Suffetes, ou Consuls annuels; d'un Sénat, d'un Tribunal des Cent, qui servoit de contre-poids aux deux premières branches de la constitution; d'un Conseil des Cinq, dont les pouvoirs s'étendoient à une espèce de censure générale sur toute la législature; enfin, de l'assemblée du peuple, sans laquelle il n'y a point de république.

Carthage adopta en morale les principes de Lacédémone. Elle bannit les sciences, et défendit même qu'on enseignât le Grec aux enfans. Elle se mit ainsi à l'abri des sophismes et de la faconde de l'Attique. Il seroit inutile de rechercher l'état des lumières chez un pareil peuple. Je parlerai incessamment de la partie des arts, dans laquelle il avoit fait des progrès considérables.

Atroces dans leur religion, les Carthaginois jettoient, en l'honneur de leurs dieux, des enfans dans des fours embrasés. Soit qu'ils crussent que la candeur de la victime étoit plus agréable à la divinité; soit qu'ils pensâssent faire un acte d'humanité, en délivrant ces êtres innocens de la vie, avant qu'ils en connûssent l'amertume.

Leurs principes militaires différoient aussi de ceux du reste de leur siècle. Ces marchands Africains, renfermés dans leurs comptoirs, laissoient à des mercenaires, de même que les peuples modernes, le soin de défendre la patrie. Ils achetoient le sang des hommes au prix de l'or acquis à la sueur du front de leurs esclaves, et

tournoient ainsi au profit de leur bonheur, la fureur et l'imbécillité de la race humaine.

Mais les habitans des terres Puniques se distinguoient surtout par leur génie commerçant. Déjà, ils avoient jetté des colonies en Espagne, en Sardaigne, en Sicile, le long des côtes du continent de l'Afrique, dont ils osèrent mesurer la vaste circonférence; déjà, ils s'étoient aventurés jusques au fond des mers dangereuses des Gaules et des îles Cassitérides.* Malgré l'état imparfait de la navigation, l'avarice, plus puissante que les inventions humaines, leur avoit servi de boussole sur les déserts de l'Océan.

CHAPITRE XXVI.

Parallèle de Carthage et de l'Angleterre.

J'AI souvent considéré avec étonnement les similitudes de mœurs et de génie qui se trouvent entre les anciens souverains des mers et les maîtres de l'Océan d'aujourd'hui. Ils se ressemblent et par leurs constitutions politiques, et par leur esprit à la fois commerçant et guerrier.† Examinons le premier de ces deux rapports.

Que leurs gouvernemens étoient les mêmes, c'est ce qui se prouve évidemment par les principes.

---

* Probablement les îles Britanniques.

† Là, finit la ressemblance. On ne peut comparer l'humanité et les lumières des Anglois, avec l'ignorance et la cruauté des Carthaginois.

La chose publique se composoit à Carthage, ainsi qu'en Angleterre, d'un roi * et de deux chambres: la première appellée le Sénat, et représentant les Communes; la seconde connue sous le nom du Conseil des Cent. Cette puissance en s'ajoutant, ou se retranchant, selon les temps, aux deux autres membres de la législature, devenoit, de même que les Pairs de la Grande-Bretagne, le poids régulateur de la balance de l'Etat. Mais comment arrivoit-il que la constitution Punique fût républicaine, et la constitution Angloise monarchique? Par une de ces opérations merveilleuses de politique, que je vais tâcher d'expliquer.

Supposons une proportion politique, dont les moyens soient P. S. R. Si vous invertissez l'ordre de ces lettres, vous aurez des rapports différens, mais les termes resteront les mêmes. Le gouvernement de Carthage étoit composé de trois parties: le Peuple, le Sénat, et les Rois, P. S. R. Elle étoit une république, parce que le peuple en corps étoit législateur et formoit le premier terme de la proportion. Pour rendre cette constitution mo-

* Les Grecs ont quelquefois appellé du nom de roi, ce que nous connoissons sous celui de suffete: ceux-ci, comme nous l'avons vu, étoient au nombre de deux et changeoient tous les ans. Carthage eut-elle été gouvernée par un seul, conservant sa place à vie, sa constitution n'en auroit pas moins été républicaine; parce que tout découle du principe de l'assemblée, ou de la non assemblée générale du peuple. Je m'étonne que les publicistes n'aient pas établi solidement ce grand axiome, qui simplifie la politique et donne l'explication d'une multitude de problêmes, sans cela insolubles.

narchique, sans en altérer les principes, c'est-à-dire, sans la rendre despotique, qu'auroit-il fallu faire ? Changer notre proportion, P. S. R. en cette autre, R. S. P. c'est-à-dire, transposant les moyens extrêmes P. et R : le pouvoir législatif se trouvant alors dévolu aux Rois et au Sénat, en même temps que le peuple en retient encore une troisième partie. Mais si le Peuple, n'étant plus qu'un tiers du législateur, continue d'exercer en corps ses fonctions, la proposition est illusoire, car là où la nation s'assemble en masse, là existe une république. Le Peuple, dans ce cas ne peut donc qu'être représenté. Delà, la constitution Angloise. Et l'un et l'autre gouvernemens seront excellens : le premier à Carthage chez un petit peuple simple et pauvre ;* le second en Angleterre, chez une grande nation, cultivée et riche.

A présent, si dans notre proportion politique, après avoir changé les deux termes extrêmes, toujours en conservant les trois moyens primitifs, P. S. R. nous voulions trouver la pire des combinaisons, que ferions-nous? Ce seroit de n'admettre ni de roi, ni de peuple, mais d'avoir je ne sais quoi, qui en tiendroit lieu : et c'est précisément ce que nous avons vu en France. En laissant dehors les deux termes P. et R., la convention avoit rejetté les deux principes sans lesquels il n'y a point de gouvernement. Les François n'étoient point sujets, puisqu'ils n'avoient point de roi ; ni

* L'Etat étoit opulent, mais le citoyen, quoique riche d'argent, étoit pauvre de costumes et de goûts.

républicains, parce que le peuple étoit représenté. Qu'étoit ce donc que leur constitution? Je n'en sais rien: un cahos, qui avoit toutes les formes sans en avoir aucune; une masse indigeste, où les principes étoient tous confondus. Ou plutôt c'étoit le terme moyen de notre proportion, S. multiplié par les deux extrêmes, P. et R.; c'étoit le Sénat enflé de tout le pouvoir du Roi et du Peuple.

Quant aux autres colonnes de la législature Punique, simples appendices à l'édifice, elles ne servoient qu'à en obstruer la beauté, sans ajouter à la solidité de l'architecture.

Au reste, les gouvernemens de Carthage et d'Angleterre qui ont joui des mêmes applaudissemens, ont aussi partagé les mêmes censures. Les peuples contemporains leur reprochèrent la vénalité et la corruption dans les places de Sénateurs. Polybe * remarque que ce peuple Africain, si jaloux de ses droits, ne regardoit pas un pareil usage comme un crime. Peut-être avoit-il senti que de toutes les aristocraties, celle des richesses, lorsqu'elle n'est pas portée à un trop grand excès, est la moins dangereuse en elle-même; le pro-

* Pour pouvoir être élu membre du Sénat, il falloit à Carthage, comme en Angleterre, posséder un certain revenu. Aristote blâme cette loi, en quoi il a certainement très-tort. Si la France avoit été protégée par un pareil statut, elle n'auroit pas souffert la moitié des maux qu'elle a éprouvés. On dit: un J. J. Rousseau n'auroit pu être député? C'est un malheur, mais infiniment moindre que l'admission des non propriétaires dans un corps législatif.

priétaire, ayant un intérêt personnel au maintien des loix, tandisque que l'homme sans propriétés tend sans cesse, par sa nature, à bouleverser et à détruire.

Mêmes institutions, mêmes choses, mêmes hommes; comme de moules pareils il ne peut sortir que des formes égales. Le Sénat de Carthage, tel que le parlement d'Angleterre, se trouvoit divisé en deux partis, sans cesse opposés d'opinions et de principes. Dirigées par les plus grands génies et par les premières familles de l'État, ces factions éclatoient surtout en temps de guerres, et de calamités nationales.* Il en résultoit pour la nation cet avantage; que les rivaux, se surveillant afin de se surprendre, avoient un intérêt personnel à aimer la vertu, en tant qu'elle leur étoit personnellement utile, et à haïr le vice dans les autres.

L'histoire de ces dissentions politiques, au moment de la révolution républicaine en Grèce, ne nous étant pas parvenue, nous la considérerons dans un âge postérieur à ce siècle; en en concluant, par induction, l'état passé de la métropole Africaine.

C'est à l'époque de la seconde guerre Punique, que nous trouvons la flamme de la discorde, brûlant de toutes parts dans le Sénat de Carthage. Hannon, distingué par sa modération, son amour

* Comme au temps de la guerre d'Agathocle et de celle des Mercenaires.

du bien public et de la justice, brilloit à la tête du parti qui, avant la déclaration de la guerre, opinoit aux mesures pacifiques. Il représentoit les avantages d'une paix durable, sur les hazards d'une entreprise dont les succès incertains coûteroient des sommes immenses, et finiroient peut-être par la ruine de la patrie.

Amilcar, surnommé Barca, père d'Annibal, d'une famille chère au peuple, soutenu de beaucoup de crédit et d'un grand génie, entraînoit après lui la majorité du Sénat. Après sa mort, la faction Barcine continua de se prononcer en faveur des armes. Sans doute elle faisoit valoir l'injustice des Romains qui, sans respecter la foi des traités, s'étoient emparé de la Sardaigne.

Durant le cours des hostilités, la Minorité ne cessa de combattre les résolutions adoptées. Tantôt elle s'efforçoit de diminuer les victoires d'Annibal, tantôt d'exagérer ses revers. Elle jettoit mille entraves dans la marche du gouvernement ; et, sans le génie du général Carthaginois, son armée, faute de secours, périssoit totalement en Italie.* Vers la fin de la guerre, les partis changè-

* Lorsqu'au récit de la bataille de Cannes, un membre de la faction Barcine demandoit à Hannon, s'il étoit encore mécontent de la guerre ? Celui-ci répondit : " qu'il étoit toujours dans les mêmes sentimens, et que *supposé que ces victoires fussent vraies*, il ne s'en réjouissoit, qu'autant qu'elles meneroient à une paix avantageuse " Ne croit-on pas entendre parler un membre de l'Opposition ? N'est-il pas étonnant qu'on doutât à Carthage, comme en Angleterre, des succès même des armées ? Ou plutôt cela n'est pas étonnant.

rent d'opinions. Annibal, bien que de la Majorité, après la bataille de Zama, parla avec chaleur en faveur de la paix. Un seul Sénateur eut le courage de s'y opposer: Gisgon représenta que ses concitoyens devoient plutôt périr généreusement les armes à la main, que se soumettre à des conditions honteuses. L'homme illustre répliqua qu'on devoit remercier les dieux, qu'en des circonstances si alarmantes, les Romains se montrâssent encore disposés à des négociations. Son avis prévalut. L'on dépêcha en Italie des ambassadeurs du parti d'Hannon, qui, amusant leurs vainqueurs du récit de leurs querelles domestiques, se vantoient que si l'on eût d'abord suivi leurs conseils, ils n'auroient pas été obligés de venir mendier la paix à Rome.

Les troubles qui commencèrent à agiter l'Angleterre vers la fin du règne de Jacques Ier, donnèrent naissance aux deux divisions qui sont, depuis cette époque, restées distinctes dans le parlement de la Grande-Bretagne. L'Opposition, d'abord connue sous le nom du parti de la Campagne (*Country Party*), traîna peu après le malheureux Charles Ier à l'échafaud. Sous le règne de son successeur, la minorité prit la célèbre appellation de Whig; et sous un homme dévoré de l'esprit de faction, Lord Shaftesbury, fut sur le point de replonger l'Etat dans les malheurs d'une révolution nouvelle. Jaques II, par son imprudence, fit triompher le parti des Whigs, et

Guillaume III s'empara d'une des plus belles couronnes de l'Europe. La Reine Anne, long-temps gouvernée par les Whigs, retourna ensuite aux Tories. Le rappel du Duc de Marlborough sauva la France d'une ruine presqu'inévitable. George I, Electeur de Hanovre, soutenu de toute la puissance des premiers, qui le portoient au trône, se livra à leurs conseils. Ce fut sous le règne de George II, que la Minorité commença à se faire connoître sous le nom du parti de l'Opposition, qu'elle retient encore de nos jours. Elle obtint alors plusieurs victoires célèbres. Elle renversa Sir Robert Walpole, ministre, qui, par son systême pacifique, s'étoit rendu cher au commerce. Bientôt elle parvint à mettre à la tête du Cabinet, le grand Lord Chatham, qui éleva la gloire de sa patrie à son comble, dans la guerre de 1754, si malheureuse à la France. Lord Bute ayant succédé à Lord Chatham, peu après l'avénement de Sa Majesté régnante au trône d'Angleterre, l'Opposition perdit son crédit. Elle tâcha de le recouvrer dans l'affaire de M. Wilkes, membre du Parlement, décrété pour avoir écrit un pamphlet contre l'administration. Mais le fatal impôt du timbre, qui rappelle à la fois la révolution Américaine et celle de la France, lui donna bientôt une nouvelle vigueur. Telle est la chaîne des destinées : personne ne se doutoit alors, qu'un bill de finance passé dans le parlement d'Angleterre en 1765, éleveroit un nouvel em-

pire sur la terre, en 1782; et feroit disparoître du monde un des plus antiques royaumes de l'Europe, en 1789.*

---

* Une étincelle de l'incendie allumé sous Charles 1er, tombe en Amérique en 1637 (émigration des Puritans) l'embrase en 1765; repasse l'Océan en 1789 pour ravager de nouveau l'Europe. Il y a quelque chose d'incompréhensible dans ces générations de malheurs.

En songeant à l'empire Américain d'aujourd'hui, on ne peut s'empêcher de jetter les yeux en arrière sur son origine. Les Puritans arrivent au Cap Cod, où ils périssent presque tous de faim et de misère. Bientôt après, leurs ennemis mortels, les Catholiques, viennent débarquer auprès d'eux sur les mêmes rivages. Une cargaison de graves fous, avec de grands chapeaux et des habits sans boutons, descendent ensuite sur les bords de la Delaware, etc. Que devoit penser un Indien regardant arriver tour-à-tour, les étranges histrions de cette grande farce tragi-comique, que joue sans cesse la société? en voyant des hommes brûler leurs frères dans la Nouvelle Angleterre, pour l'amour du ciel; une autre race en Pensylvanie, faisant profession de se laisser couper la gorge sans se défendre; une troisième dans le Maryland, accompagnée de prêtres bigarrés, couverts de croix, de grimoires, et professant tolérance universelle; une quatrième, en Virginie, avec des esclaves noirs et des docteurs persécuteurs en grandes robes; cet Indien, sans doute, ne pouvoit s'imaginer que ces gens-là venoient d'un même pays? Cependant, tous sortoient de la petite île d'Angleterre, tous ne formoient qu'une seule et même nation. Quand on songe à la variété et à la complication des maladies qui fermentent dans un corps politique, on comprend à peine son existence.

Sur la foi des livres et des intéressés, au seul nom des Américains, nous nous enthousiasmons de ce côté-ci de l'Atlantique. Nos gazettes ne nous parlent que des Romains de Boston et des tyrans de Londres. Moi-même, épris de la même ardeur, lorsque j'arrivai à Philadelphie, plein de mon Reynal, je demandai en grâce qu'on me montrât un de ces fameux Quakers, ver-

L'Opposition crut avoir remporté un avantage signalé sur le ministre, lorsqu'elle eut obtenu le rappel de ce trop fameux impôt; et il n'est pas moins certain que ce fut ce rappel même, encore plus que le bill, qui a causé la révolution des Colonies.*

---

tueux descendans de Guillaume Penn. Quelle fut ma surprise quand on me dit, que si je voulois me faire duper, je n'avois qu'à entrer dans la boutique d'un Frère; et que si j'étois curieux d'apprendre jusqu'où peut aller l'esprit d'intérêt et d'immoralité mercantile, on me donneroit le spectacle de deux Quakers, désirant acheter quelque chose l'un de l'autre, et cherchant à se leurrer mutuellement. Je vis que cette société si vantée, n'étoit, pour la plupart, qu'une compagnie de marchands avides, sans chaleur et sans sensibilité, qui se sont fait une réputation d'honnêteté, parce qu'ils portent des habits différens de ceux des autres; ne répondent jamais ni oui, ni non; n'ont jamais deux prix, parce que le monopole de certaines marchandises vous force d'acheter avec eux au prix qu'ils veulent; en un mot, de froids comédiens qui jouent sans cesse une farce de probité, calculée à un immense intérêt; et chez qui la vertu est une affaire d'agiotage.

Chaque jour voyoit ainsi, l'une après l'autre, se dissiper mes chimères, et cela me faisoit grand mal. Lorsque par la suite je connus davantage les Américains, j'ai par fois dit à quelques-uns d'entr'eux, devant qui je pouvois ouvrir mon âme: J'aime votre pays et votre gouvernement, mais je ne vous aime point: et ils m'ont entendu.

* Les lords qui protestèrent contre ce rappel, peuvent se vanter d'en avoir prédit les conséquences. "Because, the appearance of weakness and timidity in the government.... has a manifest tendency to draw on further insults; and, by lessening the respect of all his Majesty's subjects to the dignity of his crown.... throw the whole British empire into a miserable state of confusion," &c.

Trois ministres se succédèrent rapidement, après cette première irruption du volcan Américain. Les rênes du gouvernement s'arrêtèrent enfin entre les mains de Lord North, qui, de même que ses prédécesseurs, avoit adopté le systême des taxes d'outre-mer. L'insurrection des Bostoniens, lors de l'envoi du thé de la Compagnie des Indes, ne fut pas plutôt connue en Angleterre, que l'Opposition redoubla de zèle et d'activité. Lord Chatham reparut dans la Chambre des Pairs, et parla avec chaleur contre les mesures du Cabinet. Sa motion étant rejettée par une majorité de 58 voix, les moyens coërcifs restèrent adoptés dans toute leur étendue.

Bientôt après le sang coula en Amérique. J'ai vu les champs de Lexington. Je m'y suis arrêté en silence, comme le voyageur aux Thermopyles, à contempler la tombe de ces guerriers de deux mondes qui moururent, les premiers, pour obéir aux loix de la patrie. En foulant cette terre philosophique, qui me disoit, dans sa muette éloquence, comment les empires se perdent et s'élèvent, j'ai confessé mon néant devant les voies de la Providence, et baissé mon front dans la poussière.

Grand exemple des malheurs qui suivent tôt ou tard une action immorale en elle-même, quelques soient d'ailleurs les brillans prétextes dont nous cherchions à nous fasciner les yeux, et la politique fallacieuse qui nous éblouit! La France, séduite par le jargon philosophique, par l'intérêt

qu'elle crut en retirer, par l'étroite passion d'humilier son ancienne rivale, sans provocation de l'Angleterre, viola, au nom du genre humain, le droit sacré des nations. Elle fournit d'abord des armes aux Américains contre leur souverain légitime, et bientôt se déclara ouvertement en leur faveur. Je sais qu'en subtile logique, on peut argumenter de l'intérêt général des hommes dans la cause de la liberté; mais je sais, que toutes les fois qu'on appliquera la loi du Tout à la Partie, il n'y a point de vice qu'on ne parvienne à justifier. La révolution Américaine est la cause immédiate de la révolution Françoise. La France déserte, noyée de sang, couverte de ruines; son roi conduit à l'échafaud; ses ministres proscrits, ou assassinés, prouvent que la justice éternelle, sans laquelle tout périroit, en dépit des sophismes de nos passions, a des vengeances formidables.

C'est une tâche pénible et douloureuse pour un François, que la lecture de cette période de l'histoire Américaine. Souvent ai-je été obligé de fermer le volume, oppressé par les comparaisons les plus déchirantes, par un profond et muet étonnement, à la vue de l'enchaînement des choses humaines. Chaque syllabe de Ramsay retentit amèrement dans votre cœur, lorsqu'on voit l'honnête citoyen vanter, contre sa propre conviction, la duplicité de la conduite de la France envers l'Angleterre. Mais, lorsqu'avec un cœur brûlant de reconnoissance, il vient à verser les bénédictions

sur la tête de l'excellent Louis XVI; lorsqu'il arrive à cet endroit où M. de la Fayette, recevant la première nouvelle du traité d'alliance, se jette avec des larmes de joie dans les bras de Washington; qu'au même instant, la nouvelle volant dans l'armée au milieu des transports, le cri de "*longue vie au Roi de France!*" s'échappe involontairement à la fois de mille bouches et de mille cœurs; le livre tombe des mains, le coup du poignard pénètre jusqu'au fond des entrailles. Américains! la Fayette, votre idole, n'est qu'un scélérat! Ces gentilhommes François, jadis le sujet de vos éloges, qui ont versé leur sang dans vos batailles, ne sont que des misérables couverts de votre mépris, et à qui peut-être vous refuserez un asyle! et le père auguste de votre liberté......un de vous ne l'a-t-il pas jugé? * N'avez-vous pas juré amour et alliance à ses assassins sur sa tombe?

Durant tout le reste de la guerre, l'Opposition ne cessa de harceler les ministres, et devint de plus en plus puissante, en proportion des calamités nationales. C'étoit alors que M. Burke lançoit, comme la foudre, son éloquence sur la tête des ministres. Ce grand orateur, qui possédoit un des plus beaux talens dont l'homme ait été jamais dignifié, se surpassa lui-même dans ces circonstances. Il remonta jusqu'à la source des troubles des Colonies; en traça fièrement les progrès; et

* Un étranger, non: un Américain, séant juge dans le procès de mort de Louis XVI. O hommes! ô Providence!

avec ce génie inspiré, qui lui a fait tant de fois prévoir l'avenir, plaida la cause de la liberté Américaine, dans le langage sublime et pathétique de Démosthènes.

Enfin, le 27 de Mars 1782, l'Opposition remporta une victoire complette: le Cabinet fut changé, et le Marquis de Rockingham placé à la tête du gouvernement.

La paix étant rétablie entre les Puissances belligérantes, l'Opposition se joignit au parti du ministre disgracié. M. Fox et Lord North formèrent ce qu'on appella la *Coalition des Chefs*, qui entraînoit après elle la majorité du parlement. Lord Shelburne, successeur du Marquis de Rockingham, mort le 1er Juillet 1782, fut obligé de se retirer; et M. Fox, Lord North et le Duc de Portland, se saisirent du timon de l'Etat.

M. Fox n'occupa que quelques instans le ministère. Son fameux bill de la Compagnie des Indes ayant été rejetté, dans la Chambre des Pairs, il remit peu après * les sceaux de son emploi; et M. Pitt remplaça le Duc de Portland, comme premier Lord de la Trésorerie.

Les principales opérations du gouvernement depuis l'ascension de M. Pitt aux affaires, furent: 1° Le bill de ce ministre concernant la Compagnie des Indes, 5 Juillet 1784. 2° Celui du 18 Avril 1785 en faveur d'une réforme parlémentaire, rejetté par une majorité de 74 voix. 3° Le plan

* Dans la nuit du 19 Décembre 1783.

de liquidation de la dette nationale, par l'établissement d'un fond d'amortissement, 1786.* 4º L'acte de la traite des Négres et de l'amélioration du sort de ces esclaves, 21 Mai 1788. La nation étoit au faîte de la prospérité, et M. Pitt, qui n'avoit pas encore atteint sa trentième année, avoit montré ce que peut un seul homme, pour la prospérité d'un Etat.

La maladie du roi, qui suivit peu de temps après, arracha la faveur du public à l'Opposition, et couvrit le ministre de gloire. Sa Majesté, rendue aux vœux de tout un peuple, qui lui témoigna par des marques de joie (d'autant plus touchantes, qu'elles couloient naturellement du cœur) à quel point elle étoit adorée, reprit bientôt les rènes de son empire.

A la fin de cette courte histoire de l'Opposition, nous placerons les portraits des deux hommes célèbres, si long-temps l'objet des regards de l'Europe; et, qui ont eu une si grande influence sur la révolution Françoise.

Tels que nous avons vû paroître, à la tête de la Minorité et de la Majorité, dans le Sénat de Carthage, les plus beaux talens et les premiers hommes de leurs siècles; tels, différens de mœurs, d'opinions et d'éloquence, brilloient dans le parlement d'Angleterre, les deux grands orateurs, dont nous essayons d'ébaucher une foible peinture.

M. Fox, plein de sensibilité et de génie, écou-

---

* Un million annuel.

toit son cœur lorsqu'il discouroit et se faisoit entendre ainsi aux cœurs sympathiques. Savant dans des loix de son pays, modéré dans ses sentimens politiques; connoissant la fragilité humaine, et réclamant pour les autres, la même indulgence dont il pouvoit avoir besoin pour lui, on le trouvoit rarement dans les extrêmes; ou, s'il s'y laissoit entraîner quelquefois, ce n'étoit que par cette chaleur des temps, dont il est presqu'impossible de se défendre. Mais quand il venoit à élever une voix touchante en faveur de l'infortuné, il règnoit, il triomphoit. Toujours du parti de celui qui souffre, son éloquence étoit une richesse gratuite, qu'il prêtoit sans intérêt au misérable: alors il remuoit les entrailles; alors il pénétroit les âmes; alors une altération sensible dans les accens de l'orateur décèloit tout l'homme; alors l'étranger dans la tribune résistoit envain, il se détournoit et pleuroit. Haine d'un parti, idole de l'autre, ceux-là reprochoient à M. Fox des erreurs; ceux-ci exaltoient ses vertus: il ne nous appartient pas de prononcer. Maintenant le fracas des opinions et les fatigues d'une vie publique ont cessé pour cet homme célèbre, le moment de la justice est venu; et quelque soit le jugement de la postérité, les malheureux des temps à venir, qui forment la majorité dans tous les siècles, diront: "il aima nos frères d'autrefois, il parla pour eux."

Lorsque M. Pitt prenoit la parole dans la Chambre des Communes, on se rappelloit la comparaison qu'Homère fait de l'éloquence d'Ulysse, à des

flocons de neige, descendans silencieusement du ciel. Enfin, échauffée à la voix du Représentant opposé, l'assemblée, pleine d'agitation, flottoit dans l'incertitude et le doute : le Chancelier de l'Echiquier se levoit, et sa logique, qui tomboit avec grâce et abondance, venoit éteindre une chaleur inutile, toujours dangereuse aux législateurs ; chacun étonné, sentoit ses passions se réfroidir ; le prestige du sentiment se dissipoit, il ne restoit que la vérité.

Placé à la tête d'une grande nation, M. Pitt avoit pour ennemis, et les hommes dont son rang élevé attiroit l'envie, et ceux dont il combattoit les opinions. Le texte des déclamations contre le ministre Britannique, étoit la guerre funeste dans laquelle l'Europe se trouvoit alors enveloppée. Les petits esprits ne voyoient dans cette lutte que des batailles perdues ou gagnées, et non le Génie de la France dans les convulsions d'une crise, amenée par la force des choses, déchirant, comme l'Hercule d'Œta, ceux qui osoient l'approcher, lançant leurs membres ensanglantés sur les plaines cadavereuses de l'Italie et de la Flandre, et s'apprêtant à tourner sur lui-même des mains forcenées ? Il ne s'agissoit plus des cabales obscures ou coupables de quelques Cabinets intrigans, d'un champ disputé dans les déserts de l'Amérique, c'étoient les masses irrésistibles des nations, qui se heurtoient et se choquoient au gré du sort. Guerres au dehors, factions au dedans, mésintelligence de toutes parts, des ennemis dont les opi-

nions ne faisoient pas moins de ravages que leurs armes, des peuples corrompus, des cours vicieuses, des finances épuisées, des gouvernemens chancelans; pour moi, je l'avouerai, ce n'est pas sans étonnement que j'ai vu M. Pitt portant seul, comme Atlas, la voûte d'un monde en ruines.

Il ne nous reste plus qu'à considérer Carthage et l'Angleterre, dans leur esprit guerrier et commerçant.

J'ai déjà touché quelque chose de cet intéressent sujet. Ajoutons que, par un jeu singulier de la fortune, la rivale de Rome et celle de la France ne comptèrent chacune qu'un grand Général : la première, Annibal; la seconde, Marlborough.* Un parallèle suivi entre ces hommes illustres, nous écarteroit trop de notre sujet; il suffira de remarquer que, tous les deux employés contre l'antique ennemi de leur patrie, ils le réduisirent également à la dernière extrémité,† et

* Il y eut sans doute quelqu'autres grands généraux à Carthage et en Angleterre, mais aucun aussi célébre qu'Annibal et Marlborough.

† A présent le siècle impartial convient, qu'on ne doit pas juger Marlborough avec autant d'enthousiasme que nos pères; il auroit fallu le voir aux prises avec les Condé et les Turenne pour bien juger de ses talens. Il n'eut jamais en tête que de mauvais généraux, et il agit presque toujours en conjonction avec le Prince Eugène. La seule fois qu'il combattit contre un grand capitaine, je crois, à Malplaquet, il perdit vingt-deux mille hommes; encore Villars n'avoit-il que des recrues qui n'avoient jamais vu le feu, et manquoient de tout, même de pain. A la prise de Lille, Vendôme étoit subordonné au duc de Bourgogne. Annibal combattit les Fabius, les Scipion, &c.

furent sur le point d'entrer en triomphe dans la Capitale de son empire ; qu'on leur reprocha le même défaut, l'avarice ; enfin, que tous deux rappellés dans leur pays, n'y trouvèrent que l'ingratitude.

Quant au commerce, en ayant déjà décrit l'étendue, je me contenterai de citer un fait peu connu. Carthage est la seule puissance maritime de l'antiquité qui, de même que l'Angleterre, ait imaginé les loix prohibitives pour ses colonies. Celles-ci étoient obligées d'acheter aux marchés de la mère-patrie les divers objets dont elles se faisoient besoin ; et ne pouvoient s'adonner à la culture de telle ou telle denrée. On juge par ce trait jusqu'à quel degré la vraie nature du commerce, et les calculs du fisc étoient entendus de ce peuple Africain ; peut-être aussi y trouveroit-on la cause des troubles qui ne cessoient d'agiter les colonies Puniques.

Que si encore deux gouvernemens se livrent aux mêmes entreprises, suggérées par des motifs semblables, on doit en conclure que ces gouvernemens sont animés d'une portion considérable du même génie ; or, nous voyons que ceux de Carthage et d'Angleterre, furent souvent mûs d'après de semblables principes, vers des objets de prospérités nationales. Nous allons rapporter les deux voyages, entrepris pour l'agrandissement du commerce dans l'ancien monde, et dans le monde moderne : le premier fait par ordre du Sénat de Carthage, à une époque qui n'est pas exactement

connue;* le second exécuté de nos jours par la munificence du Roi de la Grande-Bretagne. Hannon, qui commandoit l'expédition Carthaginoise, devoit, en entrant dans l'Océan par le détroit de Gades ou de Gadir,† découvrir les terres inconnues en faisant le tour de l'Afrique et jettant ça et là des colonies sur ses rivages. Sans l'usage de la boussole, avec une imparfaite connoissance du ciel, et de frêles barques souvent conduites à la rame, lorsqu'on se représente qu'il auroit fallu affronter les tempêtes du Cap de Bonne-Espérance si long-temps la borne redoutable des navigateurs modernes, on ne peut que s'étonner du génie hardi qui poussoit les Carthaginois à ces entreprises périlleuses. Le dessein échoua en partie: de retour dans sa patrie, Hannon publia une relation de son voyage, et son journal étant traduit en Grec par la suite, nous a, par ce moyen, été conservé. La briéveté et l'intérêt de l'unique monument de littérature Punique, qui soit échappé aux ravages du temps‡ m'engagent à le donner ici dans son entier.

* Il est reconnu que ce voyage n'est pas de l'Hannon auquel on l'attribue, et qui devoit vivre vers le temps de l'expédition d'Agathocles en Afrique. Les uns font l'auteur de ce journal contemporain d'Annibal; d'autres le rejettent à un siècle, qui approcheroit de la révolution de la Grèce dont nous parlons: peu importe au lecteur.

† Cadiz.

‡ Il nous reste une scène en Punique dans Plaute, et des fragmens d'un ouvrage sur l'agriculture traduit en Latin, où l'on apprend le secret d'engraisser des rats.

Voyage par mer et par terre au-delà des Colonnes d'Hercule, fait par Hannon, roi des Carthaginois; qui à son retour voua dans le temple de Saturne, la relation suivante:

Le peuple de Carthage m'ayant ordonné de faire un voyage au-delà des *Colonnes d'Hercule,* pour y fonder des villes Liby-Phœniciennes, je mis en mer avec une flotte de 60 vaisseaux à 50 rames; ayant à bord une grande quantité de vivres, d'habits, et environ trente mille personnes, tant hommes que femmes.

Deux jours après que nous eûmes fait voile, nous passâmes le détroit de *Gades;* et jettâmes le lendemain, sur la côte d'Afrique, dans un lieu où s'étend une plaine considérable, une colonie que nous appellâmes, Thymiaterium. De-là, cinglant à l'Ouest, nous fîmes le Cap Soloent, sur la côte de Lybie, promontoire couvert d'arbres, où nous élevâmes un temple à Neptune.

Dirigeant notre course à l'Orient, après un demi jour de navigation nous atteignîmes, à peu de distance de la mer, la hauteur d'un lac* plein de grands roseaux, où nous vîmes des éléphans et plusieurs autres animaux sauvages paissant çà et là. A un jour de navigation de ce lac, nous fondâmes plusieurs villes maritimes: Cytte, Acra, Mélisse, &c.

Durant notre relâche nous avançâmes jusqu'au grand fleuve Lixa, qui sort de la Lybie, non loin des Nomades; nous y trouvâmes les Lixiens qui s'occupent de l'éducation des troupeaux. Je demeurai quelque temps parmi eux et conclus un traité d'alliance.

Au-dessus de ces peuples, habitent les Æthiopiens, nation inhospitalière, dont le pays est rempli de bêtes féroces et entrecoupé de hautes montagnes, où l'on dit que le Lixa prend sa source. Les Lixiens nous racontoient que ces montagnes sont fréquentées par les Troglodytes, hommes d'une forme étrange, et plus légers que les chevaux à la course. Je fis ensuite, avec des interprêtes, deux journées au Midi dans le désert.

---

* Il se trouve ici une difficulté dans le Grec. On croiroit d'abord qu'Hannon a remonté une rivière, ensuite on le trouve fondant des villes maritimes. J'ai suivi le sens qui m'a paru le plus probable.

A mon retour j'ordonnai qu'on levât l'ancre* et nous courûmes pendant vingt-quatre heures à l'Est. Au fond d'une baye, nous trouvâmes une petite île de cinq stades de tour, à laquelle, nous donnâmes le nom de Cernes et y laissâmes quelques habitans. J'examinai mon journal, et je trouvai que Cernes devoit être située sur la côte opposée à Carthage : la distance de cette île aux colonnes d'Hercule, étant la même que celle de ces mêmes colonnes à Carthage.

Nous reprîmes notre navigation, et après avoir traversé une rivière, appellée Chreles, nous entrâmes dans un lac, où se formoient trois îles plus considérables que Cernes. Nous mîmes un jour à parvenir de ces îles jusqu'au fond du lac. De hautes montagnes en bordoient l'enceinte ; nous rencontrâmes des hommes couverts de peaux et habitans des bois, qui nous assaillirent à coups de pierres. Longeant les rives de ce lac, nous touchâmes à un autre fleuve large, couvert de crocodiles et de chevaux marins. De là nous revirâmes et gagnâmes l'île de Cernes.

De Cernes, portant le Cap au Sud, nous rangeâmes pendant 12 jours, une côte habitée par les Æthiopiens qui paroissoient extrêmement effrayés, et se servoient d'un langage inconnu même à nos interprêtes.

Le douzième jour nous découvrîmes de hautes montagnes, chargées de forêts, dont les arbres de différentes espèces sont parfumés. Après avoir doublé ces montagnes, en deux jours de navigation, nous entrâmes dans une mer immense. Dans les parages avoisinant au continent, s'élevoit une espèce de champ d'où nous voyions durant la nuit sortir, par intervalles, des flammes ; les unes plus petites, les autres plus grandes. Les équipages ayant fait de l'eau, nous serrâmes le rivage pendant quatre jours, et le cinquième nous louvoyâmes dans un grand golfe que nos interprêtes appelloient *Hesperum Ceras* (la Corne du Soir). Nous nous trouvâmes par le gîssement d'une île d'une latitude considérable. Un lac salin, dans lequel se formoit un îlot, occupoit l'intérieur de cette grande île. Nous mouillâmes par le travers de la terre et nous n'apperçûmes qu'une forêt. Mais pendant la nuit nous voyions des feux, et nous entendions

---

* Cette phrase n'est pas du texte, mais elle y est impliquée.

le son des fifres, le bruit des tymbales, et les clameurs d'un peuple innombrable.

Saisis de frayeur, et recevant de nos devins l'ordre d'abandonner cette île, nous appareillâmes sur-le-champ; côtoyâmes la terre de feu de Thimiamatum, dont les torrens enflammés se déchargent dans la mer. Le sol étoit si brûlant, qu'on ne pouvoit y arrêter le pied. Nous tournâmes promptement le Cap au large, et dans quatre jours nous fûmes portés de nuit à la hauteur d'un pays couvert de flammes, du milieu desquelles s'élevoit un cône de feu, qui sembloit se perdre dans les nues. Au jour nous reconnûmes que c'étoit une haute montagne, nommée Theon Ochema.

Ayant doublé les régions ignées, nous ouvrîmes, trois jours après, le golfe *Notu Ceras* (la Corne de l'Orient) au fond duquel gîssoit* une île, avec un lac, un îlot, semblable à celle que nous avions déjà découverte. Ayant touché à cette île, nous la trouvâmes habitée par des Sauvages. Le nombre des femmes dominoit infiniment celui des hommes. Celles-ci étoient toutes velues, et nos interprêtes les appelloient Gorilles. Nous les poursuivîmes, mais sans pouvoir les atteindre. Ils fuyoient par des précipices avec une étonnante agilité, en nous jettant des pierres. Nous réussîmes cependant à prendre trois femmes. Nous fûmes obligés de les tuer pour éviter d'en être déchirés; nous en avons conservé les peaux.—Ici nous tournâmes nos voiles vers Carthage, les vivres commençant à nous manquer.

Cook n'est plus. Ce grand navigateur a péri aux îles Sandwich, qu'il venoit de découvrir, et son voyage est connu de tout le monde.

Rien ne montre mieux l'esprit, les lumières de l'âge, le caractère des anciens, et surtout celui des Carthaginois, que le journal du Suffete Hannon. L'ignorance de la nature et de la géographie, la superstition, la crédulité, s'y décèlent à chaque

* On croit que cette île, le terme de la navigation d'Hannon, est Ste-Anne.

ligne. On ne sauroit encore s'empêcher de remarquer la barbarie des marins Puniques. Bien que les femmes velues dont ils parlent, ne fussent vraisemblablement qu'une espèce de singes, il suffisoit que l'amiral Africain les crût de nature humaine, pour rendre son action atroce. Quelle différence entre ce mêlange grossier de cruauté et de fables, et le bon Cook cherchant des terres inconnues, non pour tromper les hommes, mais pour les éclairer; portant à de pauvres Sauvages, les besoins de la vie; jurant tranquillité et bonheur sur leurs rives charmantes, à ces enfans de la nature; semant parmi les glaces Australes, les fruits d'un plus doux climat: soigneux du misérable que la tempête peut jetter sur ces bords désolés, et imitant ainsi, par ordre de son souverain, la Providence, qui prévoit et soulage les maux des hommes;* enfin, cet illustre navigateur resserré de

*Si la philosophie a jamais rien présenté de grand, c'est sans doute lorsqu'elle nous montre les Anglois semant de graines nutritives les iles inhabitées de la mer du Sud. On se plait à se figurer ces colonies de végétaux Européens, avec leur port, leur costume étranger, leurs mœurs policées, contrastant au milieu des plantes natives et sauvages des terres Australes On aime à se les peindre émigrant le long des côtes, grimpant les collines, ou se répandant à travers les bois, selon les habitudes et les amours qu'elles ont apportées de leur sol natal: comme des familles exilées, qui choisissent de préférence dans le désert, les sites qui leur rappellent la patrie. Qu'un malheureux François, Anglois, Espagnol, se sauve seul sur un rivage peuplé de ces herbes co-citoyennes de son village; que prêt à mourir de faim, il trouve soudain tout au fond d'un désert, à quatre mille lieues de l'Europe, le légume familier de son potager, le compagnon de

toutes parts par les rivages de ce globe, qui n'offre plus de mers à ses vaisseaux; et connoissant désormais la mesure de notre planète, comme le Dieu qui l'a arrondie entre ses mains!

Cependant il faut l'avouer; ce que nous gagnons du côté des sciences, nous le perdons en sentiment. L'âme des anciens aimoit à se plonger dans le vague infini; la nôtre est circonscrite par nos connoissances. Quel est l'homme sensible qui ne s'est trouvé souvent à l'étroit, dans une petite circonférence de quelques millions de lieues? Lorsque, dans l'intérieur du Canada, je gravissois une montagne, mes regards se portoient toujours à l'Ouest, sur les déserts infréquentés, qui s'étendent dans cette longitude. A l'Orient, mon imagination rencontroit aussitôt l'Atlantique, des pays parcourus, et je perdois mes plaisirs. Mais à l'aspect opposé, il m'en prenoit presqu'aussi mal. J'arrivois incessamment à la mer du Sud, de-là, en Asie, de-là en Europe, de-là... J'eusse voulu pouvoir dire, comme les Grecs, et là bas, là bas la terre inconnue, la terre immense! Tout se balance dans la nature: s'il falloit choisir entre les lumières de Cook, et l'ignorance d'Hannon, j'aurois, je crois, la foiblesse de me décider pour la dernière.

---

son enfance, qui semble se réjouir de son arrivée; ce pauvre marin ne croira-t-il pas qu'un dieu est descendu du ciel?

CHAPITRE XXVII.

Influence de la Révolution Grecque sur Carthage.

CARTHAGE, au moment de la fondation des républiques en Grèce, se trouvoit, par rapport à celles-ci, dans la même position que l'Angleterre vis-à-vis de la France. Possédant à-peu-près la même constitution, les mêmes richesses, le même esprit guerrier et commerçant que la Grande-Bretagne; séparée, comme elle, du pays en révolution par des mers, aussi libre, ou plus libre, que ce pays même, elle étoit garantie de l'influence militaire de Sparte et d'Athènes, par la supériorité de ses vaisseaux; et du danger de leurs opinions politiques, par l'excellence de son propre gouvernement. Les peuples maritimes ont cet avantage inestimable, d'être moins exposés que les nations agricoles, à l'action des mouvemens étrangers. Outre la barrière naturelle qui les protège contre une force invasive, s'ils sont insulaires, ou placés sur un continent éloigné, la superfluité de leur population trouve sans cesse un écoulement au dehors, sans demeurer en un état croupissant de stagnation, dans l'intérieur. Le reste des citoyens occupés du commerce de la patrie, a peu de temps de s'embarrasser de rêveries politiques. Là où les bras travaillent, l'esprit est en repos.

Carthage encore, lors de la chûte des Pisistratides, élevée à l'empire des mers, et à la traite du monde entier sur les débris du commerce de Tyr,*

* L'explication de ceci se trouve à l'article de Tyr.

comme l'Angleterre de nos jours sur les ruines de celui de la Hollande, approchoit du faîte de la prospérité. Par une autre ressemblance de fortune, non moins singulière, elle crut devoir prendre une part active contre la révolution républicaine d'Athènes, en faveur de la monarchie. Xerxès, qui, en prétendant rétablir Hippias sur le trône, méditoit la conquête de l'Attique et du Péloponèse, engagea les Carthaginois à attaquer en même temps les colonies Grecques en Sicile. Amilcar, à la tête de plus de trois cent mille hommes et d'une flotte nombreuse, aborde à Panorme et met le siège devant Himère. Gélon accourt de Syracuse, avec 50,000 citoyens, au secours de la place; tombe sur le général Africain, détruit son armée, et le force de se jetter lui-même dans un bûcher, allumé pour un sacrifice. C'est ainsi qu'une fortune ennemie voulut nommer ensemble, Himère et Dunkerque.

L'enthousiasme dans la victoire, le découragement dans la défaite, est un trait de caractère que les souverains des mers d'autrefois ont possédé avec les maîtres de l'Océan de nos jours: que de fois durant le cours des hostilités, sans la mâle fermeté des ministres, l'Angleterre ne se seroit-elle pas jettée aux pieds de sa rivale?

La nouvelle de la destruction de l'armée n'arriva pas plutôt en Afrique, que le peuple tomba dans le désespoir. Il voulut la paix à quelque prix que ce fut. On députa humblement vers Gélon, qui mérita sa victoire, par la modération

dont il en usa envers ses ennemis : il exigea seulement qu'ils payâssent les frais de la campagne, qui ne s'élevoient pas au-dessus de deux mille talens.*

Ainsi se termina pour les Carthaginois, cette guerre si funeste à tous les alliés, qui eût encore cela de remarquable, qu'elle cessa peu-à-peu, de la même manière que la guerre révolutionnaire finît en partie, par les paix forcées et partielles des différens coalisés. † Depuis le traité entre l'Afrique et la Grèce, les deux pays vécurent long-temps en intelligence, et l'influence de la révolution républicaine du dernier, se trouvant arrêtée, par les causes que j'ai ci-dessus assignées, se borna, quant à Carthage, au malheur passager que je viens de décrire.

CHAPITRE XXVIII.

L'Ibérie.

SUR le bord opposé du détroit de Gades, qui séparoit les possessions Africaines de Carthage de ses colonies Européennes, on trouvoit l'Ibérie, pays sauvage et à peine connu des Anciens, à l'époque dont nous retraçons l'histoire. Il étoit habité par

---

* 10,800,000 liv. de notre monnoie, en les supposant Talens Attiques ; et 12,600,000 liv. en les comptant sur la valeur du Talent d'Orient ; ce qui est plus probable. Si nous avions le déchet exact des Talens Carthaginois, que l'on fit refondre à Rome à la fin de la seconde guerre Punique, nous saurions au juste la vérité.

† On verra ceci au tableau général de la guerre Médique.

plusieurs peuples, Celtes d'origine, dont les uns se distinguoient par leur courage et leur mépris de la mort; les autres, pleins d'innocence, passoient pour les plus justes des hommes. * Malheureusement leurs fleuves rouloient un métal qui les décéla à l'avarice. Les Tyriens, pour l'obtenir, trompèrent d'abord leur simplicité. Les Carthaginois bientôt les asservirent; et les forçant à ouvrir les mines, les y plongèrent tout vivans. Si ce livre traversoit les mers; s'il parvenoit jusqu'à l'Indien enseveli sous les montagnes du Potose; il apprendroit que ses cruels maîtres ont autrefois, comme lui, péri esclaves sous leur terre natale; qu'ils y ont fouillé ce même or, pour une nation étrangère, apportée chez eux par les flots. Cet Indien adoreroit en secret la Providence et reprendroit son hoyau moins pesant.

Au reste, il est probable que les troubles de la Grèce réagirent sur les malheureux habitans de l'Ibérie. Carthage, pour payer les frais de la guerre contre la Sicile, multiplia sans doute les sueurs de ses esclaves. † A chaque écu dépensé par le vice en Europe, des larmes de sang coulent dans les abymes de la terre en Amérique. C'est ainsi que tout se lie; et qu'une révolution, comme le coup électrique, se fait sentir au même instant à toute la chaîne des peuples.

* La Bétique dont Fénélon fait une peinture si touchante. Le tableau n'est pas entièrement d'imagination, il est fondé sur la vérité de l'histoire.

† L'Ibérie fournit aussi des soldats, ainsi que les Gaules et l'Italie, à Carthage pour l'expédition contre Syracuse.

CHAPITRE XXIX.

Les Celtes.

PAR delà les Pyrénées, habitoit un peuple nombreux, connu sous le nom de Celte, dont la puissance s'étendoit sur la Bretagne, les Gaules et la Germanie. Uni de mœurs et de langage, il ne lui manquoit que de se gouverner en unité, pour enchaîner le reste du monde.

Le tableau des nations barbares offre je ne sais quoi de romantique, qui nous attire. Nous aimons qu'on nous retrace des usages différens des nôtres; surtout si les siècles y ont imprimé cette grandeur, qui règne dans les choses antiques; comme ces colonnes qui paroissent plus belles, lorsque la mousse des temps s'y est attachée. Plein d'une horreur religieuse, avec le Gaulois à la chevelure bouclée, aux larges bracha, à la tunique courte et serrée par la ceinture de cuir, on se plait à assister, dans un bois de vieux chênes, autour d'une grande pierre, aux mystères redoutables de Theutatès: la jeune fille, à l'air sauvage et aux yeux bleus, est auprès; ses pieds sont nuds, une longue robe la dessine; le manteau de cannevas se suspend à ses épaules: sa tête s'enveloppe du Kerchef, dont les extrêmités ramenées autour de son sein et passant sous ses bras, flottent au loin derrière elle; le Druide, sur le Cromleach, se tient au milieu, en blanc Sagum, un couteau d'or à la main, portant au cou une chaîne et aux bras des bracelets du même métal; il brûle avec des mots magiques,

quelques feuilles du Gui sacré, cueilli le sixième jour du mois, tandis que les Aubages préparent dans la Claie-d'osier la victime humaine, et que les Bardes, touchant foiblement leurs harpes, chantent à demi-voix dans l'éloignement : Odin, Thor, Tuisco et Hella.

Le grand corps des Celtes se divisoit en une multitude de petits Etats, gouvernés par des Yarles ou chefs militaires. La partie politique et civile étoit abandonnée aux Druides.

Cet ordre célèbre, semble avoir existé de toute antiquité ; et quelques auteurs même en ont fait la source, d'où découlèrent les sectes sacerdotales de l'Orient. Il se partageoit en trois branches : les Druides, dépositaires de la sagesse et de l'autorité; les Bardes, rémunérateurs des actions des Héros ; les Aubages, veillant à l'ordre des sacrifices. Ces prêtres enseignoient l'immortalité de l'âme, la récompense des vertus, le châtiment des vices, et un terme de la nature, fixé pour un général bonheur.

Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur les mœurs, les lumières, les coutumes des nations barbares ; elles fourniront ailleurs un chapitre intéressant. A présent notre description formeroit un anachronisme ; ce qne nous savons d'elles, étant postérieur au règne de Xerxès. Nous devons seulement montrer, que les révolutions de la Grèce étendirent leur influence, jusques sur ces peuples sauvages.

Une colonie Phocéene, pleine de l'amour de la

liberté, qu'elle ne pouvoit conserver sur les rivages de l'Asie, chercha l'indépendance sous un ciel plus propice, et fonda dans les Gaules * l'antique Marseilles. Bientôt les lumières et le langage de ces étrangers se répandirent parmi les Druides. † Il seroit impossible de suivre dans l'obscurité de l'histoire les conséquences de ces innovations; mais elles durent être considérables ; nous savons que souvent la moindre altération dans le costume d'un peuple, suffit seule pour le dénaturer.

Sans recourir aux conjectures, l'établissement des Phocéens dans les Gaules, devint une des causes secondaires de l'esclavage de ces derniers. Fidèles alliés des Romains, les Marseillois ouvroient une porte aux armées des César, et une retraite assurée en cas de revers. Leur connoissance du pays, leur courage, leurs lumières, tout tournoit au désavantage des peuples Galliques. ‡ C'est ainsi que les hommes sont ordonnés les uns aux autres. Les fils de leurs destinées viennent aboutir dans la main de Dieu ; l'un ne sauroit être tiré, sans que tous les autres soient mûs. Je finirai cet article par une remarque.

Les Marseillois, différens d'origine, des autres

* L'an de Rome 165.

† Les Gaulois furent instruits dans les lettres par les Marseillois. Du temps de J. César, les premiers se servoient des caractères Grecs dans leurs écrits

‡ Comme au passage d'Annibal dans les Gaules. L'attachement de la république de Marseille pour les Romains, les différens services qu'elle leur rendit, &c. tout cela est trop connu pour exiger plus de détails.

peuples de la France, ont aussi un caractère à eux. Ils semblent avoir conservé le génie factieux de leurs fondateurs, leur courage bouillant et éphémère, leur enthousiasme de liberté. On nie le pouvoir du sang ; mais il est certain que, les races d'hommes se perpétuent comme les races d'animaux. C'est pourquoi les anciens législateurs, vouloient qu'on n'élevât que des enfans forts et robustes ; comme on prend soin de ne nourrir que des coursiers belliqueux.

CHAPITRE XXX.

L'Italie.

L'ITALIE, à l'époque de la révolution républicaine en Grèce, étoit, ainsi que de nos jours, divisée en plusieurs petits Etats à-peu-près semblables de mœurs et de langage. Nous les considérerons à la fois, pour éviter les détails inutiles.

La constitution monarchique régnoit généralement chez tous ces peuples.

Leur religion ressembloit à celle des Grecs ; ils y ajoutèrent l'art des augures.

Leurs coutumes n'étoient pas sans luxe ; leurs usages sans corruption ; * l'un et l'autre y avoient été introduits par les cités de la grande Grèce.

* Au siècle le plus vertueux de Rome, le fils du grand Cincinnatus, fut accusé de fréquenter le quartier des courtisannes. On connoît le luxe du dernier Tarquin.

Déjà ces nations comptoient quelques philosophes :

Tages, le plus ancien d'entr'eux, fut un imposteur, ou un insensé, qui inventa la science des présages.

Un autre auteur inconnu, écrivit sur le systême de la nature. Il disoit, que le monde visible mit soixante siècles à éclore, avant d'être habité ; qu'il en dureroit encore soixante avant de se dissoudre ; fixant à douze mille ans la période complète de son existence. *

En politique, Romulus et Numa avoient brillé. Plutarque a comparé celui-là à Thésée, et celui-ci à Lycurgue. Le premier parallèle est aussi heureux, que le second semble intolérable. Qu'avoient de commun les loix théocratiques du Roi de Rome, avec les institutions sublimes du législateur de Sparte ? † Plusieurs philosophes se sont enthousiasmés de Numa, sur la seule idée qu'il étudia sous Pythagore. La chronologie a prouvé un intervalle de plus d'un siècle, entre l'existence de ces deux sages. Que devient le mérite du premier ? Il y a beaucoup d'hommes qu'on cesseroit d'estimer, si on pouvoit ainsi relever toutes les erreurs de compte.

---

* A la longueur des périodes près, ce systême rappelle celui de Buffon.

† La preuve du vice de ces loix, c'est qu'elles furent renversées cent années après ; et que le Sénat, dans la suite, fit brûler les livres de Numa, retrouvés dans son tombeau.

CHAPITRE XXXI.

Influence de la Révolution Grecque sur Rome.

A l'époque de l'établissement des républiques en Grèce, une grande révolution s'étoit pareillement opérée en Italie. L'année qui vit bannir le tyran de l'Attique, vit aussi tomber celui du Latium. Que si l'on considère les conséquences de ces deux événemens, cette année passera pour la plus fameuse de l'histoire.

La réaction du renversement de la monarchie à Athènes fut vivement sentie à Rome. Brutus avoit été envoyé par Tarquin vers l'oracle de Delphes à l'époque de la chûte d'Hippias.* Je ne puis croire que le cœur du patriote, ne battit pas avec plus d'énergie, lorsqu'en sortant de son pays esclave, il mit le pied sur cette terre d'indépendance. Le spectacle d'un peuple en fermentation et prêt à briser ses fers, dût porter la flamme dans le sang du magnanime étranger. Peut-être au récit de la mort d'Harmodius, raconté par quelque prêtre du temple, le front rougissant de Brutus dévoila-t-il toute la gloire future de Rome. Il re-

* Tite-Live qui rapporte ce voyage, n'en marque pas la durée; mais il dit que Brutus trouva à son retour, les Romains se préparant à aller assiéger Ardée. Or Tarquin fut chassé de Rome dans les premiers mois de cette entreprise. Hippias ayant quitté l'Attique l'année même de la mort de Lucrèce; il résulte que Brutus avoit fait le voyage de Delphes, entre l'assassinat d'Hipparque et la retraite d'Hippias, c'est-à-dire entre le 66ème et la 67ème Olympiade.

tourna aux bords du Tibre, non vainement inspiré de cet esprit qui agite une foible Pythie; mais plein de ce dieu qui donne la liberté aux empires, et ne se révèle qu'aux grands hommes.

Rome, dans la suite, eut encore recours à la Grèce; et les Athéniens devinrent les législateurs du premier peuple de la terre. Ceci tient à l'influence éloignée de la révolution, dont je parlerai ailleurs.

Mais la politique verbeuse de l'Attique, qui entroit en Italie par le canal de la grande Grèce, trouva une barrière insurmontable dans l'heureuse ignorance des peuples de l'intérieur. Le citoyen, accoutumé aux exercices du Champ de Mars, à l'obéissance des loix et à la crainte des dieux, n'alloit point dans des écoles de démagogie, apprendre à vociférer sur les droits de l'homme et à bouleverser son pays. Les magistrats veilloient à ce que des lumières inutiles ne corrompissent la jeunesse. Rome enfin opposa à la Grèce république à république, liberté à liberté, et se défendit des vertus étrangères avec ses propres vertus.

Que si l'on s'étonne de ceci: je n'ai pas dit *vertu*, mais *vertus*, choses totalement différentes, et que nous confondons sans cesse. La première est immuable, de tous les temps, de toutes les choses. Les secondes sont locales, conventionnelles; vices ici; vertus ailleurs. Distinction peu juste, répliquera-t-on, puisqu'alors vous faites de la vertu un sentiment inné; et que cependant les

enfans semblent n'en avoir aucune. Et pourquoi demander du cœur ses fonctions les plus sublimes, lorsque le merveilleux ouvrage est entré les mains de l'ouvrier ?

Qu'on ne dise pas qu'il soit futile, de s'attacher à montrer le peu d'influence, que l'établissement des gouvernemens populaires, parmi les Grecs, dut avoir à Rome ; objectant que celle-ci étant républicaine, des républiques ne pouvoient agir sur elle. La France n'a-t-elle pas détruit Genève, la Hollande, Gênes, et Venise, et ébranlé la Suisse ? N'a-t-elle pas été sur le point de bouleverser l'Amérique même ?

CHAPITRE XXXII.

La Grande-Grèce.

SUR les côtes de l'Italie, les Athéniens, les Achéens, les Lacédémoniens, à différentes époques, avoient fondé plusieurs colonies ; et c'est ce qu'on appelloit *la Grande-Grèce*. Entre ces cités, Sybaris, Crotone, Tarente, devinrent bientôt célèbres par leurs dissentions politiques, leurs mauvaises mœurs et leurs lumières. De même que les peuples dont elles tiroient leur origine, elles chérissoient la liberté, qu'elles ne savoient retenir. Tour-à-tour républiques, ou soumises à des tyrans, elles passoient, par un cercle de révolutions continuelles, de la licence la plus effrenée, au plus honteux esclavage.

Vers le temps de la révolution des Pisistratides à Athènes, Pythagore de Samos, après de longs voyages, s'étoit enfin fixé à Crotone. Ce philosophe, un des plus beaux génies de l'antiquité, et le fondateur de la secte qui porte son nom, avoit puisé ses lumières parmi les prêtres de l'Egypte, de la Perse et des Indes. Ses notions de la Divinité étoient sublimes : il regardoit Dieu comme une unité, d'où le sujet qu'il employa pour la création s'étoit écoulé. De son action sur ce sujet sortit ensuite l'Univers. De ceci, il résultoit : que tout émanant de Dieu, tout en formoit nécessairement partie ; et cette doctrine tomboit ainsi dans les absurdités du Spinosisme ; avec cette différence, que Pythagore admettoit le principe comme esprit, Spinosa comme matière.

Le dogme de la transmigration des âmes, que le sage Samien emprunta des Brachmanes et des Gymnosophistes de l'Orient,* est trop connu pour m'y arrêter. Quelqu'absurde qu'il nous paroisse, cependant puisqu'il est impossible de concevoir comment la mémoire, qui n'est qu'une image déposée par les sens, pût appartenir à l'esprit, dégagé des premiers, on ne sauroit pas plus nier ce systême, que mille autres. Outre que la Métempsychose réelle des corps le favorise, il donne en même temps la solution des difficultés concernant

* Cependant il n'est pas certain que Pythagore ait parcouru la Perse et les Indes. Cette opinion n'ayant été soutenue que par des écrivains d'un siècle très-postérieur à celui du philosophe Samien. Jamblichus est rempli de fables.

une autre vie. L'Univers n'étant plus qu'un grand tout éternel, où rien ne s'anéantit, ni ne se crée. Ainsi la doctrine de Pythagore formoit un cercle, ramenant de nécessité au même point; car des principes de la transmigration, on se retrouvoit à l'idée primitive que ce philosophe avoit du τὸν ὄν, ou ce qui est.

Si Pythagore s'étoit contenté de sonder l'abyme de la tombe, il auroit peu mérité la reconnoissance des hommes. Mais il s'occupa d'autres études plus utiles à la société. Son système de la nature étoit celui des *Harmonies*,* développé de nos jours par Bernardin de St. Pierre, qui a revêtu du style le plus enchanteur la morale la plus pure.†

Le sage Samien, de même que l'ami de Jean Jacques Rousseau, représentoit l'Univers comme un grand corps, parfait dans sa symétrie, mû d'après des loix musicales et éternelles. Des nombres harmoniques, dont le plus parfait étoit le 4, selon Pythagore, et le 5, d'après Saint-Pierre, formoient dans les choses une arithmétique mystérieuse, d'où découloient les secrets et les grâces de la nature. L'Ether étoit plein de la

* Pythagore disoit que la vertu, la santé, Dieu même, et tout l'Univers n'étoient que des Harmonies.

† Le génie mathématique de Bernardin de St. Pierre offre encore d'autres ressemblances avec celui de Pythagore. La théorie des marées par la fonte des glaces polaires, est une opinion qui mérite la plus grande attention des savans, et de tout amant de la philosophie de la nature.

mélodie des Sphères roulantes, et des dieux bienfaisans daignoient quelquefois se communiquer aux mortels dans leurs songes.*

Le sage de la Grande-Grèce voulut joindre à la gloire du physicien, la gloire plus dangereuse du législateur. Ainsi que celle de Bernardin, sa politique étoit douce et religieuse. Il ne recommandoit pas tant la forme du gouvernement, que la simplicité du cœur : sûr qu'une bonne constitution découle toujours de mœurs pures. Avec une barbe vénérable descendant à sa ceinture, une couronne d'or dans ses cheveux blancs, une longue robe de lin d'Egypte, le vieillard Pythagore, délivrant au son des instrumens, la plus aimable des morales aux peuples assemblés, offre un tout autre tableau, que celui des législateurs de notre âge. Les succès du sage furent d'abord prodigieux. Une révolution générale s'opéra dans Crotone ; mais, bientôt fatigués de leurs réformes, les citoyens, dont il censuroit la vie, l'accusèrent de conspirer contre l'Etat, ou plutôt contre leurs vices. Ils brûlèrent vivans ses disciples dans leur collège ; et le forcèrent lui-même à s'enfuir dans les bois, où il fit une fin malheureuse.†

Les savans doutent que Pythagore ait laissé quelques ouvrages. Je vais donner au lecteur les Vers Dorés qu'on lui attribue ; ou du moins

* Ce que Pythagore disoit de l'homme, qu'il est un microscome, ou un abrégé de l'Univers, est sublime.

† La mort de Pythagore est diversement racontée. Diogène Laerce seul rapporte quatre opinions différentes.

qui renferment sa doctrine. Ils sont au nombre de 72. Voici les plus remarquables :

Honore les dieux immortels tels qu'ils sont établis, ou ordonnés par la loi. Respecte le serment avec toute sorte de religion. Il faut mourir, c'est le décret de ta destinée. La puissance habite auprès de la nécessité. Les gens de bien n'ont pas la plus grande part des souffrances. Les hommes raisonnent bien, les hommes raisonnent mal ; n'admire les uns, ni ne méprise les autres. Ne te laisse jamais éblouir. Fais au présent ce qui ne t'affligera pas au passé. Commence le jour par la prière, tu connoîtras alors la constitution de Dieu et des hommes, la chaîne des êtres, ce qui les contient, ce qui les lie ; tu connoîtras, selon la justice, que l'Univers est le même dans tous les lieux : tu n'espéreras point alors ce qui n'est point, car tu sauras ce qui est ; tu sauras que nos maux sont volontaires ; que nous ignorons que le bonheur soit près de nous ; qu'un bien petit nombre sait se délivrer de ses peines ; que nous roulons au gré du sort, comme des cylindres mus par la discorde.

Si l'on médite attentivement les Vers Dorés, l'on trouvera qu'ils renferment tous les principes des vérités morales, souvent enveloppés d'un voile de mystère qui leur prête un nouvel attrait. On trouve dans Bernardin de Saint-Pierre une multitude de pensées vraies, de réflexions attendrissantes, toujours revêtues du langage du cœur.

La mort est un bien pour tous les hommes. Elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. Le meilleur des livres qui ne prêche que l'égalité, l'amitié, l'humanité et la concorde, l'Evangile, a servi pendant des siècles de prétexte aux fureurs des Européens.... après cela, qui se flattera d'être utile aux hommes par un livre? Qui voudroit vivre s'il connoissoit l'avenir? un seul malheur prévu nous donne tant de vaines inquiétudes ! *La solitude est si* nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paroît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, où de régler sa conduite sur quelque

principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Dans cette île, située sur la route des Indes,.... quel Européen voudroit vivre heureux, mais pauvre et ignoré? Les hommes ne veulent connoître que l'histoire des grands et des rois, qui ne sert à personne. Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connoître dans la vie humaine : semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour; et une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière, que l'autre ne soit livrée aux ténèbres. La vie de l'homme, avec tous ses projets, s'élève comme une petite tour, dont la mort est le couronnement. Il y a des maux si terribles et si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée. La patience est le courage de la vertu. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrans, de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts : comme si des rochers étoient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvoit appaiser les troubles malheureux de l'âme.—*Paul et Virginie.*

Pythagore fut suivi de deux autres législateurs, Zaleucus et Charondas, qui brillèrent dans la Grande-Grèce, au moment de la gloire de la mère patrie.*

Charondas s'appliqua moins à la politique qu'à la réforme de la morale : car telles mœurs, tel gouvernement. Voici ses principes :

« Frappez le calomniateur de verges. Livrez le méchant à son propre cœur dans une profonde solitude ; que quiconque se lie d'amitié avec lui

* Il y a ici un schisme entre les chronologistes. Plusieurs rejettent Charondas à deux siècles avant l'époque où je le place, et je crois même avec raison. Cependant les difficultés étant très-grandes, et des historiens célèbres ayant adopté l'ère que j'assigne, je me suis cru autorisé à la suivre.

soit puni. Que le novateur proposant un changement dans les loix antiques, se présente la corde au cou: afin d'être étranglé, si son statut est rejetté."

Zaleucus fondoit sa législation sur le principe du théisme: "Dieu excellent, demande des âmes pures, charitables et aimant les hommes." Les loix somptuaires de ce philosophe, montrent son peu de connoissance de l'humanité. Il crut bannir le luxe et dévoiler la corruption, en laissant aux gens de mauvaises mœurs, l'usage exclusif des riches parures. Il ne vit pas qu'il n'en coûtoit au citoyen diffamé qu'un masque de plus, l'hypocrisie, pour paroître honnête homme. Ce n'étoit pas la peine de lui laisser ses vices, et d'en faire de plus un comédien.

CHAPITRE XXXIII.

Influence de la Révolution d'Athènes sur la Grande-Grèce.

L'INFLUENCE de la révolution de la Grèce sur ses colonies d'Italie fut considérable et dans un sens excellent. Crotone et Sybaris, au moment du renversement de la monarchie à Athènes, étoient, de même que les colonies de la France l'ont été, plongées dans les horreurs des guerres civiles, et ravagées par des brigands.* C'est une

* C'est ce qui se prouve par la mort de Charondas. On sait

chose remarquable, que les rameaux d'un Etat surpassent bientôt le tronc paternel en luxe et en beauté vicieuse. Des hommes laissés sur une côte déserte, se croient tout-à-coup délivrés du frein des loix ; et, loin de l'œil du magistrat, s'abandonnent aux désordres de la société, sans avoir les vertus de la nature. La fertilité d'un sol nouveau les élève bientôt à la prospérité : et de ces deux causes combinées, résultent ce mélange de richesses et de mauvaises mœurs, qu'on trouve dans les colonies.

Quoiqu'il en soit, la révolution républicaine de France a précipité la destruction des îles de l'Amérique ; tandis que l'établissement du gouvernement populaire à Athènes, retarda au contraire, celle des villes Grecques d'Italie. Athènes, plaignant le sort de ces malheureuses cités, fit partir une nouvelle association de ses citoyens qui rétablit le calme et bâtit une ville* à laquelle Charondas donna des loix. Mais ces réformes ne furent que passagères. La corruption avoit jetté des racines trop profondes, pour être désormais extirpées ; et la maladie du corps politique, ne pouvoit finir que par sa mort.

---

qu'il se perça de son épée, pour être entré en armes, contre ses propres loix, dans l'assemblée du peuple en revenant de *poursuivre des brigands.*

* Thurium.

CHAPITRE XXXIV.

La Sicile.

A l'extrémité de la Grande-Grèce se trouvoit l'île de Sicile,* où l'on comptoit déjà plusieurs villes célèbres. Nous ne nous arrêterons qu'à Syracuse, qui occupa une place si considérable dans l'histoire des hommes.

Archias, Corinthien, avoit jetté les fondemens de cette colonie, vers la 4ème année de la 17ème olympiade. Depuis cette époque jusqu'aux beaux jours de la liberté en Grèce, on ignore presque sa destinée. Si l'obscurité fait le bonheur, Syracuse fut heureuse.

Il lui en coûta cher pour ces instans de calme. On ne jouit point impunément de la félicité. Ce n'est qu'une avance que la nature vous a faite, sur la petite somme des joies humaines. On n'est heureux que par exception et par injustice: si vous avez eu beaucoup de prospérités, d'autres ont dû beaucoup souffrir; parce que la quantité des biens étant mesurée, il a fallu prendre sur eux pour vous donner; mais tôt ou tard vous serez tenus à rembourser à gros intérêt: quiconque a été très-fortuné, doit s'attendre à de très-grands revers: de ceci les Syracusains sont un exemple. Depuis le moment de l'invasion de Xerxès en

---

* Elle porta tour-à-tour le nom de Trinacrie, Sicanie, et Sicile; et avant tout, celui de pays des Lestrygons.

Grèce, jamais peuple n'offrit un plus étonnant spectacle. Une révolution étrange et continuelle commença son cours, et ne finit qu'à la prise de la métropole par les Romains. Ce fut une chose commune que de voir les rois tombés du faîte des grandeurs, au plus bas degré de la fortune ; monarque aujourd'hui, pédagogue demain. N'anticipons pas ce grand sujet.

La forme du gouvernement en Sicile avoit été républicaine, jusques vers le temps de la chûte des Pisistratides à Athènes. Les mœurs, la politique, la religion, étoient celles de la mère-patrie. Un historien, nommé Antiochus, plusieurs sophistes, quelques poëtes,* avoient déjà paru. Bientôt cette île célèbre devint le rendezvous des beaux esprits de la Grèce. Ils y acoururent de toutes parts, allêchés par l'or des tyrans, qui s'amusoient de leur bavardage politique et de leurs dissentions littéraries.†

* Stesichore, Parmenide, &c.

† Pindare appelloit, à la cour d'Hierion, ses rivaux Simonide et Bacchylide, des corbeaux croassant, et ceux-ci le rendoient en aussi bonnes plaisanteries au Lyrique. D'une autre part, le poëte Simonide débitoit gravement des maximes politiques au tyran cacochime et de mauvaise humeur, qui sans doute se rappelloit que le flatteur d'Hipparque avoit aussi élevé les assassins de ce même prince aux nues. Pindare de son côté harrassoit les muses, pour célébrer les chevaux d'Hierion, &c. Quand donc est-ce que les gens de lettres sauront se tenir dans la dignité qui convient à leur caractère ? Quand ne chanteront-ils que la vertu, quand cesseront-ils d'encenser les tyrans, de quelques noms que ceux-ci se revêtissent ?

Que la réaction du renversement de la monarchie en Grèce fut grande, prompte et durable sur la Sicile, c'est ce que nous avons déjà entrevu ailleurs.* Syracuse, par le contre-coup de la chûte d'Hippias, se vit attaquée des Carthaginois. Elle obtint la victoire en même temps qu'elle se forgea des chaînes. Les Syracusains, par reconnoissance, élevèrent Gélon, leur général, à la royauté. Ainsi au gré de ces chances, mères des vertus et des vices, de la réputation et de l'obscurité, du bonheur et de l'infortune, la même révolution qui donna la liberté à la Grèce, produisit l'esclavage en Sicile.

Un sujet plus aimable nous appelle. Il est doux de ramener ses yeux, fatigués du spectacle des vices, sur les scènes tranquilles de l'innocence. En traversant la mer Adriatique, nous allons chercher aux bords de l'Ister,† les vertus que nous n'avons su trouver sur les rivages de l'Italie. On peut s'arrêter quelques instans avec une sorte d'intérêt dans une société corrompue, mais le cœur ne s'épanouit qu'au milieu des hommes justes.

CHAPITRE XXXV.

Les trois Ages de la Scythie et de la Suisse.‡

LES heureux Scythes, que les Grecs appelloient barbares, habitoient ces régions Septentrionales qui

---

* A l'article Carthage. † Le Danube.

‡ Je vais présenter au lecteur l'âge sauvage, pastoral, agricole, philosophique et corrompu, et lui donner ainsi, sans sortir du sujet, l'index de toutes les sociétés, et le tableau racourci, mais complet, de l'histoire de l'homme.

s'étendent à l'Est de l'Europe, et à l'Ouest de l'Asie. Un roi, ou plutôt un père, guidoit la peuplade errante, Ses enfans le suivoient plutôt par amour que par devoir. N'ayant que leur simplicité pour justice, pour loix que leurs bonnes mœurs, ils trouvoient en lui un arbitre pendant la paix, et un chef durant la guerre. Et qu'auroient gagné les monarques voisins à attaquer une nation qui méprisoit l'or et la vie? Darius fut assez insensé pour le faire. Il reçut de ses ennemis le symbole énergique, présage de sa ruine.* Il les envoya défier au combat par une vaine forfanterie: " viens attaquer les tombeaux de nos pères," lui répondirent ces hommes pauvres et vertueux. C'eût été une digne proie pour un tyran.

Libre comme l'oiseau de ses déserts, le Scythe, reposé à l'ombrage de la vallée, voyoit se jouer autour de lui sa jeune famille et ses nombreux troupeaux. Le miel des rochers, le lait de ses chèvres suffisoient aux nécessités de sa vie; l'amitié aux besoins de son cœur. Lorsque les collines prochaines avoient donné toutes leurs herbes à ses brebis, monté sur son chariot couvert de peaux, avec son épouse et ses enfans, il émigroit à travers les bois au rivage de quelque fleuve ignoré, où la fraîcheur des gazons et la beauté des solitudes, l'invitoient à se fixer de nouveau.

Quelle félicité devoit goûter ce peuple aimé du ciel! A l'homme primitif sont résérvés mille

* Une souris, une grenouille, et cinq flèches.

délices. Le dôme des forêts, le vallon écarté qui remplit l'âme de silence et de méditation, la mer se brisant au soir sur des grêves lointaines, les derniers rayons du soleil couchant sur la cime des rochers, tout est pour lui spectacle et jouissance. Ainsi je l'ai vu sous les érables de l'Erie,* ce favori de la nature† qui sent beaucoup et pense peu; qui n'a d'autre raison que ses besoins; et qui arrive au résultat de la philosophie, comme l'enfant entre les jeux et le sommeil. Assis insouciant, les jambes croisées à la porte de sa hute, il laisse s'écouler ses jours sans les compter. L'arrivée des oiseaux passagers de l'automne, qui s'abattent à l'entrée de la nuit sur le lac, ne lui annonce point la fuite des années; et la chûte des feuilles de la forêt, ne l'avertit que du retour des frimats. Heureux jusqu'au fond de l'âme, on ne découvre point sur le front de l'Indien comme sur le nôtre, une expression inquiète et agitée. Il porte seulement avec lui, cette légère affection de mélancolie qui s'engendre de l'excès du bonheur, et qui n'est peut-être que le présentiment de son incertitude. Quelquefois par cet instinct de tristesse particulier à son cœur, vous le surprendrez plongé dans la rêverie, les yeux attachés sur le courant d'une

* Un des grands lacs du Canada.

† Je supplée ici par la peinture du Sauvage mental de l'Amérique, ce qui manque dans Justin, Hérodote, Strabon, Horace, &c. à l'histoire des Scythes. Les peuples naturels (à quelques différences près) se ressemblent: qui en a vu un, a vu tous les autres.

onde, sur une touffe de gazon agitée par le vent, ou sur les nuages qni volent fugitifs par-dessus sa tête, et qu'on a comparés quelque part aux illusions de la vie: au sortir de ces absences de lui-même, je l'ai souvent observé jettant un regard attendri et reconnoissant vers le ciel; comme s'il eût cherché ce je ne sais quoi inconnu, qui prend pitié du pauvre sauvage.

Bons Scythes, que n'existâtes-vous de nos jours! j'aurois été chercher parmi vous un abri contre la tempête. Loin des querelles insensées des hommes, ma vie se fût écoulée dans tout le calme de vos déserts; et mes cendres, peut-être honorées de vos larmes, eussent trouvé sous vos ombrages solitaires, le paisible tombeau que leur refusera la terre de la patrie.

Le voyageur qui pour la première fois entre sur le territoire des Suisses, gravit péniblement quelque montée creuse et obscure. Tout-à-coup, au détour d'un bois, s'ouvre devant lui un vaste bassin, illuminé par le soleil. Les cônes blancs des Alpes couverts de neige percent à l'horison l'azur du ciel. Les fleuves et les torrens descendent de la cime des monts glacés; des plantes saxatiles pendent échevelées du front des grands blocs de granite; des chamois sautent une cataracte; de vieux hêtres, sur la corniche d'une roche, se groupent dans les airs; des capillaires lèchent les flancs d'un marbre éboulé; des forêts de pins s'élancent du fond des abymes; et la ca-

bane du Suisse agricole et guerrier se montre entre des aunes dans la vallée.

Lorsque les mœurs d'un peuple s'allient avec le paysage qu'il vivifie, alors nos jouissances redoublent. L'ancien laboureur de l'Helvétie, auprès de ses plantes Alpines, d'autant plus robustes qu'elles sont plus battues des vents, végéta vigoureusement sur ses montagnes; toujours plus libre, en proportion des efforts des tyrans pour courber sa tête. Adorer Dieu, défendre la patrie, cultiver son champ, chérir et l'épouse et les enfans que le ciel lui avoit donnés, telle étoit la profession religieuse et morale du Suisse. Ignorant le prix de l'or,* de même que le Scythe, il ne connoissoit que celui de l'indépendance. S'il paroissoit quelquefois au milieu des cours, c'étoit dans le costume simple et naïf du villageois, et avec toute la franchise de l'homme sans maîtres.† "Et j'en ay

* Après avoir fait le récit de la bataille où Charles le Téméraire, Duc de Bourgogne, fut tué par les Suisses, Philippe de Comines ajoute: "Les dépouilles de son host enrichirent fort ces pauvres gens de Suisses; qui, de prime face, ne connurent les biens qu'ils eurent en leur main; et par espécial les plus ignorans. Un des plus beaux et riches pavillons du monde, fut departi en plusieurs pieces. Il y en eut qui vendirent grande quantité de plats et d'escuelles d'argent, pour deux grands blancs la piece, cuidant que ce fut estaing. Son gros diamant (qui estoit un des plus gros de la Chrestienté) où pendoit une grosse perle, fut levé par un Suisse; et puis remis dans son estuy; puis rejetté sous un chariot; puis ce revint quérir, et l'offrit à un prestre pour un florin. Cestui là l'envoya à leurs Seigneurs qui luy donnerent trois francs, &c...."

† On se trompe généralement sur les auteurs de l'indépen-

veu," dit Philippe de Comines, " de ce village (Schwitz) un estant ambassadeur, aveca utres en

---

pendance des Suisses. Les trois grands patriotes qui donnèrent la liberté à leur pays furent : Stauffacher, Melchtal et Gautier-Furst. Les scènes tragiques qui préludèrent au soulèvement de l'Helvétie sont décrites au long dans l'*Helvetiorum Respublica*, je crois de Simler. Elles sont du plus extrême intérêt. L'aventure du vieux Henri, auquel le gouverneur Landsberg fit arracher les yeux ; celle du gentilhomme Wolffenschiesz avec la femme du paysan Conrad ; la surprise des divers châteaux des Ducs d'Autriche par les paysans, portent avec elles un air romantique, qui se mariant aux grandes scènes naturelles des Alpes cause un plaisir bien vif au lecteur. Quant à l'anecdote de la pomme et de Guillaume Tell, elle est très-douteuse. L'historien de la Suède, Saxo Grammaticus, rapporte exactement le même fait d'un paysan et d'un gouverneur Suédois. J'aurois cité les deux passages, s'ils n'étoient trop longs. On peut voir le premier dans Simler. *Helv. Resp. lib.* 1. *page* 58. Et l'on trouve l'autre cité tout en entier à la fin de *Coxe's Letters on Switzerland*. A la page 62 du recueil intitulé *Codex Juris Gentium*, publié par Guillaume Leibniż, en 1593, on trouve le traité original d'alliance, entre les trois premiers Cantons Uri, Schwitz et Underwalden, on y lit : 1*er Mardi d'après la St. Nicolas* 1315. " Au nom de Dieu, Amen. . . . Nous les Paysans d'Ury, de Schwitz et d'Underwalden. . . . sommes résolus, par les dessus dicts sermens, que nul de nous des dicts pays, ne permettra ni n'endurera être gouverné par seigneurs, ni recevoir aucun prince et seigneur—— Si aucun de nous (lesdicts alliez) témérairement et par méchanceté endommageroit un autre *par fou*, un tel ne sera jamais receu pour paysan. . . . " La vertu des bons Suisses se peint ici dans toute sa naïveté. C'est une chose singulière que l'orthographe du 13ème siècle est plus aisée à lire que celle du 15ème. J'ai aussi remarqué la même chose dans les vieilles ballades Ecossoises, qui se déchiffrent plus facilement que l'Anglois de la même période.

bien humble habillement, et néant moins disoit son avis comme les autres."

Les Scythes, dans le monde ancien, les Suisses, dans le monde moderne, attirèrent les yeux de leurs contemporains, par la célébrité de leur innocence. Cependant la diverse aptitude de leurs vies dut introduire quelques différences dans leurs vertus. Les premiers, pasteurs, chérissoient la liberté pour elle ; les seconds, cultivateurs, l'aimoient pour leurs propriétés. Ceux-là touchoient à la pureté primitive ; ceux-ci étoient plus avancés d'un pas vers les vices civils. Les uns possédoient le contentement du Sauvage ; les autres y substituoient peu-à-peu des joies conventionnelles. Peut-être cette félicité qui se trouve sur les confins où la nature finit, et où la société commence, seroit-elle la meilleure, si elle étoit durable. Au-delà des barrières sociales, les peuples restent long-temps à la même distance de nos institutions ; mais ils n'ont pas plutôt franchi la ligne de marque, qu'ils sont entraînés vers la corruption sans pouvoir se retenir.

C'est ainsi que malgré soi, on s'arrête à contempler le tableau d'un peuple satisfait. Il semble qu'en s'occupant du bien-être des autres, on s'en approprie quelque petite partie. Nous vivons bien moins en nous que hors de nous. Nous nous attachons à tout ce qui nous environne. C'est à quoi il faut attribuer la passion que des misérables ont montré pour des meubles, des arbres, des animaux. L'homme avide de bonheur, et souvent

infortuné, lutte sans cesse contre les maux qui le submergent. Comme le matelot qui se noie, il tâche de saisir son voisin heureux, pour se sauver avec lui. Si cette ressource lui manque, il s'accroche au souvenir même de ses plaisirs passés, et s'en sert comme d'un débri avec lequel il surnage sur une mer de chagrins.

J'eusse voulu m'arrêter ici ; j'eusse désiré laisser au lecteur l'illusion entière. Mais en retraçant la félicité des hommes, à peine a-t-on le temps de sourire que les yeux sont déjà pleins de larmes.

Il n'est point d'asyle contre le danger des opinions. Elles traversent les mers, pénètrent dans les déserts, et rémuent les nations d'un bout de la terre à l'autre. Celles de la Grèce républicaine parvinrent dans les forêts de la Scythie ; elles en chassèrent le bonheur.

L'innocence d'un peuple ressemble à la sensitive : on ne peut la toucher sans la flétrir. Le malheur des Scythes fut de donner naissance à des philosophes qui ignorèrent cette vérité. Zamolxis, à une époque inconnue, introduisit parmi eux un systême de théologie, dont les principales teneurs étoient : l'existence d'un Etre Suprême ; l'immortalité de l'âme et la doctrine de la prédestination pour les héros moissonnés sur le champ de bataille.*

Ce père de la sagesse des Scythes fut suivi d'Abaris, député de sa nation à Athènes. Il pratiqua la médecine, et prétendoit voyager dans les

---

* Quelques-uns croient que Zamolxis étoit Thrace d'origine. Il n'est pas vrai qu'il fût disciple de Pythagore.

airs sur une flêche qu'Apollon lui avoit donnée. Il devint célèbre dans les premiers siècles de l'église, pour avoir été opposé à Jésus-Christ par les Platonistes.

Toxaris succéda en réputation à Abaris. Il abandonna sa femme et ses enfans, pour aller étudier à Athènes, où il mourut honoré pour sa probité et ses vertus.

Mais le corrupteur de la simplicité antique des Scythes fut le célèbre Anacharsis. Il s'imagina que ses compatriotes étoient barbares, parce qu'ils vivoient selon la nature. Sa philosophie étoit de cette espèce, qui ne voit rien au-delà du cercle de nos conventions. Enthousiaste de la Grèce, il déserta sa patrie, et vint s'instruire auprès de Solon dans l'art de donner les loix, à ceux qui n'en avoient pas besoin. Il ne tarda pas à s'acquérir le nom de sage, qui convient si peu aux hommes; et se fit connoître par ses maximes. Il disoit que la vigne porte trois espèces de fruits; le premier le plaisir, le second l'ivresse, le troisième le remords. A un Athénien d'une réputation flétrie, qui lui reprochoit son extraction barbare, il répondit: Mon pays fait ma honte; vous faites la honte de votre pays. L'orgueil et la bassesse de ce mot sont également intolérables; celui qui peut être assez lâche pour renier sa patrie, est indigne d'être écouté d'un honnête homme. Ce philosophe disoit encore, que les loix sont semblables aux toiles d'araignées qui ne prennent que les petites mouches et sont rompues par les grosses.

Au reste, il écrivit en vers de l'art de la guerre, et dressa un code des institutions Scythiques. Les épîtres qui portent son nom sont controuvées.

Ainsi la philosophie fut le premier degré de la corruption des Scythes. Lorsque les Suisses étoient vertueux, ils ignoroient les lettres et les arts. Lorsqu'ils commencèrent à perdre leurs mœurs, les Haller, les Tissot, les Gesner, les Lavater parurent.*

Ainsi la Scythie vit naître dans son sein des hommes, qui, se croyant meilleurs que le reste de leurs semblables, se mirent à moraliser aux dépens du bonheur de leurs compatriotes. La révolution républicaine de la Grèce, en déterminant le pen-

* J'ai connu deux Suisses, très-originaux. L'un ne faisoit que de sortir de ses montagnes, et me racontoit que dans son enfance, il étoit commun qu'une jeune fille et un jeune homme destinés l'un à l'autre, couchassent ensemble avant le mariage dans le même lit, sans que la chasteté des mœurs en reçût la moindre atteinte ; mais que, dans les derniers temps, on avoit été obligé, pour plusieurs raisons, de réformer cet usage. L'autre Suisse étoit un excellent horloger, depuis long-temps à Paris, et qui s'étoit rempli la tête de tous les sophismes d'Helvétius sur la vertu et le vice. Le mode d'éducation, que cet homme avoit embrassé pour sa fille, prouve à quel point on peut se laisser égarer par l'esprit de système ; il avoit suivi Lycurgue. Je voudrois bien en rapporter quelques traits, mais cela ne seroit possible qu'en les mettant en Latin, et alors trop de lecteurs les perdroient. Il prétendoit, par sa méthode, avoir donné des sens de marbre à son enfant, et que la vue d'un homme ne lui inspiroit pas le moindre désir. Je ne sais à quel point ceci étoit vrai ; et je ne sais encore, jusqu'à quel point un pareil avantage, en le supposant obtenu, eût été recommandable. J'ai vu sa fille ; elle étoit jeune et jolie.

chant de ces génies inquiets, agit puissamment, par leur ressort, sur la destinée des nations Nomades. Enflés du vain savoir puisé dans les écoles d'Athènes, les Abaris, les Anacharsis rapportèrent dans leur pays une foule d'opinions et d'institutions étrangères, avec lesquelles ils corrompirent les coutumes nationales. Il n'est poiut de petit changement, même en bien, chez un peuple : pour dénaturer tels sauvages, il suffit d'introduire chez eux la roue du potier.

Anacharsis paya ses innovations de sa vie ;* mais le levain qu'il avoit jetté continua de fermenter après lui. Les Scythes, dégoûtés de leur innocence, burent le poison de la vie civile. Long-temps celle-ci paroît amère à l'homme libre des bois ; mais l'habitude ne la lui a pas plutôt rendu supportable, qu'elle se tourne pour lui en une passion enivrante ; le venin coule jusqu'à ses os ; un Univers étrange, peuplé de phantômes, s'offre à sa tête troublée : simplicité, justice, vérité, bonheur, tout disparoît.

Le torrent des maux de la société ne se précipita pas chez les Scythes par une seule issue. Ces nations guerrières et pastorales trafiquoient de leur sang avec les puissances voisines, † trop lâches, ou trop foibles, pour défendre elles-mêmes leur territoire. Athènes entretenoit une Garde-Scythe,

---

* Il fut tué par son frère d'un coup de flèche à la chasse.

† On trouve souvent dans les anciens historiens les Scythes servant à la solde des Perses. Louis XI fut le premier souverain à stipendier les Cantons.

de même que les rois de France se sont long-temps entourés de braves paysans de la Suisse. * Ce fut le sort des anciens habitans du Danube et de ceux de l'Helvétie, de se distinguer au temps de l'innocence par les mêmes qualités : la fidélité et la simplesse ; et par les mêmes vices au jour de la corruption : l'amour du vin et la soif de l'or. †. Ces deux peuples combattirent à la solde des monarques pour des querelles, autres que celles de la patrie. Neutres dans les grandes révolutions des Etats qui les environnoient, ils s'enrichirent des malheurs d'autrui, et fondèrent une banque sur les calamités humaines. Soumis en tout à la même fatalité, ils dûrent la perte de leurs mœurs aux peuples ancien et moderne qui ont eu le plus de ressemblance : les Athéniens et les François. A la fois objet de l'estime et des railleries de ces nations satyriques, ‡ le montagnard des Alpes et le pasteur de l'Ister apprirent à rougir de leur simplicité dans Paris et dans Athènes. Bientôt il ne

* Les Suisses été égorgés deux fois, et à-peu-près dans les mêmes circonstances, en défendant les rois de France contre ce peuple, qui, disoit on, chérissoit tant ses maîtres. La première, à la journée des Barricades, du temps de la Ligue ; la seconde de notre propre temps .

† On connoît les proverbes populaires d'Athènes et de Paris. Boire comme un Scythe ; boire comme un Suisse.

‡ On jouoit les Scythes sur le théâtre d'Athènes, comme on joué les Suisses sur ceux de Paris, pour leur prononciation étrangère du Grec : du François. Le Grec n'étant plus une langue vivante, le sel des plaisanteries d'Aristophanes est perdu pour nous. Je doute que ce misérable genre de comique fut d'un meilleur goût que la scène du *Suisse* dans Pourceaugnac.

resta plus rien de leur antique vertu brisée sur l'écueil des révolutions. La tradition seule s'en élève encore dans l'histoire, comme on apperçoit les mâts d'un vaisseau qui a fait naufrage.

CHAPITRE XXXVI.

La Thrace. Orphée.

L'ISTER divisoit la Scythie de ces régions qui descendent en amphithéâtre jusqu'aux rivages du Bosphore. Ce pays, connu sous le nom général de Thrace, et conquis dernièrement par Darius, fils d'Histaspe, se partageoit en plusieurs petits royaumes, les uns barbares, les autres civilisés. Plusieurs colonies Grecques y avoient transporté les arts, et Miltiade l'avoit long-temps honoré de sa présence.

Nous savons peu de chose de ses premiers habitans, sinon qu'ils étoient cruels et guerriers. Un de leurs usages mérite cependant d'être rapporté : à la naissance d'un enfant, les parens s'assembloient et versoient abondamment des larmes. Cet usage est aussi philosophique qu'il est touchant.

Au reste, c'est à la Thrace que la Grèce doit le plus ancien, et peut-être le meilleur, de ses poëtes. Ce que la fable ingénieuse a raconté de la douceur des chants d'Orphée, est connu de tous les lecteurs. Sans doute la magie des prodiges attribués à sa muse, consistoit en une vraie peinture de la nature. Ce poëte vivoit dans un siècle à demi-

sauvage, au milieu des premiers défrichemens des terres. Ses regards étoient sans cesse frappés du grand spectacle des déserts, où quelques arbres abattus, un bout de sillon mal formé à la lisière d'un bois, annonçoient les premiers efforts de l'industrie humaine. Ce mélange de l'antique nature et de l'agriculture naissante, d'un champ de bled nouveau au milieu d'une vieille forêt, d'une cabane couverte de chaume auprès de la hute native d'écorce de bouleaux, devoit offrir à Orphée des images consonnantes à la tendresse de son génie ; et lorsqu'un amour malheureux eût prêté à sa voix les accens de la mélancolie, * alors les chênes s'attendrirent et l'enfer même parut touché.

De plusieurs ouvrages qu'on attribue à ce poëte, il n'y a que les fragmens que je vais donner, qui soient vraîment de lui. † Les *Argonautes* n'en sont pas.

Tout ce qui appartient à l'Univers ; l'arche hardie de l'immense voûte des cieux, la vaste étendue des flots indomptés, l'incommensurable Océan, le profond Tartare, les fleuves et les fontaines, les immortels même, dieux et déesses, sont engendrés dans Jupiter.

---

* Virg. Geor. 14.—Le *Qualis populea* de Virgile a été traduit ainsi par l'Abbé de Lille.

Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature ;
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain,
Qui, glissant dans son lit une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvroit point encore !

† Il n'est pas même certain qu'ils en soient, mais cela est très-probable. Cicéron a nié qu'il eût jamais existé un Orphée.

Jupiter tonnant est le commencement, le milieu et la fin ; Jupiter immortel est mâle et femelle ; Jupiter est la terre immense et le ciel étoilé ; Jupiter est la dimension de tout corps, l'énergie du feu et la source de la mer ; Jupiter est roi, et l'ancêtre général de ce qui est. Il est un et tout ; car tout est contenu dans l'Etre immense de Jupiter.

Il seroit difficile d'exprimer avec plus de grandeur un sujet plus sublime.

Comme province de l'empire des Perses, la Thrace eut sa part des malheurs que l'influence de la révolution Grecque causa au genre humain. Les troupes marchèrent à travers ses campagnes : et l'on peut juger des ravages que durent y commettre une armée de trois millions d'hommes indisciplinés. Mais ces calamités ne furent que passagères ; et les Thraces, abrités de leurs forêts et de leurs mœurs sauvages, échappèrent à l'action prolongée de la chûte de la monarchie à Athènes. *

CHAPITRE XXXVII.

La Macédoine. La Prusse.

PRES de la Thrace se trouvoit le petit royaume de Macédoine, dont la destinée a porté des ressemblances singulières avec la Prusse. D'abord, aussi obscur que la patrie des chevaliers Teutoniques, il n'étoit connu des Grecs, que par la protection qu'ils vouloient bien lui accorder. Peu-à-

* Un roi de Thrace se rendit célèbre pour avoir pris le parti des Grecs, et fait créver les yeux à ses fils qui avoient suivi Xerxès.

peu, agrandi par des conquêtes, sa considération augmenta dans la proportion de celle de l'Electorat de Brandebourg. Enfin sous Philippe il devint maître de la Grèce, et sous Alexandre de l'Univers. On ne sauroit conjecturer jusqu'à quel degré de puissance la Prusse, en suivant son systême actuel, peut atteindre.

Le même génie semble avoir animé les souverains de ces deux Etats. La guerre, et sur-tout la politique, furent le trait qui les caractérisa. L'histoire nous peint les rois de Macédoine changeant de parti selon les temps et les circonstances ;* endormant leurs voisins par des traités et envahissant leur pays le moment d'après.

A l'époque dont nous retraçons l'histoire, les mœurs, la religion, les usages des Macédoniens ressembloient à ceux du reste des Grecs. Seulement plus reculés que ces derniers vers la barbarie, et par conséquent moins près de la corruption, ils n'avoient produit aucun philosophe dont le nom mérite d'être rapporté.

Que la chûte d'Hippias à Athènes eût des conséquences sérieuses pour la Macédoine, c'est ce dont on ne sauroit douter. Le politique Alexandre, profitant des calamités des temps, sut se ménager adroitement entre les Perses et les Grecs ; et

* Amyntas, qui eut la bassesse de livrer ses femmes aux députés de Darius, permit à son fils Alexandre de faire égorger ces mêmes députés ; et ce même Alexandre eut l'adresse de se conserver, malgré cet outrage, dans les bonnes grâces de Xerxès, successeur de Darius.

tandis qu'ils se déchiroient mutuellement, il recevoit l'or de Xerxès, et protestoit amitié à ses ennemis. Maintenant ainsi son pays tranquille, il l'enrichissoit de la dépouille de tous les partis, et durant que ceux-ci s'épuisoient dans une guerre funeste, il jetta les fondemens de la grandeur future d'Alexandre. Destinée incompréhensible! Xerxès fuit à Salamine devant le génie de la liberté; et son or resté dans un petit coin de la Grèce, va anéantir cette même liberté, et renverser l'empire des Cyrus!

CHAPITRE XXXVIII.

Iles de la Grèce. L'Ionie.

ENTRE les côtes de l'Europe et de l'Asie se trouvent une multitude d'îles, qui, au temps dont nous parlons, avoient reçu leurs habitans des différens peuples de la Grèce. Je n'entreprendrai point de les décrire, puisqu'elles forment ellesmêmes partie de l'empire des Grecs, et sont, conséquemment, comprises dans ce que je dis de la révolution générale de ces derniers.

Cependant il est nécessaire de faire quelques remarques, sur les différences morales et politiques qui pouvoient se trouver entre ces insulaires, et leurs compatriotes sur les deux continens d'Europe et d'Asie, au moment de l'invasion des Perses.

La Crete étoit la plus considérable, comme la plus renommée, de toutes ces îles. On sait que Lycurgue y avoit calqué ses institutions sur celles

de Minos; mais les loix de ce monarque, par diverses causes de décadence, étoient tombées en désuétude. Une démocratie turbulente avoit pris la place du gouvernement royal-mixte, et les Crétois passoient, au temps de l'expédition de Xerxès, pour le peuple le plus faux et le plus injuste de la Grèce. Ils refusèrent de sécourir les Athéniens contre les Mèdes.

Les autres îles, tour-à-tour soumises à de petits tyrans, ou plongées dans la démocratie, flottoient dans un état perpétuel de troubles. Rhodes se distinguoit par son commerce, Lesbos par sa corruption, Samos par ses richesses. Quelques-unes joignirent les Perses;* d'autres furent subjuguées;† un petit nombre adhéra au parti de la liberté.‡ Enfin, on peut regarder les insulaires de la Grèce, comme tenant le milieu entre la vertu de Sparte et d'Athènes, et les vices des villes Ioniennes; et formant la demi-teinte par où l'on passoit des bonnes mœurs des Lacédémoniens, à la corruption des Grecs Asiatiques.

Quant à ces derniers, nous verrons bientôt comment ils devinrent les causes de la guerre Médique. En ne les considérant ici que du côté moral, la vertu n'étoit plus parmi les peuples de l'Ionie; voluptueux, riches, énervés par les délices du

* Cypre, Paros, Andros, &c.

† Eubée.

‡ Salamine, Egines; celle-ci s'étoit d'abord déclarée pour les Perses, sous le règne de Darius; elle retourna ensuite à la cause de la patrie.

climat, on les eût pris pour ces esclaves que Xerxès traînoit à sa suite, si leur langage n'avoit décélé leur origine.

CHAPITRE XXXIX.

Tyr. La Hollande.

AINSI, après avoir fait le tour de l'Europe, nous rentrons enfin en Asie. Avant de décrire les grandes scènes que la Perse va nous offrir, il ne nous reste plus qu'à dire un mot d'une puissance maritime, qui, bien que soumise à l'empire de Cyrus, a joué un rôle trop fameux dans l'antiquité, pour ne pas mériter un article séparé dans cet ouvrage.

En quittant les villes de l'Ionie et s'avançant le long des côtes de l'Asie Mineure vers le Nord, on trouve Tyr, cité célèbre dans tout l'Orient par son commerce et ses richesses.

Hypsuranius, dans les siècles les plus reculés, avoit jetté les fondemens de cette capitale de la Phœnicie.* Elle se trouva déterminée vers le commerce par la même position qui y entraîne ordinairement les peuples: l'âpreté de son sol. Rarement les pays très-favorisés de la nature ont eu le génie mercantile.†

---

* Si je ne suis pas ici l'opinion commune, qui fait de Tyr une colonie de Sidon, c'est qu'il me paroît qu'on doit plutôt en croire un historien Phœnicien, que des auteurs étrangers.—*Voy. Just. lib.* 18, *cap.* 3.

† Il faut en excepter Carthage chez les anciens, et Florence chez les modernes.

Bientôt ce village formé, comme les premières cités de la Hollande, de méchantes hutes de pêcheurs couvertes de roseaux, devint une métropole superbe. Ses vaisseaux alloient lui chercher le produit crû des terres plus fécondes, et ses industrieux habitans le convertissoient, par leurs manufactures, aux voluptés, ou aux nécessités de la vie. Le Batavia des Phœniciens étoit la Bétique, d'où l'or couloit dans leurs Etats. Ils recevoient de l'Egypte le lin, le bled et les richesses de l'Inde et de l'Arabie ;* les côtes Occidentales de l'Europe leur fournissoient l'étain, le fer et le plomb. Ils achetoient aux marchés d'Athènes l'huile, le bois de construction et les bales de livres ; à ceux de Corinthe les vases, les ouvrages en bronze. Les îles de la mer Egée leur donnoient les vins et les fruits ; la Sicile le fromage ; la Phrygie, les tapis ; le Pont-Euxin, les esclaves, le miel, la cire, les cuirs ; la Thrace et la Macédoine, les bois et le poisson sec. Ces marchands avides reportoient ensuite ces denrées chez les différens peuples ; et Tyr, ainsi qu'Amsterdam, étoit devenu l'entrepôt général des nations.

La constitution de la Phœnicie paroît avoir été monarchique ;† mais il est probable que l'oligarchie

---

* Les Tyriens faisoient eux-mêmes le commerce de l'Inde, s'étant emparé de plusieurs ports dans le golfe Arabique. Delà les marchandises étoient portées par terre à Rhinocolure sur la Méditerranée, et frétées de nouveau pour Tyr.—*Robertson's Disqui. on the Anc. Ind. Sect.* 1. *pag.* 9.

† Nous trouvons des princes de Tyr et de Sidon dans l'histoire. Les écritures sont notre guide à ce sujet. Mais les

dominoit dans le gouvernement. La richesse des Tyriens, que les écritures comparent aux princes de la terre, donne lieu à cette conjecture.

Dans les contrées où les hommes s'occupent exclusivement du commerce, les belles lettres sont ordinairement négligées ; l'esprit mercantile rétrécit l'âme ; le commis qui sait tenir un livre de compte, ouvre rarement celui du philosophe. Cependant la Phœnicie fournit quelques noms célèbres. On y trouve Moschus et Sanchoniathon. Le premier est l'auteur du systême des atômes, qui, d'abord reçu par Pythagore, fut ensuite adopté et étendu par Epicure. Le second écrivit l'histoire de Phœnicie, de laquelle je vais extraire quelques passages.

Et alors Hypsuranius habita à Tyr, et il inventa la manière de bâtir des hutes de roseaux. Et une grande inimitié s'éleva entre lui et son frère Usous, qui le premier avoit couvert sa nudité de la peau des bêtes sauvages. Et une violente tempête de vent et de pluie ayant frotté les branches les unes contre les autres, elles s'enflammèrent. Et la forêt fut consumée à Tyr. Et Usous prenant un arbre, après en avoir rompu les branches, fut le premier assez hardi pour s'aventurer sur les flots..............

....

Ils engendrèrent Agrus (un champ) et Agrotes (laboureur). La statue de celui-ci étoit particulièrement honorée ; une ou plusieurs couples de bœufs promenoient son temple par toute la Phœnicie. Et il est nommé dans les livres le plus grand des dieux.

Indépendamment des origines curieuses de la

---

anciens entendoient les mots princes et rois si différemment des peuples modernes, qu'il ne faut pas se hâter d'en conclure la forme d'un gouvernement.

navigation et de l'agriculture que l'on trouve dans ce passage, la simplicité antique du récit, si bien en harmonie avec les mœurs qu'il rappelle, a quelque chose d'aimable. La Hollande se glorifie d'avoir produit Erasme, Grotius et une foule de savans, connus par leurs recherches laborieuses.

La Phœnicie avoit éprouvé de grandes révolutions. De même que la Hollande, elle eût à soutenir des guerres mémorables, et les différens siéges de sa capitale, reportent à la mémoire ceux de Harlem et d'Anvers* au temps de Philippe second. Vers le milieu du 6ème siècle avant notre ère Tyr, après une résistance de 13 années fut prise et détruite de fond en comble par un roi d'Assyrie. Les habitans échappés à la ruine de leur patrie, bâtirent une nouvelle Tyr sur une île non loin du continent où la première avoit fleuri. Cette cité passa tour-à-tour sous le joug des Mèdes et des Perses,† et resta débile et obscure jusqu'au temps de Darius qui la rétablit dans ses anciens privilèges. Ce fut durant cette période de calamités, que Carthage s'éleva sur ses débris.

A l'époque de la guerre Médique, la Phœnicie

* Bentivoglio a raconté au long, avec toute son afféterie ordinaire, les travaux de ces deux sièges. Le premier fut levé miraculeusement, les Hollandois ayant envahi le camp des Espagnols en bateau, à la marée de l'équinoxe d'automne. Le second passa pour le chef-d'œuvre du grand Farnese ; il ressembla en quelque sorte à celui de Tyr par Alexandre. Anvers fut prise par la jettée d'une digue.

† Elle suivit les révolutions des royaumes d'Orient auxquels elle étoit désormais sujette.

fut contrainte par ses maîtres à entrer dans la ligue générale contre la Grèce. Sans opinion à elle, elle prêta ses vaisseaux au grand Roi,* comme elle les auroit joints aux républiques, si celles ci eussent été d'abord les plus fortes. Vaincue à la bataille de Salamine,† le commerce ferma bientôt cette plaie, et l'influence immédiate de la révolution Grecque se borna, pour les Tyriens, à ce malheur passager, quoiqu'elle s'étendît sur eux par la suite, et que Tyr tombât, comme le reste de l'Orient, devant Alexandre. Les froids négocians continuèrent à importer et exporter de pays en pays le superflu des nations, sans s'embarrasser des vains systêmes qui tourmentoient ces peuples. Tout leur génie étoit dans leurs balles d'étoffes; et on les voyoit, comme les Bataves, colporter les livres des beaux esprits des temps, sans en avoir jamais ouvert un seul. Peut-être aussi l'habitant de Tyr trafiquoit-il de ses principes politiques; car dans les temps de révolutions, les opinions sont les seules marchandises dont on trouve la défaite.

CHAPITRE XL.

La Perse, et l'Allemagne.

NOUS montons enfin sur le grand théâtre. Après avoir considéré en détail les divers Etats,

* Ce furent les Phœniciens et les Egyptiens qui construisirent le pont de bateaux, sur lequel Xerxès passa son armée.

† Les galères Phœniciennes formoient l'aîle gauche de l'es-

par rapport à l'établissement des républiques en Grèce; et réciproquement, cet établissement par rapport à ces divers Etats, nous allons maintenant contempler tous ces peuples se mouvant en masse, sous l'influence générale de cette même révolution et ne faisant plus qu'un seul corps. Nous allons les voir se lever ensemble, pour renverser des principes et un gouvernement qu'ils ne feront que consolider; et les efforts de ces alliés viendront, mal dirigés, tièdes et partiels, se perdre contre une communauté peu nombreuse, mais unie; peu riche, mais libre.

Je passe sous silence les Æthiopiens, les Juifs, les Chaldéens, les Indiens, quoiqu'à l'époque de la révolution Grecque, ils eussent déjà fait des progrès considérables dans les sciences. La somme de leur philosophie et de leurs lumières se réduisoit généralement à la foi dans un Etre-Suprême, à la connoissance des astres et des secrets de la nature. Ils étoient, comme le reste du monde Oriental, gouvernés par des rois et des sectes de prêtres, qui, de même que leurs frères d'Egypte, se conduisoient d'après le systême de mystère, afin de dompter les peuples, par l'ignorance, au joug de la tyrannie civile et religieuse. En Æthiopie, les membres de cette caste sacrée, portoient le nom de Gymnosophistes; en Judée, celui de Lévites; dans la Chaldée, celui de Prê-

---

cadre Persanne à la bataille de Salamine. Elles avoient en tête les Athéniens, et étoient commandées par un frère de Xerxès. Elles combattirent avec beaucoup de valeur.

tres ; en Arabie, celui de Zabiens ; aux Indes, celui de Brachmanes.* Chaque pays comptoit aussi ses grands hommes : les Æthiopiens reconnoissoient Atlas ; les Arabes, Lokman ; le Juifs, Moïse ; les Chaldées, Zoroastre ! l'Inde Buddas.† Les uns avoient écrit de la nature, les autres de l'histoire, plusieurs de la morale. De tous ces ouvrages, les fables de Lokman et l'histoire de Moïse, sont les seuls qui nous soient parvenus. Les livres qu'on attribue à Zoroastre ‡ ne sont pas originaux.

La plupart de ces différentes contrées, étant ou soumises à la cour de Suze, ou ignorées des Grecs, ils seroit inutile de nous y arrêter : revenons aux vastes Etats de Cyrus.

L'empire des Perses et des Mèdes, au moment de la chûte d'Hippias, s'étendoit depuis le fleuve Indus, à l'Est, jusqu'à la Méditerranée à l'Occident, et depuis les frontières de l'Æthiopie et de Carthage, au Midi, jusqu'à celles des Scythes au Nord ; comprenant un espace de 40 degrés en latitude et de plus de 16 en longitude.§

Formé par degrés des débris de plusieurs Etats,

* Aussi Gymnosophistes.

† Ce que nous savons de Buddas est très-incertain. Les partisans de l'ancienne religion, au moment de l'établissement du Christianisme, opposoient Buddas à Jésus Christ, disant que le premier avoit aussi été tiré du sein d'une vierge.

‡ Zoroastre l'ancien ou le Chaldéen.

§ 800 lieues en latitude, et 300 en longitude, estimant les degrés de longitude à environ 18 lieues, les uns dans les autres, sous ces parallèles.

peu d'années s'étoient écoulées depuis que cet énorme colosse pesoit sur la terre. L'empire des Assyriens, qui en composoit d'abord la plus grande partie, fut conquis par les Mèdes vers le sixième siècle avant notre ère. Le célèbre Cyrus, ayant réuni sur sa tête les couronnes de Perse et de Médie, renversa le trône de Lydie, qui florissoit sous Crésus dans l'Asie-Mineure, vers le règne de Pisistrate à Athènes. Cambyse, successeur de Cyrus, ajouta l'Egypte à ses possessions; et Darius, fils d'Hystaspes, sous lequel commence la guerre mémorable des Perses et des Grecs, réunit à ses immenses domaines quelques régions de la Thrace et des Indes.

Principem dat Deus, maxime qui couduisit Charles I. à l'échafaud, formoit tout le droit politique de la Perse. Delà nous pouvons concevoir le gouvernement.

Cependant l'autorité du grand-roi n'étoit pas aussi absolue que celle des sultans de Constantinople de nos jours; il la partageoit avec un conseil qui composoit une partie du souverain.

Au civil les loix étoient pures, et la justice scrupuleusement administrée par des juges tirés de la classe des vieillards. Dans les cas graves, la cause étoit portée devant le roi.

Au criminel la procédure se faisoit publiquement. On confrontoit l'accusateur à l'accusé, et celui-ci obtenoit tous les moyens de défense qu'il pouvoit croire favorables à son innocence, ou à l'excuse de son crime. Cette admirable coutume,

que nous retrouvons en Angleterre, étoit remplacée en France par l'exécrable loi des interrogations secrètes.

Au moment de l'abolition de la monarchie en Grèce, la société avoit peut-être fait plus de progrès en Perse vers la civilisation, qu'en aucune autre partie du globe. Un cours régulier d'administration mouvoit en harmonie tous les ressorts de l'empire. Les provinces se gouvernoient par des Satrapes ou commandans délégués de la couronne. Les armées et les finances étoient réduites en systême ;* et, ce qui n'existoit alors chez aucun peuple, des postes, établies par Cyrus sur le principe de ceux des nations modernes, lioient les membres épars de ce vaste corps. Cet institut, après la découverte de l'imprimerie, tient le second rang parmi les inventions qui ont changé, pour ainsi dire, la race humaine ; et il n'entre pas pour peu dans les causes de l'influence rapide que la révolution Grecque eut sur la Perse. Il ne faudroit que l'usage des couriers employés aux relations communes de la vie, pour renverser tous les trônes d'Orient d'aujourd'hui. Chez les Mèdes ils étoient réservés aux affaires d'Etat.

Les Perses différoient en religion du reste de la

* Le revenu en argent se montoit à-peu-près à 90 millions, monnoie de France, en le reconnoissant en talens Euboïques. Les provinces fournissoient la maison du roi et les armées en nature. Quant aux armées elles étoient composées comme les nôtres, de troupes régulières, en garnison dans les provinces, et de milice, obligée de marcher au premier ordre.

terre alors connue. Ils adoroient l'astre dont la flamme productive semble l'âme de l'Univers. Ils n'avoient ni les solemnités de la Grèce; ni des monumens élevés à leurs dieux.* Le désert étoit leur temple, une montagne leur autel, et la pompe de leurs sacrifices le soleil levant suspendu aux portes de l'Est, et jettant un premier regard sur les forêts, les cataractes et les vallées.†

A l'époque de la chûte de la royauté en France, l'Allemagne, de même que la Perse d'autrefois, présentoit un corps composé de diverses parties réunies sous un chef commun. Bien que Léopold n'eût pas de droit le même pouvoir sur les Cercles que Darius sur les Satrapies, il l'avoit néanmoins de fait. Le même abus prévaloit à l'égard de la dignité suprême. L'empire Germanique, quoique électif, pouvant être regardé comme héréditaire.

Le système militaire de Joseph II jouissoit parmi nous de la même réputation que celui de Cyrus chez les anciens. Ces deux princes firent consister leurs principales forces en cavalerie, mais le second mettoit la sûreté de ses Etats dans les places fortifiées; le premier crut devoir les détruire.

---

* Ceci n'est vrai que de la religion primitive des Perses. Par la suite ils eurent des temples.

† Il est probable que le nom de Mithra sous lequel les Perses adoroient le soleil, étoit dans l'origine, celui de quelque héros. On le trouve représenté sur d'anciens monumens monté sur un taureau, armé d'une épée, la thiare en tête. Quelques-uns de ces attributs conviennent à l'Apollon des Grecs.

Les Anabaptistes, les Herrnhüter, les Protestans, les Catholiques, se partageoient les opinions religieuses du moderne empire d'Occident, de même que les adorateurs de Mithra,* de Jéhova,† de Jupiter,‡ de Brahma,‖ d'Appis,§ occupoient l'antique puissance Orientale.

Le régime féodal écrasoit le laboureur Germanique, à-peu-près de la même manière que l'esclavage Persan abattoit le sujet du grand roi. Cependant une différence considérable se fait sentir entre ces hommes malheureux. Elle consiste dans les mœurs. Celles dn premier son justes et pures, par la grande raison de sont indigence. Il ne faut pas en conclure que l'Allemagne manque de lumières. J'ai trouvé plus d'instruction, de bon sens chez les paysans de cette contrée¶ que

* Les Perses.

† Les Juifs.

‡ Les Ioniens.

‖ Les peuples de l'Indus.

§ Les Egyptiens.

¶ En entrant, il y a quelques années, dans un mauvais cabaret, sur la route de Mayence à Frankfort, j'apperçus un vieux paysan en guêtres, un bonnet sur la tête et un chapeau par dessus son bonnet, tenant un bâton sous son bras, et déliant le cordon d'une bourse de cuir, pleine d'or, dont il payoit son écot. Je lui marquai mon étonnement qu'il osât voyager avec une somme assez considérable par des chemins remplis de Tyroliens et de Pandours : c'est l'argent de mes bestiaux et de mes meubles, dit-il, et je vais en Souabe avec ma femme et mes enfans. J'ai vu la guerre : au moins les pauvres laboureurs étoient épargnés, mais ceci n'est pas une guerre, c'est un brigandage ; amis, ennemis, tous nous pillent.—Le paysan appercevant l'ancienne uni-

chez toute autre nation Européenne, sans en excepter l'Angleterre où le peuple est plein de préjugés. Une des principales causes qui sert à maintenir la morale parmi les Allemands, vient de la vertu de leur clergé. J'en parlerai ailleurs.

Les jardins suspendus de Babylone, les vastes palais des rois, décorés de peintures et de statues, attestent le règne des beaux arts dans l'empire de Cyrus. Ses immenses Etats, formés de mille peuples divers, devoient fournir une mine inépuisable de poèsie, différente dans ses coloris, selon les mœurs et la nature dont elle réfléchissoit les teintes. Efféminée dans l'Ionie, superbe dans la pourpre du Mède, simple et agreste sur les montagnes de la Perse, voluptueuse dans les Indes, elle chantoit avec l'Arabe le patriarche au milieu de ses troupeaux et de sa famille, assis sous le palmier du désert.

Je vais faire connoître aux lecteurs quelques morçeaux précieux de littérature Orientale. Je les tire du Sanscrit,* dont j'ai eu déjà occàsion

forme de l'infanterie Françoise sous ma redingotte, ajouta, monsieur, excusez. Vous vous trompez, mon ami, repris-je, j'étois du métier, mais je n'en suis plus. Je ne suis rien qu'un malheureux réfugié comme vous.—Tant pis, fut sa seule réponse. Alors retroussant sous son chapeau quelques cheveux blancs qui passoient sous son bonnet, prenant d'une main son bâton, et de l'autre un verre à moitié vuide de vin du Rhin, il me dit, mon officier, Dieu vous bénisse. Il partit après. Je ne sais pourquoi le *tant pis* et le *Dieu vous bénisse* de ce bon homme, me sont restés dans la mémoire.

* Une note sur le Sanscrit peut faire plaisir à plusieurs lecteurs. Le Hanscrit, mieux le Sanscrit, est, comme on le sait, la

de parler plusieurs fois. J'y suis d'ailleurs autorisé, puisque l'empire Persan s'étendoit sur une partie considérable des Indes.

la langue sacrée dans laquelle les livres des Brahmins sont écrits; langue qui n'est plus connue que d'eux seuls. Cette langue étoit autrefois si universelle dans l'Orient que, selon M. Halhed, le premier Anglois qui soit parvenu à l'entendre, on la parloit depuis le golfe Persique jusqu'aux mers de la Chine. Les preuves qu'il en apporte sont tirées des inscriptions des différens coins de ces pays,† et de la ressemblance entre les noms collectifs et les noms de nombre des langues vulgaires de ces contrées, et les noms collectifs et les noms de nombre du Sanscrit; il étend même ceci au Grec et au Latin.‡ Le Sanscrit n'étoit parlé que dans les rangs élevés de la société; il y avoit deux langues vulgaires pour le peuple. Cette singularité est mise hors de doute par les drames écrits dans ces trois dialectes. Les différens ouvrages traduits du Sanscrit en Anglois sont: le *Mahabarat* et *Sacontala* dont je cite des passages, *Heeto-Pades* ou l'ouvrage original, d'où sont empruntées les fables d'Esope et de Pilpay; les *Cinq-Diamans*, ou les Stances de cinq poëtes; une ode traduite

† *Ceci n'est pas une raison probante, car l'alphabet Sanscrit peut être gravé sur des monnoies Persannes, Indiennes, etc. sans qu'il en résulte qu'on parlât la même langue dans ces divers pays. On sait qu'actuellement les Chinois et les Tartares s'entendent en s'écrivant, quoique leurs idiômes soient aussi différens l'un et l'autre, que le Turc l'est du François. Les lettres Chinoises ne sont que des caractères généraux, comme les chiffres Arabes. Elles sont les signes de certaines idées, et chacun les traduit ensuite dans sa laugue.*

‡ *Je suis assez tenté de croire qu'il y a eu autrefois une langue universelle La ressemblance des anciens caractères Grecs et Romains, avec les caractères Arabes; les étimologies multipliées entre le Sanscrit, les langues Orientales, le Grec, le Latin, le Celte, les Dialectes de la mer du Sud et de l'Amérique, et beaucoup d'autres raisons qui ne sont pas de mon sujet, semblent venir à l'appui de cette conjecture.*

Le premier fragment est extrait du Mahabarat, poème Epique, d'environ quatre cent mille vers, composé par le Brachmane Kreeshna Dioypayen Veïas, trois mille ans avant notre ère. Il est tiré de l'épisode appellée Baghvat-Geeta.*

Le sujet de cet ancien monument du génie Indien, est une guerre civile entre deux branches de la maison royale de Bhaurat.

Les deux armées rangées en bataille, se disposent à en venir aux mains, lorsque le dieu Kreeshna qui accompagne Arjoon, l'un des deux rois, comme Minerve Télémaque, invite son élève à faire avancer son char entre les combattans. Arjoon regarde ; il n'apperçoit de part et d'autre que des pères, des fils, des frères, des amis prêts à s'égorger ; saisi de pitié et de douleur, il s'écrie :

---

duite de *Wulli*; et une partie du *Shaster*. Outre ces ouvrages d'agrément, le Sanscrit en a fourni plusieurs de sciences. Entre autre, le fameux *Surya-Siddhànta*. Ce sont des tables astronomiques de la plus haute antiquité, et calculées sur des théorêmes de trignométrie d'une vérité rigoureuse. La chronologie des Indiens se divisoit en quatre âges : 1°. Le Suttee Jogue, ou l'âge de pureté. Sa durée fut de trois millions deux cents mille ans. Les hommes vivoient cent mille ans.

2°. Le Tirtah Jogue (le tiers du monde corrompu). Sa période fut de deux millions quatre cents mille ans. La vie de l'homme étoit de dix mille ans.

3°. Le Davapar Jogue (la moitié de la race humaine vicieuse) dura un million seize cents mille ans. L'homme ne vécut plus que mille ans.

4°. Le Colle Jogue (tous les hommes dépravés) est l'âge actuel, qui durera quatre cents mille ans, dont cinq mille sont déjà écoulés. *Voyez Robertson's Historical Disquisition.*

* Traduit en Anglois par le Dr. Wilkins en 1785.

O Kreeshna ! en voyant ainsi mes amis impatiens du signal de la bataille, mes membres m'abandonnent, mon teint pâlit, le poil de ma chair se hérisse, tout mon corps tremble d'horreur, Gandew même, mon arc, échappe à ma main, et ma peau collée à mes os se dessèche. Lorsque j'aurai donné la mort à ces chers parens demanderai je encore le bonheur ? Je n'ambitionne point la victoire, O Kreeshna ! Qu'ai-je besoin de plaisir ou de puissance ! Qu'importent les empires, les joies, la vie même, lorsque ceux-là ne seront plus ; ceux-là qui donnoient seuls quelque prix à ces empires, ces joies, cette vie. Pères, ancêtres, fils, petits-fils, oncles, neveux, cousins, parens et amis ! vous voudriez ma mort et cependant je ne souhaite pas la vôtre. Non ! pas même pour l'empire des trois régions de l'Univers, encore bien moins pour cette petite terre.

La simplicité et le pathétique de ce fragment sont d'une beauté vraie ; on s'étonne surtout de n'y point trouver cette imagination déréglée, ce luxe de coloris, caractère dominant de la poèsie Orientale. Tout y est dans de ton d'Homère. Mais après cet apostrophe d'Arjoon, Kreeshna, pour lui prouver qu'il doit combattre, s'étend sur les devoirs d'un prince, s'engage avec son élève dans une longue controverse théologique et morale. Ici le mauvais goût et le prêtre se décèlent. Nous choisirons pour Pendant à l'épique Indien, l'épique de la Germanie. La muse Allemande, nourrie de la méditation des Ecritures, a souvent toute sa majesté, toute la simple magnificence Hébraïque ; et l'on retrouve dans les froides régions de l'empire d'Allemagne, l'enthousiasme et la chaleur du génie des poètes d'Israël.

Klopstock, dans son poème immortel, a peint la conjuration de l'enfer contre le Messie. Le

sacrifice est prêt à s'accomplir; les prêtres triomphent et le fils de l'Homme est condamné. Suivi de sa mère, de ses disciples, des gardes Romaines et de toute la Judée, il s'avance, chargé de sa croix, au lieu du supplice: il arrive sur Golgotha. Alors Eloa envoyé par l'Eternel, distribue les anges de la terre autour de la montagne. Les uns s'assemblent sur des nuages, les autres planent dans les airs.

Gabriel va chercher les âmes des Patriarches, et les place sur la montagne des Oliviers, pour être témoins du grand sacrifice; Uriel en même temps amène toutes celles des races à naître. Le globe immense qu'elles habitoient reçoit l'ordre de voler vers le soleil et d'intercepter sa lumière. Satan, et tout l'enfer caché dans la Mer-Morte sous les ruines de Gomorre, contemple la rédemption. Les innombrables esprits célestes qui peuplent les étoiles et les soleils, ceux qui environnent Jehova ont l'œil attaché sur le Sauveur, et le Saint des Saints, retiré dans sa profondeur incompréhensible, compte les heures du grand mystère; alors

Les bourreaux s'approchent de Jésus. Dans ce moment tous les mondes, avec un bruit qui retentissoit au loin, parvinrent au point de leur course, d'où ils devoient annoncer la réconciliation. Ils s'arrêtent: insensiblement le mouvement des pôles se ralentit, et cessa tout-à-coup. Un vaste silence régnoit dans toute l'étendue de la création. La marche de tous les globes suspendue, annonçoit dans les cieux les heures du sacrifice.... Les anges interdits étoient attentifs à ce qui alloit se passer. Jéhova jetta un coup-d'œil sur la terre, la vit prête à s'abymer et la retint Jéhova, le Dieu Jéhova! avoit ses regards fixés sur Jésus

Christ....et les bourreaux le crucifièrent !.....A ce spectacle terrible, les anges et les patriarches restoient dans un morne silence. Le calme effrayant, qui régnoit dans toute la nature, étoit l'image de la mort. On auroit dit qu'elle venoit d'en détruire tous les habitans, et que rien d'animé n'existoit plus dans aucun monde......

Bientôt l'obscurité couvrit la terre, où régnoit un profond silence, et ce silence morne augmentoit avec les ténèbres et l'inquiétude. Les oiseaux, devenus muets, s'envolèrent au fond des forêts ; les animaux cherchèrent un asyle dans les cavernes et les fentes des rochers ; la nature entière étoit ensevelie dans un calme sinistre. Les hommes respirant avec peine un air qui n'avoit plus de ressort, levoient les yeux vers le ciel où ils cherchoient envain la lumière ; l'obscurité augmentoit de plus en plus ; elle devint universelle et effrayante, lorsque l'astre * eut entièrement occupé le disque du soleil ; toutes les plaines et la terre furent enveloppées dans les horreurs d'une nuit épouvantable......

Les couleurs de la vie reparurent sur le front du Messie, mais elles s'éteignirent rapidement et ne revinrent plus. Ses joues livides se flétrirent davantage, et sa tête, succombant sous le poids du jugement du monde, se pancha sur sa poitrine. Il fit des efforts pour la relever vers le ciel, mais elle tomba de nouveau. Les nuages suspendus s'étendirent au tour de Golgotha, d'une manière lente et pleine d'horreur, comme les voûtes funèbres des tombeaux, sur les cadavres que la pourriture dévore. Un nuage plus noir que les autres s'arrêta au haut de la croix. Le silence, le calme affreux de la mort sembloit distiller de son sein. Les immortels en frissonnèrent. Un bruit inattendu, et qui n'avoit été précédé d'aucun autre bruit, sortit tout-à-coup des entrailles de la terre : les ossemens des morts en tremblèrent, et le temple en fut ébranlé jusqu'au faîte.

Cependant le silence étoit rétabli sur la terre, et les hommes vivans, les morts, et ceux qui devoient naître, avoient les regards fixés sur le Rédempteur. En proie à toutes les douleurs, Eve regardoit son fils qui succomboit insensiblement sous une mort

* L'astre occupé par les âmes à naître dont j'ai parlé.

lente et pénible. Ses yeux ne s'arrachoient de ce triste spectacle que pour se porter sur une mortelle qui se tenoit chancelante aux pieds de la croix, la tête panchée, le visage pâle, et dans un silence semblable au silence de la mort. Ses yeux ne pouvoient verser de larmes : elle étoit sans mouvement.... " Ah ! dit en elle-même la mère du genre humain, c'est la mère du plus grand des hommes ; l'excès de sa douleur ne l'annonce que trop. Oui, c'est l'auguste Marie ; elle éprouve dans ce moment ce que je sentis moi-même, lorsque je vis Abel, auprès de l'autel, nageant dans les flots de son sang. Oui, c'est la mère du Sauveur expirant." Elle fut tirée de ces pensées par l'arrivée de deux anges de la mort, qui venoient du côté de l'Orient. Ils planoient dans les airs d'un vol mesuré et majestueux, et gardoient un profond silence. Leurs vêtemens étoient plus sombres que la nuit, leurs yeux plus étincelans que la flamme, leur air annonçoit la destruction. Ils s'avancèrent lentement vers la colline de la croix, où le Juge suprême les avoit envoyés ; les âmes des patriarches, épouvantées, tombèrent sur la poussière de la terre, et sentirent l'impression de la mort et les horreurs du tombeau, autant que peuvent les sentir des substances indestructibles. Les deux génies redoutables, parvenus à la croix, contemplent le mourant, prennent leur vol, l'un à droite et l'autre à gauche ; et d'un air morne et présageant la mort, ils volent sept fois autour de la croix. Deux aîles couvroient leurs pieds, deux aîles tremblantes couvroient leur face, et deux autres les soutenoient dans les airs, dont l'agitation produisoit un mugissement semblable aux accents lamentables de la mort. C'est ce bruit qui tonne aux oreilles d'un ami de l'humanité, lorsque des milliers de morts et de mourans nagent dans leur sang sur le champ de bataille, et qu'il fuit, en détournant les yeux. Les terreurs de Dieu étoient répandues sur les aîles des deux anges, et retentissoient vers la terre ; ils voloient pour la septième fois, lorsque le Sauveur accablé releva sa tête appesantie, et vit ces ministres de la mort. Il tourne ses yeux obscurcis vers le ciel, et s'écria d'une voix qu'il tira du fond de ses entrailles, et qui ne put se faire entendre : " Cessez d'effrayer le Fils de l'Homme ; je vous reconnois au bruit de vos aîles....il m'annonce la mort....Cesse, Juge des mondes....cesse...." En disant ces mots, son sang sortit à

gros bouillons.... Alors les anges de la mort tournèrent leur vol bruyant vers le ciel, et laissèrent les spectateurs dans une surprise muette, et des réflexions plus inquiétantes et plus confuses sur ce qui se passoit à leurs yeux.... et Eternel laissoit toujours sur le mystère un voile impénétrable....—*Messie. Chant.* viii.

Les enfers, les cieux, les hommes, les générations écoulées, et les générations à naître, les globes arrêtés dans leurs révolutions, le cours de l'Univers suspendu, la nature couverte d'un voile, un Dieu expirant, quel tableau! Sa sublimité fera excuser la longueur de la citation.

Le second fragment qui me reste à donner du Sanscrit est d'une genre totalement opposé au premier. On a découvert parmi les Indiens une foule de pièces de théâtre écrites dans la langue sacrée, régulières dans leurs marches, et intéressantes dans leurs sujets. S'il étoit possible de douter de la haute civilisation des anciennes Indes, cette particularité seule suffiroit pour la prouver, en même temps qu'elle dépouille les Grecs de l'honneur d'avoir été les inventeurs du genre dramatique.

La scène Indienne non seulement admet le masque et le cothurne, mais elle emprunte encore la houlette. Elle se plaît à représenter les mœurs champêtres, et ne craint point de s'abaisser en peignant les tableaux de la nature. Sacontala, princesse d'une naissance illustre, avoit été élevée par un hermite dans un bocage sacré, où les premières années de sa vie s'étoient écoulées au milieu des soins rustiques et de l'innocence pastorale. Prête à quitter sa retraite chérie pour se rendre à

la cour d'un grand monarque auquel elle étoit promise, les compagnes de sa jeunesse déplorent ainsi leur perte et font des vœux pour le bonheur de Sacontala :

Ecoutez, ô vous, arbres de cette forêt sacrée ! écoutez et pleurez le départ de Sacontala pour le palais de l'époux. Sacontala ! celle qui ne buvoit point l'onde pure avant d'avoir arrosé vos tiges ; celle qui, par tendresse pour vous, ne détacha jamais une seule feuille de votre aimable verdure, quoique ses beaux cheveux en demandassent une guirlande ; celle qui mettoit le plus grand de tous ses plaisirs dans cette saison qui entremêle de fleurs vos rameaux flexibles.

Chœur des Nymphes des bois.

Puissent toutes les prospérités accompagner ses pas ! Puissent des brizes légères disperser, pour ses délices, la poussière odorante des riches fleurs ! Puissent les lacs d'une eau claire et verdoyante sous les feuilles du Lotos, la rafraîchir dans sa marche ! Puissent des branches ombreuses la défendre des rayons brûlans du soleil !

Sacontala sortant du bois et demandant à Cana, l'hermite, la permission de dire adieu à la liane Madhavi *dont les fleurs rouges enflamment le bocage*, après avoir baisé *la plus radieuse de toutes les fleurs* et l'avoir priée de lui *rendre ses embrassemens avec ses bras amoureux*, elle s'écrie :

Ah ! qui tire ainsi les plis de ma robe ?

Cana.

C'est ton fils adoptif, le petit chevreau dont tu as si souvent humecté la bouche avec l'huile balsamique de l'Ingoudi, lorsque les pointes du Cusa l'avoient déchirée. Lui que tu as tant de fois nourri dans ta main des graines de Syamaka. Il ne veut pas quitter les pas de sa bienfaitrice.

Sancontala.

Pourquoi pleures-tu, tendre chevreau ? Je suis forcée d'aban-

donner notre commune demeure. Lorsque tu perdis ta mère, peu de temps après ta naissance, je te pris sous ma garde. Mon père Cana veillera sur toi lorsque je ne serai plus ici. Retourne, pauvre chevreau, retourne, il faut nous séparer. *(Elle pleure.)*

Cana.

Les larmes, mon enfant, conviennent peu à ta situation. Nous nous reverrons; rappelle tes forces. Si la grosse larme se montre sous tes belles paupières, que ton courage la retienne lorsqu'elle cherche à s'échapper. Dans notre passage sur cette terre, où la route tantôt plonge dans la vallée, tantôt gravit la montagne, et où le vrai sentier est difficile à distinguer, tes pas doivent être nécessairement inégaux : mais suis la vertu; elle te montrera le droit chemin.

Si ce dialogue n'est pas dans nos mœurs, du moins il respire le calme et la fraîcheur de l'Idylle. La dernière leçon de Cana, dans le style de l'apologue Oriental, quoique venant inapropos, est pleine d'une aimable philosophie. Le Théocrite des Alpes va nous fournir pour l'Allemagne le parallèle de ce morceau.

Pyrrus, prince de Krissa, et Arates, ami de Pyrrus, ont envoyé, par ordre des dieux, le premier, son fils Evandre, le second, sa fille Alcimne, afin d'être élevés secrètement chez des bergers. L'amour touche le cœur d'Evandre et d'Alcimne, ils s'aiment sans connoître leur rang illustre. Les princes arrivent, révèlent le secret, les amans s'unissent. L'Evandre de Gessner n'est pas son meilleur ouvrage, mais il est curieux à cause de sa ressemblance avec Sacontala. Il y a quelque chose qui ouvre un vaste champ de pensées philosophiques à trouver l'esprit humain reproduisant les mêmes sujets, à cinq mille ans d'intervalle, d'un

bout du globe à l'autre. Lorsque l'auteur de Sacontala florissoit sous le beau ciel de l'Inde, qu'étoit la barbare Helvétie ?

Alcimne a appris sa naissance, elle est entourée de suivantes qui lui parlent des mœurs de la cour. Elle regrette, comme la princesse Indienne, ses bois, ses moutons, sa houlette, et sur-tout ses amours.

La deuxième Suivante.

Permettez-moi de vous dire qu'il faut que vous renonciez aux mœurs de la campagne, pour suivre celles de la cour. Une grande dame doit savoir tenir son rang. Nous avons ordre de ne point vous quitter et de vous donner des leçons.

Alcimne.

J'aime mieux nos mœurs ; elles sont simples, naturelles et s'apprennent toutes seules. Parmi nous on ne voit personne en donner des leçons ; on s'en moqueroit comme de quelqu'un qui voudroit apprendre à un oiseau un autre chant que le sien. Mais dites-moi quelque chose de la manière dont on vit à la ville. Je crains fort de ne pas la trouver de mon goût.

La deuxième Suivante.

Le matin, quand vous vous éveillez, ce qui n'est qu'à midi ; car les dames du grand monde ne s'éveillent pas à l'heure des artisans....

Alcimne.

A midi ! Je n'entendrois donc plus, le matin, le chant des oiseaux ; je ne verrois donc plus le lever du soleil ? cela ne m'accommoderoit pas.

La première Suivante.

Votre beauté ne manquera pas de vous faire beaucoup d'amans. Il faudra vous étudier à plaire à tous, et ne donner à chacun que peu d'espérance.

Alcimne.

Tous nos seigneurs m'ennuieront en me parlant d'amour, parce que je n'aimerai jamais que celui que j'aime déjà.

La deuxième Suivante.

Quoi ! Vous aimez déjà ?

Alcimne.

Oui, sans doute ; je ne rougis pas d'en convenir. J'aime un berger de tout mon cœur, et lui, il m'aime de tout le sien. Il est beau comme le soleil levant, charmant comme le printemps ; le rossignol ne chante peut-être pas si bien que lui.... Oui, mon bien-aimé, tu seras le seul que j'aimerai toujours. Ces arbres verds mourront, le soleil cessera d'éclairer ces belles prairies, avant que ton Alcimne te soit infidèle. Oui, mon bien-aimé, je fais le serment....

La deuxième Suivante.

Ne le faites pas ; votre père ne vous laissera point avilir jusques-là votre illustre naissance.

Alcimne (avec colère).

Que voulez-vous dire ? mon illustre naissance ? Eh quoi ! peut-il y en avoir qui ne soit noble et honorable ? O ! je n'entends rien à toutes vos leçons. Il faut y mettre moins d'esprit et plus de naturel. Non, je ne les comprendrai jamais. Mon père est raisonnable ; j'en suis sûre. Il ne voudra pas que j'abandonne ce que j'aime le mieux au monde, et que j'aime ce que je hais le plus. Je ne vous quitterai qu'à regret, charmantes retraites, ombrages frais, occupations innocentes ; je vous préférerai toujours aux fracas de la ville ; mais il faut que je vous quitte pour suivre un père que je chéris. Il ne sera pas venu me chercher ici pour me rendre malheureuse : oui, je serois malheureuse, plus que je ne puis dire, s'il vouloit me séparer de celui que j'aime plus que moi-même. Oh ! ne me donnez pas ces inquiétudes, mes amies ! N'est-il pas vrai que j'aurois tort de les avoir ?

Evandre, Act 3, *Scène* 5.

Le nom du célèbre Zoroastre * rappelle le fondateur de la philosophie Persanne et celui de l'ordre des Mages. De même que sa morale, ses dogmes étoient sublimes. Il enseignoit l'existence des deux principes, l'un bon, l'autre méchant, qui

* Ce premier Zoroastre est le Zoroastre Chaldéen, dont j'ai déjà parlé. Aristote le place 6000 ans avant la prise de Troye.

se disputoient l'empire de la nature;* la durée du premier embrassoit tous les temps écoulés et à venir. L'existence du second devoit passer avec le monde.

Cet ancien sage fut suivi, vers le temps de Darius, fils d'Hystaspes, d'un autre philosophe du même nom, qui altéra quelque chose à la doctrine de son prédécesseur. Tel que le premier Zoroastre, il admettoit les deux natures, mais il les dérivoit d'un Etre primitif, dont les regards immenses ne tomboient jamais sur la race imperceptible des hommes. Il disoit que ces pouvoirs subordonnés régneroient tour-à-tour sur la terre, chacun durant une période de 6000 années; que le méchant génie seroit à la fin subjugué par le bon: et qu'alors les habitans d'ici-bas, dépouillés de leur enveloppe grossière, sans besoins et dans un parfait état de bonheur, erreroient parmi des bois enchantés comme des ombres légères.

Les écrits du premier Zoroastre ont péri dans la révolution des empires; quelques-uns de ceux du second ont été sauvés. Le plus considérable d'entr'eux est le *Zend*,† qui existe encore parmi les anciens Persans dispersés sur les frontières des Indes. Ce livre sacré se divise en deux parties, l'une traite des cérémonies religieuses, l'autre renferme les préceptes moraux.

---

* Hyde raconte quelque chose de curieux au sujet du méchant pouvoir. Les Persans en écrivoient le nom en lettres inverties, il s'appelloit Arimanius, et le bon, Oromasde.

† Les Mages ont formé un épitome de ce livre sous le nom de Sadder, qu'ils lisent au peuple les jours de fêtes.

Nous possédons en outre les fragmens d'un autre ouvrage du même philosophe, sous le titre des *Oracles de Zoroastre*.*

La théorie des gouvernemens semble aussi avoir été familière aux Sages de la Perse. Quelques auteurs représentent Zoroastre l'ancien, sous les traits d'un législateur, et Hérodote introduit ailleurs les seigneurs Persans, après l'assassinat du Mage, délibérant sur le mode de gouvernement à adopter pour l'empire. Othanès propose la démocratie. "Le tyran," dit-il,—τὰ μὲν γαρ ὕβρι κεκορημένος, ἔρδει πολλὰ καὶ ἀτάσθαλα· τὰ δὲ φθόνῳ—" tantôt gonflé de haine, tantôt d'orgueil, commet des actions horribles." Mégabyze opine à l'oligarchie, et représente les fureurs du peuple. Darius parle en faveur de la royauté et l'emporte.

Les Mages, et les autres prêtres soumis aux Perses, excelloient dans les études de la nature. On peut juger de leurs connoissances en astronomie par une série d'observations de 1903 années, que Callisthène, philosophe Grec attaché à la suite d'Alexandre, trouva à Babylone. N'oublions pas la science mystérieuse, appellée du nom de la secte qui la pratiqua. La Magie prouve deux choses, l'ignorance des peuples de l'Orient, et les malheurs des hommes d'autrefois. On ne cherche à sonder l'avenir, que lorsqu'on souffre au présent.

Il est impossible de supposer que tant de lumières pesassent dans un des bassins de la balance, sans

* Patricius en publia 323 vers à la suite de sa *Nova Philosophia de Universis*, imprimé à Ferrare en 1591.

un contrepoids égal de corruption. Aussi trouvons nous qu'un affreux despotisme s'étendoit sur l'empire de Cyrus; que les Satrapes, devenus autant de petits tyrans dans leurs provinces, écrasoient les peuples prosternés à leurs pieds; et qu'un virus de luxe et de misère dévoroit et grands et petits. Il résulte de ce tableau moral et politique de l'Orient, considéré au moment de l'établissement des républiques en Grèce, qu'il étoit arrivé à ce point de maturité où les révolutions sont inévitables; ou du moins, à ce degré de connoissances et de vices qui rend une nation plus susceptible d'être ébranlée, par la commotion des troubles politiques des Etats qui l'environnent. Favorisée par ces causes internes, l'influence de la révolution républicaine de la Grèce sur la Perse fut directe, prompte et terrible, parce qu'elle se trouva déterminée vers les armes, en conséquence des événemens que je vais décrire.

Remarquons encore que le principal effet de la révolution Françoise sur l'Allemagne, s'est aussi dirigé par la voie militaire. Mais cet empire étant dans une autre position morale que celui de Cyrus, n'a point eu à craindre les mêmes maux. Voulez-vous prédire l'avenir? considérez le passé. C'est une donnée sûre qui ne trompera jamais, si vous partez du principe: les mœurs.

Avant d'entrer dans le détail de la guerre Médique et de la guerre de la révolution, il faut dire un mot de la situation politique de la Perse et de l'Allemagne, vues quelques momens avant ces grandes calamités.

Ce fut sous le règne de Darius, fils d'Hystaspes, qu'éclata la fameuse guerre Médique,* dont nous allons retracer l'histoire. Ce monarque semble avoir réuni dans sa personne les différentes qualités des empereurs d'Allemagne, Joseph et Léopold. Réformateur et guerrier, comme le premier; législateur, comme le second; il eut à combattre à-peu-près la même fortune que celle des deux princes Germaniques.

Le roi des Perses en parvenant à la couronne, opéra une révolution religieuse. Les Mages, jusques alors maîtres de l'opinion, et qui s'étoient même emparé du pouvoir suprême, reçurent de la main de Darius un coup mortel. Non content de les avoir précipités d'un trône usurpé, il les attaqua à la source de leur puissance, et substituant superstition à superstition, le culte des étoiles† à l'ancienne adoration du soleil, il les supplanta adroitement dans le cœur du peuple.

Ce fait, qui, si l'on considère la circonstance

---

* Les Grecs ne comptoient la guerre Médique que depuis l'invasion de Xerxès jusqu'à la défaite de Mardonius à Platée. Moi je comprendrai sous ce nom, toute la période entre la bataille de Marathon sous Darius, et la paix générale sous Artaxerxès. J'avertis que, parlant désormais de la Perse et de l'Allemagne ensemble, pour sauver les longueurs et les tours traînans, j'indiquerai seulement le changement d'un empire à l'autre par ce signe——

† On croit que ce fut le second Zoroastre qui rétablit l'ancien culte du soleil. Or, ce Zoroastre vivoit sous Darius même. Ainsi les innovations de celui-ci n'auroient servi qu'à troubler ses Etats sans avoir obtenu le but qu'il s'étoit proposé.

des troubles de la Grèce, devient extrêmement remarquable, et qui par lui-même est un très-grand événement, a à peine été recueilli des écrivains. Cependant les conséquences durent en être vivement senties. Si la science des hommes demeure en tous temps la même; et qu'il soit permis de raisonner de l'effet des passions, d'après la connoissance de ces passions; on peut hardiment conjecturer que l'insurrection de la Babylonie, peut-être même celle de l'Ionie, par des causes maintenant impossibles à découvrir, provinrent de ces innovations.* Qui sait jusqu'à quel degré elles n'influèrent point sur le sort des armes dans la guerre Médique, et par conséquent sur la destinée des Perses? Ces réformes sacerdotales de Darius et de Joseph dans leurs Etats, presqu'au moment de l'abolition de la monarchie en Grèce et en France, présentent un des rapports les plus intéressans de l'histoire.

Ce dernier prince n'eut pas plutôt touché aux hochets sacrés, que les prêtres alarmant les villes des Pays-Bas, leur persuadèrent qu'on en vouloit à leur liberté, lorsqu'il ne s'agissoit que de quelques

* Il est impossible qu'un ordre religieux de la plus haute antiquité, et qui gouvernoit le peuple à son gré, se laissât massacrer, proscrire, sans mettre en usage toutes les ressources de sa puissance. Et puisque Lucien nous apprend que de son temps les Mages existoient dans tout leur éclat en Perse, il faut en conclure qu'ils obtinrent la victoire sur Darius. D'ailleurs, Pline et Arien parlent des Mages tout puissans sous Xerxès, et de ce prince lui-même, comme d'un grand sectaire du second Zoroastre.

couvens de moines inutiles. La révolte du Brabant a eu des suites les plus funestes. Le peuple, dompté seulement par la force des armes, froid dans la cause de ses maîtres, qu'il regardoit comme ses tyrans, loin d'épouser la querelle des Alliés, a présenté aux François une proie facile. Observons encore la réaction de la justice générale. Le clergé Flammand soulève les Brabançons contre leurs souverains légitimes, pour sauver quelques parties de ses immenses richesses; les républicains arrivent, et s'emparent du tout.

Une guerre malheureuse venoit de désoler la Perse—de ruiner l'Allemagne. Darius, dans son expédition de Scythie, avoit perdu une armée florissante. —Les Etats de Joseph s'étoient épuisés pour seconder son entreprise contre la Porte. Mais ici se trouve une différence locale essentielle. Les troupes Persannes, en se rendant par la Thrace aux bords de l'Ister, se rapprochèrent de la Grèce. —L'armée Autrichienne, en se jettant sur la Turquie, s'éloignoit au contraire des frontières de France. Cette chance de position a décidé en partie du succès de la guerre républicaine. Car, ou les Empereurs se fussent déclarés plutôt contre la République, et l'eussent trouvée moins préparée; ou les François eux-mêmes n'auroient su pénétrer d'abord dans le Brabant. Autres données, autres effets.

Joseph étant mort à Vienne, son frère Léopold, Grand-Duc de Toscane, lui succéda. Celui-ci, accoutumé, dans une position moins élevée, à un

horison peu étendu, ne put saisir l'immensité de la perspective, lorsqu'il eut atteint à de plus hautes régions. La nature l'avoit doué de cette vue microscopique qui distingue les parties de l'infiniment petit, et ne sauroit embrasser les dimensions plus nobles du grand. Il porta cependant avec Darius quelques traits de ressemblance: l'amour de la justice et la connoissance des loix. Mais le prince Persan considéra ses sujets du regard du monarque qui dirige des hommes, et le prince Germanique de l'œil du maître qui surveille un troupeau. L'un possédoit la chaleur et la libéralité du chef qui donne ; l'autre la froideur et l'économie du dépositaire qui compte.*

Tels étoient les monarques et l'état des deux empires, lorsque la révolution républicaine de la Grèce, et celle de la France firent éclater la guerre Médique dans l'ancien monde—la guerre républicaine dans le monde moderne. Nous allons essayer d'en développer les causes.

CHAPITRE XLI.

Guerre Médique—Guerre Républicaine.

LES différentes colonies que les Grecs avoient fondées sur les côtes de l'Asie-Mineure, étoient

---

* Je juge ici d'après le livre des *Institutions Toscanes* de Léopold, imprimé en Italien et que j'ai eu quelque temps entre les mains, en outre sur ce que j'ai appris en Allemagne touchant cet empereur, et dans plusieurs conversations avec des Florentins; enfin par l'histoire générale de l'Europe à cette époque. La justice cependant m'oblige de dire que j'ai trouvé des Allemands grands admirateurs des vertus de Léopold.

tombées peu-à-peu sous la puissance des rois de Lydie. Celle-ci ayant été à son tour renversée par Cyrus, les villes d'Ionie passèrent alors sous le joug de la Perse.*

Elles ne connurent cependant que le nom de l'esclavage. Leurs maîtres leur laissèrent leur ancien gouvernement populaire, et n'exigeoient d'elles qu'un léger tribut: mais les habitans de ces cités, incapables de modération, ne connoissoient pas de plus grand tourment que le repos. Amollis dans le luxe et les voluptés, ils n'avoient conservé de la pureté de leurs mœurs primitives qu'une inquiétude, toujours prête à les plonger dans les malheurs des révolutions, sans qu'ils fussent jamais assez vertueux pour en recueillir les fruits.

Les colonies Grecques-Asiatiques, formoient un corps de républiques qui se gouvernoient par leurs propres loix, sous la protection de la cour de Suze, de même que les Etats fédératifs des Pays-Bas sous la puissance des Empereurs d'Allemagne. Plusieurs fois les premières avoient cherché à se soustraire à la domination de la Perse sans avoir pu y parvenir. Dans la dix-neuvième année du règne de Darius, les peuples de l'Ionie se soulevèrent à la fois. Le motif général de l'insurrection étoit ces plaintes vagues de tyrannie, le grand texte des factieux; et qui ne veut dire autre chose, sinon qu'on a besoin d'expressions figurées, pour éviter d'employer au sens propre, haine, envie,

* Je comprends sous le nom général de l'Ionie, l'Ionie proprement dite, l'Eolide et la Doride.

vengeance et tous ces mots qui composent le vrai dictionnaire des révolutions.

— Le Brabant, autrefois partie du Duché de Bourgogne, étant passé, après plusieurs successions, à la maison d'Autriche, demeura en possession de ses privilèges politiques, formant une espèce de république, soumise à un grand empire.

Le caractère des Flammands, considéré au civil, présentoit encore des analogies frappantes avec celui des Grecs Asiatiques. Indomptables dans leur humeur, les habitans des Pays-Bas tendoient sans cesse à s'insurger, sans autre raison qu'une impossibilité d'être paisibles. La république du brasseur Artavelle, le bannissement de plusieurs de leurs Comtes, les révoltes sous Charles le Téméraire, les grands troubles sous Philippe second, ne prouvent que trop cette vérité. Les innovations de Joseph étoient plus que suffisantes pour soulever un peuple impatient et superstitieux. Dans un instant les Pays-Bas furent en armes ; et l'Empereur Germanique s'apperçut, trop tard, qu'il avoit méconnu le génie des hommes.

Durant que ceci se passoit en Ionie et dans le Brabant, de grandes scènes s'étoient ouvertes en Grèce et en France. Soulevées au nom de la liberté, ces deux contrées avoient chassé leurs princes et changé la forme de leur gouvernement. Dans le moment le plus chaud de cet enthousiasme, les Athéniens voient tout-à-coup arriver les ambassadeurs de l'Ionie révoltée, qui les supplient de secourir leurs concitoyens dans la cause commune

de l'indépendance.—Les députés du Brabant en insurrection font à Paris la même prière à l'assemblée nationale.

L'impétuosité Attique et Françoise auroit bien désiré se précipiter dans la mesure proposée, mais l'heure n'étoit pas venue. On ne comptoit encore que des préparations peu avancées ; un reste de crainte retenoit ; d'ailleurs il étoit impossible, sans renoncer à toute pudeur, de rompre la paix avec la Perse—avec l'Allemagne, dont on n'avoit aucun sujet de plainte. On renvoya donc les députés avec des paroles obligeantes, se contentant de fomenter sous main des troubles auxquels on ne pouvoit encore prendre de part ouverte.*

Le prétexte ne tarda pas à se présenter. Hippias, dernier roi d'Athènes, s'étoit retiré à la cour d'Artapherne, frère de Darius et Satrape de Lydie.—Les princes, frères de Louis XVI. avoient cherché un refuge à la cour de Coblentz. Aussitôt les Athéniens disent que Darius favorise le tyran ; que celui-ci intrigue pour susciter des ennemis à sa patrie. On députe vers Artapherne, on lui signifie qu'il ait à cesser de protéger la cause d'Hippias.—Les François exigent de Léopold qu'il

* On est forcé de concevoir ainsi la chose d'après le récit d'Hérodote, qui se contredit avec les faits qu'il rapporte lui-même. Il représente Aristagore à Athènes, vers le commencement de la seconde année de la révolte de l'Ionie, et ajoute qu'il obtint le but de sa négociation ; et cependent les Athéniens ne joignirent leur flotte aux Grecs Asiatiques que l'année suivante. D'ailleurs, Plutarque, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, et Platon dans le troisième livre des *Loix*, confirment ce que j'avance ici.

défende les rassemblemens d'émigrés dans ses Etats et abandonne les princes fugitifs.—Artapherne répond ouvertement, que si les Athéniens désirent se concilier la faveur du grand roi, il faut qu'ils rétablissent le fils de Pisistrate sur le trône.—L'empereur Germanique semble obéir aux ordres de l'assemblé enationale, en même temps qu'il tient secrètement une conduite opposée.

D'un autre côté, Darius se plaignoit de ce que les Grecs entretenoient la révolte des villes d'Ionie, et s'arrogeoient le droit de se mêler du gouvernement intérieur de ses provinces, à-peu-près de même que les princes Allemands réclamoient contre les décrets de l'assemblée nationale, qui s'étendoient sur leur territoire.

Il étoit impossible qu'au milieu de ces reproches mutuels, les esprits conservâssent long-temps la modération dont ils affectoient encore de se parer. Les partis, protestant toujours le désir de la paix, se préparoient secrètement à la guerre. On s'aigrissoit de plus en plus. Hippias, à la cour de Suze, représentoit les Grecs comme des factieux ennemis de l'ordre et des rois.—Les émigrés invoquoient l'Europe contre des régicides qui avoient juré haine éternelle à tous les trônes.—Les Grecs et les François disoient qu'on devoit se lever contre des tyrans qui menaçoient la liberté des peuples. Les uns crient au républicanisme; les autres à l'esclavage; on s'insulte; on vole aux armes. Les Athéniens et les patriotes de France, gagnant de vîtesse le flègme Oriental et Allemand, se

hâtent d'attaquer la Perse *—la Germanie. L'an 1er de la 69ème olympiade, et l'année 1792 de notre ère, virent les premières hostilités de ces guerres trop mémorables. Les Athéniens se précipitèrent sur l'Asie Mineure, où ils brûlèrent Sardes.—Les François sur le Brabant, où ils se signalèrent de même par des incendies. Les uns et les autres, bientôt forcés à une fuite honteuse, se retirèrent, laissant après eux des flammes que des torrens de sang pouvoient seuls éteindre.

Les Perses, ainsi que les Autrichiens, se déterminèrent à tirer de leurs ennemis une vengeance éclatante. Les premiers firent partir Datis à la tête de cent dix mille hommes, ayant sous lui le prince Athénien Hippias. Les seconds s'avancèrent sous le roi de Prusse conduisant les frères de Louis XVI. L'armée Asiatique, après s'être emparé de quelques îles voisines de l'Attique, descendit victorieusement à Marathon. Les troupes coalisées contre la France, s'étant saisies de plusieurs places frontières, se déployèrent dans les plaines de Champagne.

La plus extrême confusion se répandit alors en Grèce—en France. Les uns, partisans de la royauté, se réjouissoient en secret de l'approche des légions étrangères; d'autres, dont les opinions varient avec les événemens, commençoient de

* Je commence la guerre Médique au moment où les Athéniens prirent une part active dans la révolte des Ioniens. Il n'y eut alors aucune déclaration formelle de guerre; elle n'eut lieu que lors de l'invasion de Xerxès.

s'excuser de leur patriotisme passé ; enfin les amans de la liberté, exaltés par le danger des circonstances, sentoient leur courage s'augmenter en proportion des malheurs de la patrie et je ne sais quoi de sublime qui tourmentoit leurs âmes.

Au nom de Miltiade on frissonne d'un saint respect, non que l'éclat de ses victoires nous éblouisse, mais parce qu'il arracha son pays à la servitude. Les qualités guerrières de cet homme fameux, furent l'activité et le jugement. Connoissant le caractère de ses compatriotes, il ne balança pas à les précipiter sur les Perses à Marathon, certain que la réflexion étoit dangereuse à ces bouillans courages. Les traits du général Athénien brilloient de ses vertus, dirai-je de ses vices? Un front large, un nez un peu aquilain, une bouche ferme et compressée, une vigueur de génie répandu sur tout son visage, montroient le redoutable ennemi des tyrans, mais peut-être l'homme un peu enclin lui-même à la tyrannie.* Le poignard d'un Brutus peut-être aisément forgé dans le sceptre de fer d'un César; et les âmes énergiques, comme les volcans, jettent de grandes lumières et de grandes ténèbres.

De petites formes, de petits traits, un air remuant et pertinent, cachoient cependant dans le général Dumouriez des talens peu ordinaires. On lui a fait un crime de la versatilité de ses prin-

---

* Voyez les différentes têtes de Miltiade *in gemme*. J'ai dessiné celle dont je me sers d'après une excellente collection d'estampes antiques, gravées à Rome en 1666 sur les originaux.

cipes ; supposé que ce reproche fût vrai, auroit-il été plus coupable que le reste de son siècle ? Nous autres Romains de cet âge de vertu, tous tant que nous sommes, nous tenons en réserve nos costumes politiques pour le moment de la pièce ; et moyennant un demi-écu qu'on donne à la porte, chacun peut se procurer le plaisir de nous faire jouer avec la Toge, ou la Livrée, tour-à-tour un Cassius, ou un valet.

Rassurés par la noble confiance de Miltiade, les Athéniens volèrent au combat.—Les François, conduits par Dumouriez, cherchèrent l'armée combinée. Les Perses et les Prussiens, par la plus incroyable des inactions, sembloient paralysés dans leurs camps.* Bientôt les derniers furent contraints de se replier, en abandonnant leurs conquêtes, et les Républicains marchèrent aussitôt en Flandres. Marathon et Gemmape † ont

* Il y avoit dix généraux dans l'armée Athénienne qui devoient commander chacun à leur tour, mais ils cédèrent cet honneur à Miltiade. Celui-ci cependant attendit que le jour où il commandoit de droit fût arrivé pour donner la bataille. D'ici il résulte que la petite poignée de Grecs, se montant à dix mille Athéniens, et mille Platéens, restèrent plusieurs jours en présence des cent dix mille Perses, sans que ceux-ci songeassent à les attaquer. Quant au roi de Prusse, il se donna le plaisir pieux de réinstaller l'évêque de Verdun dans son siège épiscopal, et d'entendre les chanoines chanter la messe, à la grande satisfaction de tous les assistans.

† Ces deux batailles si semblables dans leurs effets pour la Grèce et pour la France, diffèrent totalement quant aux circonstances. 10 mille Athéniens défirent 110 mille Perses, et 60,000 François eurent bien de la peine à forcer 10 mille Autrichiens,

appris au monde que l'homme qui défend ses foyers, et l'enthousiaste qui se bat au nom de la liberté, sont des ennemis formidables.

Un calme de peu de durée succéda à ces premières tempêtes. Les Athéniens et les François le remplirent de leur ingratitude. Miltiade et Dumouriez ayant éprouvé quelques revers, furent accusés de royalisme et de s'être laissés corrompre par l'or de la Perse et de l'Autriche. Le premier expira dans les fers des blessures qu'il avoit reçues à la défense de la patrie ; le second n'échappa à la mort que par la fuite.

Cependant l'empire d'Orient et celui d'Allemagne avoient changé de maîtres. Darius et Léopold * n'étoient plus. A ces monarques, savans dans la connoissance des hommes et dans l'art de gouverner, succédèrent leurs fils Xerxès et François. Ces jeunes princes, placés au timon de deux grands Etats dans des circonstances orageuses, égaux en fortune, se montrèrent différens en génie.

---

chiens. La retraite de Clairfayt, après la bataille, a passé pour un chef-d'œuvre d'art militaire. Les Perses perdirent 6,400 hommes, les Grecs 192. J'ai vu deux prisonniers patriotes qui s'étoient trouvés à Gemmape et qui m'ont assuré que les François y laissèrent de 12 à 15 mille tués.—La bataille de Marathon se donna le 29 Septembre 490 A. J. C.—Celle de Gemmape le 9 Novembre 1792.

* Léopold ne vit pas la première campagne, puisqu'il mourut à Vienne le jour même que la guerre fut déclarée à Paris. Mais comme cette déclaration se fit en son nom, j'ai négligé de parler plutôt de cet événement, qui ne change rien à la vérité des faits, et pouvoit nuire à l'ensemble du tableau.

Le roi des Perses, élevé dans la mollesse, étoit aussi pusillanime que l'empereur Germanique, nourri dans les camps de Joseph, est courageux. * Ils semblent seulement avoir partagé en commun l'obstination de caractère. Ils eurent aussi le malheur d'être trompés par leurs ennemis, qui s'introduisirent jusques dans leurs conseils. †

Résolu de poursuivre vigoureusement la guerre que son père lui avoit laissée avec la couronne, ‡ Xerxès assemble son conseil; il y montre la nécessité de rétablir dans tout son lustre l'honneur de la Perse, terni aux champs de Marathon. "J'irai," dit-il, "je traverserai les mers, je raserai la ville coupable, et j'emmenerai ses citoyens captifs dans les fers."[1] Les Alliés ont aussi tenu à-peu-près le même langage.

—Après un tel discours, on ne songea plus qu'aux immenses préparatifs de l'expédition projettée. Des couriers chargés des ordres de la cour de Suze, se rendent dans les provinces pour hâter la

* François a donné les plus grandes marques de bravoure dans la guerre des Turcs, particulièrement un jour, que s'étant emporté trop loin à la poursuite des ennemis il revint seul au camp, où on étoit dans les plus vives alarmes sur son compte. Je tiens ce fait du colonel des Hussards de la Garde du Roi de Prusse

† Thémistocle fit plusieurs fois donner des avis à Xerxès en particulier, l'un avant, l'autre après la bataille de Salamine.—On a dit que le Cabinet de l'Empereur étoit composé de gens entièrement vendus à la France.

‡ Entre la première invasion de la Grèce par les Perses sous Darius, et la seconde sous Xerxès, il se trouve un intervalle de 10 ans, presque tout employé en préparatifs de guerre.

marche des troupes. En même temps une ligue générale de tous les Etats de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe se forme contre le petit pays de la Grèce. Les Carthaginois prenant à leur solde des Gaulois, des Italiens, des Ibériens, se déclarent et signent un traité d'alliance offensive avec le grand roi. La Phœnicie et l'Egypte équipent leurs vaisseaux pour la coalition. La Macédoine y joint ses forces. De ses Etats proprement dits, la Médie et la Perse, Xerxès tire des troupes aguerries. La Babylonie, l'Arabie, la Lydie, la Thrace et les diverses Satrapies fournissent leur contingent à la ligue, et une armée de trois millions de combattans s'assemble dans la plaine de Doriscus.

Au bruit de ces préparatifs formidables, des provinces de la Grèce, soit par lâcheté, soit par opinion, se rangent du parti des étrangers. Et l'on vit bientôt la Béotie, l'Argolide, la Thessalie et plusieurs îles de la mer Egée, joindre leurs efforts à ceux des tyrans.

—François de son côté faisoit des préparatifs immenses. Ses Etats de Hongrie, de Bohème, de Lombardie, &c. lui donnent d'excellens soldats; la Prusse le soutient de tout son pouvoir; les Cercles de l'Empire mettent sur pied leurs légions; l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, la Sicile, la Sardaigne, la Russie, se combinent dans la ligue générale; et de nombreuses armées s'avancent sur toutes les frontières de la France. Aussitôt la Vendée, le Lyonnois, le Languedoc s'insurgent:

et la république naissante, attaquée au dedans et au dehors, se voit menacée d'une ruine prochaine.

Un très-petit nombre de peuples restèrent tranquilles spectateurs de ces grandes scènes. Dans le monde ancien on ne compta que ceux de la Crete, de l'Italie,* de la Scythie.—Le Danemarck, la Suède, la Suisse, et quelques autres petites républiques, demeurèrent neutres dans le monde moderne. Ni les Grecs, ni les François, n'eurent d'alliés au commencement de la guerre. Leurs armes leur en firent par la suite.

Afin que le lecteur puisse parcourir d'un coup-d'œil ce spectacle intéressant, je vais joindre ici deux Tableaux où l'on a rangé sur deux colonnes, qui se correspondent, les alliés de la guerre Médique et de la guerre Républicaine les peuples opposés les uns aux autres, les provinces soulevées, les dates des batailles, des paix partielles, &c. &c.

* Encore l'Italie avoit-elle des troupes à la solde de Carthage.

TABLEAU DES PEUPLES
COALISÉS
CONTRE LA GRÈCE
DANS LA GUERRE MÉDIQUE.

PUISSANCES CONTINENTALES.

LA PERSE.

Etats proprement dits du Roi des Perses.

La Perse.
La Médie.
La Babylonie.

Satrapies de la Perse.

La Lydie.
L'Arménie.
La Pamphylie, &c.

Alliés.

Divers Peuples Arabes.
Divers Rois de Thrace.
La Macédoine.

Puissances Maritimes.

Carthage.
Tyr.
L'Egypte.
L'Ionie.

Provinces Révoltées.

La Béotie.
L'Argolide.
Plusieurs Iles de la Mer Egée.

Grecs Emigrés.

Hippias, Prince d'Athènes, &c.

Nations Neutres.

Les Scythes.
Les Peuples d'Italie.
Les Thessaliens.
Les Crétois.
Et quelques autres.

Les Grecs n'eurent aucun Allié dans le commencement de la guerre.

Batailles, Paix diverses, Conquêtes, Paix générale.	A. J. C. Années.
Les Grecs ravagent la Lydie, et sont repoussés	504
Bataille de Marathon, 29 Sept	490
Coalition générale	485 et suivantes.
Invasion des Perses	480
Combat des Thermopyles, Août	480
Bataille de Salamine, 20 Oct.	480
Carthage fait la Paix, même année	—
Bataille de Platée et de Mycale, 19 Septembre	479
La Béotie saccagée par les Grecs même année	—
La Macédoine et diverses Iles de la Mer Egée concluent la Paix avec les Grecs,	479 et suivantes.
Conquêtes, Déprédations, Tyrannie des Grecs, même année	—
La Lycie, la Carie forcées par eux à se déclarer contre les Perses,	470
La Thrace subjuguée	469 et suivantes.
Invasion de l'Egypte par les Grecs	462
Ils y périssent	462 et suivantes.
Paix générale	449

Autant qu'on peut en juger par les différens relevés des batailles, il périt environ 10 millions d'hommes par les armes, dans la guerre des Perses et des Grecs.

TABLEAU DES PEUPLES
COALISÉS
CONTRE LA FRANCE
DANS LA GUERRE RÉPUBLICAINE.

PUISSANCES CONTINENTALES.

L'ALLEMAGNE.

Etats proprement dits de l'Empereur.

La Hongrie.
La Bohème.
L'Autriche.
Le Brabant.
La Lombardie, &c.

Cercles de l'Empire.

La Bavière.
La Saxe.
Les Electorats de Trèves, de Hanovre, &c.

Alliés.

La Russie.
Les Princes d'Italie.
L'Espagne.
La Prusse.

Puissances Maritimes.

L'Angleterre.
La Hollande.

Provinces Révoltées.

La Vendée.
Le Morbihan.
Le Lyonnois.
La Provence.
Et quelques autres départemens.

Emigrés François.

Les Bourbons, &c.

Nations neutres.

Les Suisses.
Le Danemarck.
La Suède.
Les Villes Anséatiques.
Les Etats-Unis d'Amérique.

Les François n'eurent aucun Allié dans le commencement de la guerre.

Batailles, Paix, diverses Conquêtes.

	De notre ère. Années.
Les François tentent l'Invasion du Brabant, et sont répoussés, 29 Avril	1792
Bataille de Gemmappe, 17 Nov.	—
Coalition Générale, Fév. et Mars	1793
Invasion des Autrichiens, Avril	—
Bataille de Maubeuge, 17 Oct.	—
La Vendée ravagée par les François, Octobre	—
Bataille de Fleurus, 29 Juin..	1794
Conquêtes, Déprédations	—
Tyrannie des François, Sept. Oct.	—
Le Roi de Prusse fait la Paix, 5 Avril	1795
Le Roi d'Espagne et celui de Sardaigne contraints de traiter, 28 Juin et suiv.	—
Le premier, environ un an après la Pacification, forcé de se déclarer contre les Alliés.	
Invasion de l'Italie par les François	1796
Invasion de l'Allemagne, Juin	—
Les François y sont détruits, Sept.	—
Ouverture de Paix générale, Dec.	—

Environ 1,000,000 d'hommes ont péri par les armes aux frontières, dans La Vendée, et ailleurs. Je fais ce calcul, qui peut paroître modéré, sur l'addition des tués dans les différentes batailles, et d'après les *Mémoires sur la Vendée*, par le Général Tureau.

Tout étant disposé pour l'invasion préméditée, Xerxès lève son camp et s'avance vers l'Attique, suivi de ses innombrables cohortes*—Le Prince de Cobourg, généralissime des forces combinées, marche de même sur la France. Dans les armées florissantes de la Perse et de l'Autriche on voyoit briller également une foule de princes. Les Alexandre, les Artemise, les rois de Cilicie, de Tyr, de Sidon: les York, les Orange, les Saxe. Bien différentes étoient les troupes opposées. Des citoyens obscurs, dont les noms même avoient été jusqu'alors ignorés, commandoient d'autres citoyens pauvres et leurs égaux. Je ne ferai point le portrait de Themistocle et d'Aristide, qui sauvèrent alors la Grèce. Si j'avois eu des hommes à leur opposer dans mon siècle, je n'eusse pas écrit cet Essai.

Tout céda à la première impulsion des forces combinées. Les Thermopyles, Thèbes, Platée, Thespies tombèrent devant les Perses. Valenciennes, Condé, le Quesnoi, devant les Autrichiens. Pour les premiers il ne restoit plus qu'à marcher sur l'Attique.—Pour les seconds qu'à se jetter dans l'intérieur de la France.

Le trouble, la consternation, le désespoir qui régnoient alors à Athènes et à Paris, ne sauroient se peindre. Les frontières forcées, les étrangers prêts à pénétrer dans le cœur de l'Etat, des soulève-

* Il avoit passé l'Hellespont au commencement du printemps de l'an 480 avant J. C. Il séjourna un peu plus d'un mois à Doriscus. Ainsi il put recommencer sa marche vers la fin de Mai.

mens dans plusieurs provinces, tout paroissoit inévitablement perdu. Pour comble de maux, une division fatale d'opinions parmi les patriotes, achevoit d'éteindre jusqu'au moindre rayon d'espérance. La mort d'Hippias à Marathon—la prise de Valenciennes au nom de l'Empereur, ne laissoient plus aux royalistes de la Grèce et de la France, de moyens de douter des intentions des puissances coalisées. Tous les citoyens tomboient donc d'accord de la défense, mais personne ne s'entendoit sur le mode. Les Lacédémoniens opinoient à se renfermer dans le Péloponèse ; un parti des Athéniens vouloit qu'on défendît la cité ; un autre, qu'on mît toutes ses forces dans la marine. L'ambition des particuliers venoit à la traverse. Des hommes sans talens prétendoient à des places auxquelles les plus grands génies suffisoient à peine. Thémistocle écarta ses rivaux ; détermina les citoyens à se porter sur leurs galères, et la patrie fut sauvée.—En France, les avis étoient encore plus partagés. Chaque tête enfantoit un projet et s'efforçoit de le faire adopter aux autres. Ceux-ci ne voyoient de salut que dans les places fortifiées : ceux-là parloient de se retirer dans l'intérieur. Un plus grand nombre vouloit que la République se précipitât en masse sur les Alliés. Ce dernier plan parut le meilleur, et son adoption ramena la victoire.

Cependant des diversités de sentimens, non moins fatales à leurs causes, frappoient les armées conquérantes d'imbécillité et de foiblesse. Xerxès,

épouvanté du combat des Thermopyles, flottoit incertain de la conduite qu'il devoit tenir. Il apprenoit qu'une partie de la Grèce étoit assise tranquillement aux Jeux Olympiques,* tandis qu'il ravageoit leur contrée, et il ne savoit qu'en croire. Dans son conseil, le roi de Sidon se déclaroit en faveur d'une attaque immédiate sur les galères Athéniennes. Artemise, au contraire, représentoit qu'en tirant la guerre en longueur, les ennemis étoient infailliblement perdus. Parmi les Autrichiens et leurs alliés, plusieurs maintenoient qu'il falloit s'emparer des villes frontières; le Duc de York se rangeoit de l'avis de marcher sur la capitale. Le sentiment de la reine d'Halicarnasse, celui du prince Anglois furent rejettés et les opinions contraires adoptées. Ainsi, par cette destinée qui dispose des empires, des diverses mesures en délibération, les Grecs et les François choisirent celles qui pouvoient seules les sauver; les Perses et les Autrichiens, celles qui devoient nécessairement les perdre.

Aussitôt Xerxès se prépare à la célèbre action de Salamine.—Le Prince de Cobourg divise ses forces, bloque Maubeuge, et envoie les Anglois attaquer Dunkerque. Il se passoit alors sur la flotte réunie

* Comme les François aux fêtes de leur capitale tandis que le Prince de Cobourg prenoit Valenciennes. Ceci ne détruit point ce que j'ai dit plus haut, et est fondé sur la vérité de l'histoire. C'étoit le caractère des Grecs: (comme c'est celui des François) plongés le matin dans le plus grand trouble; à 6 heures du soir à la comédie, et désespérés de nouveau en en sortant.

des Grecs, de ces grandes choses qui peignent les siècles, et qu'on ne retrouve qu'à des intervalles considérables dans l'histoire. La division s'étoit mise entre les généraux. Les Spartiates, toujours obstinés dans leurs projets, vouloient abandonner le détroit de Salamine et se retirer sur les côtes du Péloponèse. A cette mesure, qui eût perdu la patrie, Thémistocle s'opposoit de tous ses efforts. Le général s'emportant, lève la canne sur l'Athénien. "Frappe, mais écoute," lui crie le grand homme, et sa magnanimité ramène Eurybiade à son opinion.

C'étoit la veille de la bataille de Salamine. La nuit étoit obscure. Les cœurs, sur la petite flotte des Grecs, agités par tout ce qu'il y a de cher aux hommes, la liberté, l'amour, l'amitié, la patrie, palpitoient sous un poids d'inquiétudes, de désirs, de craintes, d'espérances. Aucun œil ne se ferma dans cette nuit critique, et chacun veilloit en silence les feux des galères ennemies. Tout-à-coup on entend le sillage d'un vaisseau qui se glisse dans le calme des ténèbres. Il aborde à Salamine; un homme se présente à Thémistocle: savez-vous, lui dit-il, que vous êtes enveloppé et que les Perses font le tour de l'île, pour vous fermer le passage? Je le sais, répond le général Athénien, cela s'exécute par mon avis.* Aristide admira Thémistocle: celui-ci avoit reconnu le plus juste des Grecs.

* Les Grecs étant prêts à se retirer, Thémistocle en fit donner avis à Xerxès, qui s'empressa de bloquer les passages par où la flotte

—La veille de l'attaque du camp des Autrichiens, par Jourdan, devant Maubeuge, fut un jour de crainte et d'anxiété. Jusques-là, les Alliés victorieux n'avoient trouvé aucun obstacle; et les troupes Françoises découragées, ne rendoient presque plus de combat; cependant le salut de la France tenoit à celui de la forteresse assiégée. Cette place tombée, entraînoit la prise de plusieurs autres; et les Alliés, réunissant les forces qu'ils avoient eu l'imprudence de diviser, pénétroient sans opposition dans l'intérieur du pays. Il falloit donc saisir le moment, et faire un dernier effort pour arracher la patrie des mains des étrangers, ou s'ensevelir sous ses ruines.

Jourdan, le général François chargé de cette importante expédition, est un froid militaire dont les talens, moins brillans que solides, n'ont été couronnés de succès que dans cette action importante et à Fleurus. Ayant tout disposé pour l'attaque, le soldat passa la nuit sous les armes, attendant, avec plus de crainte que d'espérance, le résultat de cette grande journée.

Du côté des Alliés, tout étoit joie et certitude. —Xerxès, assis sur un trône élevé pour contempler sa gloire, fait placer des soldats dans les îles adjacentes, afin qu'aucun Grec sauvé de la ruine

flotte ennemie eût pu s'échapper. Ainsi les Grecs se virent obligés de combattre dans ce lieu favorable, ce qui leur procura la victoire. Aristide, en passant à Salamine, s'apperçut du mouvement que faisoient les galères Persannes, pour envelopper celles d'Eurybiade, et ignorant le stratagème de Themistocle, il donna avis du danger à celui-ci.

de ses vaisseaux, ne puisse échapper à sa vengeance. —On comptoit tellement sur la victoire parmi les nations coalisées contre la France, qu'à chaque instant on annonçoit la prise de Dunkerque et de Maubeuge.

—Entre la côte Orientale de l'île de Salamine,* et le rivage Occidental de l'Attique, se forme un détroit en spirale, d'environ 40 † stades de long, et de 8 ‡ de large. L'extrémité du détroit se trouve presque fermée par le promontoire Trophée de l'île, qui se jette à travers les flots dans la forme d'une lance. La première ligne des galères Grecques s'étendoit depuis cette pointe au port Phoron, qui lui correspond sur la côte du continent opposé. La seconde ligne, parallèle à la première, se plaçoit immédiatement derrière, et ainsi successivement des autres, en remontant dans l'intérieur du détroit.

La première ligne des galères Persannes, faisant face à celle des Grecs, se formoit en demi-lune, depuis la même pointe Trophée jusqu'au port Phoron; et les autres se rangeoient derrière, en dehors du détroit. Non seulement, par cette disposition, les Perses perdoient l'avantage du nombre, mais encore leur ordre de bataille se trouvoit coupé par la petite île Psyttalie, qui gît un peu au-dessous et en avant de l'embouchure du canal.

---

* C'est ici que le défaut de cartes se fait particulièrement sentir.

† Environ deux lieues.

‡ Un peu plus d'un tiers de lieue.

A l'aîle droite de l'armée navale des Perses étoient placés les Phœniciens, ayant en tête les Athéniens ; à l'aîle gauche, les Ioniens qui devoient combattre les Lacédémoniens, les Mégariens, les Eginètes. Ariabignès * avoit le commandement général des galères Médiques ; Eurybiade, celui des vaisseaux des Grecs.

— Les Autrichiens, après avoir pris Valenciennes, s'avancèrent sur Maubeuge dont ils formèrent aussitôt le blocus. Le Prince de Cobourg, avec une armée d'observation, couvroit les troupes qui se préparoient à assiéger la forteresse.

—Xerxès ayant donné le signal de la bataille, les Athéniens attaquèrent avec impétuosité les Phœniciens qui leur étoient opposés. Le combat fut opiniâtre, et soutenu long-temps avec une égale valeur. Mais enfin l'amiral Persan, Ariabignès, s'étant élancé sur une galère ennemie, y demeura percé de coups. Alors la confusion, augmentée par la multitude des vaisseaux, que la position locale rendoit inutile, devint générale chez les Mèdes. Tout fuit devant les Grecs victorieux ; et la flotte innombrable du grand roi, qui, un moment auparavant, obscurcissoit la mer, disparut devant le génie d'un peuple libre.

—A Maubeuge, les François recouvrèrent ce brillant courage, qu'ils avoient perdu depuis Gemmape. Ils se précipitèrent sur les lignes ennemies,

* Il ne paroît pas d'après Hérodote et Diodore que la flotte Persanne eût un amiral en chef. Mais Ariabignès, frère de Xerxès, semble avoir eu le commandement principal.

avec cette volubilité qui distingue leur première charge de celle de tous les autres peuples. Fossés, canons, bayonnettes, montagnes, fleuves, marais, rien ne les arrête. Ils se trouvent en mille lieux à la fois. Ils se multiplient comme les soldats de la terre. Ils grimpent, ils sautent, ils courent. Vous les avez vus dans la plaine, et ils sont au haut du retranchement emporté.

Les Autrichiens soutinrent le choc avec leur valeur accoutumée. Ces braves soldats, qu'aucun revers ne peut désespérer ; qui seroient battus vingt ans de suite, et qui se battroient la vingtième année comme la première, repoussèrent par tout leurs nombreux assaillans. Mais le Prince de Cobourg jugeant une plus longue résistance inutile, abandonna sa position et Maubeuge fut délivré. Bientôt une colonne, commandée par Houchard, obligea les Anglois à lever le siège de Dunkerque. Et les espérances de conquêtes s'évanouirent pour cette année.

C'est ainsi que la flotte Persanne, composée de diverses nations ;—l'armée Autrichienne, formée de même de différens peuples ; ces coalisés, les uns traîtres, les autres pusillanimes, ceux-ci craignant des succès qui réfleteroient trop de gloire sur tel ou tel général, telle ou telle nation ; toute cette masse indigeste d'alliés, fut brisée à Salamine et à Maubeuge. Le grand roi repassa dans une petite barque en fugitif, cette même mer à laquelle il avoit donné des chaînes ; le Prince de Cobourg mit ses troupes en quartier d'hiver, et tous les partis,

en attendant les événemens futurs d'une nouvelle campagne, eurent le temps de méditer sur l'inconstance de la fortune, et de déplorer leur folie.

Il s'en falloit beaucoup que le danger fût passé pour la Grèce et pour la France. Xerxès, en laissant après lui une armée de trois cent mille hommes choisis, avoit plus fait pour sa cause qu'en y traînant trois millions d'esclaves.—L'échec que les alliés avoient reçu devant les places assiégées, n'étoit qu'un léger revers, qui pouvoit même tourner à leur profit, en leur enseignant une leçon utile. Ainsi on n'attendoit que le retour de la nouvelle année pour recommencer de toutes parts les hostilités. Avant d'entrer dans le détail de cette campagne, nous dirons un mot des chefs qui s'y distinguèrent.

Mardonius, qui commandoit les troupes Persannes demeurées en Grèce, étoit un Satrape d'un rang élevé, et allié au sang de ses maîtres. Son ambition, trop immense pour son génie, en faisoit un de ces êtres disproportionnés qui paroissent grands parce qu'ils sont difformes. Vain, impatient, orgueilleux, il ne possédoit que le courage brutal du grenadier qui donne la mort sans pitié, et la reçoit sans crainte.

—Placé à la tête des troupes alliées de l'Autriche, le Prince de Cobourg, d'une naissance encore plus illustre que Mardonius, le surpassoit de même en qualités personnelles. A la fois brave et prudent, il réunissoit les talens et les vertus militaires: l'art du général et la loyauté de soldat.

Pausanias, de la famille royale de Lacédémone, généralissime des armées combinées des Grecs, étoit un homme plein de jactance et de paroles magnifiques ; toujours prêt à faire valoir ses grands services et à trahir son pays. Il sauva la patrie au champ de Platée, et la vendit quelques mois après au tyran de Suze.*

—Pichegru, dont le nom plébéïen, l'humble fortune, et la modestie contrastoient avec l'éclat de sa renommée, conduisoit les François aux combats. Cet homme extraordinaire, enfanté par la Révolution, sut s'élever, de l'obscurité d'une classe inférieure, à la place la plus brillante de son pays, et redescendre, avec non moins de grandeur, à l'ombre de sa condition première, pour périr victime de son dévouement pour son roi.

Enfin, dans l'armée des Perses, on remarquoit un homme appellé Alexandre, roi de Macédoine ; qui, traître aux deux partis qu'il savoit ménager, trafiquoit de son honneur et de sa conscience avec le plus riche ou le plus fort. Avant le combat des Thermopyles, il donna avis aux Grecs du danger de leur position à la vallée de Tempé, et marcha avec Xerxès à Salamine. Après la défaite du monarque de l'Orient, il se dit l'ami des Athéniens et les invita, par humanité, à se soumettre au tyran de l'Asie. Aux champs de Platée, accompagnant Mardonius, il trahit ce général, pour se ménager une ressource en cas de revers ; et avertit

* Etant condamné à mort à Sparte il se retira dans un temple. On en mura les portes et le roi Lacédémonien y périt.

en personne Pausanias qu'il seroit attaqué le lendemain par les Mèdes. Les Grecs malgré leur haine des rois, respectèrent Alexandre, par mépris. Ils daignèrent peser sur les ressorts du Mannequin vénal, tandis qu'il pouvoit leur être bon à quelque chose.

Je ne parlerai point de Frédéric Guillaume second.

Tels étoient les généraux, qui commandoient dans les campagnes mémorables dont nous retraçons l'histoire. Au retour de la saison favorable aux armes, les Perses et les Autrichiens reprirent le champ avec une nouvelle vigueur. Mardonius ravagea une seconde fois l'Attique ;—de son côté, le prince de Cobourg emporta Landrecies et obtint plusieurs avantages. Mais bientôt la fortune changea de face. Pausanias évitant de combattre dans la plaine, attira enfin les ennemis sur un terrein qui leur étoit défavorable.—Pichegru, en envahissant la Flandre maritime, obligea les alliés à abandonner leur conquête. Après des démarches et des actions multipliées, les grandes armées Grecques et Persannes — Françoises et Autrichiennes, se rencontrèrent au lieu marqué par la destinée.

La cause ordinaire des guerres est si méprisable, que le récit d'une bataille, où vingt mille bêtes féroces se déchirent pour les passions d'un homme, dégoûte et fatigue. Mais des citoyens s'ébranlant au moment de la charge, contre une horde de conquérans ; d'un côté, des fers, ou un

anéantissement politique par un démembrement ; de l'autre, la liberté et la patrie : si jamais quelque chose de grand a mérité d'attirer les yeux des hommes, c'est sans doute un pareil spectacle. On le retrouve à Platée et à Fleurus, mais en des degrés d'intérêt fort différens. Les François, sans mœurs, ayant signalé leur révolution par les crimes les plus énormes, n'offrent pas le touchant tableau des Grecs innocens et pauvres, d'ailleurs infiniment plus exposés que les premiers. Athènes n'existoit plus ; un camp sacré renfermoit tout ce qui restoit des fils, des pères, des dieux, de la patrie ; desséchée par le souffle stérile de la servitude, une terre indépendante ne promettoit plus de subsistance en cas de revers. Mais les héros de Platée s'embarrassoient peu de l'avenir : prêts à faire un dernier sacrifice de sang à Jupiter libérateur, qu'avoient-ils besoin de s'enquérir, s'ils auroient pu vivre demain esclaves, lorqu'ils étoient sûrs de mourir aujourd'hui libres ?

Au Midi de la ville de Thèbes, en Béotie, s'étend une grande plaine, traversée dans son extrémité Méridionale par l'Asopus, dont le cours se dirige d'Occident en Orient, déclinant un degré Nord. De l'autre côté du fleuve, la plaine continue, et va se terminer au pied du mont Citheron ; formant ainsi, entre la rivière et la montagne, une étroite lisière d'environ 12 * stades dans sa plus grande largeur.

* Environ 1100 toises.

Les Perses, occupant la rive gauche de l'Asopus avec 350 mille hommes, déployoient leur nombreuse cavalerie dans la plaine, ayant des retranchemens sur leur front, Thèbes et un pays libre sur leur derrière. Les troupes combinées des Lacédémoniens, des Athéniens et des autres alliés, consistant en 110 mille hommes d'infanterie, campoient sur le penchant du Cithéron. A-peu-près sur la même ligne on appercevoit à l'Ouest les ruines de la petite ville de Platée, et, entre cette ville et le camp des Grecs, se trouvoit à moitié chemin la fontaine Gargaphie : de sorte que l'Asopus divisoit les deux armées ennemies.

Il s'y fit deux mouvemens avant l'action générale.

Pausanias, manquant d'eau dans son premier emplacement, fit défiler ses troupes par la lisière dont j'ai parlé, et prit une nouvelle position aux environs de la fontaine Gargaphie. Les Perses exécutèrent une marche parallèle sur le bord opposé du fleuve. Le général Lacédémonien, inquiété par l'ennemi, leva une seconde fois son camp, dans le dessein de se saisir d'une île formée à l'Occident par deux branches de l'Asopus ; mais à peine avoit-il atteint Platée, que Mardonius, ayant traversé la rivière, vint fondre sur lui avec toute sa cavalerie. Il fallut se former à la hâte. Les Lacédémoniens composant l'aîle droite, se trouvèrent opposés aux Perses et aux Saces. Les Athéniens à l'aîle gauche eurent en tête les Grecs alliés de Xerxès. Le centre de l'armée, se trou-

vant rompu par des collines, n'avoit pu se développer.

—Charleroi venoit d'être emporté par les François, mais on ignoroit encore cette nouvelle dans le camp Autrichien. Le prince de Cobourg, déterminé à sécourir la place, et ayant reçu la veille un renfort de vingt mille Prussiens, s'avança le 26 Juin (8 Messidor) à trois heures du matin sur la Sambre. Son armée se montoit à cent mille hommes. La droite se trouvoit commandée par le prince d'Orange. La gauche, composée de Hollandois et d'Emigrés, par Beaulieu. Le prince Lambesc étoit à la tête de la cavalerie. L'armée Françoise se formoit de la réunion de l'armée de la Moselle, des Ardennes et du Nord. Jourdan avoit le commandement en chef.

Enfin, le trois de Boédromion* seconde année de la 75ème olympiade, et le douze Messidor de l'an 3 de la République† se levèrent : jours destinés par celui qui dispose des empires, à renverser les projets de l'ambition et à étonner les hommes.

Les combats muets des Anciens, où de longs hurlemens s'élevoient par intervalles du milieu du silence de la mort, étoient peut-être aussi formidables que nos batailles rugissantes des détonnations de la foudre. Le paysan du Cithéron, et celui des rives de la Sambre purent en contempler les diverses horreurs, et bénir en même temps le

---

* 19 Septembre 479 A. J. C.

† 20 Juin 1794. Je me sers des formes révolutionnaires pour conserver la vérité des couleurs.

sort qui les fit naître sous le chaume. Platée et Fleurus brillèrent de toutes les vertus guerrières. Là, le Perse exposé sous un frêle bouclier aux armes des Lacédémoniens, brise de ses mains avec le courage le plus intrépide, la pique dont il est percé.—Ici le grenadier Hongrois assomme avec la crosse de son mousquet, les François qui se multiplient autour de lui.*—Ailleurs les Athéniens peuvent à peine surmonter leurs compatriotes qui combattent dans les rangs ennemis.—Les Emigrés opposent aux soldats de Robespierre une valeur indomptée. La fortune enfin se déclare. Mardonius tombe au premier rang. Ses troupes plient, sont enfoncées, poursuivies dans leur camp, où on les égorge.—Le prince de Cobourg, se reformant sous le feu de l'ennemi, se dispose à retourner à la charge, lorsqu'il apprend que Charleroi a capitulé, et il fait sonner la retraite. 200,000† Perses tombèrent à Platée.—Une multitude d'Autrichiens et de François à Fleurus. Et

* Ce trait de la bataille de Fleurus, que des officiers présens m'ont conté, s'est renouvellé plusieurs fois dans la guerre républicaine, entr'autres à Gemmape, où les grenadiers Hongrois manquant de cartouches, assommoient avec une espèce de rage les François, qui fourmilloient dans les retranchemens.

† Artabaze enmena 40,000 hommes; des 50 mille Grecs auxiliaires, qui tinrent peu, excepté les Béotiens, je suppose que 40 mille échappèrent; tout le reste de l'armée, à l'exception de 3,000 soldats, périt, disent les historiens. Or, cette armée étoit originairement de 350 mille hommes, et même de 600,000, si nous en croyons Diodore. Ainsi mon calcul est modéré. Il est certain que les batailles étoient infiniment plus meurtrières avant l'invention de la poudre.

les Grecs, et les François perdent leurs vertus sur le même champ, où ils obtiennent la victoire.

Depuis ce moment, l'ambition des conquêtes et la soif de l'or, remplacèrent l'enthousiasme de la liberté. Les Grecs, conduits par d'autres généraux, non moins célèbres que les premiers,* parcoururent les rivages de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, brûlant, pillant, détruisant tout sur leur passage, levant des contributions forcées et faisant vivre leurs armées à discrétion chez les nations vaincues. Je n'ai pas besoin de rappeller au lecteur l'incendie de l'Italie, les réquisitions, les spoliations des temples ; les ravages des François dans le Brabant, en Allemagne, en Hollande, &c. J'ai dit ailleurs quelle fut la conséquence d'une telle conduite pour la Grèce. Le peuple d'Athènes, volage et cruel, qui s'étoit le plus distingué dans ces coupables excès, s'attira d'abord la guerre des Alliés ; et finit par succomber dans celle du Péloponèse.

Depuis la bataille de Platée jusqu'à la pacification générale, il s'écoula 30 années. Mais dans cet intervalle, les différens coalisés avoient traité partiellement avec le vainqueur. Les Carthaginois commencèrent,† la Macédoine suivit ; ensuite‡

---

* Les autres généraux dont il est parlé ici, sont : Cimon qui conquit la presqu'île de Thrace ; et Myronidès qui s'empara de la Phocide et de la Béotie, &c.

† 480 A. J. C.

‡ Probablement après la bataille de Platée et la défaite complète des Perses, 479 A. J. C.

les îles voisines, et différens Etats. Les uns se rachetèrent à force d'argent* d'autres furent contraints de se déclarer contre les Perses.† Ceci nous retrace la Prusse, l'Espagne, les petits princes d'Italie et d'Allemagne. Enfin, Artaxerxès‡ fatigué d'une guerre inutile, s'abaissa à demander la paix en suppliant. Voici les conditions qu'on daigna lui dicter. 1º Que ses galères armées ne pourroient naviguer dans les mers de la Grèce, 2º Que ses troupes ne s'approcheroient jamais à plus de trois jours de marche des côtes de l'Asie-Mineure. 3º Qu'enfin, les villes Ioniennes seroient déclarées indépendantes. Puisque les Perses avoient eu la folie d'entreprendre la guerre, ils devoient la soutenir noblement, n'eût-ce été que pour obtenir des conditions moins honteuses. Ce traité d'Artaxerxès fut le coup mortel, qui livra l'empire de Cyrus à Alexandre. Il en arriva au Grand Roi comme à plusieurs souverains de l'Europe moderne: il conclut, par lassitude, une paix ignominieuse au moment où il auroit pu en commander une en vainqueur. Les Grecs n'étoient déjà plus les Grecs de Platée. On ne parloit plus à Athènes que de la conquête de l'Egypte, de Carthage, de la Sicile: agrandir la république, amener toutes les puissances enchaînées à ses pieds, étoit la seule idée qui demeurât en possession des esprits.—Ainsi nous avons vu les François ne savoir plus où fixer les

---

* Telles que Thasos, Scyros, &c.

† Les villes de Carie et de Lycie.

‡ Il avoit succédé à Xerxès assassiné.

limites de leur empire. Le Rhin, durant un moment, leur offroit une frontière trop resserrée. Lorsqu'Athènes se flatta de conquérir le monde, le jour qui devoit la livrer à Lysander étoit venu.

Ainsi passa ce fléau terrible, né de la révolution républicaine de la Grèce. Depuis la première invasion des Perses* sous Darius, l'an 490 avant notre ère, jusqu'à l'époque du traité de paix sous Artaxerxès, l'an 449 même chronologie, il étendit ses ravages dans une période de 41 années. Jamais guerre (de même que la guerre de la révolution) ne commença avec de plus flatteuses espérances de succès, et ne finit par de plus grands revers.

CHAPITRE XLII.

Différence générale entre notre Siècle et celui où s'opéra la Révolution Républicaine de la Grèce.

APRES avoir examiné les rapports qui se trouvent entre la révolution républicaine de la Grèce et celle de la France, on ne peut, sans partialité, s'empêcher de considérer aussi leurs différences. Nous ne cherchons point à surprendre la foi des lecteurs, et à diriger leur opinion. Notre désir est d'éloigner de cet ouvrage tout esprit de système, en exposant avec candeur la vérité.

* J'appelle la première invasion ce qui n'étoit effectivement que la seconde, Mardonius en ayant tenté une première sans succès avant Datis.

Il en est des corps politiques comme des corps célestes : ils agissent et réagissent les uns sur les autres, en raison de leur distance et de leur gravité. Si le moindre accident venoit à déranger le plus petit des satellites, l'harmonie se romproit en même temps partout ; les corps se précipiteroient les uns sur les autres ; un cahos remplaceroit un Univers ; jusqu'au moment, où toutes ces masses, après mille chocs, et mille destructions, recommenceroient à décrire des courbes régulières, dans un nouveau système.

En Grèce, une petite ville exile un tyran, et la commotion se fait sentir aussitôt aux extrémités de l'Europe et de l'Asie ; mille peuples brisent leurs fers ou tombent dans l'esclavage ; le trône des Cyrus est ébranlé, et le germe de tous les événemens, de tous les troubles futurs se déploye. Chaque révolution est à la fois la conséquence et le principe d'une autre ; ensorte qu'il seroit vrai à la rigueur de dire, que la première révolution du globe a produit de nos jours celle de France.

Veut-on se convaincre de cette fatalité qui régle tout, qui se trouve en raison dernière de tout, et qui fait que si vous retranchiez un pied à l'insecte qui rampe dans la poussière, vous renverseriez des mondes ? Supposez, pour un moment, que l'événement le plus frivole se fût passé autrement à Athènes qu'il n'est réellement arrivée ; qu'il y eût existé un homme de moins, ou que cet homme n'eût pas occupé la même place ; par exemple, Epycide l'emportant sur Thémistocle ? Xerxès

réduisoit la Grèce en servitude; c'en étoit fait des Socrate, des Platon, des Aristote; le rusé Philippe vieillissoit sous le fouet de son maître; Alexandre mouroit sur le Cothurne, ou brigand, sur la croix Tyrienne; d'autres chances se dévelloppoient; d'autres Etats se levoient sur la scène; les Romains rencontroient d'autres obstacles à combattre: l'Univers étoit changé.

Lorsqu'on vient à jetter les yeux sur l'état des hommes, lors de l'établissement des gouvernemens populaires à Sparte et à Athènes, et sur la position des peuples, à l'instant de l'abolition de la royauté en France, on est d'abord frappé d'une différence considérable. Au moment de la révolution de la Grèce, tout, ou presque tout se trouvoit république; tout, ou presque tout monarchie, à l'époque de la révolution Françoise. Dans le premier cas, c'étoient des gouvernemens populaires, qui devoient agir sur des gouvernemens populaires: dans le second, une constitution républicaine, heurtoit des constitutions royales. Or, plus les corps en collision sont de matière hétérogène, plus l'inflammation est rapide. Il faut donc s'attendre que l'effet des mouvemens révolutionnaires de la France surpasse infiniment celui des troubles de la Grèce. N'avançons rien sans preuves.

Où la plus grande secousse se fit-elle sentir à l'époque des troubles de ce dernier pays? En Perse. Pourquoi? Parce que ce fut là que les principes politiques se choquèrent avec le plus de violence. Mais ceci nous découvre une seconde disparité.

Le serf Persan devint la proie du citoyen de la Grèce. Comment les républiques anciennes subsistoient-elles ? Par des esclaves. Comment nos pères barbares vivoient-ils si libres ? Par des esclaves. Il est même impossible de comprendre sur quel principe une vraie démocratie pourroit s'établir sans esclaves. Ainsi nos systêmes modernes excluent de fait toute république parmi nous. Je m'étonne que les François, imitateurs des anciens, n'aient pas réduit les peuples conquis en servitude. C'est le seul moyen de retrouver ce qu'on appelle la liberté civile.

Voilà donc deux différences fondamentales dans les siècles : l'une de gouvernement, l'autre de mœurs. N'y a-t-il point dans le concours fortuit des choses, des circonstances qui déterminent, éloignent, hâtent, ou ralentissent l'effet de tel ou tel événement ? C'est ce qu'il faut maintenant examiner.

La plupart des Etats contemporains des Athéniens et des Spartiates étoient éloignés de ces peuples célèbres. Par quel canal les lumières de ce petit coin du monde se seroient-elles répandues sur le globe ? Les Grecs même se soucioient-ils de les communiquer, ces lumières ? Les Anciens, attachés à la patrie, vivant et mourant sur le sol qu'ils savoient cultiver et défendre avec des mains libres, entretenoient à peine quelques liaisons les uns avec les autres. Parlant divers dialectes, sans le secours des postes, des grands chemins, de l'imprimerie, les nations vivoient comme isolées,

De là une découverte en morale, en politique, ou en toute autre science, périssoit aux lieux qui l'avoient vue naître, ou devenoit la proie d'un petit nombre d'hommes, qui n'avoient souvent que trop d'intérêts à la cacher du reste de la foule. Les peuples d'ailleurs, par leurs préjugés nationaux, par amour de la patrie, renfermoient soigneusement dans leur sein leurs connoissances et leur bonheur. Cette fraternité universelle des Républicains François, n'étoit pas du bon coin de la grande antiquité.

Ici, la dissemblance des temps se fait sentir dans toute sa force. Nos couriers, nos voies publiques, notre imprimerie ont rendu presque tous les Européens citoyens du même pays. Une idée nouvelle, une découverte intéressante a-t-elle pris naissance à Londres, à Paris ? quelques semaines après elle parvient au paysan du Danube, à l'habitant de Rome, au sujet de Pétersbourg, à l'esclave de Constantinople qui se l'approprient, la commentent, et en font leur profit en bien ou en mal. Les Anciens visitoient rarement les contrées étrangères, parce que les difficultés du déplacement étoient presqu'insurmontables. De nos jours, un voyage en Russie, en Allemagne, en Italie, en France, en Angleterre, que dis-je ? autour du globe, n'est qu'une affaire de quelques semaines, de quelques mois, de quelques années calculées à une minute près. Il en est résulté, que la diversité des langues, qui formoit dans l'antiquité un autre obstacle à la propagation des con-

noissances, n'en est plus un chez les Modernes; les idiômes étrangers étant réciproquement entendus de tous les peuples.

Ainsi lorsqu'une révolution arrivoit dans l'ancien monde, les livres rares, les monumens des arts disparoissoient; la barbarie submergeoit une autre fois la terre, et les hommes qui survivoient à ce déluge, étoient obligés, comme les premiers habitans du globe, de recommencer une nouvelle carrière, de repasser lentement par tous les degrés de leurs prédécesseurs. Le flambeau expiré des sciences ne trouvoit plus de dépôt de lumières où reprendre la vie. Il falloit attendre que le génie de quelque grand homme vint y communiquer le feu de nouveau, comme la lampe sacrée de Vesta, qu'on ne pouvoit rallumer qu'à la flamme du soleil, lorsqu'elle venoit à s'éteindre. Il n'en est pas de même pour nous; il seroit impossible de calculer jusqu'à quelle hauteur la société peut atteindre, à présent que rien ne se perd, que rien ne sauroit se perdre: ceci nous jette dans l'infini.

Je semble donc détruire dans ce chapitre ce que j'ai avancé dans les précédens; car je montre une telle différence de siècle, qu'on ne sauroit conclure de l'un pour l'autre? Sans doute pour plusieurs lecteurs que le système de perfection éblouit. Si c'étoit ici le lieu d'entrer dans cette discussion intéressante, je pourrois prouver aisément, que notre position est réellement la même, quant aux résultats, que celle des anciens peuples; que nous avons perdu en mœurs ce que nous avons gagné en

lumières. Celles-ci semblent tellement disposées par la nature, que les uns se corrompent toujours, en proportion de l'aggrandissement des autres : comme si cette balance étoit destinée à prévenir la perfection parmi les hommes. Or, il est certain que les lumières ne donnent pas la vertu ; qu'un grand moraliste peut être un mal honnête homme. La question du bonheur reste donc la même pour les peuples modernes et pour les anciens, puisqu'elle ne peut se trouver que dans la pureté de l'âme. Nous revenons donc à la même donnée, quant aux conséquences heureuses qu'on peut espérer de la révolution de France, quelques soient d'ailleurs nos lumières, l'esprit n'agissant point sur le cœur. Et qui vous dira le secret de changer par des mots et des sciences la nature de l'âme ? de déraciner les chagrins de ce sol défriché pour eux ? Si l'homme, en dépit de la philosophie, est condamné à vivre avec ses désirs, il sera à jamais esclave, à jamais l'homme des temps d'adversité qui furent, l'homme de l'heure douloureuse où je vous parle, et des nouveaux siècles de misères qui s'avancent. Lorsque l'Etre puissant qui tient dans sa main le cœur des hommes, a voulu, dans les voies profondes de sa sagesse, resserrer cet organe de leur félicité, qu'importe que, pour les confondre, il ait élevé leur tête gigantesque au-dessus des sphères roulantes ? Si le cœur ne peut se perfectionner ; si la morale reste corrompue malgré les lumières : République universelle, fraternité des

nations, paix générale, fantôme brillant d'un bonheur durable sur la terre, adieu.

Si l'influence immédiate de la révolution républicaine de la Grèce, fut retardée par toutes les causes que nous venons d'assigner, la Révolution Françoise dégagée de ces obstacles, auroit dû avoir un effet encore plus rapide en cas qu'il ne se fût point trouvé d'autres forces d'amortissement, plus puissantes que la vélocité de son action. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cet examen. Mais on peut douter que l'extinction de la royauté en France eut produit, pour le genre humain, des effets éloignés plus grands, plus durables que ceux qui resultèrent de l'abolition de la monarchie en Grèce. L'Attique, rendue à la liberté, se couvrit de tous les monumens des arts. Les Praxitelle, les Phidias, les Xeuxis, les Appelle, unirent les efforts de leur génie à ceux des Sophocle, des Euripide. Les lumières, disséminées dans les différentes parties du monde, vinrent se concentrer dans ce foyer commun, d'où les divers peuples les ont empruntées par la suite. Sans la Grèce, Rome demeuroit barbare : l'éloquence d'un Démosthène contenoit le germe de celle d'un Cicéron ; il falloit le sublime d'un Homère, la simplicité d'un Hésiode, et les grâces d'un Théocrite pour former le triple génie d'un Virgile ; les loups de Phédre n'eussent point parlé comme les hommes, si ceux d'Esope avoient été muets ; enfin nous autres Celtes grossiers, sortis des forêts, nous ne comp-

terions ni les Racine, ni les Boileau, ni les Montesquieu, ni les Pope, ni les Dryden, ni les Sidney, ni les Bacon, et mille autres; et nous serions encore, comme nos pères, soumis à des Druides, ou à des tyrans.

Heureux si les Grecs en acquérant des lumières n'eussent pas perdu la pureté des mœurs; heureux s'ils n'eussent échangé les vertus qui les sauvèrent de Xerxès contre les vices qui les livrèrent à Philippe! Nous passerons souvent ainsi dans le cours de cet ouvrage, des lumières aux ténèbres, et du bonheur du genre humain à sa misère. Et pourquoi nous en plaindrions-nous? Il est à croire que notre félicité a été calculée sur l'inconstance de nos désirs: la dose du bonheur nous a été mesurée parce que notre cœur est insatiable. La nature nous traite comme des enfans malades, dont on refuse de satisfaire les appétits, mais dont on appaise les pleurs par des illusions et des espérances. Elle fait danser autour de nous une multitude de fantômes, vers lesquels nous tendons les mains, sans pouvoir les atteindre: et elle a poussé si loin l'art de la perspective, qu'elle a peint des Elysées jusques dans le fond de la tombe.

Ainsi j'ai montré l'action immédiate de la révolution républicaine de l'Attique sur la Perse. Elle fit insurger les peuples soumis à cet empire par le ressort des opinions, et l'enveloppa dans une guerre funeste, qui coûta la vie à des millions d'hommes, sans que les nations y gagnassent beaucoup de bonheur ou beaucoup de liberté. Il est

vrai que la cour de Suze fut humiliée. Mais la Grèce en fut-elle plus heureuse? Ses succès ne la corrompirent-ils pas? et le résultat de ces actions, si glorieuses en apparence, ne fut-il pas des vices et des fers?

Quant à l'effet éloigné produit sur l'empire de Cyrus par la chûte de la royauté à Athènes, il n'est personne qui ignore la conquête de l'Asie, et le nom d'Alexandre.

Tâchons de récapituler en peu de mots les différentes influences que l'établissement du gouvernement populaire en Grèce eut sur les nations contemporaines. De la somme de ces données doivent naître les vérités qui forment le but de nos recherches dans cet Essai.

La révolution républicaine de la Grèce agit

Sur l'Egypte

par la voie des armes. Elle y causa quelques malheurs passagers. Elle ne put avoir de prise sur les opinions, la subdivision des classes de la société et le système théocratique, lui opposant des obstacles insurmontables.

Sur Carthage,

encore au militaire. La position locale, l'excellence du gouvernement Punique sauvèrent celui-ci du danger des innovations et de l'exemple.

Dans l'Ibérie

la réaction des troubles de l'Attique ne causa que des malheurs. Vraisemblablement l'esclave au fond de ses mines paya la liberté d'Athènes par des larmes et des sueurs.

Chez les Celtes

elle apporta des lumières, et partant de la corruption. Elle devint aussi la cause éloignée de la servitude de ces peuples, en facilitant les conquêtes des Romains.

En Italie

l'influence de l'établissement des républiques Grecques se dirigea vers la politique, il n'est pas même impossible qu'elle n'y eût produit la révolution de Brutus, par la circonstance du voyage de ce grand homme à Delphes presqu'au moment de l'assassinat d'Hipparque par Harmodius. Ceux qui savent comment les grandes conceptions naissent souvent des causes les plus triviales * ne mépriseront pas cette conjecture.

Dans la Grande-Grèce

la révolution dont nous recherchons les effets agit au moral. Elle y occasionna quelques réformes utiles, mais passagères.

En Sicile

elle produisit la guerre et la monarchie : l'une ne fut qu'un fléau d'un moment, l'autre coûta longtemps des pleurs et du sang à Syracuse,

En Scythie

son influence agit philosophiquement, dans le sens vicieux ; les pasteurs pauvres et vertueux de l'Ister se laissèrent corrompre par l'attrait des sciences, et finirent par se livrer à celui de l'or.

Dans la Thrace

elle ne causa que quelques ravages ; heureusement

* La chûte d'une pomme a dévoilé à Newton le système de l'univers.

la barbarie des peuples les mit à couvert des effets politiques et moraux de la révolution républicaine de la Grèce.

Tyr, enfin

n'échappa pas aux armes de cette révolution, mais elle en évita la séduction par l'esprit commerçant et occupé de ses citoyens.

Le lecteur sans doute, en parcourant cette échelle, a déjà trouvé avec étonnement la vérité qui résulte de ses parties. Cette révolution si vantée, cette révolution qui mérite de l'être, cette révolution toute vertu, toute vraie liberté, n'a donc produit, en exceptant Rome et la grande Grèce, que des maux chez tous les autres peuples. Quoi ? lorsqu'une nation devient indépendante, n'est-ce qu'aux dépens du reste des hommes ? la réaction du bien seroit-elle le mal ? L'histoire ne s'offre-t-elle pas ici sous une perspective nouvelle ? Un rayon de lumière ne pénétre-t-il pas dans le systême obscur des choses, et n'entrevoit-on pas comment les nations sont respectivement ordonnées les unes aux autres ? Si les Grecs du temps d'Aristide, en brisant leurs chaînes n'ont apporté que des maux au genre humain, qu'a-t-on pû raisonnablement espérer (systême de perfection à part) de l'influence de la révolution Françoise ? A-t-on pû croire que tout alloit devenir vertueux et libre ?

Lorsque, pour la première fois, je conçus le plan de ce livre, je revis les Classiques, qui m'introduisoient aux révolutions de la Grèce. A chaque page une mer de réflexions, de rapports

nouveaux, s'ouvroit devant moi. Etant parvenu à crayonner l'ébauche de la révolution que je viens de décrire, je commençai à voir les objets un peu moins troubles, surtout lorsque j'eus examiné le côté de l'influence de cette révolution : partie toute nouvelle dans l'histoire, et à laquelle je ne sache pas que personne ait encore songé. Elaguant une multitude de pensées secondes, je jettai sur le papier les notes suivantes qui forment une espèce de résultat des vérités générales, qu'on peut tirer de la révolution Républicaine de la Grèce.

Est-il une liberté civile ? J'en doute. Les Grecs furent-ils plus heureux, furent-ils meilleurs après leur révolution ? Non. Leurs maux changèrent de valeur nominale, la valeur intrinsèque resta la même.

Malgré mille efforts pour pénétrer dans les causes des troubles des états, on sent quelque chose qui échappe ; Un je ne sais quoi, caché je ne sais où, et Ce je ne sais quoi paroît être la raison efficiente de toutes les révolutions. Cette raison secrète est d'autant plus inquiétante, qu'on ne peut l'appercevoir dans l'homme de la société. Mais l'homme de la société n'a-t-il pas commencé par être l'homme de la nature ? C'est donc celui-ci qu'il faut interroger. Ce principe inconnu ne naît-il point de cette vague inquiétude, particulière à notre cœur, qui nous fait nous dégoûter également du bonheur et du malheur, et nous précipitera de révolution en révolution, jusqu'au dernier siècle ? Et cette inquiétude d'où vient-elle ?

son tour? Je n'en sais rien: peut-être de la conscience d'une autre vie; peut-être d'une aspiration secrète vers la divinité. Quelle que soit son origine, elle existe chez tous les peuples. On là rencontre chez le sauvage et dans nos sociétés. Elle s'augmente surtout par les mauvaises mœurs, et bouleverse les empires.

J'en trouve une preuve bien frappante dans les causes de la révolution Françoise. Ces causes ont différé totalement de celles des troubles politiques de la Grèce, au siècle de Solon. On ne voit pas que les Athéniens fussent très-malheureux, ou très-corrompus alors. Mais nous, qu'étions-nous au moral, dans l'année 1789? Pouvions-nous espérer échapper à une destruction épouvantable? Je ne parlerai point du gouvernement: je remarque seulement que, par tout où un petit nombre d'hommes réunit pendant de longues années le pouvoir et les richesses, quels que soient d'ailleurs la naissance de ces gouvernans, plébéienne ou patricienne; le manteau dont ils se couvrent, républicain, ou monarchique; ils doivent nécessairement se corrompre, dans la même progression qu'ils s'éloignent du premier terme de leur institution. Chaque homme alors a ses vices, plus les vices de ceux qui l'ont précédé: la cour de France avoit treize cens ans d'antiquité.

Un monarque foible et amateur de son peuple, étoit aisément trompé par des ministres incapables ou méchans. L'intrigue faisoit et défaisoit chaque jour des hommes d'état; et ces ministres éphémères,

qui apportoient dans le gouvernement leur ineptie et leurs cœurs, y apportoient encore la haine de ceux qui les avoient précédés. Delà ce changement continuel de systêmes, de projets, de vues ; Ces Nains politiques étoient suivis d'une nuée famélique de commis, de laquais, de flatteurs, de comédiens, de maîtresses. Tous ces êtres d'un moment se hâtoient de sucer le sang du misérable, et s'abymoient bientôt devant une autre génération d'insectes, aussi fugitive et dévorante que la première.

Tandis que les folies et les imbécillités du gouvernement exaspéroient l'esprit du peuple, les désordres de l'ordre moral étoient montés à leur comble, et commençoient à attaquer l'ordre social, d'une manière effrayante. Les célibataires avoient augmenté dans une proportion démesurée, et étoient devenus communs, même parmi les dernières classes. Ces hommes isolés, et par conséquent égoïstes, cherchoient à remplir le vuide de leur vie, en troublant les familles des autres. Malheur à un état, où les citoyens cherchent leur félicité hors de la morale, et des plus doux sentimens de la nature ! Si d'un côté les célibataires se multiplioient, de l'autre les gens mariés avoient adopté des idées pour le moins aussi destructives de la société. Le principe du petit nombre d'enfans, étoit presque généralement reçu dans les villes en France : chez quelques-uns par misère, chez le plus grand nombre par mauvaises mœurs. Un père et une mère ne vouloient pas sacrifier les

aisances de la vie à l'éducation d'une nombreuse famille, et l'on couvroit cet amour de soi, des apparences de la philosophie. Pourquoi créer des êtres malheureux, disoient les uns; pourquoi faire des gueux, s'écrioient les autres? Je jette un voile sur d'autres motifs secrets de cette dépravation. Je ne dirai rien des femmes: meilleures que nous, elles n'ont que la foiblesse d'être ce que nous voulons qu'elles soient; la faute est à nous.

Si ces mœurs affectoient la société en général, elles influoient encore davantage, sur chacun de ses membres en particulier. L'homme, qui ne trouvoit plus son bonheur dans l'union d'une famille, qui souvent se défioit même du doux nom de père, s'accoutumoit à se former une félicité indépendante des autres. Rejetté du sein de la nature par les mœurs de son siècle, il se renfermoit dans un dur égoïsme qui flétrit jusqu'à la racine de la vertu. Pour comble de maux, en perdant le bonheur sur la terre, des bourreaux philosophes lui avoient enlevé l'espérance d'une meilleure vie. Dans cette situation se trouvant seul au milieu de l'univers; n'ayant à dévorer qu'un cœur vuide et solitaire, qui n'avoit jamais senti un autre cœur battre contre lui, faut-il s'étonner que le François fût prêt à embrasser le premier fantôme, qui lui montroit un univers nouveau?

On s'écriera qu'il est absurde de représenter le peuple de la France, comme isolé et malheureux; qu'il étoit nombreux, florissant, &c. La population qui semble détruire mon assertion, est une

preuve pour elle, car elle n'étoit réelle que dans les campagnes, parce qu'il y existoit encore des mœurs ; or on sait assez que ce ne sont pas les paysans qui ont fait la révolution. Quant à la seconde objection, il n'est pas question de ce que la nation sembloit être, mais de ce qu'elle étoit réellement. Ceux qui ne voient dans un état que des voitures, de grandes villes, des troupes, de l'éclat et du bruit, ont raison de penser que la France étoit heureuse. Mais ceux qui croient que la grande question du bonheur est le plus près de la nature possible ; que plus on s'en écarte, plus on tombe dans l'infortune ; qu'alors on a beau avoir le sourire sur les levres devant les hommes, le cœur, en dépit des plaisirs factices, est agité, triste, consumé dans le secret de la vie ; dans ce cas on ne peut disconvenir que ce mécontentement général de soi-même, qui augmente l'inquiétude secrète dont j'ai parlé ; que ce sentiment de mal-aise que chaque individu porte avec soi, ne soient, dans un peuple, l'état le plus propre à une révolution.

Eh bien c'étoit au moment que le corps politique, tout maculé des taches de la corruption, tomboit en une dissolution générale, qu'une race d'hommes, se levant tout à coup, se met, dans son vertige, à sonner l'heure de Sparte et d'Athènes. Au même moment un cri de liberté se fait entendre ; le vieux Jupiter, réveillé d'un sommeil de quinze cens ans, dans la poussière d'Olympie, s'étonne de se trouver à Ste. Geneviève ; on

coëffe la tête du Badeau de Paris du bonnet du citoyen de la Laconie; et tout corrompu, tout vicieux qu'il est, pouillant de force le petit François dans les grandes vertus Lacédémoniennes; on le contraint à jouer le Pantalon aux yeux de l'Europe, dans cette mascarade d'Arlequin.

O grands politiques qui, prenant la raison inverse des Lycurgue, prétendiez établir la démocratie chez un peuple, à l'époque même où toutes les nations retournent par la nature des choses à la monarchie, je veux dire à l'époque de la corruption! O fameux philosophes qui croyiez que la liberté existe au civil, et qui pensiez qu'on est plus heureux sous la canaille du Fauxbourg St. Antoine, que sous celle des bureaux de Versailles! mais que falloit-il donc faire? Je l'ignore. Tout ce que je sais c'est que, puisque vous aviez la fureur de détruire, il falloit au moins rebâtir un édifice propre à loger des François; et surtout vous garder de l'enthousiasme des institutions étrangères. Le danger de l'imitation est terrible. Ce qui est bon pour un peuple est rarement bon pour un autre. Et moi aussi je voudrois passer mes jours sous une démocratie, telle que je l'ai souvent rêvée, comme le plus sublime des gouvernemens en théorie: mais prétendre former des républiques en dépit de tous les obstacles, c'est une absurdité dans la bouche de plusieurs, et une méchanceté dans celle de quelques-uns.

J'ai réfléchi long-temps sur ce sujet: je ne hais point une constitution plus qu'une autre, con-

sidérée abstraitement. Prises en ce qui me regarde comme individu, elles me sont toutes parfaitement indifférentes : mes mœurs sont de la solitude et non des hommes. Eh! malheureux, nous nous tourmentons pour un gouvernement parfait, et nous sommes vicieux! Bon, et nous sommes méchans! Nous nous agitons aujourd'hui pour un vain systême, et nous ne serons plus demain! Des soixante années que le ciel peut-être nous destine à traîner sur ce globe, nous en dépenserons vingt à naître, et vingt à mourir, et la moitié des vingt autres s'évanouira dans le sommeil. Craignons-nous que les misères inhérentes à notre nature d'homme, ne remplissent pas assez ce court espace, sans y ajouter des maux d'opinion? Est-ce un instinct indéterminé, un vuide intérieur que nous ne saurions remplir, qui nous tourmente? Je l'ai aussi sentie cette soif vague de quelque chose. Elle m'a trainé dans les solitudes muettes de l'Amérique, et dans les villes bruyantes de l'Europe; je me suis enfoncé pour la satisfaire dans l'épaisseur des forêts du Canada, et dans la foule qui inonde nos jardins et nos temples. Que de fois elle m'a contraint de sortir des spectacles de nos cités, pour aller voir le soleil se coucher au loin sur quelque site sauvage! que de fois, échappé à la société des hommes, je me suis tenu immobile sur une grève solitaire, à contempler durant des heures, avec cette même inquiétude, le tableau philosophique de la mer! Elle m'a fait suivre autour de leurs palais, dans leurs chasses pom-

peuses, ces rois qui laissent après eux une longue renommée ; et j'ai aimé, avec elle encore, à m'asseoir en silence à la porte de la hute hospitalière, près du Sauvage qui passe inconnu dans la vie, comme les fleuves sans nom de ses déserts. Homme, si c'est ta destinée de porter partout un cœur miné d'un désir inconnu ; si c'est là ta maladie, une ressource te reste. Que les sciences, ces filles du ciel, viennent remplir le vuide fatal qui te conduira tôt ou tard à ta perte. Le calme des nuits t'appelle. Vois ces millions d'astres étincellans, suspendus de toutes parts sur ta tête ; cherche, sur les pas des Newton, les loix cachées qui promènent magnifiquement ces globes de feu, à travers l'azur céleste ; ou, si la divinité touche ton âme, médite en l'adorant sur cet Etre incompréhensible, qui remplit de son immensité ces espaces sans bornes. Ces études sont-elles trop sublimes pour ton génie, ou serois-tu assez misérable, pour ne point espérer dans ce Père des affligés qui consolera ceux qui pleurent ? il est d'autres occupations aussi aimables et moins profondes. Au lieu de t'entretenir des haines sociales, observe les paisibles générations, les douces sympathies, et les amours du règne le plus charmant de la nature. Alors tu ne connoîtras que des plaisirs. Tu auras du moins cet avantage, que chaque matin tu retrouveras tes plantes chéries : dans le monde que d'amis ont pressé le soir un ami sur leur cœur, et ne l'ont plus trouvé à leur réveil ! Nous sommes ici bas comme au spectacle ; si nous détournons

un moment la tête, le coup de sifflet part, les palais enchantés s'évanouissent ; et lorsque nous ramenons les yeux sur la scène, nous n'appercevons plus que des déserts et des acteurs inconnus.

* Tom II.

CHAPITRE XLIII.

Seconde Révolution de Philippe et d'Alexandre.

NOUS allons maintenant commencer la seconde révolution, ou le passage des Républiques Grecques à la Monarchie. Le théâtre change ; de la ressemblance des événemens nous passons à celle des hommes. Jusqu'ici les tableaux se sont rapprochés par les sites, mais presque toujours les personnages ont différé. Maintenant, au contraire, les similitudes se montreront dans les groupes, les oppositions dans les fonds. Plus nous avancerons vers des temps de corruption, de lumières et de despostime ; plus nous retrouverons nos temps et nos mœurs. Souvent nous nous croirons transportés dans nos sociétés, au milieu des grandes femmes et des petits hommes, des philosophes et des tyrans ; des gens rongés de vice pousseront de grands cris de vertu ; de beaux livres sur la science de la liberté conduiront les peuples à l'esclavage : enfin nous allons nous revoir parmi les deux tiers et demi de sots et le demi-tiers de fripons, dont nous sommes sans cesse entourés.

Périclès avoit pris le vrai sentier pour arriver au bonheur. Traitant le monde selon sa portée, lorsque la nécessité le forçoit d'y paroître, il s'y pré-

sentoit avec des idées communes et un cœur de glace. Mais le soir, renfermé secrètement avec Aspasie et un petit nombre d'amis choisis, il leur découvroit ses opinions cachées, et un cœur de feu. Les sots s'apperçurent de son mépris pour eux, car les sots ont un tact singulier sur cet article, et rien ne les chagrine tant que l'indifférence du mépris. Ils accusèrent donc la tendre amie de Périclès; celui-ci parvint à peine à la sauver par ses larmes. Et qui cependant devoit prétendre plus que lui à la gratitude de ses concitoyens? Il y comptoit peu, ayant étudié les hommes. La reconnoissance est nulle chez le Très-Nécessiteux, parce que le sentiment du premier besoin absorbe tous les autres; elle existe quelquefois comme vertu chez le Méchanique pauvre, mais non indigent; elle se change en haine dans l'Individu, placé immédiatement un rang au dessous du bienfaiteur; elle pèse aux Philosophes; les Courtisans l'oublient. Il suit de là: qu'il faut faire du bien au petit peuple, par devoir; obliger l'artiste, par satisfaction de cœur; n'avoir qu'une extrême politesse avec les classes mitoyennes; prêter seulement aux gens de lettres ce qu'ils peuvent exactement vous rendre; et ne donner aux Grands que ce qu'on compte jetter par la fenêtre.

A ces petites caricatures de nos sociétés, se mêleront aussi nos grandes scènes tragiques: la tyrannie, les prescriptions, les rois jugés et massacrés par les peuples, d'autres tombés du trône et réduits à gagner leur vie du travail de leurs mains:

enfin nos hideuses révolutions, entourées du cortège de nos vices.

On sent qu'il est impossible de suivre maintenant le cours régulier de l'histoire, ni même de s'attacher à de grands détails. Ce qui nous reste à peindre des Grecs consiste en cette partie qui s'étend depuis l'époque que nous avons traitée, jusqu'au règne de Philippe et d'Alexandre, où Athènes et Lacédémone perdirent leur liberté, non de nom, mais de fait.

Dans cette période, qui à la compter de l'année de la paix avec les Perses jusqu'à la bataille de Chéronnée, renferme un espace de 111 ans, nous saisirons seulement trois traits caractéristiques : le renversement de la constitution et le règne des Trente tyrans à Athènes, la chûte de Denys le jeuneà Syracuse, et, par extension, la condamnation d'Agis à Sparte. Nous verrons ainsi l'âge de corruption dans les trois principales villes Grecques de l'Ancien Monde. Quant à la révolution même de Philippe, nous ne ferons que l'indiquer, parce qu'elle ne va pas directement au but de cet ouvrage ; mais, en même temps, nous nous étendrons sur le siècle d'Alexandre, dont les rapports avec le nôtre ont été si grands, considérés sous le jour philosophique.

CHAPITRE XLIV.

Renversement de la Constitution et Règne des trente Tyrans d'Athènes.

DEJA 20 années de guerre ont désolé l'Attique;* une peste, non moins destructive, en a enlevé la plus grande partie des habitans, et plongé le reste dans tous les vices; Périclès n'est plus; et Alcibiade, fugitif depuis la malheureuse expédition de Sicile, après avoir dirigé quelque temps la ligue du Péloponèse contre son pays, est maintenant retiré auprès de Tisaphernes Satrape de Lydie.

Là, touché des malheurs dont il fut en partie l'instrument, il commence à tourner les yeux vers sa patrie. De leur côté les citoyens d'Athènes, accablés sous le poids de leurs calamités, ayant à lutter à la fois contre toutes les forces du Péloponèse et de l'Asie, ne voyoient de ressource que dans le génie de leur illustre compatriote. On entama donc des négociations avec Alcibiade, mais celui-ci, banni par le peuple, refusa de retourner à Athènes, à moins qu'on ne changeât la forme du gouvernement, en substituant l'oligarchie à la constitution démocratique. Le tyran vouloit faire sa couche avant de s'y reposer.

Une prompte réconciliation, à quelque prix que ce fût, étoit devenue d'une nécessité absolue.

---

* Il y avoit eu une trêve qui devoit durer 50 ans, et qui fut rompue au bout de six ans et dix mois.

Agis, avec les forces Lacédémoniennes, bloquoit Athènes par terre et occupoit les campagnes voisines, dont les habitans s'étoient réfugiés dans la capitale. D'un autre côté l'armée Athénienne tenoit l'île de Samos, qu'elle venoit d'emporter. De manière que les habitans de l'Attique se trouvoient divisés en deux parties : l'une servant aux expéditions du dehors, l'autre demeurée à la défense de la ville.

La proposition d'Alcibiade, malgré ces circonstances calamiteuses, ne passa pas sans une forte opposition de la part du peuple et des soldats ; mais, comme il ne restoit que ce seul moyen d'échapper à une ruine presqu'inévitable, il fallut enfin se soumettre et consentir à l'abolition de la démocratie.

Alors commencèrent à Athènes les scènes tragiques, qui se renouvellèrent bientôt après sous les Trente Tyrans. On ne sauroit se figurer une position plus affreuse que celle de cette malheureuse cité, ni qui ressemblât davantage à l'état de la France, durant le règne de la convention. Attaquée au dehors par mille ennemis, et prête à succomber sous des armes étrangères, une aristocratie dévorante vint consumer au dedans le reste de ses habitans. D'abord il fut décrété, qu'il n'y auroit plus que les soldats et cinq mille citoyens à prendre part aux affaires de la république, et, pour faire perdre à jamais l'envie de s'opposer aux mesures des conjurés, on se hâta de dépêcher tous ceux qui passoient pour être attachés à l'ancienne constitu-

tion. Le peuple et le Sénat s'assembloient encore, mais si quelqu'un osoit délivrer une opinion contraire à la faction, il étoit immédiatement assassiné. Environnés d'espions et de traîtres, les citoyens craignoient de se communiquer; le frère redoutoit le frère, l'ami se taisoit devant l'ami, et le silence de la terreur régnoit sur la ville désolée.

Ayant établi cette tyrannie provisoire, les conspirateurs procédèrent à l'achèvement d'une constitution. On nomma un comité des Dix, chargé de faire incessamment un rapport à ce sujet. Celui-ci, à l'époque fixée, donna son plan, qui consistoit à établir un conseil de Quatre Cens avec un pouvoir absolu, et le droit de convoquer les Cinq Mille à sa volonté.

On jugea par le premier acte du nouveau gouvernement ce qu'on devoit attendre de sa justice. Les Quatre Cens, armés de poignards et suivis de leurs satellites, entrèrent au Sénat dont ils chassèrent les membres. Ils renversèrent ensuite les anciens établissemens, firent massacrer ou exilèrent les ennemis de leur despotisme; mais ils ne rappellèrent aucun des anciens bannis, dont ils avoient d'abord embrassé la cause, soit dans la crainte d'Alcibiade, soit pour jouir des biens de ces infortunés. Je me figure le monde comme un grand bois, où les hommes s'entr'attendent pour se dévaliser.

Cependant l'armée, en apprenant les troubles d'Athènes, se déclara contre la nouvelle constitution. Alcibiade, que les tyrans avoient négligé,

qui ne soucioit ni de la démocratie, ni de l'aristocratie, et n'entretenoit pour les hommes qu'un profond mépris, ne se trouva pas plus disposé à favoriser les conspirateurs. Les soldats, de même que les troupes Françoises, fiers de leurs exploits, remarquoient que loin d'être payés par la république, c'étoit eux au contraire qui la faisoient subsister de leurs conquêtes, et qu'il étoit temps de mettre fin à tant des calamités, en marchant à la ville coupable.

Tandis que ces pensées agitoient les esprits, arrive un transfuge d'Athènes. On s'empresse autour de lui; les nouvelles les plus sinistres sortent de sa bouche. Il rapporte que le crime est à son comble; que les tyrans ravissent les épouses, égorgent les citoyens, et jettent dans les cachots les familles unies aux soldats par les liens du sang. * À ces mots, un cri d'indignation et de fureur s'élève du milieu de l'armée; elle jure d'exterminer les scélérats, chasse ses officiers, partisans de la faction aristocratique, en nomme de plus populaires, et rappelle à l'instant Alcibiade.

Tout annonçoit la chûte des Quatre Cens. Il se trouvoit parmi eux des hommes d'un talent extraordinaire: Antiphon parlant peu, mais réviseur des discours de ses collègues; Phrynique, d'un esprit audacieux et entreprenant; Théramènes, plein d'éloquence et de génie. La discorde ne tarda pas à se mettre parmi eux. Les hommes

* Ce rapport étoit exagéré.

ressemblent peu à ces animaux justes, dont parlent les voyageurs, qui, après avoir chassé en commun, divisent également le fruit de leurs fatigues : les factieux s'entendent sur la proie, presque jamais sur la dépouille. Théramènes, sentant que le pouvoir leur échappoit, revenoit peu-à-peu à l'ancienne constitution, et se rangeoit du côté du peuple. Phrynique, par des motifs d'ambition, soutenoit le nouvel ordre de choses ; et, pour se ménager des ressources, il députa secrètement à Sparte et se mit à bâtir une forteresse au Pirée afin d'y recevoir les ennemis, et de s'y retirer lui-même en cas d'événement. Sur ces entrefaites on apprend tout-à-coup qu'il vient d'être assassiné sur la place publique, comme Marat au milieu de ses triomphes. Théramènes, maintenant à la tête du parti populaire, insurge les citoyens, et se saisit du Général de la faction opposée. Les Quatre Cens courent aux armes pour leur défense. A l'instant même la flotte Lacédémonienne se montre à l'entrée du Pirée ; le tumulte est à son comble. Théramènes vole au port ; il parle aux soldats ; il leur représente que le Fort a été élevé par les Tyrans, non pour la sûreté de la place, mais pour y introduire l'ennemi de la patrie, dont les vaisseaux sont déjà en vue. La rage s'empare des troupes ; le Fort, rasé jusqu'aux fondemens, disparoît sous la main empressée d'une multitude furieuse ; l'abolition du tribunal des Quatre Cens est prononcée par acclamation ; les Conjurés épouvantés s'échappent de la ville ; et la constitution

populaire se rétablit au milieu des bénédictions et des cris de joie de la foule.

Tels furent ces troubles passagers, où nous retrouvons si bien le caractère de ceux de la France. On y sent le même fond d'immoralité et de vice intérieur. Nous appercevons un gouvernement flattant la soldatesque, et s'entourant du militaire, signe certain de ruine et de tyrannie. On y découvre un je ne sais quoi d'étroit en choses et en idées, qui fait qu'on s'imagine lire l'histoire de notre propre temps. Ce ne sont plus les Thémistocle, les Aristide, les Cimon: ce sont les Robespierre, les Couthon, les Barrere. Au reste, cette révolution d'Athènes tient à un principe politique que nous allons examiner avant de passer aux Trente Tyrans.

Par un principe généralement adopté des publicistes, les nations ont le droit de se choisir un gouvernement, et par un autre principe aussi fameux, " que tout pouvoir vient du peuple," elles peuvent reprendre leurs droits et changer leur constitution. C'est ce que firent les Athéniens qui consentirent à l'abolition de la démocratie et la rétablirent ensuite. Voyons où ces principes nous mènent.

Des trois Partis qui composent la foule, les uns adoptent absolument ces propositions et disent: une nation a le droit de se choisir un gouvernement, parce que celle-ci étoit avant celui-là: que la première est un corps réel, existant dans la nature, dont l'autre n'est qu'une modification, qu'une

pensée. La loi ne peut être en ascension de l'effet à la cause, mais descendante du principe à la conséquence. Tout pouvoir découle ainsi du peuple, et il ne sauroit aliéner sa liberté, car le contrat est nul entre celui qui donne tout, et celui qui n'engage rien ; entre tel qui ne sauroit acheter, et tel qui n'a pas le droit de vendre.

Les autres nient le tout, et les Modérateurs jettent un voile religieux sur ces axiômes.

Je ne puis penser de même ; cet air secret fait beaucoup de mal. Le peuple est un enfant ; présentez-lui un hochet dont il sorte des sons, si vous ne lui en expliquez la cause, il le brisera pour voir ce qui les produit. Pour moi j'avoue hautement ce que je crois, et suis persuadé qu'en toute occasion la vérité, bien expliquée, est bonne à dire. Je reçois donc les deux principes, inattaquables dans leur base, et indisputables dans le raisonnement : mais en adoptant la Majeure avec les Républicains, voyons si nous admettrons la Corollaire.

Conclurai-je que ce qui est rigoureusement vrai en logique soit nécessairement salutaire dans l'application ? Il y a des vérités abstraites qui seroient absurdes si on vouloit les réduire en vérités de pratique. Il y a des vérités négatives et des vérités de maux, que le titre de *vérités* ne rend pas pour cela meilleures. J'ai la fièvre, c'est une vérité ; est-ce une bonne chose que d'avoir la fièvre ? Le cahos où les deux propositions nous plongent est évident de soi. Le peuple a le pouvoir de se choisir un gouvernement, mais il a aussi

celui de changer ce gouvernement, puisque toute souveraineté émane de lui. Ainsi, hier une république, aujourd'hui une monarchie, et demain encore une république. Par le premier droit, dira-t-on, une nation courroit les risques de tomber dans l'esclavage, comme à Athènes, si elle n'avoit le second pour se sauver. D'accord. Mais cette seconde faculté ne le livre-t-elle pas à la merci des factieux sans nombre, qui ne vivent que dans les orages; des factieux qui connoissant trop le penchant inquiet de la multitude, lui persuaderont incessamment que sa constitution du moment est la pire de toutes, par cela même qu'elle en jouit; et un éternel carnage, et une éternelle révolution règneront parmi les hommes. Est-il d'ailleurs quelque puissance qui puisse rompre le soir les sermens solemnels que vous avez faits le matin? L'honneur, les engagemens les plus sacrés, que dis-je? la morale même, ne sont qu'une folie si j'ai le droit incontestable de les violer; et si par cette violation je crois mériter, non des reproches, mais des louanges? Quoi! le manque de foi que vous puniriez dans l'individu, vous le récompenserez dans le corps collectif! Y a-t-il donc deux vertus, l'une de l'homme, et l'autre des nations? O vertu! peux-tu être autre qu'une? Que si tu es double, tu es triple, quadruple, ou plutôt tu n'es rien qu'un être de raison qui nivelle le scélérat et l'honnête homme; qu'un vain fantôme omniforme, modifié selon les cœurs, et variant au souffle de l'opinion. Que deviendra l'univers?

Tel est l'abyme où nous font accourir ceux qui tiennent de loin devant nous ces lumières funestes, comme ces Phares trompeurs que les brigands allument la nuit sur des écueils pour attirer les vaisseaux au naufrage. Voulez-vous encore vous convaincre davantage de l'illusion de ces préceptes? Examinez les contradictions où est tombée la Convention en voulant les faire servir à l'économie politique. C'étoit un crime digne de mort en France, à une certaine époque, d'oser soutenir qu'une nation n'eût pas le droit de se constituer. L'anarchie est venue, et les Révolutionnaires n'ont point eu de honte, de nier la proposition au soutien de laquelle ils avoient versé tant de sang. Ainsi ils ont été réduits à abandonner la base de leur propre édifice, tandis qu'ils continuoient d'en suspendre en l'air la coupole. Est-ce supériorité de talent, ou foi menteuse? Pour moi, qui, simple d'esprit et de cœur, tire tout mon génie de ma conscience, j'avoue que je crois en théorie au principe de la souveraineté du peuple; mais j'ajoute aussi que si on le met rigoureusement en pratique, il vaut beaucoup mieux pour le genre humain redevenir sauvage, et s'enfuir tout nud dans les bois.

Quelques années après la révolution des Quatre Cens, Athènes fut prise par les Lacédémoniens. Lysander ayant fait abattre les murailles de la ville y abolit la démocratie, et y nomma trente ciroyens qui devoient s'occuper du soin de faire une nouvelle constitution. Ces hommes pervers

s'emparèrent bientôt de l'autorité remise entre leurs mains. Faisons connoître les principaux acteurs de cette scène sanglante.

A la tête des Trente Tyrans paroissoit Critias, philosophe et bel esprit de l'école de Socrate. Ce Despote avoit tous les vices de ceux qui désolèrent si long-temps la France. Athée par principe, sanguinaire par plaisir, tyran par inclination, il renioit, comme Marat, Dieu et les hommes.

Théramènes, son collègue, avec plus de talens, avoit aussi plus de souplesse. De même que Syeyes, amateur de la démocratie, il consentit cependant à devenir l'un des Quatre Cens, renversa bientôt après leur autorité, et fut choisi de nouveau l'un des Trente, après la reddition d'Athènes.

La première opération de ces misérables fut de s'associer trois mille brigands et de tirer une garde de Lacédémone, prête à exécuter leurs ordres. Lorsqu'ils se crurent assez forts, ils désarmèrent la cité, ainsi que la Convention les sections de Paris, excepté les Trois Mille, qui conservèrent les droits de citoyens. C'est encore de cette manière que les conjurés de France avoient fait des Jacobins, les seuls citoyens actifs de la république, tandis que le reste du peuple, plongé dans la nullité et la terreur, trembloit sous un gouvernement révolutionnaire.

Désormais certains de leur empire, les Trente lâchèrent la main au crime. Tous les Athéniens soupçonnés d'attachement à l'ancienne liberté, tous ceux qui possédoient quelque fortune, furent

enveloppés dans la proscription générale. Critias disoit, comme Marat, qu'il falloit à tout hasard faire tomber les principales têtes de la ville. Les monstres en vinrent au point de choisir tour-à-tour un riche habitant qu'ils condamnoient à mort, afin de payer de la confiscation de ses biens les satellites de leur tyrannie. Et comme si tout dans cette tragédie, devoit ressembler à celle de Robespierre et de la Convention en France, les corps des citoyens massacrés étoient privés des honneurs funèbres.*

Cependant Athènes n'étoit plus qu'un vaste tombeau habité par la terreur et le silence. Le geste, le coup-d'œil, la pensée même devenoient funestes aux malheureux citoyens. On étudioit le front des victimes; et sur ce bel organe de vérité, les scélérats cherchoient la candeur et la vertu, comme un juge tâche d'y découvrir le crime caché du coupable. Les moins infortunés des Athéniens furent ceux qui s'échappant dans les ténèbres de la nuit alloient, dépouillés de tout, traîner le fardeau de leur vie chez les nations étrangères.

L'énormité de cette conduite ouvrit enfin les yeux à quelques-uns des Tyrans. Théramènes, quoique facile, avoit au fond du courage et du penchant à bien faire; ces atrocités le firent frémir.

* Il y eut à-peu-près de douze à quinze cens citoyens massacrés; mais d'après Xénophon, le nombre paroîtroit avoir été bien plus considérable, comme j'aurai occasion de le faire remarquer ailleurs.

Il s'y opposa avec magnanimité, et sa perte fut résolue. Tallien, de même, détesté de Robespierre, se vit sur le point de succomber sous une dénonciation ; mais, plus heureux, ou plus adroit que l'Athénien, il détourna le poignard contre l'accusateur même. C'est ainsi que les chances disposent de la vie des hommes. Je vais rapporter l'une auprès de l'autre ces deux accusations célèbres ; nous y verrons que les factions ont toujours parlé le même langage ; cherché à s'accuser par les mêmes raisons, et à s'excuser sur les mêmes principes. Je ne puis donner une meilleure leçon aux ambitieux, aux partisans des révolutions, que de leur montrer que dans tous les siècles elles n'ont eu qu'une issue pour ceux qui s'y sont engagés : la tombe.

En abolissant les autorités constituées à Athènes, les Trente avoient laissé subsister le Sénat, qui, subjugué par la terreur, ne pouvoit leur faire d'ombrage. Ce fut devant ce tribunal que Critias dénonça Théramènes. Le peuple, dans un morne silence, assistoit en tremblant au jugement de son dernier défenseur, tandis que les émissaires des Tyrans, cachant des poignards sous leurs robes, occupoient les avenues et entouroient les juges.

Les Parties étant arrivées, Critias prit ainsi la parole :

Sénateurs, on accuse notre gouvernement de sévérité, et on ne considère pas que c'est une malheureuse nécessité qui suit la réforme de tout Etat. Mais Théramènes, lui, membre de ce gouvernement, n'est-il pas, en nous faisant ce reproche, plus coupable qu'un autre ? Ah ! il n'a pas appris d'aujourd'hui à

conspirer. Se disant l'ami du peuple, il établit le pouvoir des Quatre Cens. Jugeant que ceux-ci finiroient par succomber, il les abandonna bientôt, et se rangea du parti contraire, d'où il en acquit le surnom de *Cothurne*. Sénateurs, celui qui trahit sa foi par intérêt seroit-il digne de vivre ? Otez, par sa mort, un chef aux factieux dont il entretient les espérances par son audace."

Alors Théramènes :

" Qui de Critias, ou de moi, Sénateurs, est réellement votre ennemi ? Je vous en fais juges. J'ai été de son avis, lorsqu'il fit punir les délateurs ; mais je me suis opposé à ce qu'on proscrivit les honnêtes gens : un Léon de Salamine, un Nicias, dont la mort épouvante les propriétaires, un Antiphon,* dont la condamnation fait encore frémir tous ceux qui ont bien mérité de la patrie. J'ai réprouvé la confiscation des biens comme injuste, le désarmement des citoyens comme tendant à affoiblir l'Etat ; j'ai opiné contre les gardes étrangères comme tyranniques, contre le bannissement des Athéniens comme dangereux à la sûreté de l'Etat. Ceux qui s'emparent de la fortune des autres, et condamnent les innocens au supplice, ne ruinent-ils pas en effet votre autorité, Sénateurs ? On m'accuse de versatilité. Est-ce à Critias à me faire ce reproche ? Ennemi du peuple dans la démocratie, ennemi des hommes vertueux dans le gouvernement du petit nombre, il ne veut de la constitution populaire qu'avec la canaille, de la constitution aristocratique qu'avec la tyrannie."

Critias, s'appercevant que ce discours faisoit impression sur le Sénat, appella ses satellites : " Voilà," dit-il, " des patriotes qui ne sont pas disposés à laisser échapper le coupable. En vertu de ma souveraineté, j'efface Théramènes du rôle des citoyens, et le condamne à mort." " Et moi," s'écrie celui-ci, s'élançant sur l'autel, " je demande

* Antiphon, proscrit par les Trente, avoit entretenu à ses frais deux galères au service de la patrie durant la guerre du Péloponèse.

que mon procès me soit fait selon la loi ? Ne voyez-vous pas, Athéniens, qu'il est aussi aisé d'effacer votre nom du rôle des citoyens, que celui de Théramènes !" Critias ordonne aux assassins de s'avancer ; on arrache Théramènes de l'autel ; le Sénat sous le coup de poignard, est obligé de garder le silence ; Socrate seul s'oppose courageusement, mais en vain, à l'infâme décret. Le malheureux collègue de Critias, entraîné par les gardes, cherchoit en passant à travers la foule à attendrir le peuple ; mais le peuple se souvient-il des bienfaits?*

* Cela me rappelle la réflexion touchante de Velleius Paterculus sur Pompée, qui croyant trouver un asyle chez un roi comblé de ses bienfaits, n'y trouva que la mort. Les fastueuses Pyramides d'Egypte, bâties par les efforts réunis de tout un peuple ; l'humble tombeau de sable du grand Pompée, élevé furtivement sur le même rivage par la piété d'un vieux soldat, dûrent offrir à César deux monumens bien extraordinaires de la vanité des choses humaines. Les Peintres devroient chercher dans l'histoire des sujets de tableaux qui réuniroient à la fois la majesté de la morale et la grandeur de la nature. Le tombeau du rival de César pourroit offrir cette double pompe. Une mer agitée, les ruines de Carthage à moitié ensevelies dans le sable et sous le jonc marin, Marius contemplant l'orage, appuyé dans une attitude pensive sur le tronçon d'une colonne où l'on distingue peut-être, en caractères Puniques, les premières lettres brisées du nom d'Annibal, voilà le sujet d'un second tableau non moins sublime que le premier. L'Histoire des Suisses en fournit un troisième. Le Peintre représenteroit les trois grands libérateurs de l'Helvétie, vêtus de leurs simples habits de paysans, assemblés secrètement dans un lieu désert au bord d'un lac solitaire, et délibérant de la liberté de leur patrie au milieu des montagnes, des torrens, des forêts : le silence de la nature les environne, et ils n'ont pour témoin de leur sainte union, que le Dieu qui entassa ces Alpes glacées, et déroula ce firmament sur leur tête.

Arrivé aux cachots des Trente, Théramènes but avec intrépidité la cigüe, et en jettant en l'air les dernières gouttes, comme à un festin : "voilà," dit-il, "pour le beau Critias."

N'est-ce pas là la convention ? N'est-ce pas ainsi que ses membres se sont tant de fois traînés dans la boue ? qu'ils se sont couverts d'accusations infâmes, tandis que l'opinion étoit enchaînée par des tribunes pleines d'assassins ? Le philosophe y voit plus : il remarque que partout où les révolutions ont été durables, jamais de pareilles scènes ne les déshonorèrent.

—Une des époques les plus mémorables de la révolution Françoise, est sans doute celle de la chûte de Robespierre. Ce tyran, auquel il ne restoit plus qu'un degré à franchir pour s'asseoir sur le trône, résolut d'abattre la tête du modéré Tallien, de même que Critias s'étoit défait de Théramènes. Il reparut à la Convention après une longue absence. On auroit dit que le froid de la tombe colloit déjà la langue du misérable à son palais ; obscur, embarrassé, confus, il sembla parler du fond d'un sépulchre. Une autre circonstance non moins remarquable, c'est que son discours dont on avoit ordonné l'impression par la plus indigne des flatteries, n'étoit pas encore sorti de la presse, que déjà l'homme tout puissant qui l'avoit prononcé avoit péri du dernier supplice. O Altitudo !

Enfin le jour des vengeances arriva. On conçoit à peine comment Robespierre, qui devoit connoî-

tre le cœur humain, fit dénoncer aux Jacobins les Députés qu'il vouloit perdre; c'étoit les réduire au désespoir, et les rendre par cela même formidables. Ils allèrent donc à la Convention, résolus de périr, ou de renverser le Despote. Celui-ci exerçoit encore un tel empire sur ses lâches collègues, qu'ils n'osèrent d'abord l'attaquer en face; mais s'encourageant peu-à-peu les uns les autres, l'accusation prit enfin un caractère menaçant. Robespierre veut parler, les cris *d'à-bas le Tyran* retentissent de toutes parts. Tallien sautant à la Tribune: "Voici," dit-il, "un poignard pour enfoncer dans le sein du Tyran, si le décret d'accusation est rejetté." Il ne le fut pas. Barrère abandonnant son ami et se portant lui-même pour délateur, fit pencher la balance contre le malheureux Robespierre. On l'arrête. Délivré par les Jacobins, il se réfugie à l'Hôtel-de-Ville, où il essaie vainement d'assembler un parti. Mis hors de la loi par un décret de la Convention, déserté de toute la terre, il ne pût même échapper à ses ennemis, par ce moyen qui nous soustrait à la persécution des hommes, et la fortune le trahit jusqu'à lui refuser un suicide. Arraché par les gardes de derrière une table où il avoit voulu attenter à ses jours, il fut porté, baigné dans son sang, à la guillotine. Robespierre sans doute n'offroit par sa mort qu'une foible expiation de ses forfaits; mais quand un scélérat marche à l'échafaud, la pitié alors compte les souffrances, et non les crimes du coupable.

Après l'exécution de Théramènes, aucun citoyen, hors le seul Socrate, n'osa s'opposer aux mesures des Trente. Cependant les Emigrés, chassés au dehors par la tyrannie, n'avoient pu trouver un lieu où reposer leur tête. Lacédémone menaçoit de sa puissance quiconque recevroit ces infortunés,* c'est ainsi que la Convention a poursuivi les François expatriés, et que plusieurs Etats ont eu la lâcheté d'obéir. Thèbes † et Mégare seules donnèrent le courageux exemple, que l'Angleterre a renouvellé de nos jours, et se firent un devoir d'accueillir l'humanité souffrante.

Bientôt les fugitifs se réunirent sous Thrasybule, citoyen distingué par ses vertus. Leur petite troupe, grosse seulement de 70 héros, s'empara du fort Phylé. Les Trente y accoururent avec leur cavalerie; furent repoussés avec perte, et, craignant un soulèvement dans Athènes, se retirèrent à Eleusine.

La manière dont ils en usèrent avec les habitans de cette ville (apparemment soupçonnés d'attachement au parti contraire), rappelle une des scènes les plus tragiques de la révolution Françoise. Ayant fait ériger leur tribunal sur la place publique, on publia que chaque citoyen eût à venir inscrire son nom, sous prétexte d'un enrôlement. Lorsque la victime s'étoit présentée, on la faisoit passer par

* Elle ordonna même qu'on les livrât aux Trente, et condamna à cinq talens d'amende quiconque leur donneroit un asyle.

† Thèbes poussa la générosité jusqu'à faire un édit contre ceux qui refuseroient de prêter main forte à un Emigré Athénien.

une petite porte qui donnoit sur la mer, derrière laquelle la cavalerie se trouvoit rangée sur deux haies. Le malheureux étoit à l'instant saisi et livré au juge criminel pour être exécuté :* à quelques différences près, on croit voir les massacres du 2 Septembre.

Thrasybule ayant augmenté son parti s'avança jusqu'au Pirée dont il se saisit. L'opinion commençoit à se tourner vers lui, et l'on se sentoit attendrir en voyant cette poignée d'honnêtes citoyens lutter contre une tyrannie puissante. Il n'y eut pas jusqu'à l'orateur Lysias qui n'envoyât cinq cens hommes aux Emigrés d'Athènes. Les Trente avec leur armée se hâtèrent de venir déloger Thrasybule. Celui-ci rangea aussitôt en bataille ses soldats, infiniment inférieurs en nombre à

* Ceci demande une explication. Xénophon qui rapporte ce fait dans le second livre de son histoire, ne dit pas expressément *pour être exécuté*, il dit que le général de la cavalerie livra les citoyens au juge criminel ; que le lendemain, les Trente assemblèrent les troupes et leur déclarèrent, qu'elles devoient prendre part à la *condamnation* des habitans d'Eleusine, puisqu'elles partageoient avec eux (les Trente) la même fortune. N'est-ce pas là un langage assez clair ? Quelques auteurs ont porté le nombre des suppliciés à Athènes à environ 1,500 ; mais Xénophon fait dire à Cléocrite, dans un discours, que les Trente ont fait périr plus de citoyens en quelques mois de paix, que la guerre du Péloponèse en 27 années de combats. S'il y a ici de l'exagération, il faut aussi qu'il y ait quelque chose de vrai. D'ailleurs il seroit peut-être possible de montrer que l'expression Grecque renferme le sens que je lui donne, si je voulois ennuyer le lecteur par une dissertation grammaticale. Il est donc, d'après tout, très-raisonnable de conclure qu'il y eut un massacre à Eleusine.

ceux de Critias, et posant à terre son bouclier : « Allons, mes amis, » s'écria-t-il en se montrant à ses compagnons d'infortune, « allons, combattons pour arracher par la victoire nos biens, notre famille, notre pays, des mains des Tyrans. Heureux qui jouira de sa gloire, ou recouvrera la liberté par la mort! Rien de si doux que de mourir pour la patrie!"

Les fugitifs à ces mots se précipitèrent sur les troupes ennemies. Le combat étoit trop inégal, pour que le succès fût long-temps douteux. D'un côté la vengeance et la vertu; de l'autre le crime et sa conscience. Les Tyrans furent renversés; Critias y perdit la vie, et le reste des Trente épouvanté se renferma dans Athènes.

Après l'action, les soldats des deux partis se parlèrent, ceux qui combattirent sous Critias étoient du nombre des cinq mille habitans, qui, comme je l'ai dit, avoient seuls conservé le droit de citoyens. Cléocrite, attaché au parti de Thrasybule, leur fit sentir la folie de se déchirer pour des Maîtres. Les Trois Mille, mécontens de leurs anciens tyrans, en élurent dix autres qui ne se conduisirent pas moins criminellement que les premiers. Les Trente et leur faction s'enfuirent à Eleusine.

CHAPITRE XLV.

Abolition de la Tyrannie. Rétablissement de l'ancienne Constitution.

C'ÉTOIT une maxime du peuple libre de Sparte de soutenir partout la tyrannie. Si le principe

n'est pas généreux, du moins est-il naturel. Nous cherchons à être heureux, mais nous ne pouvons souffrir le bonheur dans nos voisins. Les hommes ressemblent à ces enfans avides, qui, non contens de leurs propres hochets, veulent encore saisir ceux des autres. Les Lacédémoniens volèrent au secours des Trente; Lysander bloqua le Pirée; c'en étoit fait des Emigrés Athéniens, lorsque les passions humaines vinrent les sauver et rendre la paix à leur patrie.

Pausanias, roi de Sparte, jaloux de la gloire de Lysander, eut l'adresse de se faire envoyer à Athènes avec une armée. Il livra un combat pour la forme à Thrasybule, et en même temps l'invita sous main à députer à Sparte quelques-uns de ses amis.

Ceux-ci y conclurent un traité, par lequel la tyrannie fut abolie, et l'ancien gouvernement rétabli dans sa première forme. Cette heureuse nouvelle étant apportée à Athènes, les partis se reconcilièrent, et Thrasybule, après avoir offert un sacrifice à Minérve, termina ainsi le discours qu'il adressoit à l'ancienne faction des Trente et des Dix: "Pourquoi voulez-vous nous commander, citoyens? Valez-vous mieux que nous? Avons-nous, quoique pauvres, convoité vos biens? et ne commîtes-vous pas mille crimes pour nous dépouiller des nôtres?......Je ne veux point rappeller le passé, mais apprenez de nous que souvent l'opprimé a plus de foi et de vertu que l'oppresseur."

Les Trente et les Dix retirés à Eleusine voulurent encore lever des troupes pour se rétablir. Un tyran dans l'impuissance est un tigre muselé qui n'en devient que plus féroce. On marcha à ces misérables. Ils furent massacrés dans une entrevue. Ceux qui les avoient suivis firent un accommodement avec les vainqueurs, et une sage amnistie ferma toutes les plaies de l'Etat.

Je me suis fait une question en écrivant le règne des Trente. Pourquoi élève-t-on Thrasybule aux nues ? et pourquoi ravale-t-on les Emigrés François au plus bas dégré ? Le cas est rigoureusement le même. Les fugitifs des deux pays, forcés à s'exiler par la persécution, prirent les armes sur des terres étrangères en faveur de l'ancienne constitution de leur patrie. Les mots ne sauroient dénaturer les choses : que les premiers se battissent pour la démocratie, les seconds pour la monarchie, le fait reste le même en soi. Ces différences d'opinions sur des objets semblables, naissent de nos passions : nous jugeons le passé selon la justice, le présent selon nos intérêts.

Les Emigrés François, comme toute chose en temps de révolution, ont eu de violens détracteurs et de chauds partisans. Pour les uns, ce sont des scélérats, le rebut et la honte de leur nation : pour les autres, des hommes vertueux et braves, la fleur et l'honneur du peuple François. Cela rappelle le portrait des Chinois et des Négres : tout bons, ou tout méchans. Si l'on convient qu'un grand seigneur peut être un fripon, qu'un

royaliste peut être un malhonnête homme, cela ne suffit pas. Un ci-devant gentilhomme est de nécessité un scélérat. Et pourquoi? Parce qu'un de ses ancêtres, qui vivoit du temps du roi Dagobert, pouvoit obliger ses vassaux à faire taire les grenouilles de l'étang voisin, lorsque sa femme étoit en couche.

Un bon étranger au coin de son feu, dans un pays bien tranquille, sûr de se lever le matin comme il s'est couché le soir, en possession de sa fortune, la porte bien fermée, des amis au-dedans et la sûreté au-dehors, prononce, en buvant un verre de vin, que les Emigrés François ont tort, et qu'on ne doit jamais quitter sa patrie : et ce bon étranger raisonne conséquemment. Il est à son aise, personne ne le persécute, il peut se promener où il veut sans crainte d'être insulté, même assassiné, on n'incendie point sa demeure, on ne le chasse point comme une bête féroce, le tout parce qu'il s'appelle Jacques et non pas Pierre, et que son grandpère, qui mourut il y a quarante ans, avoit le droit de s'asseoir dans tel banc d'une église, avec deux ou trois Arlequins en livrée derrière lui. Certes, dis-je, cet étranger pense qu'on a tort de quitter son pays.

C'est au malheur à juger du malheur. Le cœur grossier de la prospérité ne peut comprendre les sentimens délicats de l'infortune. Nous nous croyons forts au jour de le félicité; nous nous écrions, "si nous étions dans cette position, nous ferions comme ceci, nous agirions de cette ma-

nière." L'adversité vient-elle? nous sentons bientôt notre foiblesse, et, avec des larmes amères, nous nous rappellons des vaines forfanteries; et des paroles frivoles du temps du bonheur.

Si l'on considère sans passion ce que les Emigrés ont souffert en France, quel est l'homme maintenant heureux, qui mettant la main sur son cœur, ose dire: "je n'eûsse pas fait comme eux."

La persécution commença en même temps dans toutes les parties de la France; et qu'on ne croie pas que l'opinion en fût la cause. Eûssiez-vous été le meilleur patriote, le démocrate le plus extravagant, il suffisoit que vous portâssiez un nom connu pour être noble, pour être persécuté, brûlé, lanterné; témoins les Lameths et tant d'autres dont les propriétés furent dévastées, quoique Révolutionnaires et de la majorité de l'Assemblée Constituante.

Des troupes de sauvages excitées par d'autres sauvages, sortirent de leur antre. Un malheureux gentilhomme, dans sa maison de campagne, voyoit tour-à-tour accourir les paysans effrayés: "Monsieur, on sonne le tocsin; Monsieur, les voici; Monsieur, ils ont résolu de vous tuer; Monsieur, fuyez, fuyez, ou vour êtes perdu!.... Au milieu de la nuit, réveillés par des cris de feu et de meurtre, si ces infortunés, échappés à travers mille périls de leurs châteaux réduits en cendres, vouloient avec leurs épouses et leurs enfans à demi nuds, se retirer dans les villes voisines, ils étoient reçus avec les cris de mort: "à la lanterne,

l'Aristocrate." Aussitôt la municipalité en ruban rouge, et à la tête de la populace, venoit dans une visite solemnelle, examiner s'ils n'avoient point d'armes. Que malheureusement un vieux couteau de chasse rouillé, un pistolet sans batterie, se trouvâssent en leur possession, les vociférations de traîtres, de conspirateurs, de scélérats retentissoient de toutes parts. Ici on les traînoit à la Maison-Commune, pour rendre compte de prétendus discours contre le peuple, là, pour avoir entendu la messe, selon la foi de leurs pères; ailleurs on les surchargeoit de taxes arbitraires, par d'infâmes décrets, qui les obligeoient de payer sur le pied de leurs anciennes rentes, tandis que d'autres décrets, en abolissant ces rentes même, ne leur avoient quelquefois rien laissé: taxes qui souvent surpassoient le revenu de la terre entière,* tant ils étoient absurdes et méchans!

Dans l'abandon général et la persécution attachée à leurs pas, il restoit aux gentilshommes une ressource: la Capitale. Là, perdus dans la foule, ils espéroient échapper par leur petitesse, contens de dévorer en paix, dans quelque coin obscur, le triste morceau de pain qui leur restoit: il n'en fut pas ainsi.

Il semble que l'on fit tout ce que l'on pût pour les forcer à s'expatrier, et plusieurs pensent que c'étoit nn plan de l'Assemblée pour s'emparer de

* Ceci est arrivé à la mère de l'Auteur. Pour payer les taxes de 1791 elle fut obligée d'ajouter au revenu de la terre taxée, 6000 liv. de sa poche.

leurs biens. Ces victimes dévouées étoient obligées de quitter Paris dans un certain temps donné. Le matin ils voyoient leur hôtel marqué de rouge, ou de noir, signes de meurtre ou d'incendie. Ce fut alors qu'ils se trouvèrent dans une position si horrible que j'essaierois en vain de la peindre. Où aller ? où fuir ? où se cacher ? Réduits à la plus profonde misère, encore pleins de l'amour de la patrie, on les vit à pied sur les grands chemins, retourner dans les villes de province, où, plus connus, ils éprouvèrent tout ce qu'une haine rafinée peut faire souffrir. D'autres rentrèrent dans les ruines de leurs châteaux dévastés par la flamme. Ils y furent saisis et assassinés ; quelques-uns rôtis, comme sous le roi Jean, à la vue de leur famille ; plusieurs y virent leurs épouses violées avec la plus inhumaine barbarie. Envain les malheureux gentilshommes qui survécurent crioient, nous sommes patriotes, nous vous cédons nos biens, notre vêtement, notre demeure ; on insultoit à leurs cris, on redoubloit de rage : le désespoir les prit, et ils émigrèrent.

Voilà une partie des raisons sans réplique de l'émigration, et c'est dans cette conduite même que je découvre la vraie raison qui a fait calomnier les émigrés. Quand les hommes ont commis, ou veulent commettre une injustice, ils commencent par accuser la victime : lorsqu'on jettoit des enfans dans le bûcher à Carthage, on faisoit battre les tambours et sonner les trompettes.

CHAPITRE XLVI.

Chûte de Denys le Jeune, à Syracuse.

D'AUTRES scènes nous appellent à Syracuse. Après avoir considéré long-temps des républiques, nous allons examiner des monarchies. Au reste, ce sont les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes vertus que nous retrouverons sous des appellations différentes. Le bandeau royal, celui de la religion, le bonnet de la liberté, peuvent déformer plus ou moins la tête des hommes; mais leur cœur reste toujours le même.

Tandis que la tyrannie s'étoit glissée à Athènes, elle avoit aussi levé l'étendart en Sicile. Tranquille possesseur d'une autorité usurpée par la ruse, Denys l'ancien soutint trente-huit années sa puissance par des vices et des vertus; avec les premiers il extermina ses ennemis; avec les secondes il rendit son joug supportable: en cela comme Auguste, il proscrivit et régna.

A sa mort, son fils le remplaça sur le trône. Esprit médiocre, il ne se distinguoit de la foule que par l'habit qu'il portoit, et le rang où le sort l'avoit fait naître. De même que plusieurs autres princes du Monde Ancien et du Monde Moderne, c'étoit un bon et aimable jeune homme, qui savoit caresser une femme, boire du Chio, rire agréablement, et qui croyoit qu'il suffisoit de s'appeller Denys et de ne faire de mal à personne, pour être à la tête d'une nation.

Denys eût trouvé très-doux de jouer ainsi le roi

à Syracuse, et peut-être les peuples l'auroient-ils souffert. Malheureusement le nouveau prince avoit un oncle philosophe. *

* Il faut bien se donner de garde en lisant l'histoire ancienne, de tomber dans l'enthousiasme. Il y a toujours beaucoup à rabattre des idées exaltées que nous nous faisons des Grecs et des Romains. Dion étoit sans doute un grand homme, mais au rapport de Platon même, il avoit beaucoup de défauts. Voici comme Cicéron parle de Pompée, dans ses lettres à Atticus. " Tuus autem ille amicus, nos, ut ostendit, admodum diligit, amplectitur, amat, aperte laudat; occulte, sed ita, ut perspicuum sit, invidet, nihil come, nihil simplex, nihil εν τοῖς, πολιτικοις honestum (*in reb. quæ sunt reip.*) nihil illustre, nihil forte, nihil liberum." Et c'est le même homme pour lequel le même Cicéron a écrit l'Oraison *pro lege Manilia.* Et ce fameux Brutus, ce vertueux Régicide, vraisemblablement assassin de son père, dont Plutarque et tant d'autres, nous ont laissé de si magnifiques éloges? Brutus avoit prêté de l'argent aux habitans de Salamine, et il veut que Cicéron force ces malheureux citoyens de payer l'intérêt de cette somme, à quatre pour cent par mois, tandis que les plus grands usuriers, dit l'orateur Romain qui est justement révolté de la proposition, se contentent d'un pour cent. Brutus met dans ses sollicitations, au sujet de cette affaire, toute la chaleur et l'aigreur d'un malhonnête homme, jusque-là qu'il cherche à faire nommer à la Préfecture un misérable qui avoit tenu assiégés pour dettes, avec un parti de cavalerie, les Sénateurs de Salamine, dont trois cens étoient morts de faim; et Brutus espère qu'une seconde exécution militaire lui fera obtenir son argent. " Je suis fâché," ajoute Cicéron, " de trouver votre ami (Brutus) si différent de ce que je le croyois." C'est dans ces mêmes lettres de Cicéron à Atticus qu'on lit cette anecdote, fort peu connue et qui mérite bien de l'être. Le trait est d'autant plus odieux, que Brutus réclamoit cet argent au nom de deux de ses amis, quoiqu'il lui appartint réellement.

Quant au bon Cicéron lui-même, ses propres ouvrages, et sa vie écrite par Plutarque, nous font assez connoître ses foiblesses.

Il

Dion commit une grande erreur : il méconnut le génie de Denys. Amant de la philosophie, il s'imagina que chacun devoit en avoir le goût comme lui. En voulant forcer le tyran de Sicile à s'élever au-dessus des bornes que la nature lui avoit prescrites, il ne fit que lui mettre mille idées indigestes dans la tête, et peut-être lui donner des vices dont les semences n'étoient pas dans son

---

Il est amusant de voir de quel air César lui écrivoit, au sujet des guerres civiles. " Mon cher Cicéron," lui mande le Tyran, " restez tranquille, un bon citoyen comme vous, ne doit se mêler de rien." Et le pauvre Cicéron se désole. " Eh ! que deviendrai-je, mon cher Atticus, si j'allois être arrêté avec mes Licteurs ? Ah ! grands Dieux ! on débite les plus mauvaises nouvelles. Si j'étois à ma maison de Tusculum ? Mais je veux me retirer dans une île de la Grèce. Antoine ne le voudra pas. Que faire ? &c. &c." Et il écrit une belle lettre à Antoine qui arrive dans une litière avec trois comédiennes ; ensuite il prononce les Philippiques, et Antoine montre la malheureuse lettre. Pour ce qui est de César, il ne se cachoit point de ses vices. La proclamation de son collègue Bibulus : " Bithynicam reginam eique regem antea fuisse cordi, nunc esse regnum," et les vers des soldats :

Gallias Cæsar subegit, Nicomedes Cæsarem :
Ecce Cæsar nunc triumphat qui subegit Gallias ;
Nicomedes non triumphat, qui subegit Cæsarem :

apprennent assez les désordres *de la reine de Bithynie.* Auguste, après avoir proscrit ses concitoyens dans sa jeunesse, et obligé le père et le fils à mourir de la main l'un de l'autre, se faisoit amener dans sa vieillesse les jeunes vierges de ses Etats. Voilà les grands hommes de Rome. Je ne parle ni des Néron, ni des Tibère. Il paroît cependant singulier, que Suétone n'ait pas rapporté ce que Tacite nous apprend du commerce incestueux d'Agrippine et de son fils, lui qui étoit si curieux de pareilles anecdotes.

cœur. Savoir bien juger d'un homme, du langage qu'il faut lui parler, est un art extrêmement difficile. Un esprit d'un ordre supérieur est trop porté à supposer dans les autres les qualités qu'il se trouve, et va se communiquant sans cesse, sans s'appercevoir qu'il n'est pas entendu. C'est une nécessité absolue pour l'homme de génie de sacrifier à la sottise; quelqu'un me disoit qu'il se voyoit prodigieusement recherché de la société, parce qu'il étoit toujours plus nul que son voisin.

La réputation de Platon s'étendoit alors dans toute la Grèce. Dion persuada à Denys d'attirer le philosophe en Sicile. Celui-ci, après quelques difficultés, consentit à venir donner des leçons au jeune prince. Bientôt la cour se transforma en une académie; Denys, du soir au matin, argumentoit du meilleur et du pire des gouvernemens, mais il se lassa enfin de déraisonner sur ce qu'il ne comprenoit pas. Les courtisans murmurèrent; les soldats ne se soucioient pas beaucoup *du Monde d'Idées*, et la vertu philosophique étoit trop chaste pour le Tyran. Dion fut exilé, et Platon le rejoignit pen de temps après en Grèce.

Le moraliste eut à peine quitté Syracuse que Denys brûla du désir de le revoir. Dans les rois les désirs sont des besoins. Cette fois-ci il fallut que les philosophes de la Grande Grèce engageâssent, pour sûreté, leur parole au vieillard de l'Académie. Il y a je ne sais quoi d'aimable et de touchant dans cet intérêt de tout le corps des Sages en un de leurs membres; lorsque Jean-

Jacques Rousseau fuyoit de pays en pays, peu importoit aux Savans de la France, de l'Angleterre* et de l'Italie.

Platon de retour auprès du Tyran voulut obtenir de lui le rappel de Dion. Non seulement Denys se montra inexorable, mais, sous un prétexte frivole, confisqua les biens de celui-ci que jusqu'alors il avoit respectés. Le philosophe, piqué de l'injustice qu'on faisoit à son ami, demanda la permission de se retirer ; il l'obtint avec beaucoup de peine. Le prince demeuré seul avec ses vices et ses courtisans, se replongea dans les excès du despotisme et de la débauche. La mesure des maux du peuple monta à son comble et l'heure de la vengeance approchoit.

Dion dépouillé de ses biens, et blessé au cœur par le divorce de son épouse, que Denys avoit donné en mariage à l'un de ses favoris, résolut d'arracher la Sicile à la Tyrannie. Il se mit en mer avec deux vaisseaux et huit cens hommes pour attaquer un prince qui possédoit des escadres et des armées : † mais il comptoit sur les vices du roi

---

* Il y auroit de l'injustice à oublier que Hume donna l'hospitalité à Jean-Jacques Rousseau ; qu'il trouva dans le Duc de Portland la protection d'un Mécène, et les lumières de la philosophie ; enfin que Sa Majesté Britannique elle-même accorda une pension honorable à l'illustre réfugié.

† Mais Denys étoit alors sans finances, grande cause de révolutions. Quant au papier-monnoie, son usage a toujours été calamiteux. La France en présente un grand exemple, l'Amérique avoit été désolée auparavant par ce fléau. En 1775, le Congrès décréta l'émission de Bills de crédit, pour la somme de

de Syracuse et sur l'inconstance du peuple : il ne s'étoit pas trompé.

---

deux millions de Dollars, qui devoient être retirés graduellement de la circulation par des taxes ; le premier retrait étant fixé au 31 Novembre 1779. Plusieurs autres émissions suivirent, et au mois de Février 1776, il y avoit déjà pour 20 millions de Dollars en Bills dans les Etats-Unis.

L'enthousiasme du peuple les soutint durant quelque temps au pair, mais enfin l'intérêt l'emportant sur le patriotisme, ils commencèrent à perdre. Le Congrès continuant à multiplier le papier, la somme totale s'éleva bientôt à 200 millions de Dollars. Outre cette masse énorme, chaque Etat avoit encore ses Bills particuliers, comme les Départemens de France leurs petits Assignats. En 1779, les Bills perdant 27 et 28 pour cent, le Congrès voulut avoir recours à un expédient que la Convention a employé depuis, dans l'opération de ses Mandats : c'étoit de remplacer l'ancien papier par un nouveau. Le premier devoit être brûlé progressivement, tandis que le second auroit été émis dans la proportion de vingt à un avec l'autre ; ensorte que les 200 millions de Dollars en Bills *Continentals*, se seroient trouvés rachetés par 10 millions. L'opération étoit trop fallacieuse pour réussir, et le papier continua à tomber de plus en plus. Alors le Congrès mit en usage, pour soutenir ses Bills, tous les moyens dont se sont servi les Révolutionnaires François, pour supporter leurs Assignats. Il fixa un maximum au prix des denrées, à celui des journées d'ouvriers. Les dettes contractées en argent furent déclarées payables en papier ; d'autres loix forçoient le marchand à recevoir les Bills à leur valeur nominale, de vendre au même taux pour du papier que pour de l'argent ; les biens des Royalistes furent mis à l'encan. L'effet de ces mesures coërcitives fut de créer la disette, de ruiner les propriétaires, et de répandre l'immoralité. Il fallut bientôt rappeller ces décrets, et les Bills, perdant 400 pour un en 1781, cessèrent enfin de circuler.

Ainsi s'opéra la banqueroute. C'est une chose extraordinaire, mais prouvée, que la chûte d'un papier-monnoie n'a jamais opéré de

Tout réussit, Denys se trouvoit absent, les Syracusains se soulevèrent. Dion entra dans la cité, et proclama le rétablissement de la république. Le Tyran, accouru au bruit de cette nouvelle, hasarda une action où il fut défait. Après plusieurs pourparlers, il se retira en Italie, laissant la citadelle, dont il avoit eu le bonheur de s'emparer, entre les mains de son fils.

Cependant la division régnoit dans la ville. Les uns soutenoient Dion, leur libérateur ; les autres s'attachoient à Héraclide, qui proposoit des mesures populaires. Celui-ci l'emporte, et Dion, poursuivi par les plus ingrats de tous les hommes, est obligé de se retirer avec un petit nombre d'amis fidèles, au milieu d'une populace furieuse, prête à le déchirer.

Ce grand patriote avoit à peine abandonné Syracuse, que le parti de Denys, toujours bloqué dans la citadelle, fait une vigoureuse sortie ; force les lignes des assiégeans; et les citoyens épouvantés

de grands mouvemens dans un Etat : on en voit plusieurs raisons. A la première émission d'un papier il a ordinairement toute sa valeur. Celui qui le reçoit alors, loin d'éprouver une perte, assez souvent y fait un gain. Lorsque le discrédit commence, le Billet a déjà changé de main ; le capitaliste qui l'a reçu à perte, le passe à un autre avec cette même perte ; et le papier continue ainsi de circuler, pris et rendu au prix du change, lors de la négociation. En sorte que la diminution est insensible, d'un individu à l'autre. Il n'y a à souffrir considérablement que pour le créancier, et celui entre les mains duquel le papier expire Quant à l'Etat, les fortunes ayant seulement changé de mains, il s'y trouve la même quantité de propriétaires qu'auparavant, et l'équilibre est conservé.

députent humblement vers Dion, qui a la magnanimité de revenir à leur secours.

Il s'avançoit au milieu de la nuit vers la Capitale, lorsqu'il reçoit tout-à-coup des couriers qui lui apportent l'ordre de se retirer de nouveau. Les soldats de Denys étoient rentrés dans la citadelle ; le peuple, toujours lâche, avoit repris son audace ; et le parti d'Héraclide, s'étant saisi des portes de la ville, comptoit en disputer l'entrée à la troupe de Dion.

Cependant un bruit sourd vient, roulant de proche en prophe. Bientôt des cris affreux se font entendre. Des hurlemens confus, des sons aigus entrecoupés de grands silences, durant lesquels on distingue quelque voix lamentable et solitaire, comme d'un homme égorgé dans une rue écartée ; enfin, tout l'effroyable murmure d'une ville en insurrection et en proie à l'ennemi, monte à la fois dans les airs.

Un incendie général vient éclairer les horreurs de cette nuit, que le pinceau seul de Virgile * pourroit rendre. Les teintes scarlatines et mouvantes du ciel annoncent à Dion, encore loin dans

* La description que les historiens nous ont laissée de l'embrasement de Syracuse a tant de traits de ressemblance avec celui de Troie décrit par Virgile, qu'il ne me paraît pas impossible que ce poëte, dont on connoît d'ailleurs la vérité et qui ayant passé une partie de sa vie à la vue de la Sicile, devoit s'en rappeller sans cesse l'histoire, n'ait emprunté plusieurs choses de cet événement, pour le second chant de son Enéïde. A moins qu'on ne suppose que les historiens qui ont écrit après lui n'aient eux-mêmes imité l'Epique Latin.

la campagne,* l'embrasement de la patrie. Un messager arrive à la hâte ; il apprend aux soldats du philosophe guerrier que la garnison de la citadelle a fait une seconde sortie ; qu'elle égorge femmes, enfans, vieillards ; qu'elle a mis le feu à la ville ; que le parti même d'Héraclide sollicite Dion de précipiter sa marche, et d'étouffer, dans le danger commun, tout ressentiment des injures passées.

Dion ne balance plus. Il entre dans Syracuse avec sa petite troupe de héros, aux acclamations des citoyons prosternés à ses pieds, qui le regardoient, non comme un homme, mais comme un dieu, après leur ingratitude. Le philosophe patriote s'avançoit dans les rues à travers mille dangers, sur les cadavres des habitans massacrés, à la réverbération des flammes, entre des murs rouges et crevassés, tantôt plongé dans des tourbillons de fumée et de cendres brûlantes, tantôt exposé à la chûte des toits et des charpentes embrasées qui crouloient de toutes parts autour de lui.

Il parvint enfin à la citadelle, où les troupes du Tyran s'étoient rangées en bataille. Il les attaque ; les force de se renfermer dans leur repaire, d'où elles ne sortirent plus que pour remettre la place, par capitulation, entre les mains des citoyens de Syracuse.

Dion ayant rétabli le calme dans sa patrie, ne jouit pas long-temps du fruit de ses tra-

* A environ deux lieues.

vaux.* Il périt assassiné, après s'être lui-même rendu coupable d'un assassinat. Callippe, le meurtrier, fut à son tour chassé par le frère de Denys ; et Denys lui-même, sortant de sa retraite après dix ans d'interrègne, remonta sur le trône.

Platon connut mieux que Dion les hommes de son siècle. Il lui prédit qu'il ne causeroit que des maux, sans réussir. C'est une grande folie que de vouloir donner la liberté républicaine à un peuple qui n'a plus de vertu. Vous le traînez de malheur en malheur, de tyran en tyran, sans lui procurer l'indépendance. Il me semble qu'il existe un gouvernement particulier, pour ainsi dire naturel à chaque âge d'une nation : la liberté entière aux sauvages, la république royale aux pasteurs, la démocratie dans l'âge des vertus sociales, l'aristocratie dans le relâchement des mœurs, la monarchie dans l'âge du luxe, le despotisme dans la corruption. Il suit de-là, que lorsque vous voulez donner à un peuple la constitution qui ne lui est pas propre, vous l'agitez sans parvenir à votre but ; et il retourne, tôt ou tard, au régime qui lui convient, par la seule force des choses. Voilà pour-

* Dion avoit entrepris avec les philosophes Platoniciens d'établir en Sicile une de ces républiques idéales, qui font tant de mal aux hommes. C'est peut-être la seule fois qu'on ait tenté de former le gouvernement d'un peuple sur des principes purement abstraits. Les François ont voulu faire la même chose de notre temps. Ni Dion, ni les Théoristes de France, n'ont réussi, parce que le vice étoit dans les mœurs des nations. Il est presqu'incroyable combien l'âge philosophique d'Alexandre ressemble au nôtre.

quoi tant de prétendues républiques se transforment tout-à-coup en monarchie sans qu'on en sache bien la raison ; de tel principe, telle conséquence : de telles mœurs, tels gouvernemens. Si des hommes vicieux bouleversent un Etat, quelques soient d'ailleurs leurs prétextes, il en résulte le despotisme. Les Tyrans sont les remords des révolutions des méchans.

Denys ne resta que deux années en possession de son trône. Les intraitables Syracusains se soulevèrent de nouveau. Ils appellèrent à leur secours un Tyran voisin, nommé Icétas. Celui-ci, loin de combattre pour la liberté de la Sicile, ne cherchant qu'à se substituer à Denys, traita sous main avec les Carthaginois. Bientôt la flotte Punique parut à la vue du port. L'ancien Tyran étoit alors renfermé dans la citadelle, où il se défendoit contre le nouveau maître de la ville. Dans cette conjoncture, les citoyens opprimés envoyèrent demander du secours à Corinthe, leur mère-patrie, et contre Denys, et contre Icétas et ses alliés. Les Corinthiens, touchés des malheurs de leur ancienne colonie, firent partir Timoléon avec dix vaisseaux. Le grand homme aborda en Sicile et remporta un avantage sur Icétas. Denys, voyant s'évanouir ses espérances, se rendit au général Corinthien, qui fit passer en Grèce, sur une galère, sans suite, avec une petite somme d'argent, celui qui avoit possédé des flottes, des trésors, des palais, des esclaves, et un des plus beaux royaumes de l'antiquité.

Peu de temps après Timoléon se trouva maître

de Syracuse; battit les Carthaginois, et, appellant le peuple à la liberté, fit publier qu'on eût à démolir les citadelles des Tyrans. Les Syracusains se précipitent sur ces monumens de servitude; ils les nivellent à la terre; et fouillant jusques dans les sépulchres des despotes, dispersent leurs os dans les campagnes, comme on suspend dans les moissons la carcasse des bêtes de proie pour épouvanter leurs semblables. On érigea des tribunaux de justice nationale, sur l'emplacement même de cette forteresse, d'où émanoient les ordres arbitraires des rois. Leurs statues furent publiquement jugées et condamnées à être vendues. Une seule, celle de Gélon, fut acquittée par le peuple. Le bon, le patriote Henri IV, qui n'étoit pas comme Gélon un usurpateur, n'a pas échappé aux Républicains de la France. Les Anciens respectoient la vertu, même dans leurs ennemis; et ceux qui accordèrent les honneurs de la sépulture à l'étranger Mardonius, n'auroient pas laissé les cendres d'un Turenne, leur compatriote, au milieu d'une Ostéologie de singes. Nous avons beau nous élever sur la pointe des pieds pour imiter les géans de la Grèce, nous ne serons jamais que de petits hommes.

CHAPITRE XLVII.

Denys à Corinthe. Les Bourbons.

CEPENDANT Denys étoit arrivé à Corinthe. On s'empressa de venir repaître ses regards du

spectacle d'un monarque dans l'adversité. Nous chérissons moins la liberté que nous ne haïssons les grands; parce que nous ne pouvons souffrir le bonheur dans les autres ; et que nous nous imaginons que les grands sont heureux. Comme les rois semblent d'une autre espèce que le reste de la foule, au jour de l'affliction ils ne trouvent pas une larme de pitié. Voilà donc, dit chacun en soi-même, cet homme qui commandoit aux hommes, et qui d'un coup-d'œil auroit pu me ravir la liberté et la vie. Toujours bas, nous rampons sous les princes dans leur gloire, et nous leur crachons au visage lorsqu'ils sont tombés.

Qu'eût dû faire Denys dans ses revers? Il eût dû savoir que les tigres et les déserts sont moins à craindre pour les misérables que la société. Il eût dû se retirer dans quelque lieu sauvage pour gémir sur ses fautes passées, et surtout pour cacher ses pleurs.

Le prince de Syracuse offroit une grande leçon à Corinthe, où les étrangers s'empressoient de venir méditer ce spectacle extraordinaire. Le malheureux roi, couvert de haillons, passoit ses jours sur les places publiques ou à la porte des cabarets, où on lui distribuoit, par pitié, quelque reste de vin et de viande. La populace s'assembloit autour de lui ; Denys avoit la lâcheté de l'amuser de ses bons mots. Il se rendoit ensuite dans les boutiques de parfumeurs, ou chez des chanteuses auxquelles il faisoit répéter leurs rôles, s'occupant à disputer avec elles sur les règles de la musique. Bientôt pour ne pas mourir de faim, il fut obligé de donner

des leçons de grammaire dans les fauxbourgs aux enfans du petit peuple, et ce ne fut pas le dernier degré d'avilissement où le réduisit la fortune.

Une conduite aussi indigne a porté les hommes à en rechercher les causes. Cicéron fait là-dessus une remarque cruelle. Denys, dit-il, voulut dominer sur des enfans, par habitude de tyrannie. Justin, au contraire, croit qu'il n'agissoit ainsi, que dans la crainte que les Corinthiens ne prîssent de lui quelque ombrage. Ne seroit-ce point plutôt le désespoir qui jetta le roi de Syracuse dans cet excès de bassesse ? A force de l'insulter on le rendit digne d'insultes. Lorsqu'un misérable sent que son caractère s'avilit, que la pitié des hommes ne s'étend plus sur lui, alors il se plonge tout entier dans le mépris, comme dans une espèce de mort.

Malgré le masque d'insensibilité que le monarque de Sicile portoit sur son visage, je doute que la borne de la place publique qui lui servoit d'oreiller durant la nuit, et qu'il partageoit peut-être avec quelque mendiant de Corinthe, fût entièrement sèche le matin. Plusieurs mots échappés à ce prince, justifient cette conjecture.

Diogène le rencontrant un jour, lui dit : « Tu ne méritois pas un pareil sort ! » Denys, se trompant sur le motif de cette exclamation, et étonné de trouver de la pitié parmi les hommes, ne put se défendre d'un mouvement de sensibilité. Il repartit : « Tu me plains donc ? je t'en remercie. » La simplicité de ce mot, qui devoit briser l'âme de Diogène, ne fit qu'irriter le féroce Cynique. « Te

plaindre !" s'écria-t-il, " tu te trompes, esclave. Je suis indigné de te voir dans une ville où tu puisses jouir encore de quelques plaisirs." A Dieu ne plaise qu'une pareille philosophie soit jamais la mienne !

Dans une autre occasion le même prince, importuné par un homme qui l'accabloit de familiarités indécentes, dit tranquillement : " Heureux ceux qui ont appris à souffrir."

Quelquefois il savoit repousser une injure grossière par une raillerie piquante. Un Corinthien soupçonné de filouterie, s'approche de lui en secouant sa tunique, pour montrer qu'il ne cachoit point de poignard (manière dont on usoit en abordant les Tyrans) : " Fais-le en sortant," lui dit Denys.

La fortune voulut mêler quelques douceurs à l'amertume de ses breuvages, pour en rendre le déboire plus affreux. Denys obtint la permission de voyager, et Philippe le reçut dans son royaume avec tous les honneurs dûs à son rang. Pédagogue à Corinthe, Roi encore à la table de celui de Macédoine, réduit de nouveau à la mendicité, ces étranges vicissitudes devoient bien apprendre au prince de Sicile, la folie de la vie et la vanité des rôles qu'on y remplit. Du moins le père d'Alexandre s'honora-t-il en respectant l'infortune. Il ne put s'empêcher de dire à son hôte en le voyant, avec une espèce de chaleur : " Comment avez-vous perdu un empire que votre père sut conserver si long-temps ?" " J'héritai de sa puissance, ré-

pondit Denys, « et non de sa fortune.» Ce mot-là explique l'histoire du genre humain. Un soir que les deux tyrans s'entretenoient familièrement dans une orgie, celui de la Grèce demanda à celui de Sicile, quel temps son père, Denys l'ancien, prenoit pour composer un si grand nombre de poèmes? « Le temps que vous et moi mettons ici à boire,» répliqua gaiement le roi détrôné.

Le sort voulut enfin terminer ce grand drame de l'école des rois, par un dénouement non moins extraordinaire que les autres scènes. Denys réduit au dernier degré de misère, ou rendu fou de chagrin, s'engagea dans une troupe de prêtres de Cybèle, et l'on vit le monarque de Syracuse, avec sa grosse taille et ses yeux à moitié fermés, parcourant les villes et les bourgs de la Grèce, sautant et dansant en frappant un tympanon, et allant après tendre la main à la ronde, pour recevoir les chétives aumônes de la populace.

Si je me suis arrêté long-temps aux infortunes de Denys, on en sent assez la raison. Outre la grande leçon qu'elles présentent, l'Europe a devant les yeux, au moment où j'écris ceci, un exemple frappant, non des mêmes vices, mais presque des mêmes malheurs. Le souverain légitime de la France erre maintenant en Europe à la merci des hommes.

Cependant si un royaume florissant, un peuple nombreux, une naissance illustre se réunissent pour augmenter l'amertume des regrets de Louis, il ne sauroit craindre, comme les rois de l'anti-

quité, l'excès de l'indigence. Cette différence tient à l'état relatif des constitutions. Chez les Anciens un prince fugitif ne rencontroit que des républiques qui insultoient à sa misère; dans le monde Moderne il trouve du moins d'autres princes qui lui procurent les nécessités de la vie. S'il arrivoit que l'Europe se formât en démocratie, le dernier des monarques détrônés seroit aussi malheureux que Denys.

Depuis les premiers âges du monde jusqu'à la catastrophe des Bourbons en France, l'histoire nous offre un grand nombre de princes fugitifs et en proie aux douleurs, le partage commun des hommes. On remarque particulièrement chez les Anciens, le Monarque aveugle, qui parcouroit la Grèce appuyé sur son Antigone; Thésée le législateur, le défenseur de sa patrie, et banni par un peuple ingrat; Oreste, suivi d'un seul ami; Idoménée, chassé de Crète; Démarate, roi de Sparte, retiré auprès de Darius; Hippias, mort au champ de Marathon, en cherchant à recouvrer sa couronne; Pausanias II, roi de Sparte, condamné à mort et sauvé par la fuite; Denys à Corinthe; Darius, fuyant seul devant Alexandre, et assassiné par ses courtisans; Cléomène, digne successeur d'Agis, crucifié en Egypte, où il s'étoit retiré; Antiochus Hiérax, réfugié chez Ptolémée, qui le jette dans des cachots; Antiochus X, errant chez les Parthes et en Cilicie; Mithridate, cherchant envain un asyle auprès de Tigrane son gendre, et réduit à s'empoisonner: à Rome, Tarquin

chassé par Brutus, et soulevant envain l'Italie en sa faveur; une foule d'empereurs des deux Empires qu'il seroit trop long d'énumérer. Parmi les peuples Modernes, on reconnoit en Afrique Gélimer,* chassé du trône des Vandales et réduit à cultiver un champ de ses propres mains; en Italie Lamberg, premier prince fugitif de l'Europe moderne; Pierre de Médicis, qui sans Philippe de Comines, n'eût pu trouver une retraite à Venise; l'empereur Henri IV, fuyant devant son fils; le Comte de Flandres, chassé par Artavelle; Charles V de France, dépouillé par la faction de Charles de Navarre; Charles VII, réduit à sa ville d'Orléans; Henri VI d'Angleterre, détrôné,

* Son histoire est touchante et présente un des jeux les plus extraordinaires de la fortune. Le lendemain du jour que Gélimer sortit secrètement de Carthage, Bélisaire, dans le palais de ce prince des Vandales, servi par ses propres esclaves, dina sur la table, dans les plats, et des viandes mêmes préparées pour le repas du malheureux monarque. Le roi fugitif s'étant ensuite remis entre les mains du général Romain, il fut conduit à Constantinople, où après s'être prosterné devant Justinien, on lui donna quelque terre dans un coin de l'Empire. *Procop. de Bel. Vand. lib.* 1, *cap.* 21, *&c.* Ce bon Procope qui raconte si naïvement ses songes, l'amour d'Honorius pour une poule nommée Rome, et les chansons des petits enfans qui disoient: "G. chassera B. et B. chassera G.," me rappelle qu'on trouve dans son histoire de la guerre des Perses un chapitre intéressant sur la Mer-Rouge et le commerce des Indes, qui a, je crois, échappé au savant Robertson dans sa *Disquisition*. On y apprend que l'on construisoit les vaisseaux sans cloux pour cette navigation, en attachant seulement les planches avec des cordes, non à cause des *rochers d'aimant*, dit Procope qui se pique alors d'incrédulité, mais pour les rendre plus légers. *De Bel. Pers. lib.* 1. *cap.* 18.

puis rétabli, puis détrôné encore; Edouard IV, errant dans les Pays-Bas privé de tout secours; Henri IV de France, chassé par la Ligue; Charles II d'Angleterre, obligé de dormir sur un chêne dans ses Etats, tandis que sa famille sur le Continent étoit forcée de se tenir au lit, faute de feu; Gustave Vasa, retiré dans les mines; Stanislas roi de Pologne, s'échappant déguisé de son palais; Jacques second, trouvant une cour en France, mais dont les decendans n'avoient pas un lieu où reposer leur tête; Marie, portant son fils dans les rangs des Hongrois; enfin, les Bourbons, terminant cette liste d'illustres infortunés. Dans ce catalogue de misères chacun pourra satisfaire le penchant de son cœur: l'envie y verra des rois, la pitié des malheureux, et la philosophie des hommes.

Thrice happy you, who look as from the shore,
And have no venture in the wreck you see!

Celui-là n'étoit pas un favori de la prospérité qui répétoit ces deux vers. C'étoit un monarque, le malheureux Richard second, qui, le matin même du jour où il fut assassiné, jettant à travers les soupiraux de sa prison un regard sur la campagne, envioit le Pâtre qu'il voyoit assis tranquillement dans la vallée auprès de ses chèvres.

On a beaucoup disputé sur l'infortune comme sur toute autre chose. Voici quelques réflexions que je crois nouvelles.

Comment le malheur agit-il sur les hommes? Augmente-t-il la force de leur âme? La diminue-t-il?

S'il l'augmente, pourquoi Denys fut-il si lâche?

S'il la diminue, pourquoi la Reine de France déploya-t-elle tant de fortitude?

Prend-il le caractère de la Victime? mais s'il le prend, pourquoi Louis, si timide au jour du bonheur, se montra-t-il si courageux au jour de l'adversité? et pourquoi ce Jacques second, si brave dans la prospérité, fuyoit-il sur les bords de la Boyne lorsqu'il n'avoit plus rien à perdre?

Seroit-ce que le malheur transforme les hommes? Sommes-nous forts parce que nous étions foibles, foibles parce que nous étions forts? Mais le pusillanime empereur Romain, qui se cachoit dans les latrines de son palais au moment de sa mort, avoit toujours été le même; et le Breton Caractacus fut aussi noble dans la capitale du monde que dans ses forêts.

Il paroît donc impossible de raisonner d'après une donnée certaine sur la nature de l'infortune. Il est vraisemblable qu'elle agit sur nous par des causes secrètes qui tiennent à nos habitudes et à nos préjugés, et par la position où nous nous trouvons relativement aux objets environnans. Denys, si vil à Corinthe, eût peut-être été très-grand entre les mains de ses sujets à Syracuse.

Autre recherche. Voilà le malheur considéré en lui-même, examinons-le dans ses relations extérieures.

La vue de la misère cause différentes sensations chez les hommes. Les Grands, c'est-à-dire les riches, ne la voient qu'avec un dégoût extrême;

il ne faut attendre d'eux qu'une pitié insolente, que des dons, des politesses, mille fois pires que des insultes.

Le marchand, si vous entrez dans son comptoir, ramassera précipitamment l'argent qui se trouve à terre : cette âme de boue confond le malheureux et le malhonnête homme.

Quant au peuple, il vous traite selon son génie. L'infortuné rencontre en Allemagne la vraie hospitalité, en Italie la bassesse, mais quelquefois des éclairs de sensibilité et de délicatesse, en Espagne la morgue et la lâcheté, par fois aussi de la noblesse ; le peuple François, malgré sa barbarie, lorsqu'il s'assemble en masse, est le plus charitable, le plus sensible de tous envers le misérable, parce qu'il est sans contredit le moins avide d'or. Le désintéressement est une qualité que mes compatriotes possèdent éminemment au-dessus des autres nations de l'Europe. L'argent n'est rien pour eux, pourvu qu'ils aient exactement la vie. En Hollande le malheureux ne trouve que brutalité ; en Angleterre le peuple méprise souverainement l'infortune : mais autant les individus qui le composent sont avides d'argent, autant ils sont généreux pris en corps. Au fait, je ne connois point deux nations plus antipathiques de génie, de mœurs, de vices et de vertus, que les Anglois et les François, avec cette différence : que les Anglois reconnoissent généreusement plusieurs qualités dans les François, tandis que ceux-ci refusent toute vertu aux autres.

Examinons maintenant, si de ces diverses re-

marques on ne peut tirer quelques règles de conduite dans le malheur. J'en sais trois.

Un misérable est un objet de curiosité pour les hommes. On l'examine, on aime à toucher la corde des angoisses, pour jouir du plaisir d'étudier son cœur au moment de la convulsion de la douleur, comme ces chirurgiens qui suspendent des animaux dans des tourmens, afin d'épier la circulation du sang et le jeu des organes. La Première règle est donc de cacher ses pleurs. Qui peut s'intéresser au récit de nos maux? Les uns les écoutent sans les entendre, les autres avec ennui, tous avec malignité. La Prospérité est une statue d'or dont les oreilles ressemblent à ces cavernes sonores, décrites par quelques voyageurs: le plus léger soupir s'y grossit en un son épouvantable.

La Seconde règle, qui découle de la première, consiste à s'isoler entièrement. Il faut éviter la société lorsqu'on souffre, parce qu'elle est l'ennemie naturelle du malheureux; sa maxime est: infortuné—coupable. Je suis si convaincu de cette vérité sociale, que je ne passe guères dans les rues sans baisser la tête.

Troisième règle—fierté intraitable. L'orgueil est la vertu du malheur. Plus la fortune nous abaisse, plus il faut nous élever, si nous voulons sauver notre caractère. Il faut se ressouvenir que partout on honore l'habit et non l'homme. Peu importe que vous soyez un fripon, si vous êtes riche; un honnête homme, si vous êtes pauvre. Les positions relatives font dans la société l'estime,

la considération, la vertu. Comme il n'y a rien d'intrinsèque dans la naissance, vous fûtes roi à Syracuse, et vous devenez particulier malheureux à Corinthe. Dans la première position vous devez mépriser ce que vous êtes ; dans la seconde, vous enorgueillir de ce que vous avez été ; non qu'au fond vous ne sachiez à quoi vous en tenir sur ce frivole avantage, mais pour vous en servir comme d'un bouclier contre le mépris attaché à l'infortune. On se familiarise aisément avec le malheureux ; et il se trouve sans cesse dans la dure nécessité de se rappeller de sa dignité d'homme, s'il ne veut pas que les autres l'oublient.

Mais enfin que faut-il faire pour soulager ses chagrins ? Voici la pierre philosophale.

D'abord la nature du malheur n'étant pas parfaitement connue, cette question reste pour ainsi dire insoluble. Lorsqu'on ne sait où git le siège du mal, où peut-on appliquer le remède ?

Plusieurs philosophes anciens et modernes, ont écrit sur ce sujet. Les uns nous proposent la lecture, les autres la vertu, le courage. C'est le Médecin qui dit au Patient : portez-vous bien.

Un livre vraiment utile au misérable, parce qu'on y trouve la pitié, la tolérance, la douce indulgence, l'espérance plus douce encore, qui composent le seul baume des blessures de l'âme, ce sont les Evangiles. Leur divin auteur ne s'arrête point à prêcher vainement les infortunés ; il fait plus : il bénit leurs larmes, et boit avec eux le calice jusqu'à la lie.

Il n'y a point de Panacée universelle pour le chagrin, il en faudroit autant qu'il y a d'individus souffrans. D'ailleurs la raison trop dure ne fait qu'aigrir celui qui souffre, comme la Garde maladroite qui, en tournant l'Agonisant dans son lit pour le mettre plus à son aise, ne fait que le torturer. Il ne faut rien moins que la main d'un ami, pour panser les plaies du cœur, et pour vous aider à soulever doucement la pierre de la tombe.

Mais si nous ignorons comment le malheur agit, nous savons du moins en quoi il consiste ; en une privation. Que celle-ci varie à l'infini ; que l'un regrette un trône, l'autre une fortune, un troisième une place, un quatrième un abus ; n'importe, l'effet reste le même pour tous. Un ami me disoit ; je ne vois qu'une infortune réelle : celle de manquer de pain. Quand un homme a la vie, l'habit, une chambre et du feu, les autres maux s'évanouissent. Le manque du nécessaire absolu est une chose affreuse, parce que l'inquiétude du lendemain empoisonne le présent. Mon ami avoit raison, mais cela ne tranche pas la question.

Car que faudroit-il faire pour se procurer ce premier besoin ? Travailler, répondent ceux qui n'entendent rien au cœur de l'homme. Nous supportons l'adversité, non d'après tel ou tel principe, mais selon notre éducation, nos goûts, notre caractère, et surtout notre génie. Celui-ci, s'il peut gagner passablement sa vie par une occupation quelconque, s'appercevra à peine qu'il a

changé de condition; tandis que celui-là, d'un ordre supérieur, regardera comme le plus grand des maux de se voir obligé de renoncer aux facultés de son âme, de faire sa compagnie de manœuvres, dont les idées sont confinées autour du bloc qu'ils scient, ou de passer ses jours, dans l'âge de la raison et de la pensée, à faire répéter des mots aux stupides enfans de son voisin. Un pareil homme aimera mieux mourir de faim, que de se procurer à un tel prix les besoins de la vie. Ce n'est donc pas chose si aisée que d'associer le nécessaire et le bonheur: tout le monde n'entendra pas ceci.

Ainsi nous ne sommes pas juges compétens du bon et du mauvais pour les autres: il ne s'agit pas de l'apparence, mais de la réalité.

Cependant j'essayerai de montrer le parti qu'on peut tirer de la condition la plus misérable.

Un infortuné parmi les enfans de la prospérité, ressemble à un gueux qui se promène en guenilles, au milieu d'une société brillante: chacun le regarde et le fuit. Il doit donc éviter les jardins publics, le fracas, le grand jour; le plus souvent même il ne sortira que la nuit. Lorsque la brune commence à confondre les objets, notre infortuné s'avanture hors de sa retraite, et traversant en hâte les lieux fréquentés, il gagne quelque chemin solitaire, où il puisse errer en liberté. Un jour il va s'asseoir au sommet d'une colline qui domine la ville et commande une vaste contrée; il contemple les feux qui brillent dans l'étendue du

paysage obscur, sous tous ces toîts habités. Ici, il voit éclater le réverbère à la porte de cet hôtel, dont les habitans, plongés dans les plaisirs, ignorent qu'il est un misérable, occupé seul à regarder de loin la lumière de leurs fêtes; lui, qui eut aussi des fêtes et des amis. Il ramène ensuite ses regards sur quelque petit rayon, tremblant dans une pauvre maison écartée du fauxbourg, et il se dit : là, j'ai des frères.

Une autre fois, par un clair de lune, il se place en embuscade sur un grand chemin, pour jouir encore à la dérobée de la vue des hommes, sans être distingué d'eux; de peur qu'en appercevant un malheureux, ils ne s'écrient, comme les gardes du Docteur Anglois, dans la *Chaumière Indienne* : Un Pariah! un Pariah!

Mais le but favori de ses courses sera peut-être un bois de sapins, planté à quelques milles de la ville. Là il a trouvé une société paisible, qui comme lui cherche le silence et l'obscurité. Ces Sylvains solitaires veulent bien le souffrir dans leur république, à laquelle il paie un léger tribut; tâchant ainsi de reconnoître, autant qu'il est en lui, l'hospitalité qu'on lui a donnée.

Lorsque les chances de la destinée nous jettent hors de la société, la surabondance de notre âme, faute d'objet réel, se répand jusque sur l'ordre muet de la création, et nous y trouvons une sorte de plaisir que nous n'aurions jamais soupçonné. La vie est douce avec la nature. Pour moi je me suis sauvé dans la solitude loin de la mer du

monde. J'en contemple encore quelquefois les tempêtes, comme un homme jetté seul sur une île déserte, qui se plaît, par une secrète mélancolie, à voir les flots se briser au loin sur les côtes où il fit naufrage. Après la perte de nos amis, si nous ne succombons à la douleur, le cœur se replie sur lui-même; il forme le projet de se détacher de tout autre sentiment, et de vivre uniquement avec ses souvenirs. S'il devient moins propre à la société, sa sensibilité se développe aussi davantage. Le malheur nous est utile; sans lui les facultés aimantes de notre âme resteroient inactives: il la rend un instrument tout harmonie, dont, au moindre souffle, il sort des murmures inexprimables. Que celui que le chagrin mine s'enfonce dans les forêts; qu'il erre sous leur voûte mobile; qu'il gravisse la colline, d'où l'on découvre, d'un côté de riches campagnes, de l'autre le soleil levant sur des mers étincellantes, dont le verd changeant se glace de cramoisi et de feu; sa douleur ne tiendra point contre un pareil spectacle: non qu'il oublie ceux qu'il aima, car alors ses maux seroient préférables, mais leur souvenir se fondra avec le calme des bois et des cieux: il gardera sa douceur et ne perdra que son amertume. Heureux ceux qui aiment la nature: ils la trouveront, et trouveront seulement elle, au jour de l'adversité.

Telle est la première sorte de plaisir qu'on peut tirer du malheur, mais on en compte plusieurs autres. Je recommanderois particulièrement

l'étude de la botanique, comme propre à calmer l'âme en détournant les yeux des passions des hommes, pour les porter sur le peuple innocent des fleurs. Armé de ses ciseaux, de son style, de sa lunette, on s'en va tout courbé, longeant les fossés d'un vieux chemin, s'arrêtant au massif d'une tour en ruine, aux mousses d'une antique fontaine, à l'orée Septentrionale d'un bois; ou peut-être on parcourt des grèves que les algues festonnent de leurs grands falbalas frisés et couleur d'écaille fondue. Notre Botanophile se plait à rencontrer la *Tulipa Silvestris* qui se retire comme lui sous les ombrages les plus solitaires; il s'attache à ces Lys mélancoliques, dont le front penché semble rêver sur le courant des eaux. A l'aspect attendrissant du *Convolvulus*, qui entoure de ses fleurs pâles quelque aune décrépit, il croit voir une jeune fille presser de ses bras d'albâtre son vieux père mourant; l'*Ulex* épineux, couvert de ses papillons d'or, qui présente un asyle assuré aux petits des oiseaux, lui montre une puissance protectrice du foible; dans les *Thims* et les *Calamens*, qui embellissent généreusement un sol ingrat de leur verdure parfumée, il reconnoît le symbole de l'amour de la patrie. Parmi les végétaux supérieurs, il s'égare volontiers sous ces arbres dont les sourds mugissemens imitent la triste voix des mers lointaines; il affecte cette famille Américaine, qui laisse pendre ses branches négligées comme dans la douleur; il aime ce Saule au port languissant, qui ressemble avec sa tête blonde et

sa chevelure en désordre, à une Bergère pleurant au bord d'une onde. Enfin il recherche de préférence dans ce règne aimable, les plantes qui par leurs accidens, leurs goûts, leurs mœurs, entretiennent des intelligences secrètes avec son âme.*

O! qu'avec délices, après cette course laborieuse, on rentre dans sa misérable demeure chargé de la dépouille des champs! comme si l'on craignoit que quelqu'un ne vint ravir ce trésor, fermant mystérieusement la porte sur soi, on se met à faire l'analyse de sa récolte, blâmant ou approuvant Tournefort, Linné, Vaillant, Jussieu, Solander, du Bourg. Cependant la nuit approche. Le bruit commence à cesser au dehors, et le cœur palpite d'avance du plaisir qu'on s'est préparé. Un livre qu'on a bien eu de la peine à se procurer, un livre qu'on tire précieusement du lieu obscur où on le tenoit caché, va remplir ces heures de silence. Auprès d'un humble feu et d'une lumière vacillante, certain de n'être point entendu, on s'attendrit sur les maux imaginaires des Clarisse, des Clémentine, des Héloïse, des Cécilia. Les romans sont les livres des malheureux: ils nous nourrissent d'illusions, il est vrai, mais en sont-ils plus remplis que la vie?

* Je suis fâché que ce ne soit pas le Botaniste de la Duchesse de Portland (J. J. Rousseau) qui ait appellé *Portlàndia*, l'arbuste de la famille des Rubaciées connu sous ce nom. La Protectrice, le Protégé, et la Plante se fussent prêté mutuellemen des charmes; et la reconnoissance d'un grand homme eût vécu éternellement dans le parfum d'une fleur

Ou bien, si vous le voulez, ce sera un grand crime, une grande vérité, dont notre solitaire s'occupera : Agrippine assassinée par son fils. Il veillera au bord du lit de l'ambitieuse Romaine, maintenant retirée dans une chambre obscure à peine éclairée d'une petite lampe. Il voit l'impératrice tombée faire un reproche touchant à la seule suivante qui lui reste, et qui elle-même l'abandonne ; il observe l'anxiété augmentant à chaque minute sur le visage de cette malheureuse princesse qui, dans une vaste solitude, écoute attentivement le silence. Bientôt on entend le bruit sourd des assassins, qui brisent les portes extérieures ; Agrippine tressaille, s'assied sur son lit, prête l'oreille. Le bruit approche, la troupe entre, entoure la couche ; le Centurion tire son épée et en frappe la reine aux tempes ; alors, *ventrem feri !* s'écrie la mère de Néron : mot dont la sublimité fait hocher la tête.

Peut-être aussi, lorsque tout repose entre deux ou trois heures du matin, au murmure des vents et de la pluie qui battent contre vos fenêtres, écrivez-vous ce que vous savez des hommes. L'infortuné occupe une place avantageuse pour les bien étudier, parce qu'étant hors de leur route, il les voit passer devant lui.

Mais après tout, il faut toujours en revenir à ceci ; sans les premières nécessités de la vie, point de remèdes à nos maux. Otway en mendiant le morceau de pain qui l'étouffa ; Gilbert, la tête troublée par le chagrin, en avalant une clef à l'hôpital, sentirent bien amèrement, à cet égard, quoique hommes de lettres, toute la vanité de la philosophie,

CHAPITRE XLVIII.

Condamnation d'Agis à Sparte.

LA révolution des Trente Tyrans à Athènes eut des conséquences funestes pour la république imprudente qui l'avoit favorisée. Lysander en faisant porter à Lacédémone l'or et l'argent de l'Attique, introduisit les vices de ce dernier pays dans sa patrie. Bientôt la simplicité de mœurs y passa pour grossièreté, la frugalité pour sottise, l'honnêteté pour duperie, et l'Ephore Epitadès ayant publié une loi par laquelle on pouvoit aliéner le patrimoine de ses pères, toutes les propriétés passèrent entre les mains des riches; et les Spartiates, jadis si égaux en rang et en fortune, se trouvèrent divisés en un vil troupeau d'esclaves et de maîtres.

Tel étoit l'état de la république de Lycurgue, lorsqu'il s'éleva à Lacédémone un roi digne des grands siècles de la Grèce. Agis, épris des charmes de la vertu, entreprit dans l'âge où la plupart des hommes sentent à peine leur existence, de rétablir les loix et les mœurs de l'antique Laconie. Il s'ouvrit de ses desseins à la jeunesse Lacédémonienne, qu'il trouva, contre son attente, plus disposée que les vieillards à favoriser son entreprise. On a remarqué la même chose en France au commencement de la révolution; il y a dans le bel âge une chaleur généreuse qui nous porte vers le bien, tant que la société n'a point encore dissipé la douce illusion de la vertu. Le roi de La-

cédémone parvint à gagner trois hommes d'une grande influence, Lysander, Mandroclides et Agésilas; il réussit de même auprès de sa mère Agésistrata.

Tout sembloit favoriser l'entreprise. Lysander avoit été nommé Ephore, les dettes publiquement abolies, le roi Léonidas s'étoit vu forcé à la fuite, après une vaine opposition aux projets de son collègue Agis, et l'on avoit élu son gendre Cléombrotus à sa place. Enfin il ne restoit plus qu'à procéder au partage des terres, lorsqu'Agésilas, qui jusqu'alors avoit secondé la révolution, trahit la cause de son parti et fit changer la fortune.

Ce Spartiate possédoit de grandes propriétés et se trouvoit en même temps écrasé de dettes. Il embrassa donc avidement l'occasion de se décharger de celles-ci, mais il ne voulut plus de la réforme aussitôt qu'elle atteignit ses biens. Ayant eu l'adresse de se faire nommer Ephore, et Agis se trouvant absent, il exerça mille tyrannies. Les citoyens se voyant joués par Agésilas, et croyant que le jeune roi s'entendoit avec lui, se liguèrent ensemble et rappellèrent sous main Léonidas, ce roi exilé dont Cléombrotus occupoit la place.

Cependant Agis étoit de retour à Lacédémone; bientôt Léonidas y rentra lui-même en triomphe, et il ne resta plus pour Agis et Cléombrotus qu'à éviter sa vengeance et celle de la faction des Riches, maintenant toute puissante. Le dernier se rendit suppliant dans le temple de Neptune, et sauvé peu après par la vertu de son épouse, il fut

seulement condamné à l'exil. Il n'en arriva pas ainsi du jeune et malheureux prince Agis réfugié dans le temple de Minerve. Je laisse parler le bon Amyot.

" Ainsi Léonidas ayant chassé Cléombrotus hors de la ville, et au lieu des premiers Ephores qu'il déposa, en ayant substitué d'autres, se mit incontinent à penser les moyens comment il pourroit avoir Agis : il tascha de luy persuader premièrement qu'il sortist de la franchise du temple, et qu'il s'en allast avec luy a seureté exercer sa royauté, lui donnant à entendre que ses citoyens luy avoient pardonné tout le passé, à cause qu'ils cognoissoient bien qu'il avoit esté déceu et circonvenu par Agésilaus, comme jeune homme desireux d'honneur qu'il estoit. Toutefois pour cela Agis ne bougeoit point de sa franchise, ains avoit pour suspect tout ce que l'autre lui alleguoit : au moyen de quoi Léonidas se desporta de tascher de l'attirer et l'abuser par belles paroles : mais Amphares, Democharës et Argesilaus alloient souvent le visiter et deviser avec luy, tant quelquefois qu'ils le menoient jusques aux estuves, puis quand il s'y estoit estuvé et lavé ils le ramenoient dedans la franchise du temple, car ils estoient ses familiers. Mais Amphares ayant de n'agueres emprunté d'Agesistrata quelques précieux meubles, comme tapisseries et vaisselle d'argent, entreprint de le trahir, luy, sa mere, et son ayeule, sous espérances que ses meubles qu'il avoit empruntez luy demoureroient. Et dit-on que ce fut luy, qui

plus que nul autre presta l'oreille à Léonidas, et incita et irrita les Ephores, du nombre desquels il estoit à l'encontre de luy. Comme donques Agis eust accoustumé de se tenir tousiours le reste du temps dedans le temple, excepté que quelquesfois il alloit jusques aux estuves, ils proposerent de le surpendre quand il seroit hors de la Franchise. Si espiesrent un jour qu'il s'estoit estuvé, ainsi qu'ils avoient accoustumé lui allerent au-devant, et le saluerent, faisant semblant de la vouloir reconvoyer, en devisant et raillant avec luy, comme avec un jeune homme duquei ils se tenoient fort familiers: mais quand ils furent à l'endroit du destour d'une ruë tournante qui alloit à la prison, Amphares mettant la main sur luy pourcequ'il étoit magistrat, luy dit, je te fais prisonnier, Agis et te mene devant les Ephores pour rendre conte et raison de ce que tu as innové en l'état de la chose publique. Et lors Democharës qui estoit grand et puissant homme, luy jetta aussitost sa robe à l'entour du col et le tira par devant, les autres le poussoient par derriere comme ils avoient conspiré entre eux. Ainsi n'y ayant personne auprès d'eux qui peust secourir Agis, ils firent tant qu'ils le traînerent en prison, et incontinent y arriva, Léonidas avec bon nombre de soldats étrangers, qui environnerent la prison par le dehors. Les Ephores entrèrent dedans et envoyèrent quérir ceux du Sénat, qu'ils sçavoient bien estre de même volonté qu'eux: puisque commanderent à Agis comme par forme de procès, de dire pour quelle

cause il avoit fait ce qu'il avoit remué en l'administrations de la chose publique. Le jeune homme se prit à rire de leur simulation : et a donc Amphares luy dit qu'il n'estoit pas temps de rire, et qu'il faloit qu'il payast la peine de sa fole temerité. Un autre Ephore faisant semblant de luy favoriser et de luy monstrer un expedient pour échaper de cette criminelle procédure, lui demanda s'il n'avoit pas esté seduit et constraint à ce faire par Agésilaus et par Lysander. Agis respondit qu'il n'avoit esté enduit ne forcé de personne : mais qu'il l'avoit fait seulement pour ensuivre l'ancien Lycurgus, ayant voulu remettre la chose publique en mesme estat que luy jadis l'avoit ordonnée. Le mesme Ephore luy demanda s'il se repentoit pas de ce qu'il avoit fait. Le jeune homme respondit franchement qu'il ne se repentiroit jamais de chose si sagement et si vertueusement entreprinse, encore qu'il vist la mort toute certaine devant ses yeux. Alors ils le condamnerent à mourir et commanderent aux sergens de le mener dans la Decade, qui est un certain lieu de la prison, là où on étrangle ceux qui sont condamnez à mourir par justice. Et Demochares voyant que les sergens n'osoient mettre la main sur luy, et que semblablement les soldats étrangers refuyoient et avoient en horreur une telle execution, comme chose contraire à tout droit Divin et humain, de mettre la main sur la personne d'un roi, en les menaçant et leur disant injures, traîna luy-mesme Agis dedans ceste Chartre ; car plusieurs avoient

desia entendu sa prinse, et y avoit jà grand tumulte à la porte de la prison, et force lumieres, torches, et y accoururent aussitost la mère et l'ayeule d'Agis qui crioyoient et requeroient que le Roy de Sparte peust avoir justice, et que son procès luy soit fait par ses citoyens. Cela fut cause de faire haster et précipiter son execution, pour que ses ennemis eurent peur qu'on ne le recourust par force la nuict d'entre leurs mains s'il y arrivoit encore plus de gens. Ainsi estant Agis méné à la fourche apercut en allant l'un des sergens qui ploroit et se tourmentoit, auquel il dit, mon ami ne te tourmente point pour pitié de moi : car je suis plus homme de bien que ceux qui me font mourir si meschamment et si malheureusement : et en disant ces paroles il bailla volontairement son col au cordeau. Cependant Amphares sortit à la porte de la prison, là où il trouva Agesistrata mère d'Agis, qui se jetta à ses pieds, et luy la relevant comme pour la familliarité et l'amitié qu'il avoit euë avec elle, lui dit qu'on ne feroit force ni violence à Agis, et qu'elle le pouvoit aller voir si bon luy sembloit : elle pria qu'on laissast entrer sa mère quand et elle. Amphares respondit que rien ne l'empeschoit, et ainsi les met dedans toutes deux, faisant refermer les portes de la prison après elles. Mais entrées qu'elles furent, il bailla au sergent Archidamia la premiere à executer, laquelle estoit fort ancienne et avoit vescu jusqu'à son extrême vieillesse en plus grand honneur et plus de dignité qu'aucune autre

dame de la ville. Celle-là executée, il commanda à Agesistrata d'entrer après, et elle voyant le corps de son fils mort et estendu et sa mère encore pendue au gibet aida elle-mesme aux bourreaux à la despendre, et l'estendit au long du corps de son fils: et après l'avoir acoustrée et couverte, se jetta par terre auprès du corps de son fils en le baisant au visage, hélas dit-elle, ta trop grande bonté, douceur, et clémence, mon fils, sont cause de ta mort et de la nostre. A donc Amphares qui regardoit de la porte ce qui se passoit au dedans, oyant ce qu'elle disoit, entra sur ce poinct et lui dit en colere, puisque tu as esté consentante du fait de ton fils, tu souffriras aussi mesme peine que luy. Lors Agesistrata se relevant pour estre estranglée, au moins dit elle, puisse cecy profiter à Sparte. Ce cas estant divulgué par la ville et les trois corps portez hors de la prison, la crainte des Magistrats ne peut estre si grande que les citoyens de Sparte ne montrassent évidemment qu'ils en estoient fort desplaisans et qu'ils ne haïssent de mort Léonidas et Amphares, estimant qu'il n'avoit onques esté commis, un si cruel, si malheureux ni si damnable forfait en Sparte, depuis que les Doriens estoient venus habiter le Peloponese: car les ennemis mesme en bataille ne mettoient pas volontiers les mains sur les rois Lacédémoniens, ains s'en destournoient s'il leur estoit possible pour la crainte et reverence, qu'ils portoient à leur majesté......Il est certain que cet Agis fut le premier des Rois que les

Ephores firent mourir, pour avoir voulu faire de très-belles choses et très-convenables à la gloire et dignité de Sparte estant en l'age en laquelle quand les hommes faillent, encore leur pardonne-t-on, et ayans eu ses amis plus juste occasion de se plaindre de lui que non pas ses ennemis pour ce qu'il sauva la vie à Leonidas et se fia aux autres comme la plus douce et la plus humaine créature du monde qu'il estoit."

On a peu remarquer dans cette histoire touchante, plusieurs circonstances semblables à celles qui ont accompagné la mort de Louis: l'appel au peuple refusé, l'injustice et l'incompétence des juges, &c. Je vais donner l'esquisse rapide de la condamnation de Charles premier, roi d'Angleterre, et de celle de Louis XVI, roi de France, afin que le lecteur trouve ici rassemblé sous un seul point de vue les trois plus grands événemens de l'histoire.

Le grand projet de juger Charles avoit depuis long-temps été développé dans le conseil secret de Cromwell ;* mais soit que celui-ci ne put faire

* On connoît les farces religieuses que ce grand homme employa pour se faire autoriser dans son crime. J'ai entre les mains une collection de Pamphlets du temps de Cromwell, en trois gros volumes large *in*-8*vo*. Il est presqu'impossible de les parcourir, tans ils sont dégoûtans et vuides de faits, mais en même temps ils peignent d'une manière frappante l'esprit et les malheurs du siècle où ils furent écrits. Ce sont, pour la plupart, des espèces de sermons politiques d'une absurdité et d'un ridicule qui passent toute croyance. Je rapporterai l'inscription de quelques-uns de ces étranges monumens des révolutions, pour amuser le

tremper le parlement dans son crime tandis que ce corps étoit encore intègre, soit par tout autre

---

lecteur. *A Tender Visitation of the Father's Love to all the Elect-Children: or an Epistle upon the Righteous Congregation, who in the Light are gathered and are Worshippers of the Father in Spirit and Truth.* Tendre visitation de l'amour du Père à tous les Enfans élus: ou une Epître aux très-justes Congrégations qui sont assemblées dans la lumière et sont les adorateurs du Père en esprit et en vérité: *A Few Words of Tender Counsel unto the Pope, with all that walk that way.* Quelques tendres Avis au Pape, et à tous ceux qui suivent ce chemin. *An Alarm to all Flesh with an Invitation to the True Seeker.* Alarme à la chair avec une invitation au vrai Chercheur. En voilà bien assez. Il faut faire connoître maintenant le style de ces productions littéraires.

An Alarm to all Flesh, &c.

Howle, howle, shriek, bawl and roar, ye lustfull, cursing, swearing, drunken, lewd, superstitious, devilish, sensual, earthly inhabitants of the whole Earthe; bow, bow you most surly trees and lofty oaks; ye tall cedars and low shrubs, cry out aloud; hear, hear ye, proud waves, and boistrous seas, also listen, ye uncircumcised, stiff necked and mad-raging bubbles, who even hate to be reformed.

In the name of the Lord God of Gods, King of Kings, hear, hear, repent, repent forthwith, repent; for be as sure as the Lord liveth you shall feel.... the irresistible and the mighty hand of the All-Mighty.... for behold, his invincible, glittering, invisible sword is on his thigh.... then shall the Bashan Oaks, Ismael and Diveses of this generation, roar and reel, yea shake and quake, look upward and downward, and curse their leaders and their God which now is their lust, bellyes, superstitions and pleasures. Horror shall lay hold on their right, and terror shall seize upon their left hand; every man's hands shall be upon his loyns, and the cry shall be "who will shew us any good?" And an unparalleled dart of amazement shall pierce quite through the liver of the Champion, &c.

"Hurlez, hurlez, criez, beuglez, rugissez, ô vous libidineux, maudits, jureurs, ivrognes, impurs, superstitieux, diaboliques, sensuels,

motif, l'exécution du dessein s'étoit trouvée suspendue. Aussitôt que les Communes furent ré-

---

sensuels, habitans terrestres de la terre. Courbez-vous, courbez-vous, ô vous arbres très-dédaigneux et vous chênes élevés, vous hauts cédres et petits buissons, criez de toutes vos forces ; écoutez, écoutez vagues orgueilleuses et vous mers indomptables ; écoutez aussi, vous, écume, roide, nue, incirconcise et enragée qui haïssez la réforme.

Au nom du Seigneur Dieu des Dieux et Roi des Rois, écoutez, écoutez, repentez-vous, repentez-vous, oui, repentez-vous. Car soyez-en aussi sûrs que de l'existence du Seigneur, vous sentirez la main puissante et irrésistible du Tout-Puissant.... O voyez ! son épée invincible, brillante, invisible est sur sa cuisse.... Alors les chênes de Basham, les Ismael et Divesses de cette génération, rugiront et râleront, ils trembleront même et craqueront, ils regarderont en haut et en bas, et maudiront leurs chefs et leur Dieu, qui sont maintenant leurs jouissances, leur ventre, leurs superstitions et leurs plaisirs. L'horreur saisira leur main droite, la terreur leur main gauche ; chaque homme mettra le poing sur sa hanche et s'écriera " qui veut nous montrer le bien ?...." Et un incroyable dard de surprise percera d'outre en outre le foie du Champion, &c.

Le reste est de la même force. Je suis fâché que l'auteur d'un pareil écrit ait eu la modestie de cacher son nom, car il n'est pas d'un certain George Fox, qui joue un grand rôle dans mon recueil.

Je finirai cette note par quelques vers d'un jeune Quaker qui se trouvent dans cette même collection : les beaux arts y figurent auprès de la saine logique.

Dear Friend J. C. with true unfeigned love
I thee salute.......................
....
Feel me, dear Friend ; a member joyntly knit
To all, in Christ, in heavenly places sit ;
And there, to Friends no stranger would I be
Though, they, my face, as outward, n'er did see.

For

duites à un petit nombre de scélérats dévoués aux ordres du Tyran, il lui fut aisé de faire l'étonnante Tragédie.

On chargea un comité d'enquérir dans la conduite de Sa Majesté Britannique, et sur le rapport qu'il en fut fait, la Chambre-Basse nomma une haute cour de justice, composée de 133 membres, pour juger Charles Stuart, roi d'Angleterre, comme coupable de trahison envers la Nation. Cromwell et Ireton étoient du nombre des juges, Cook accusateur pour le peuple, Bradshaw président.

Le bill fut rejetté par les Pairs, mais les communes passèrent outre; et le colonel Harrison, fils d'un boucher, et le plus furieux démagogue d'Angleterre, reçut ordre d'amener son souverain à Londres.

La cour étoit séante à Westminster. Charles parut dans cet antre de mort au milieu de ses assassins avec les cheveux blancs de l'infortune et la

For truly, Friend, I dearly love and own
All travelling souls, who truly sigh and groan
For the adoption, which sets free from sin, &c.

" Mon cher Ami, Jésus-Christ, je te baise avec un amour sans réserve.... Touche moi, cher Ami, moi membre conjointement uni à tous en Christ, qui est assis aux lieux célestes. Là, je ne serois point étranger parmi les Amis; j'aime tendrement, et je l'avoue, les âmes voyageuses qui soupirent et gémissent véritablement pour l'adoption qui rachète les péchés."

Ce sont de tels hommes que Butler a peint si admirablement, surtout dans le second Chant de la trosième partie d'Hudibras, où il trace de main de maître le tableau raccourci de la révolution de Cromwell. Les amateurs ne doivent pas négliger ce morceau friand, trop long pour être cité.

sérénité de l'innocence.* Depuis dix-huit mois accoutumé à contempler les scènes trompeuses de la vie du fond d'une prison solitaire, il n'espéroit plus rien des hommes, et il parut devant ses juges dans toute la splendeur du malheur. Il seroit difficile d'imaginer une conduite plus noble et plus touchante. De prince ordinaire devenu monarque magnanime, il refusa avec dignité de reconnoître l'autorité de la cour. Trois fois il fut conduit devant ses bourreaux, et trois fois il déploya les talens d'un homme supérieur, la majesté d'un Roi et le calme d'un héros. Il eut à y souffrir des peines de plusieurs espèces. Des soldats demandoient sa mort à grands cris et lui crachoient au visage, tandis que le peuple fondoit en larmes et l'accabloit de bénédictions. Charles étoit trop grand pour être ému de ces injures atroces, mais trop tendre pour n'être pas touché de ces témoignages d'amour: ce ne sont pas les outrages, ce sont les marques de bienveillance qui brisent le cœur des infortunés.†

---

* Charles n'étoit pas innocent sans doute, mais il l'étoit de ce dont on l'accusoit, il l'étoit, par l'incompétence des juges qui osoient le condamner, de l'aveu même de l'auteur de la *Detection of the Court*, de celui de l'histoire *of Independency*.

† O Lord, let the voice of his blood (Christ) be heard for my murderers, louder than the cry of mine against them.

O deal not with them as blood-thirsty and deceitful men; but overcome their cruelty with thy compassion and my charity. *Icon Basilike*, pag. 269. Tels étoient les souhaits du malheureux Charles pour ses cruels ennemis. L'*Icon* et le *Testament* de Louis ont fait plus de Royalistes que n'auroient pu faire les édits de ces princes dans toute leur prospérité. Les écrits posthumes, nous

intéressent;

A la quatrième confrontation, les juges condamnèrent à mort Charles Stuart, Roi d'Angleterre, comme traître, assassin, tyran et ennemi de la république. Trois jours lui furent accordés pour se préparer.

De toute la famille royale il ne restoit en Angleterre que la Princesse Elizabeth et le Duc de Gloucester. Charles obtint la permission de dire un dernier adieu à cet aimable enfant, qui sous les traits naïfs de l'innocence sembloit déjà porter le cœur sympathique d'un homme. Durant les trois jours de grâce, l'intrépide Monarque dormit d'un profond sommeil au bruit des ouvriers qui dressoient l'appareil de son supplice.

Le trente de Janvier 1649 le Roi d'Angleterre fut conduit à l'échafaud élevé à la vue de son palais, rafinement de barbarie qui n'a pas été oublié par les régicides de France. On avoit eu soin d'entourer le lieu du sacrifice d'une foule de soldats, de peur que la voix de la victime ne parvint jusqu'au peuple, rangé au loin dans une morne épouvante. Charles, voyant qu'il ne pouvoit se faire entendre, voulut du moins laisser en mourant une grande leçon à la postérité. Il reconnut que

---

intéressant ; il semble que ce soit une voix qui s'élève du fond de la tombe: l'effet surtout en est prodigieux, s'ils nous découvrent les vertus cachées d'un homme que nous avons persécuté, et nous font sentir le poids de notre ingratitude. Malgré les plaisanteries de Milton et le silence de Burnet ; quoique les preuves externes soient contre l'authenticité de *l'Icon*, les preuves internes sont si fortes, que je suis persuadé, comme Hume, qu'il est écrit de la main de Charles.

le sang de l'innocent, qu'il avoit autrefois permis de répandre, réjaillissoit justement sur lui. Après cet aveu il présenta hardiment la tête au bourreau, qui la fit voler d'un seul coup.*

Passons à la Condamnation de Louis XVI.

La Monarchie Françoise n'existoit plus. Le descendant d'Henri Quatre attendoit à chaque in-

---

* Les temps dans lesquels nous vivons et la nature de mes études m'ont fait désirer de voir l'endroit où Charles Premier fut exécuté. Je demeurois alors dans le *Strand*. J'arrivai, après bien des passages déserts, par des derrières de maisons et des allées obscures, jusqu'au lieu où l'on a érigé, très-impolitiquement, la statue de Charles Second, montrant du doigt le pavé arrosé du sang de son père. A la vue des fenêtres murées de Whitehall, de cet emplacement qui n'est plus une rue, mais qui forme avec les bâtimens environnans une espèce de cour, je me sentis le cœur serré et oppressé de mille sentimens. Je me figurois un échafaud occupant le terrein de la statue, les gardes Angloises formant un bataillon quarré, et la foule se pressant au loin derrière. Il me sembloit voir tous ces visages, les uns agités par une joie féroce, les autres par le sourire de l'ambition, le plus grand nombre par la terreur et la pitié ; et maintenant ce lieu si calme ! si solitaire ! où il n'y avoit que moi et quelques manœuvres, qui équarrissoient des pierres, en sifflant avec insouciance. Que sont devenus ces hommes célèbres, ces hommes qui remplirent la terre du bruit de leur nom et de leurs crimes ? qui se tourmentoient comme s'ils eussent dû exister toujours ? J'étois sur le lieu même où s'étoit passé une des scènes les plus mémorables de l'histoire, quelles traces en restoit-il ? C'est ainsi que l'étranger, dans quelques années, demandera le lieu où périt Louis Seize, et à peine des générations indifférentes pourront le lui dire. Je regagnai mon appartement plein de philosophie et de tristesse ; et plus que jamais convaincu par mon pélérinage de la vanité de la vie, et du peu, du très-peu d'importance de ses plus grands évènemens.

stant que les régicides consommassent le crime, et le crime fut résolu.

De tous les serviteurs de Louis Seize un seul étoit resté à Paris. Ce digne vieillard, le plus honnête homme de la France, de l'aveu même des Révolutionnaires, s'étoit tenu éloigné de la cour durant la prospérité du monarque. Ce fut sans doute un beau spectacle, que de voir M. de Malsherbes, honoré de 72 années de probité, se rendre, non au Palais de Versailles, mais dans les prisons du Temple pour défendre seul son souverain infortuné, lorsque les flatteurs et les gardes avoient disparu. De quel front les prétendus républicains osoient-ils regarder à leur barre l'ami de Jean-Jacques Rousseau? Celui qui, dans tout le cours d'une longue vie, s'étoit fait un devoir de prendre la défense de l'opprimé contre l'oppresseur, et qui, de même qu'il avoit protégé le dernier individu du peuple contre la tyrannie des Grands, venoit à présent plaider la cause d'un Roi innocent contre les despotes plébeïens du fauxbourg St. Antoine. Ah! il étoit donné à notre siècle de contempler le vénérable magistrat revêtu de la chemise rouge, monté sur un tombereau sanglant, et mené à la guillotine entre sa fille, sa petite fille, et son petit fils, aux acclamations d'un peuple ingrat, dont il avoit tant de fois pleuré la misère. Vertueux Malsherbes! vos mânes illustres habitent maintenant un séjour de paix. D'autres, plus heureux que moi, ont mêlé leur

sang au vôtre;* c'étoit ma destinée de traîner après vous sur la terre une vie, désormais sans illusions et pleine de regrets.

---

* Ce que l'on sent trop n'est pas toujours ce qu'on exprime le mieux, et je ne puis parler aussi dignement que je l'aurois désiré du défenseur de Louis Seize. L'alliance qui unissoit ma famille à la sienne, me procuroit souvent le bonheur d'approcher de lui. Il me sembloit que je devenois plus fort et plus libre en présence de cet homme vertueux, qui, au milieu de la corruption des cours avoit su conserver dans un rang élevé l'intégrité du cœur et le courage du patriote. Je me rappellerai long-temps la dernière entrevue que j'eus avec lui. C'étoit un matin; je le trouvai par hasard seul chez sa Petite Fille. Il se mit à me parler de Rousseau, avec une émotion que je ne partageois que trop. Je n'oublierai jamais le vénérable vieillard voulant bien condescendre à me donner des conseils et me disant: "J'ai tort de vous entretenir de ces choses là; je devrois plutôt vous engager à modérer cette chaleur d'âme qui a fait tant de mal à votre ami. J'ai été comme vous, l'injustice me révoltoit: j'ai fait autant de bien que j'ai pu sans compter sur la reconnoissance des hommes. Vous êtes jeune, vous verrez bien des choses, moi j'ai peu de temps à vivre." Je supprime ce que l'épanchement d'une conversation intime, et l'indulgence de son caractère, lui faisoit alors ajouter. De toutes ses prédictions une seule s'est accomplie: je ne suis rien, et il n'est plus. Le déchirement de cœur que j'éprouvai en le quittant, me sembla dès lors un pressentiment que je ne le reverrois jamais.

M. de Malesherbes auroit été grand, si sa taille épaisse ne l'avoit empêché de le paroître. Ce qu'il y avoit de très-étonnant en lui, c'étoit l'énergie avec laquelle il s'exprimoit dans une vieillesse avancée. Si vous le voyiez assis sans parler, avec ses yeux un peu enfoncés, ses gros sourcils grisonnans et son air de bonté, vous l'eussiez pris pour un de ces augustes personnages peints de la main de le Sueur. Mais si on venoit à toucher la corde sensible, il se levoit

comme

Mais pourquoi parlerois-je du jugement de Louis Seize ; qui en ignore les circonstances ? qui ne

comme l'éclair, ses yeux à l'instant s'ouvroient et s'aggrandissoient : aux paroles chaudes qui sortoient de sa bouche, à son air expressif et animé, il vous auroit semblé voir un jeune homme dans toute l'effervescence de l'âge ; mais à sa tête chenue, à ses mots un peu confus, faute de dents pour les prononcer, vous reconnoissiez le septuagenaire. Ce contraste redoubloit les charmes que l'on trouvoit dans sa conversation, comme on aime ces feux qui brûlent au milieu des neiges et des glaces de l'hiver.

M. de Malsherbes a rempli l'Europe du bruit de son nom, mais le défenseur de Louis Seize n'a pas été moins admirable aux autres époques de sa vie que dans les derniers instans qui l'ont si glorieusement couronnée. Patron des gens de lettres, le monde lui doit l'Emile, et l'on sait que c'est le seul homme de cour, le Maréchal de Luxembourg excepté, que Jean-Jacques Rousseau ait sincèrement aimé. Plus d'une fois il brisa les portes des Bastilles ; lui seul refusa de plier son caractère aux vices des grands, et sortit pur des places où tant d'autres avoient laissé leur vertu. Quelques-uns lui ont reproché de donner dans ce qu'on appelle les principes du jour. Si par principe du jour, on entend haine des abus, M. de Malsherbes fut certainement coupable. Quant à moi, j'avouerai que s'il n'eut été qu'un bon et franc gentilhomme, prêt à se sacrifier pour le roi son maître, et à en appeller à son épée plutôt qu'à sa raison, je l'eusse sincèrement estimé, mais j'aurois laissé à d'autres le soin de faire son éloge.

Je me propose d'écrire la vie de M. de Malsherbes, pour laquelle je rassemble depuis long-temps des matériaux. Cet ouvrage embrassera ce qu'il y a de plus intéressant dans le règne de Louis Quinze et de Louis Seize. Je montrerai l'illustre magistrat mêlé dans toutes les affaires des temps. On le verra patriote à la cour, naturaliste à Malsherbes, philosophe à Paris. On le suivra au conseil des Rois et dans la retraite du sage. On le verra écrivant d'un côté aux Ministres sur des matières d'état, de l'autre entretenant une correspondance de cœur avec Rousseau, sur la

sait que tout fut inutile contre un torrent de crime et de factions. Agis, Charles et Louis périrent avec tout l'appareil et toute la moquerie de la justice. Laissons d'Orléans observer son Roi et son parent, la lorgnette à la main, et prononçant *la mort* à l'effroi même des scélérats. Fions-nous en à la postérité, dont la voix tonnante gronde déjà dans l'avenir ; à la postérité qui, juge incorruptible des âges écoulés, s'apprête à traîner au supplice la mémoire pâlissante des hommes de mon siècle.

Le fatal 21 de Janvier 1793 se leva pour le deuil éternel de la France. Le monarque averti qu'il falloit mourir, se prépara avec sérénité à ce grand acte de la vie, sa conscience étoit pure et la religion lui ouvroit les cieux. Mais que de liens il avoit eu auparavant à rompre sur la terre! Louis avoit vu son épouse, il avoit vu aussi sa fille et son jeune fils qui couroit parmi les gardes en demandant la grâce de son père ; tant d'angoisses ne déchirèrent jamais le cœur d'un autre homme.

L'heure étoit venue. Le carosse attendoit à la porte. Louis descendit avec son confesseur. Il ne put s'empêcher, dans la cour, de jetter un regard vers les fenêtres de la reine où il ne vit personne : ce regard-là dût peindre bien de la douleur. Cependant le roi étoit monté dans la voiture qui rouloit lentement au milieu d'un morne

---

botanique. Enfin, je le ferai voir disgracié par la cour pour son intégrité, et voulant porter sa tête sur l'échafaud avec son souverain.

silence; Louis répétant avec son confesseur les prières des agonisans, savouroit à longs traits la mort. Il arrive enfin à la place où l'instrument de destruction étoit élevé à la vue du Palais de Henri-Quatre. Louis descendu de la voiture, voulut au moins protester de son innocence: « Vous n'êtes pas ici pour parler, mais pour mourir," lui dit un barbare. Ce fut alors que l'on vit un des meilleurs rois qui ait jamais règné sur la France, lié sur une planche ensanglantée, comme le plus vil des scélérats, la tête passée de force dans un croissant de fer et attendant le coup qui devoit le délivrer de la vie: et comme s'il ne fût pas resté un seul François attaché à son souverain, ce fut un étranger qui assista le monarque à sa dernière heure au milieu de tout son peuple. Il se fait un grand silence: " Fils de St. Louis, vous montez aux cieux," s'écrie le pieux ecclésiastique en se penchant à l'oreille du monarque. On entend le bruit du coutelas qui se précipite.

Ainsi les Grecs virent tomber Agis, roi de Sparte; ainsi nos ayeux furent témoins de la catastrophe de Charles Stuart, roi d'Angleterre; ainsi a péri sous nos yeux, Louis de Bourbon, roi de France. Je n'ai rapporté en détail l'exécution du Second que pour montrer jusqu'à quel point les Jacobins ont porté l'imitation dans l'assassinat du dernier. J'ose dire plus: si Charles n'avoit pas été décapité à Londres, Louis n'eût vraisemblablement pas été guillotiné à Paris.

Si nous comparons ces trois princes, la balance,

quant à l'innocence, penche évidemment en faveur d'Agis et de Louis. L'un et l'autre furent pleins d'amour pour leurs peuples ; l'un et l'autre succombèrent en voulant ramener leurs sujets à la liberté et à la vertu ; tous les deux méconnûrent les mœurs de leur siècle. Le premier dit aux Spartiates corrompus, redevenez les citoyens de Lycurgue, et les Spartiates le sacrifièrent : le second donna aux François à goûter le fruit défendu : " tout ou rien," fut le cri.

Charles, dans une monarchie limitée, avoit envahi les droits d'une nation libre : Louis, dans une monarchie absolue, s'étoit continuellement dépouillé des siens en faveur de son peuple.

Les trois monarques, bons, compatissans, moraux, religieux, eurent toutes les vertus sociales. Le premier étoit plus Philosophe, le second plus roi, le troisième plus homme privé. La destinée se servit de défauts diamétralement opposés dans leurs caractères, pour leur faire commettre les mêmes erreurs et les conduire à la même catastrophe : l'esprit de système dans Agis, l'obstination dans Charles, et le manque de vouloir dans Louis. Tous les trois modérés et sincères, se firent accuser tous les trois de despotisme et de duplicité : le roi de Lacédémone en s'attachant avec trop d'ardeur à ses notions exaltées, le roi d'Angleterre en n'écoutant que sa volonté, le roi de France en ne suivant que celle des autres.

Quant aux souffrances, Louis, au premier coup-d'œil, semble avoir laissé loin derrière lui Agis et

Charles.* Mais qui nous transportera à Lacédémone? Qui nous fera voir le digne imitateur de Lycurgue, obligé de se tenir caché dans un temple pour prix de sa vertu, et, en attendant la mort, méditant aux pieds des autels sur l'ingratitude des hommes? Qui nous introduira auprès du malheureux Charles, abandonné de l'univers entier? Qui nous le montrera à Carisbroke avec sa barbe négligée, sa tête vénérable blanchie par les chagrins, aidant le matin un pauvre vieillard, sa seule compagnie, à allumer son feu; le reste du jour livré à une vaste solitude, et veillant dans les longues nuits sur sa triste couche, pour entendre retentir les pas des assassins, dans les corridors de sa prison?† Enfin qui nous ouvrira les portes du Temple? Qui nous introduira auprès du roi de France, à peine vêtu, livré à des barbares qui l'obsédoient sans cesse, et le cœur fendu de dou-

* Il ne faut pas oublier qu'Agis, Charles et Louis, furent tous les trois condamnés, au mépris des loix de la plus commune justice, et d'après une manifeste violation de toutes les formes légales. En sorte que s'il étoit possible d'admettre le principe: Que le peuple a le droit de juger ses chefs, principe qui détruiroit toute société humaine, il n'en resteroit pas moins certain encore, qu'Agis, Charles et Louis furent assassinés. Néron, tout justement condamné qu'on puisse le penser, ne le fut cependant que par contumace. Conrad fut indignement massacré à Naples. Elisabeth n'avoit pas plus de droit sur Marie Stuart, que Charles d'Anjou sur Conrad. La reine de France ne fut pas même écoutée. Ces observations sont de la plus haute importance, et prouvent beaucoup dans l'histoire des peuples et des hommes.

† Charles s'attendoit à être secrètement assassiné.

leur, au spectacle des misères de son épouse et de ses enfans, incessamment sous ses yeux! Voyons Agis trahi par ses amis, traîné à travers les rues de Sparte, au tribunal du crime; le tendre Charles dans Whitehall, tenant son fils sur ses genoux, et donnant à l'enfant attentif un dernier conseil et un dernier baiser; Louis dans le Temple, disant le fatal adieu à sa famille; le roi de Lacédémone étranglé ignominieusement dans le cachot des scélérats, et bientôt suivi au tombeau par sa mère et son ayeule auguste; le roi d'Angleterre sur l'échafaud, se dépouillant à la vue de son peuple, et se préparant à la mort; le roi de France au pied de la guillotine, les cheveux coupés, la chemise ouverte, et les mains liées derrière le dos. Terminons ce paralléle affligeant pour l'humanité. Monarque ou esclave, guerrier ou philosophe, riche ou pauvre, souffrir et mourir, c'est toute la vie. Entre les malheurs du Roi et ceux du Sujet, il n'y a, pour la postérité, que cette différence qui se trouve entre deux tombeaux, dont l'un chargé d'un marbre douloureux, se fait voir durant quelques années, tandis que l'autre, couvert d'un peu d'herbe, ne forme qu'un petit sillon que les enfans du voisinage, en se jouant, ont bientôt effacé sous leurs pas.*

* Je n'aime point à écrire l'histoire de mon temps. On a beau tâcher de faire justice, on doit toujours craindre que quelque passion cachée ne conduise votre plume. Lorsque je me trouve donc obligé de parler d'un homme de mon siècle, je me fais ces questions: L'ai-je connu? M'a-t-il fait du bien? M'a-t-il fait du

Je ne ferai que quelques courtes réflexions sur ces événemens fameux. Les grands crimes comme

---

du mal? Ne m'a-t-on point prévenu pour, ou contre lui? Ai-je entendu discuter les deux côtés de la question? Quelle est ma passion favorite? Ne suis-je point sujet à l'enthousiasme? à la trop grande pitié? à la haine? &c. &c. Et malgré tout cela, j'écris encore en tremblant. J'avouerai donc que j'ai approché de Louis XVI; qu'il avoit accordé des grâces à ma famille, et à moi-même, quoique leur objet n'ait jamais été rempli. Cependant mon caractère étoit si antipathique avec la cour; j'avois un tel mépris pour certaines gens, et je le cachois si peu; je me souciois si peu encore de ce qu'on appelloit *parvenir*, que j'étois comme les Confidens dans les tragédies, qui entrent, sortent, regardent et se taisent. Aussi Sa Majesté ne m'a-t-elle jamais parlé que deux fois dans sa vie, la première lorsque j'eus l'honneur de lui être présenté, la seconde à la chasse. Il me semble donc que je n'ai eu aucun motif d'intérêt secret dans ce que j'ai dit plus haut du roi de France, et je crois que c'est avec candeur et impartialité que j'ai rendu justice à ses vertus. Quant à son innocence, elle est même avouée des Jacobins.

Louis étoit d'une taille avantageuse; il avoit les épaules larges, le ventre prédominant: il marchoit en roulant d'une jambe sur l'autre. Sa vue étoit courte, ses yeux à-demi fermés, sa bouche grande, sa voix creuse et vulgaire. Il rioit volontiers aux éclats; son air annonçoit la gaîté; non peut-être cette gaîté qui vient d'un esprit supérieur, mais cette joie cordiale de l'honnête homme, qui naît d'une conscience sans reproches. Il n'étoit pas sans connoissances, surtout en géographie; au reste, il avoit ses foibles, comme les autres hommes. Il aimoit par exemple à jouer des tours à ses Pages; à guéter, à cinq heures du matin, au travers des fenêtres du palais, les seigneurs de sa cour qui sortoient des appartemens. Si à la chasse vous passiez entre le Cerf et lui, il étoit sujet à des emportemens, comme je l'ai éprouvé moi-même. Un jour qu'il faisoit une chaleur étouffante, un vieux gentilhomme de ses écuries qui l'avoit suivi à la chasse, se trouvant fatigué, descendit de cheval, et se couchant sur le dos, s'endormit à l'ombre; Louis vint à passer par-là, et appercevant le

bon

les grandes vertus nous étonnent. Tout ce qui fait évènement plaît à la multitude. On aime à être remué, à s'empresser, à faire foule; et tel honnête homme qui plaint son souverain légitime massacré par une faction, seroit cependant bien fâché de manquer sa part du spectacle, peut-être même trompé s'il n'alloit pas avoir lieu. Voilà la raison pour laquelle les révolutions où il a péri des rois éblouissent tant les hommes, et pour laquelle les générations suivantes sont si fort tentées de les imiter: lorsqu'on mène des enfans à une tragédie, ils ne peuvent dormir à leur retour, si l'on ne couche auprès d'eux l'épée ou le poignard des conspirateurs qu'ils ont vus. D'ailleurs il y

---

bon homme, trouva plaisant de le réveiller. Il descend donc lui-même de cheval, et, sans avoir intention de blesser cet ancien serviteur, lui laisse tomber une pierre assez lourde sur la poitrine. Celui-ci se réveille, et dans le premier mouvement de la douleur et de la colère, s'écrie: "Ah! je vous reconnois bien-là, voilà comme vous étiez dans votre enfance, vous êtes un tyran, un homme cruel, une bête féroce," et il se met à accabler le Roi d'injures. Sa Majesté regagne vîte son cheval, moitié riant, moitié fâché d'avoir fait mal à cet homme qu'il aimoit beaucoup, et disant en s'en courant: "Oh! il se fâche, il se fâche, il se fâche."

Ces petits traits, tout misérables qu'ils puissent paroître, peignent le caractère mieux que les grandes actions, qui ne sont, pour la plupart du temps, que des vertus de parade, et d'ailleurs n'ôtent rien du respect qu'on doit avoir pour Louis. L'innocence de ses mœurs, sa haine de la tyrannie, son amour pour son peuple, en feront toujours, aux yeux d'un homme impartial, un monarque estimable, et digne d'éloges. Louis n'a que trop prouvé que parmi les hommes, il vaut mieux, pour notre intérêt, être méchant que foible.

a toujours quelque chose de bon dans une révolution, et ce quelque chose survit à la révolution même. Ceux, qui sont placés près d'un évènement tragique, sont beaucoup plus frappés des maux, que des avantages qui en résultent : mais pour ceux, qui s'en trouvent à une grande distance, l'effet est précisément inverse ; pour les premiers, le dénouement est en action, pour les seconds en récit. Voilà pourquoi la révolution de Cromwell n'eut presque point d'influence sur son siècle, et pourquoi aussi elle a été copiée avec tant d'ardeur de nos jours. Il en sera de même de la révolution Françoise, qui, peut-être bouleversera l'Europe future.

Mais la grande différence qui se fait sentir entre les troubles de Sparte sous Agis, ceux de l'Angleterre sous Charlès Premier, et ceux de la France sous Louis vient surtout des hommes. A qui peut-on comparer parmi nous un Lysander, patriote, ferme, intégre et modèle des vertus antiques? Un Cromwell, cachant, sous une apparence vulgaire, tout ce qu'il y a de grand dans la nature humaine ; profond, vaste et secret, comme un abyme, roulant une ambition de César dans une âme immense, trop supérieur pour être connu de ses collègues, hors du seul Hampden, qui l'avoit su pénétrer ?

Lui opposerons-nous le sombre Robespierre, méditant des crimes dans la cavernité de son cœur, et grand de cela même, qu'il n'avoit pas une vertu?

Rapprocherons-nous du vertueux Hampden, qui l'eut été même dans la Rome du premier Brutus, ce Mirabeau à la fois législateur, chef de parti, orateur, nouvelliste, historien ; d'une politique incommensurable, savant dans la connoissance des hommes, à la fois le plus grand génie, et le cœur le plus corrompu de la révolution ?

Lorsqu'il se trouve de telles disproportions entre les hommes, il en doit exister de très-grandes entre les temps où ces hommes ont vécu. Mais il faut maintenant revenir sur nos pas au siècle d'Alexandre.

CHAPITRE XLIX.

Siècle d'Alexandre.

TANDIS que Denys tomboit à Syracuse, qu'Athènes étoit en proie aux factions, un tyran s'étoit élevé en Macédoine. Le caractère de Philippe est trop connu, et n'entre pas assez dans le plan de cet Essai, pour que je m'y arrête. Il me suffira de remarquer, que Philippe est le père de cette politique moderne qui consiste à troubler pour recueillir, à corrompre pour règner. Envain Démosthènes le foudroya de son éloquence, le Roi de Macédoine, avançant dans l'ombre tant qu'il se sentit foible, leva le masque aussitôt qu'il se trouva fort. Les Grecs alors se réveillèrent, mais trop tard ; et leur bel édifice à la liberté, élevé avec tant de périls au milieu de mille tempêtes,

s'écroula dans les plaines de Chéronnée, devant le génie de deux hommes, qui vinrent encore changer la face de l'univers.

Si l'âge d'Alexandre diffère du nôtre par la partie historique, il s'en rapproche du côté moral. Ce fut alors que s'éleva comme de nos jours, une foule de philosophes, qui se mirent à douter de Dieu, de l'univers, et d'eux-mêmes. Jamais on ne poussa plus loin l'esprit de recherches. On écrivoit sur tout, on analysoit tout, on disséquoit tout. Point de petit sentier de politique, point de subtilité métaphysique, qu'on n'eût soigneusement examinés. Les peuples, instruits de leurs droits, connoissant toutes les espèces de gouvernement, possédoient bien plus que des livres, qui leur apprenoient à être libres; ils avoient les traditions de leurs ancêtres, et leurs tombeaux aux champs de Marathon. Ils jouissoient même des formes républicaines, vains jouets que leurs tyrans leur laissèrent, comme on permet aux enfans de toucher des armes, dont ils n'ont pas la force de faire usage: grand exemple qui renverse nos systêmes sur l'effet des lumières. Il prouve, qu'il ne suffit pas de raisonner sciemment sur la vertu pour parvenir à l'indépendance: qu'il faut l'aimer cette vertu, et que tous les moralistes de l'univers ne sauroient en donner le goût, lorsqu'on l'a une fois perdu. Les siècles de lumières, dans tous les temps, ont été ceux de la servitude; par quel enchantement le nôtre sortiroit-il de la règle commune? Les rapprochemens des philosophes anciens

et modernes qui vont suivre, mettront le lecteur à même de juger jusqu'à quel point l'âge d'Alexandre ressembla au nôtre. On verra, que loin d'avoir rien imaginé de nouveau, nous sommes demeurés, excepté en histoire naturelle, fort au dessous de la Grèce. On remarquera qu'à l'instant où les sophistes commencèrent à attaquer la religion et les idées reçues du peuple, celui-ci se trouva lié des chaînes de Philippe.

D'après les données de l'histoire, je ne puis m'empêcher de trembler sur la destinée future de la France.

Deux beaux génies, vivant à-peu-près dans le même temps, devinrent les fondateurs des diverses classes philosophiques de la Grèce.

Thalès fut le père de l'école Ionique, Pythagore celui de l'Ecole Italique.* Traçons rapidement la philosophie des fondateurs des principales sectes de ces deux écoles, nous bornant à Platon, Aristote,

* Thalès : L'eau, principe de création. Pythagore : système des harmonies. J'ajouterai que Thalès trouva en mathématique es théorêmes suivants : Les angles opposés aux sommets sont égaux ; les angles, faits à la base du triangle isoscèle, sont égaux. Si deux angles, et un côté d'un triangle, sont égaux à deux angles et un côté d'un autre triangle : les deux triangles sont égaux. Pythagore découvrit ces belles vérités : dans un triangle rectangle, le quarré de l'hypothénuse est égal à la somme des quarrés faits sur les deux autres côtés ; les seuls polygones, qui puissent remplir un espace autour d'un point donné, sont le triangle équilateral, le quadrilataire et l'hexagone : le premier pris six fois, le second quatre, le troisième trois. De toutes les manières de démontrer le quarré de l'hypothénuse, celle de Bézout me semble la plus claire.

Zénon, Epicure, et Pyrrhon. J'ai parlé ailleurs de leurs Cosmogonies.†

Platon. La sagesse prise dans toute l'étendue Platonique du mot est la connoissance de ce qui est.

Philosophie, selon Platon, veut dire, désir de science divine. Elle se divise en trois classes: philosophie de dialectique, philosophie de théorie, philosophie de pratique. Je passe la première.

Philosophie de théorie. Rien ne se fait de rien. De là deux principes de toute éternité: Dieu et la matière. Le premier imprima le mouvement et l'ordre à la seconde. Dieu ne peut rien créer, il a tout arrangé.

Dieu, le principe opposé à la matière, est un Etre entièrement spirituel, bon par excellence, intelligent dans le degré le plus supérieur, mais non omnipuissant, car il ne peut subjuguer la propension au mal de la Matière.

Au reste, Platon enseignoit l'immortalité de l'âme, qui devoit retourner, après la mort du corps, à Dieu, dont elle étoit émanée. Quant à la politique, Platon admettoit la Monarchie comme le meilleur gouvernement.

Aristote divisoit la philosophie en trois sortes, de même que Platon. Mais il est l'auteur du systême célébre de la chaine des êtres.

Quant au problême insoluble, savoir: Comment l'âme agit sur le corps? Le Stagyrite croyoit avoir

---

* Génie du Christianisme. Tome I, livre iii, chap. i, page 72, et suiv. Edition de Londres, 1813.

répondu, en attribuant le phénomème à un acte immédiat de la volonté du Moteur universel.

Il n'en savoit pas davantage sur la nature de l'âme qu'il appelloit une parfaite énergie; non le premier mouvement, mais un principe de mouvement, &c. Il la tenoit immortelle.

Zénon, père de la secte Stoicienne, soutenoit que la philosophie est un effort de l'âme vers la sagesse, et que dans cet effort consiste la vertu.

Il affirmoit encore que le monde périra alternativement par l'eau et le feu, pour renaître ensuite sous la même forme ; que l'homme a une âme immortelle, et il admettoit, comme l'église Romaine, les trois états de récompense, de purification et de punition, dans une autre vie, ainsi que la résurection des corps après l'embrâsement général du monde.

Suivant *Epicure*, la philosophie est la réchèrche du bonheur. Le bonheur consiste dans la santé et la paix de l'âme. Deux espèces d'études y conduisent : celle de la physique et celle de la morale.

Selon le même philosophe, il y a des Dieux ; non que la raison nous les montre, l'instinct seul nous le dit. Mais ces Dieux, extrêmement heureux, ne se mêlent, ni ne peuvent se mêler des choses humaines. Ils résident au séjour inconnu de la pureté, des délices et de la paix.

La morale d'Epicure admet deux espèces de plaisirs : le premier consiste en un parfait repos d'esprit et de corps ; l'autre en une douce émotion des sens qui se communique à l'âme. Par plaisir

il ne faut pas entendre cette ivresse de passions qui nous subjugue, mais une tranquille absence de maux. Cet état de calme à son tour ne doit pas être une profonde apathie, un marasme de l'âme, mais cette position où l'on se sent, lorsque toutes les fonctions mentales et corporelles s'accomplissent avec une paisible harmonie. Une vie heureuse n'est ni un torrent rapide, ni une eau léthargique, mais un ruisseau qui passe lentement et en silence, répétant dans son onde limpide les fleurs et la verdure de ses rivages.

Quant à Pyrrhon, le vrai Scepticisme antique n'étoit pas tant une négative universelle, qu'une indifférence de tout. Le Phyrrhonien ne rejettoit pas l'existence des corps, les accidens du chaud et du froid, &c. mais il disoit qu'il croyoit appercevoir et sentir telle ou telle chose, sans savoir si cette chose étoit réellement, et sans qu'il importât qu'elle ne fût pas. Dieu est ou n'est pas, tel corps paroît rond, quarré, oval ; il semble qu'il neige, que le soleil brille ; voilà le langage du Scepticien.*

---

* Il reste toujours contre le Pyrrhonisme une objection insurmontable dans les vérités mathématiques. Que les corps ne soient que la modification de mes sens, à la bonne heure, mais les choses géométriques existent d'elles-mêmes. Les propriétés du Cylindre, du Polygone, de la Tangente, de la Sécante, &c. me sont démontrées à l'évidence, soit que je me considère comme corps ou comme esprit. Il y a donc quelque chose qui ne m'appartient pas, qui ne sauroit être une combinaison de mes pensées, parce que toute vérité qui peut se démontrer (il n'y a que les vérités mathématiques de cette espèce) est d'elle-même.

Nous devons moins considérer ce qu'il y a de vrai ou de faux dans ces systêmes, que l'influence qu'ils ont eue sur le bonheur des peuples où ils furent enseignés. Par leur teneur, ils s'élevoient directement contre les institutions morales, religieuses et politiques de la Grèce. Aussi les prêtres et les magistrats de la patrie s'y opposèrent-ils avec vigueur; ils sentoient qu'ils attaquoient l'édifice jusqu'à la base; que des livres qui prêchoient monarchie dans une république, athéïsme, ou déïsme chez des nations pleines de foi, devoient amener, tôt ou tard, la destruction de l'ordre social. Ainsi les philosophes Grecs, de même que les nôtres, se trouvoient en guerre ouverte avec leur siècle; et il ne faut jamais précipiter le cours de choses par nos opinions. Un gouvernement est-il mauvais, une religion superstitieuse? laissons agir le temps, il y remédiera mieux que nous. Les corps politiques, quand on les abandonne à eux-mêmes, ont leurs métamorphoses naturelles, comme les Chrysalides. Long-temps l'animal, entouré des chaînes qu'il s'est lui-même forgées, languit dans le sommeil de l'abjection, sous l'apparence la plus vile; lorsqu'un matin, aux regards surpris, il perce les murs de sa prison, et déployant deux aîles bril-

D'ailleurs si je suis esprit, ou partie du Tout, Dieu ou Matière, comment la quantité mesurée de la Ligne deviendroit-elle l'effet d'une cause incommensurable? Dès lors qu'il se trouve quelque chose hors de moi, indépendant de moi, le systême des Scepticiens s'écroule: car quoique je ne puisse prouver la réalité de tel objet, j'ai lieu de croire à son identité, à moins qu'on n'admit es vérités mathématiques comme les *Nombres de Pythagore* ou le *Monde d'Idées de Platon*.

lantes, s'envole dans les champs de la liberté: mais si, par une chaleur factice, vous cherchez à hâter le phénomène, souvent le ver meurt dans l'opération délicate ; et, au lieu de reproduire la vie et la beauté, il ne vous reste qu'un cadavre et des formes hideuses.

Avant de passer à ce grand sujet, de l'influence des opinionssur les mœurs et les gouvernemens des peuples, rapprochons nos philosophes de ceux de la Grèce.

L'Italie, la France, la Grande-Bretagne, étant tombées sous le joug des peuples du Nord, une philosophie barbare s'étendit sur l'Occident, en même temps que la haine des sciences régnoit dans ceux qui auroient pu les protéger. C'étoit alors que des empereurs faisoient des loix pour bannir les *Mathématiciens* et les *Sorciers* ; que les Papes incendioient es bibliothéques de Rom e. * On étudioit avec ardeur dans les cloîtres le *Trivium* et le *Quadrivium*.† Un moine ‡ inventoit les notes

---

* Gregoire fit brûler la belle bibliothéque du temple d'Apollon, formée par les empereurs Romains.

† La science du Trivium et Quadrivium étoit toute renfermée dans ces deux vers fameux.

Gramm. loquitur, *Dia.* vera docet, *Rhet.* verba colorat ;
Mus. canit, *Ar.* numerat, *Geo.* ponderat, *Ast.* colit astra.

‡ Guido Aretin. Il trouva l'expression des six notes sur l'hymne de Paul Diacon.

UT queant laxis. RE sonare fibris.
MI ra gestorum. FA muli tuorum.
SOL ve pollutis. LA büs reatum.
Sancte Joanes.

de musique sur l'*ut queant laxis ;* et pour comble de maux, vers le douzième siècle reparurent les ouvrages d'Aristote. Alors on vit se former cette malheureuse philosophie Scholastique, qui se composoit des subtilités de la Dialectique Péripatéticienne, et du jargon mystique de Platon.

Bientôt la nouvelle secte se divisa en *Nominalistes, Albertistes, Occamistes, Réalistes.* Souvent les champions en vinrent aux mains, et les Papes et les Rois prenoient parti pour et contre. Entre les nouveaux philosophes brillèrent Thomas d'Aquïn, Albert, Roger Bacon, et avant eux Abailard qu'il ne faut pas oublier. Il y a des morts dont le simple nom nous dit plus qu'on ne sauroit exprimer.

Cependant Constantinople venoit de passer sous le joug des Turcs, et le reste des philosophes Grecs fugitifs trouvèrent un asyle en Italie. Les lettres commencèrent à revivre de toutes parts. Dante et Pétrarque avoient paru. Celui-ci est plus connu par ses CANZONES que par ses Traités *de Contemptu Mundi ; de sua ipsâ et aliorum ignorantia,* quoique ce dernier ouvrage vale mieux que la plupart de ses sonnets. Mais Laure, Vaucluse, sont de doux noms, et les hommes se prennent plus aisément par le cœur que par la tête. Pic de la Mirandole, Politien, Ficinus, et mille autres, furent des prodiges d'érudition. Erasme suivit ; ses lettres et son *Eloge de la Folie* sont pleins d'esprit et d'élégance. Bientôt les réformateurs de l'Eglise Romaine attaquèrent plus vigoureusement encore

la secte Scholastique. On commença à faire revivre les autres philosophies de la Grèce. Gassendi renouvella peu après la secte d'Epicure et se rendit célèbre par son génie astronomique. Trois hommes enfin, Jordan Bruno, Jérome Cardan et Francis Bacon, s'élevèrent en Europe; et dédaignant de marcher sur les pas de Grecs, se frayèrent une route nouvelle: en eux commence *la philosophie modèrne.*

Le Chancelier Lord Bacon, un de ces hommes dont le genre humain s'honore, a laissé plusieurs ouvrages: mais c'est à son traité, *On the Advancement of Learning*, et à celui du *Novum Organon Scientiarum,* qu'il doit particulièrement son immortalité.

Ce grand homme ouvrit à ceux qui l'ont suivi, le vrai chemin de la philosophie; et chacun écoutant son génie, sut désormais où se placer.

Tandis que Bacon brilloit en Angleterre, Campanella florissoit en Italie. Cet homme extraordinaire attaqua vigoureusement les préjugés de son siècle, et tomba lui-même dans le vague des systêmes. Plongé 27 ans dans les cachots, * il y vécut, comme une salamandre, au milieu du feu de son génie, n'ayant ni plume ni papier pour lui ouvrir une issue au dehors. Ses écrits étincellent, mais on y remarque une tête déréglée. Au reste, il admettoit l'âme du monde de Platon, &c.

Hobbes, contemporain de Bacon, publia plu-

* Pour une prétendue conspiration contre le Roi d'Espagne.

sieurs ouvrages son livre *de la Nature Humaine*, son traité *De Corpore Politico*, son *Leviathan*, et sa *Dissertation sur l'Homme*, sont les plus considérables. En politique, il trouva à-peu-près les principes du Contrat Social de J. J. Rousseau; mais il soutient les opinions les plus destructives de la société. Il avance que l'autorité, non la vérité, doit faire le principe de la loi; que le magistrat suprême, qui punit l'innocent, péche contre Dieu, mais non contre la justice; qu'il n'y a point de propriétés, &c. En morale, il dit que l'état de nature est un état de guerre, que la félicité consiste en un continuel passage de désir en désir.

Descartes fit revivre le Pyrrhonisme, et ouvrit les sources du déluge de la philosophie moderne. La seule vérité, selon lui, consistoit en son fameux argument, *je pense, donc j'existe*. Il admettoit les idées innées, l'existence de la matière. Il expliquoit l'action de l'âme sur le corps d'après les principes de Platon. On connoît ses tourbillons en physique.

Leibnitz publia son systême des *Monades*, par lesquelles il entendoit une simple substance sans parties. Mais cette substance varie en propriétés et relations, et c'est de ces diverses modifications apparentes que résultent Plusieurs dans l'Unité. Cela rentre dans les *Nombres* de Pythagore et les *Idées* de Platon. Leibnitz est l'auteur du *Calcul Différentiel*.*

* Un monument littéraire bien plus précieux que la corres-

pondance

Spinoza rappelle l'Athée par excellence. Il admettoit une Substance universelle, laquelle Substance a en elle-même tous les principes de modification : elle est Dieu. Tout vient ainsi de Dieu : le mort et le mourant, le riche et le pauvre, l'homme qui sourit et celui qui pleure, la terre, les astres, tout cela se passe et est en Dieu.

Locke a laissé dans son traité *On Human Understanding* un des plus beaux monumens du génie de l'homme. On sait qu'il y détruit la doctrine des Idées innées ; qu'il explique la nature de ces idées, les dérivant de deux sources : la sensation et la réflexion.

Grotius après Machiavel, Mariana, Bodin,* fut un des premiers à faire revivre en Europe la Politique. Son livre *de Jure Belli et Pacis* manque de méthode, et s'étend au-delà de son titre. Il part d'ailleurs d'une majeure douteuse : la sociabilité de l'homme. Au reste, on y trouve du génie et de l'érudition.

Puffendorf a déployé moins de génie que Grotius dans son traité *de Jure Naturæ et Gentium*, mais on y apprend davantage, par l'excellent plan de l'ouvrage. Il y part de la morale pour remonter à

---

pondance des Encyclopédistes, est celle de Newton, Clarke et Leibnitz : par exemple, Leibnitz faisant part à Newton de sa découverte de son calcul différentiel, et Newton lui demandant son avis sur sa Théorie des Marées.

* Sidney écrivit quelque temps après. Il ne faut pas confondre ce Sidney, écrivain d'un excellent traité sur le gouvernement, avec le Sidney, auteur de l'Arcadie.

la politique, (le seul chemin par où on puisse arriver à la vérité) considérant l'homme dans ses rapports avec Dieu, lui-même, et ses semblables.

L'universel Scepticisme de Bayle se fait appercevoir dans ses écrits. Il y détruit tous les systêmes des autres, sans en élever un lui-même. Il passe avec raison pour le plus grand dialecticien qui ait existé.

Malbranche a laissé un nom célèbre. Les deux opinions les plus extraordinaires, qui aient peut-être été jamais avancées par aucun philosophe, se trouvent dans sa *Recherche de la Vérité.* Il y affirme que la pensée ne se produit pas de l'entendement, mais découle immédiatement de Dieu; et que l'esprit humain communique directement avec la divinité et voit tout en elle.

Rappeller ces grands hommes qui travailloient en même temps à l'Histoire Naturelle, seroit trop long et hors du sujet de cet Ouvrage. COPERNIC, qui rendit à l'univers son vrai systême, perdu depuis Pythagore; GALILÉE, qui inventa le Telescope, découvrit les Satellites de Jupiter, l'Anneau de Saturne, &c. enfin l'immortel NEWTON,* qui traça le chemin aux Comètes, vit se mouvoir tous les Mondes, pénétra dans le principe des couleurs,

* On ne sait lequel admirer le plus des trois grands hommes que je viens de nommer, lorsqu'on les voit s'élever les uns après les autres, de merveilles en merveilles. Je ne puis m'empêcher d'observer qu'on doit à Galilée les vérités importantes: que, l'espace parcouru dans la chûte des corps, est en raison du quarré des temps; que, le mouvement des Projectiles se fait dans la courbe parabolique.

et vola, pour ainsi dire à Dieu le secret de la nature ; tous ces hommes illustres précédèrent les Encyclopédistes, dont il me reste à parler.

Il seroit impossible d'entrer dans le détail de la philosophie des Encyclopédistes ;* la plupart sont déjà oubliés, et il ne reste d'eux que la Révolution Françoise.† Traiter de leurs livres, n'est pas plus facile : ils n'y ont point exposé de systêmes complets. Nous voyons seulement par plusieurs ouvrages de Diderot, qu'il admettoit le pur athéïsme, sans en apporter que de mauvaises raisons. ‡ Voltaire n'entendoit rien en métaphysique : il rit, fait de beaux vers, et distille l'immoralité. Ceux qui se rapprochent encore plus de nous, ne sont guères plus forts en raisonnement. Helvétius a écrit des livres d'enfans, remplis de sophismes que

* Je comprends sous ce nom non seulement les vrais Encyclopédistes, mais encore les Philosophes qui les ont suivis jusqu'à notre temps.

† Qu'il soit bien entendu qu'ils n'en sont pas la *seule cause*, mais une grande cause. La Révolution Françoise ne vient point de tel, ou tel homme, de tel ou tel livre : elle vient des choses. Elle étoit inévitable ; c'est ce que mille gens ne veulent pas se persuader. Elle provient surtout du progrès de la société à la fois vers les lumières et vers la corruption ; c'est pourquoi on remarque dans la Révolution Françoise tant d'excellens principes et de conséquences funestes. Les premiers dérivent d'une théorie éclairée ; les secondes de la corruption des mœurs. Voilà le véritable motif de ce mélange incompréhensible de crimes entés sur un tronc philosophique ; voilà ce que j'ai cherché à démontrer dans tout le cours de cet Essai.

‡ Cela n'est pas vrai de tous ses ouvrages, mais résulte de leur ensemble : il est même Deiste en plusieurs endroits de ses écrits.

le moindre grimaud de collège pourroit réfuter. J'évite de parler de Condillac et de Mably, je ne dis pas de J. J. Rousseau et de Montesquieu, deux hommes d'une trempe supérieure aux Encyclopédistes.

Quel fut donc l'esprit de cette secte? La destruction. Détruire, voilà leur but; détruire, leur argument. Que vouloient-ils mettre à la place des choses présentes? Rien. C'étoit une rage contre les institutions de leur pays, qui, à la vérité, n'étoient pas excellentes; mais enfin quiconque renverse doit rétablir, et c'est la chose difficile; la chose qui doit nous mettre en garde contre les innovations. C'est un effet de notre foiblesse, que les vérités négatives sont à la portée de tout le monde, tandis que les raisons positives ne se découvrent qu'aux grands hommes. Un sot vous dira aisément une bonne raison contre, presque jamais une bonne raison pour.

Si l'on trouve que je parle trop durement de ces Savans, estimables à beaucoup d'autres égards (et moi aussi je leur rends justice de ce côté-là), j'en appelle à tout homme impartial: qu'ont-ils produit? Dois-je me passionner pour leur athéïsme? Newton, Locke, Bacon, Grotius étoient-ils des esprits foibles, inférieurs à l'auteur de *Jacques le Fataliste*, à celui des Contes de *Mon Cousin Vadé?* N'entendoient-ils rien en morale, en physique, en métaphysique, en politique? J. J. Rousseau étoit-il une petite âme? Eh bien, tous croyoient au Dieu de leur patrie; tous prêchoient religion et

vertu. D'ailleurs il y a une réflexion désolante : étoit-ce bien l'opinion intime de leur conscience, que les Encyclopédistes publioient? Les hommes sont si vains, si foibles, que souvent l'envie de faire du bruit leur fait avancer des choses dont ils ne possèdent pas la conviction.

Avant de parler de l'influence que les beaux esprits du siècle d'Alexandre, et ceux du nôtre eûrent sur leur âge respectif, nous allons les présenter au lecteur rassemblés. Nous choisirons les plus aimables, pour donner une idée de leurs ouvrages et de leur style ; de là nous passerons au tableau de leurs mœurs ; et nous aurons ainsi une petite histoire complète de la Philosophie, et des Philosophes.

Si les grâces de la diction, la chaleur de l'imagination, un je ne sais quoi dans l'expression de mystique, et d'intellectuel, qui ressemble au langage des anges, font le grand, le sublime écrivain, Platon en mérite le titre. Peut-être sa manière ressemble-t-elle davantage à celle du vertueux Archevêque de Cambrai, qu'au style de Jean Jacques Rousseau, mais celui-ci, d'une autre part, s'en est rapproché davantage par son sujet. Nous allons offrir le beau groupe de ces trois génies, qui renferme tout ce qu'il y a d'aimable dans la vertu, de grand dans les talens, de sensible dans le caractère des hommes.

Platon dans sa *République*, Fénélon dans son *Télémaque*, Jean-Jacques Rousseau dans son *Emile*, ont cherché l'homme moral et politique.

Le premier divise sa République en trois classes. Le Peuple, ou les Méchaniques ; les Guerriers qui défendent la patrie ; et les Magistrats qui la dirigent. L'éducation du citoyen commence à sa naissance. Sans doute de tendres parens s'empressent autour de son berceau ? Non, porté dans un lieu commun, il attend qu'un lait inconnu vienne satisfaire à ses besoins ; et sa propre mère, qui ne le reconnôit plus, nourrit auprès de lui le fils de l'étrangère.

Lorsque le citoyen commence à entrer dans l'âge de l'adolescence, le Gymnase occupe ses instans. La première chose qui y frappe sa vue, c'est la pudeur sans voile, et les formes de la jeune fille souillées, comme une rose, dans la poussière de l'arène. Son œil s'accoutume à parcourir les grâces nues, et son imagination perd les traits du beau idéal. Privé d'une famille, il ne pourra avoir une amante ; et lorsque la patrie aura choisi pour lui une compagne, il sera peu après obligé de rompre ses premiers liens, pour recevoir dans la couche nuptiale, non une vierge timide et rougissante, mais une épouse banale, pour qui les baisers n'ont plus de chasteté, ni l'amour de mystères.

Si parmi ces enfans communs de la patrie, il s'en trouve un qui, par la beauté de ses traits, les indices de son génie, décèle le grand homme futur, on l'enlève à la foule ; on l'instruit dans les sciences ; il va ensuite combattre avec les autres à la défense de la patrie. A mesure qu'il avance en âge, on lui confie les plus importans emplois, et

bientôt on lui découvre les causes secrètes de la nature. Un philosophe lui dévoile le Grand-Etre. Il apprend à se détacher des choses humaines: voyageur dans le monde intellectuel, il se dépouille pour ainsi dire de son corps, il s'associe à la Sagesse Divine, dont la nôtre n'est que l'ombre; et lorsque cinquante années d'étude et de méditations l'ont rendu d'une nature supérieure à ses semblables, alors il redescend sur la terre, et devient un des Magistrats de la patrie.

Tel est l'homme politique de Platon. Le divin disciple de Socrate, dans le délire de sa vertu, vouloit spiritualiser les hommes terrestres; et pour les rendre pareils à Dieu, il commençoit par opprimer le peuple, en établissant un corps de Janissaires; par faire des législateurs métaphysiciens, et par enlever à tous la piété maternelle, l'amour conjugal, que la nature donne aux tigres même dans leurs déserts. Des enfans communs! O blasphême philosophique! plus heureuse cent fois, la femme indigente de nos cités, qui mendie ses premiers besoins en portant son fils dans ses bras! La société l'abandonne, mais la nature lui reste; elle ne sentira point l'inclémence des hivers, si dans ses haillons, elle peut trouver un coin de manteau pour envelopper son tendre fruit. La faim même qui la dévore, elle l'oublie, si sa mamelle donne encore la nourriture accoutumée au cher enfant qui sourit à ses larmes, et presse le sein maternel de ses petites mains.

Fénélon vit mieux que Platon l'état de la société.

Son jeune homme moral quitte le lieu de sa naissance, pour aller chercher son père. La sagesse, sous la figure de Mentor, l'accompagne. Le premier pas qu'il fait dans la carrière est, comme dans la vie, vers le malheur. La mort le ménace en Sicile; échappé à ce danger, l'esclavage et la pauvreté, l'attendent en Egypte: les dieux et les lettres viennent à son secours. Prêt à retourner dans sa patrie, la main du sort le saisit de nouveau, et le replonge dans les cachots. Là, du haut d'une tour, il passe ses jours à contempler les flots qui se brisent au loin sur les rivages, et les mortels agités par la tempête. Tout à coup un grand combat attire ses regards; il voit tomber un roi despotique, dont la tête sanglante, secouée par les cheveux, est montrée en spectacle au peuple qu'il opprimoit.

Télémaque quitte l'Egypte, et la tyrannie la plus affreuse se montre à lui en Phœnicie. Il abandonne cette terre d'esclavage, et arrive à celle des plaisirs. Le jeune homme va succomber; tout à coup, la sagesse se présente à lui; il fuit avec elle cette île empoisonnée, et durant une navigation tranquille, il écoute des discours divins sur Dieu et la vertu, qui rouvrent son cœur aux voluptés morales.

Bientôt à l'horison on découvre des montagnes, dont le sommet se colore des premières réfractions de la lumière. Peu-à-peu la Crète s'avance au-devant du vaisseau. Des moissons verdoyantes, des champs d'oliviers, des villages champêtres, des

cabanes riantes, entrecoupées de bosquets, de bois, toute l'île enfin se déploie en amphithéâtre sur l'azur calme et brillant de la mer.

Quelle baguette magique a créé cette terre enchantée? Un bon gouvernement. Ici le spectacle d'un peuple heureux développe au jeune homme le secret des loix et de la politique. Il y apprend que le gouverné n'est pas fait pour le gouvernant, mais celui-ci pour le premier. Toujours croissant en sagesse, Télémaque refuse, par amour de la patrie, la royauté qu'on lui offre. Il s'embarque, après avoir mis un philosophe à la tête des Crétois; et Vénus, irritée de ses mépris, l'attend avec l'Amour à l'île de Calypso.

Ici il ne sent point cette volupté grossière qui subjuguoit son corps à Cypre. Ce qu'il éprouve tient d'une nature céleste, et règne à la fois dans son âme et dans ses sens. Ce ne sont plus des beautés hardies, dont les grâces faciles n'offrent rien à deviner au désir; ce sont les tresses flottantes d'Eucharis qui voilent des charmes inconnus; c'est la modestie, c'est la pudeur de la vierge qui aime, et n'ose avouer son amour, mais l'exhale comme un parfum autour d'elle.

D'une autre part, une passion dévorante consume la malheureuse Calypso. La jalousie, plus dévorante encore, marbre ses yeux de taches livides. Ses joues se creusent; elle rugit comme une lionne. Télémaque effrayé ne trouve d'abri qu'auprès d'Eucharis que la déesse est prête à déchirer, tandis que l'enfant Cupidon, au milieu de

cette troupe de nymphes, s'applaudit en riant des maux qu'il a faits.

C'en est fait ; le jeune homme succombe, il va périr : la Sagesse se présente à lui ; l'entraîne vers le rivage. Insensible à la vertu, Télémaque ne voit qu'Eucharis, il voudroit baiser la trace de ses pas, et il demande à lui dire au moins un dernier adieu. Mais des flammes frappent soudain sa vue ; elles s'élèvent du vaisseau que Minerve avoit bâti, et que l'Amour vient de consumer. Une secrète joie pénètre dans le cœur du fils d'Ulysse ; la Sagesse prévoit le retour de sa foiblesse, saisit l'instant favorable, et poussant son élève du haut d'un roc dans les flots, s'y précipite avec lui.

Télémaque aborde à la nage un vaisseau arrêté à la vue de l'île. Là il retrouve un ancien ami. Celui-ci lui raconte la mort d'un tyran, et lui fait la peinture d'un peuple heureux selon la nature. Le jeune homme, au milieu de ces doux entretiens, croyant arriver dans sa patrie, touche à des rives étrangères. Des tours à moitié élevées, des colonnes entourées d'échafauds, des temples sans combles, annoncent une ville qui s'élève. Là règne Idoménée, chassé de Crète par ses sujets.

Ici Télémaque reçoit les dernières leçons. Le tableau des Cours et de leurs vices passe devant ses yeux ; l'homme vertueux banni, le fripon en place, les ambitions, les préjugés, les passions des rois, les guerres injustes, les plans faux de législation, enfin, non l'excès de la tyrannie, mais ce mal général, peut-être pis encore, qui règne dans les

gouvernemens corrompus, est développé aux yeux de l'élève de Minerve. Après être descendu aux enfers, après y avoir vu les tourmens réservés aux despotes, et les récompenses accordées aux bons rois; après avoir supporté les fatigues de la guerre, et chéri une femme licite pour l'épouse qu'il se choisit, Télémaque retourne dans sa patrie, instruit par la sagesse et l'adversité; également fait désormais pour commander ou obéir aux hommes, puisqu'il a vaincu ses passions.

Le défaut de cet immortel ouvrage vient de la hauteur de ses leçons, qui ne sont pas calculées pour tous les hommes. On y trouve des longueurs, surtout dans les derniers livres. Mais ceux qui aiment la vertu, et chérissent en même temps le beau antique, ne doivent jamais s'endormir sans avoir lu le second livre du Télémaque. L'influence de cet ouvrage de Fénélon a été considérable: il renferme tous les principes du jour: il respire la liberté, et la révolution même s'y trouve prédite. Que l'on considère l'âge où il a paru, et l'on verra qu'il est un des premiers écrits qui ont changé le cours des idées nationales en France.

"Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme." C'est ainsi que commence l'Emile, et cette phrase explique tout l'ouvrage. Jean-Jacques Rousseau prend, comme Platon, l'homme dans ses premiers langes, il recommande le sein maternel. Il veut qu'aussitôt que l'enfant ouvre les yeux à la lumière, il soit soumis sur le champ à la

Nécessité, la seule loi de la vie : s'il pleure, on ne l'appaise point ; s'il demande un objet, on l'y porte. La louange, le blâme, la frayeur, le courage, sont des ressorts de l'âme, dont il ignore même le nom. Dieu demande toute la force de la raison pour le comprendre, on n'en parle donc point à l'Emile de Jean-Jacques Rousseau.

Aussitôt qu'il sort des mains des femmes, on le remet entre les mains de son ami, non de son maître, il n'en a point. L'étude difficile de celui-ci est de ne rien lui apprendre. Emile ne sait ni lire, ni écrire, mais il connoît sa foiblesse ; et tous les jours, dans ses jeux, quelques accidens lui font désirer de s'instruire des lettres, des mathématiques, et des autres arts. Il en est ainsi pour lui des idées morales et civiles. On a bien pris garde de lui enseigner ce que c'est que la justice, la propriété ; mais un joueur de goblets, un jardinier, et mille autres hasards, développent graduellement dans son cerveau le système des choses relatives.

Emile ne sait point rester où il s'ennuie, veiller lorsqu'il veut dormir. S'il a faim, il mange ; s'il ne peut satisfaire ses besoins ou ses désirs, il ne murmure point ; ne connoît-il pas la nécessité ?

Courageux, il ne l'est point, parce qu'il faut l'être, mais parce qu'il ignore le danger. La mort, il ne sait ce que c'est. Il a vu mourir, et cela lui semble bon, parce que c'est une chose naturelle, et surtout une nécessité.

Cependant Emile a appris une question. A quoi cela est-il bon ? demande-t-il lorsqu'il voit

faire quelque chose qu'il ne connoît pas. Souvent on ne répond point à cette question ; et Emile, par hasard, ne manque pas de trouver tôt ou tard lui-même la raison dont il s'enquiéroit.

Mais l'âge des passions s'avance, et l'on commence à entendre gronder l'orage. L'élève de Jean-Jacques Rousseau, a appris dans ses jeux, non seulement les principes des sciences abstraites, mais ceux des arts mécaniques, tel que la menuiserie ; car quoiqu'Emile soit riche, il peut être exposé aux révolutions des états. " Vous vous fiez," dit Jean-Jacques Rousseau, " à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il vous est impossible de prévoir, ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet. Les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempt? Nous approchons de l'état de crise, et du siècle des révolutions. *Je tiens pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long-temps à durer ; toutes ont brillé, et tout Etat qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulières que cette maxime ; mais il n'est pas à-propos de les dire, et chacun ne les voit que trop.*"*

---

* Voilà le fameux passage de l'Emile. Il y a plusieurs choses à remarquer ici. La première est la clarté avec laquelle Jean-Jacques Rousseau a prédit la révolution. La seconde a rapport à sa célèbre idée de faire apprendre un métier à chaque enfant. Comme on s'en moqua à l'époque de la publication de l'Emile !

Enfin, Emile parvient à l'âge de la raison, et Dieu va lui être dévoilé. Un philosophe sensible

---

Comme on trouvoit le Philosophe ridicule! Je n'ai pas besoin de demander si nous en sentons maintenant la vérité. Il y a beaucoup de nos seigneurs François qui seroient trop heureux maintenant de savoir faire le métier d'Emile. Ils recevroient par jour leur demi-couronne, ou leur quatre shillings; et seroient citoyens utiles du pays où le sort les auroit jettés.

La troisième remarque, et la plus importante, tient à la nature du passage même. Il est clair que non seulement Jean-Jacques Rousseau avoit prévu la Révolution, mais encore les horreurs dont elle seroit accompagnée. Il annonce que le dessein d'Emile est d'émigrer. Comment le Républicain Rousseau auroit-il pu avoir une telle pensée, s'il n'avoit entrevu l'espèce de gens qui feroient une révolution en France? s'il n'avoit jugé par l'état des mœurs du peuple, qu'une révolution vertueuse étoit impossible? Sans doute, le sensible philosophe, qui disoit qu'une révolution qui coûte la vie à un homme, est une mauvaise révolution, n'auroit pas célébré celle de la France. J'ai entendu une discussion très-intéressante au sujet de Voltaire et de Rousseau, dans une société de gens de lettres qui les avoient connus, par ailleurs grands partisans de la révolution. On examinoit quelle auroit été vraisemblablement la conduite du poëte et du philosophe, s'ils avoient vécu jusqu'à la révolution. Il fut conclu à l'unanimité qu'ils auroient été des *aristocrates*. Voltaire, disoit-on, n'auroit jamais pu oublier sa qualité de gentilhomme du roi, ni pardonner l'apothéose de Jean-Jacques Rousseau. Quant à celui-ci, l'horreur du sang répandu en auroit fait un anti-révolutionnaire décidé. Ces remarques sont très-justes, et peignent les deux hommes; mais quelle force de génie dans Rousseau, d'avoir à la fois prédit la révolution et ses crimes? et quelle incroyable circonstance, que ses écrits même aient servi à les amener?

Au reste, l'idée de Jean-Jacques Rousseau de faire apprendre un métier à Emile, n'est que ce que disoit Néron, lorsqu'on lui reprochoit l'ardeur avec laquelle il se livroit à l'étude de la musique, il répondoit par une fameuse phrase Grecque: *Un artiste vit partout.* Il est singulier que la pensée d'un philosophe ne soit que le mot d'un tyran.

se rend un matin au sommet d'une haute colline, au bas de laquelle coule le Pô, tandis que le soleil levant projete l'ombre des arbres dans la vallée. Après quelques instans de silence et de recueillement, inspirés par ce beau spectacle, et par les idées qu'il fait naître de la Divinité, le vicaire Savoyard prouve l'existence du Grand Etre, non d'après des raisonnemens métaphysiques, mais sur le sentiment qu'il en trouve dans son cœur. Un Dieu juste, bienfaisant et aimant les humains, est le seul que reconnoisse Emile.

L'amour a ses droits sur le cœur de l'élève de Jean-Jacques Rousseau, mais il veut une femme telle que son imagination éprise de la vertu, se plaît à la lui peindre. Il la rencontre enfin dans une retraite. La modestie, la grâce, la beauté, règnent sur le front de Sophie. Emile brûle, et ne peut l'obtenir. Son ami l'arrache à son ivresse pour le mener parcourir l'Europe. La passion du jeune homme amoureux survit au temps et à l'absence; il revient, épouse sa maîtresse, et trouve le bonheur.

Quoi! c'est à cela que se réduit l'Emile? Sans doute; et Emile est autant au-dessus des hommes de son siècle, qu'il y a de différence entre nous et les premiers Romains. Que dis-je? Emile est l'homme par excellence; car il est l'homme de la nature. Son cœur ne connoît point les préjugés. Libre, courageux, bienfaisant, ayant toutes les vertus sans y prétendre, s'il a un défaut, c'est

d'être isolé dans le monde, et de vivre comme un géant dans nos petites sociétés.

Tel est le fameux ouvrage qui a précipité notre Révolution. Son principal défaut est de n'être écrit que pour peu de lecteurs. Je l'ai quelquefois vu entre les mains de certaines femmes, qui y cherchoient des règles pour l'éducation de leurs enfans ; et j'ai souri. Ce livre n'est point un livre pratique ; il seroit de toute impossibilité d'élever un jeune homme sur un systême, qui demande un concours d'êtres environnans, qu'on ne sauroit trouver ; mais le Sage doit regarder cet écrit de J. J. Rousseau comme son trésor. Peut-être n'y a-t-il dans le monde entier que cinq ouvrages à lire : l'Emile en est un.

Je commettrois un péché d'omission impardonnable, si je finissois cet article sans parler de l'influence que l'Emile a eu sur ce siècle. J'avance hardiment qu'il a opéré une révolution complète dans l'Europe moderne, et qu'il forme époque dans l'histoire des peuples. L'éducation, depuis la publication de cet ouvrage, s'altéra totalement en France ; et qui change l'éducation, change les hommes. Quel dût être l'étonnement des nations, lorsque Rousseau, sortant du cercle obscur des opinions reçues, apperçut au-delà la lumière de la vérité ? que brisant l'édifice de nos idées sociales, il montra que nos principes, nos sentimens même, tenoient à des habitudes conventionnelles sucées avec le lait de nos mères ; que par conséquent nos

meilleurs livres, nos plus justes institutions, n'avoient point encore montré la créature de Dieu; que nous existions comme dans une espèce de monde factice : l'étonnement, dis-je, dût être grand, lorsque Rousseau vint à jetter parmi ses contemporains abâtardis, l'homme vierge de la nature.

Je ne fais point ces réflexions sur l'immortel Emile, sans un sentiment douloureux. La profession de foi du vicaire Savoyard, les principes politiques et moraux de cet ouvrage, sont devenus les machines qui ont battu l'édifice des gouvernemens actuels de l'Europe, et surtout celui de la France.

Mais si les philosophes Anciens et Modernes ont eu, par leurs opinions, la même influence sur leur siècle ; ils n'eurent cependant ni les mêmes passions, ni les mêmes mœurs.

Tout le monde a entendu parler du tonneau de Diogènes. Ménédus de Lampasque paroissoit en public revêtu d'une robe noire, un chapeau d'écorce sur la tête, où l'on voyoit gravé les douze signes du Zodiaque ; une longue barbe descendoit à sa ceinture ; et, monté sur le Cothurne tragique, il tenoit un bâton de frêne à la main. Il se prétendoit un esprit revenu des enfers, pour prêcher la sagesse aux hommes.

Anaxarque, maître de Pyrrhon, étant tombé dans une ravine, celui-ci refusa gravement de l'en retirer, parce que toute chose est indifférente de soi ; et qu'autant valoit demeurer dans un trou que sur la terre.

Lorsque Zénon marchoit dans les villes, ses amis l'accompagnoient, dans la crainte qu'il ne fût écrasé par les voitures: il ne se donnoit pas la peine d'échapper à la Fatalité.

Démocrite s'enfermoit, pour étudier, dans les tombeaux; et Héraclite broutoit l'herbe de la montagne.

Empédocle, voulant passer pour une divinité, se précipita dans l'Etna; mais le volcan ayant rejetté les sandales d'airain de cet impie, sa fourbe fut découverte. Cette fable des Grecs est ingénieuse. Ne veut-elle pas dire que les dieux savent l'orgueil du philosophe superbe, en le dénonçant à l'humanité, par quelques parties viles et honteuses de son caractère?

Nos philosophes modernes gardèrent au moins plus de mesure. Spinoza, il est vrai, vivoit avec ses chiens, ses oiseaux, ses chats; et J. J. Rousseau portoit l'habit Arménien;* mais aucun ne s'en est allé dans les fauxbourgs prêchant la sagesse à la canaille assemblée; et je doute que celui qui auroit voulu se loger dans un tonneau, eût été laissé tranquille par la populace de nos villes: tant nos mœurs diffèrent de celles des Anciens.

Mais si les sophistes de la Grèce affectèrent l'originalité de conduite, ils ne se distinguèrent pas moins par la chasteté et la pureté de leurs mœurs. Ils s'occupoient tous des autres exercices des citoyens; et supportoient comme eux les tra-

* Rousseau portoit cet habit par nécessité. Il me semble pourtant qu'il auroit pu en choisir un, un peu moins remarquable.

vœux de la patrie. Solon, Socrate, Charondas, et mille autres, furent non seulement de grands philosophes, mais de grands guerriers. La frugalité, le mépris des plaisirs, toutes les vertus morales brilloient dans leur caractère.

Nos philosophes, bien différens, enfermés dans leur cabinet, brochoient le matin des livres sur la guerre, où ils n'avoient jamais été; sur le gouvernement où ils n'avoient jamais eu de part; sur l'homme naturel, qu'ils n'avoient jamais étudié que dans les sociétés de la Capitale; et, après avoir écrit un chapitre rigide contre le luxe, la corruption du siècle, le despotisme des Grands, ils s'en alloient le soir flatter ceux-ci dans nos cercles, corrompre la femme de leurs voisins, et partager tous les vices du monde.

" Vieux fou, vieux gueux," se disoit Diderot, âgé de 62 ans, et amoureux de toutes les femmes, " quand cesseras-tu donc de t'exposer à l'affront d'un refus, ou d'un ridicule?"

" Voici de quoi composer votre Paradis," disoit Mde. de Rochefort à Duclos, " du pain, du vin, du fromage et la première venue."

Helvétius, par ailleurs honnête homme et bon homme (mot dont on a trop mésusé, et qu'il faut faire revenir à sa première valeur), Helvétius marié, se faisoit amener chaque nuit une nouvelle maîtresse, par son valet de chambre, qui les cherchoit, autant qu'il pouvoit, dans la classe honnête du peuple. Madame de ...... n'a pas, dit-on,

été à l'abri des caresses du vieillard de Ferney, dont l'immoralité est d'ailleurs bien connue.*

J'ai entendu Chamfort conter une anecdote curieuse sur Jean-Jacques Rousseau. Il avoit vu des lettres du philosophe Génevois à une femme, dans lesquelles celui-ci employoit toute la séduction de son éloquence, pour prouver à cette même femme, que l'adultère n'est pas un crime. Voulez-vous savoir le secret de ces lettres? ajoutoit Chamfort, " l'ami des mœurs étoit amoureux."

Enfin personne n'ignore que les mains du grand Chancelier Bacon n'étoient pas pures ; que Hobbes, ce philosophe si hardi dans ses écrits, ne put se résoudre à mourir ; et, qu'excepté Fénélon et Catinat, les mœurs des philosophes de notre âge, différèrent totalement de celles des anciens Sages de la Grèce.

A Dieu ne plaise que je révèle la turpitude de ces grands hommes, par une malignité que je ne trouve point dans mon cœur. Malgré leurs foiblesses, je les crois des plus honnêtes gens de notre siècle ; et il n'y a pas un de nous qui les blâmons, qui les valions au fond du cœur ; mais j'ai été contraint, contre mon goût, de faire appercevoir ces différences, parce qu'elles mènent à des vérités, essentielles au but de cet Essai.

Il doit résulter de ce tableau: que nos philosophes modernes, vivant plus dans le monde, et selon

* Je ne parle point des sales romans sortis de la plume de la plupart de nos philosophes.

le monde, que les anciens, ont dû mieux peindre la société, et connoître davantage les passions et leurs ressorts. De là il résulte que leurs ouvrages, plus calculés pour leur siècle, ont dû avoir une influence plus rapide sur leurs contemporains que les livres des Platon et Aristote. Aussi voyons-nous qu'il s'est écoulé moins d'années entre la subversion des principes en France, et le règne des encyclopédistes, qu'entre la même subversion des principes en Grèce, et le triomphe des sophistes. Cependant et les premiers et les seconds parvinrent à renverser les loix et les opinions de leur pays. La recherche de l'influence des philosophes de l'âge d'Alexandre sur leur siècle, et de celle des philosophes modernes sur notre propre temps, demande à présent toute l'attention du lecteur.

C'est une grande question que celle-là : savoir, comment la philosophie agit sur les hommes ? Si elle produit plus de bien que de mal, plus de mal que de bien ? Comment elle détermine les révolutions, et dans quel sens elle les détermine ? Et jusqu'à quel point un peuple qui ne se conduiroit que d'après des systêmes philosophiques, seroit heureux ?

Nous n'embrasserons pas cette question générale, qui nous meneroit trop loin ; et nous considérerons seulement la philosophie, par l'influence qu'elle a eu sur la Grèce et sur la France, en nous bornant à la politique. Un essai est un livre pour faire des livres ; il ne peut passer pour bon, qu'en

raison du nombre de fétus d'ouvrages qu'il renferme. D'ailleurs le sujet que je traite s'étend si loin, et mes talens sont si foibles, que je tâche de me circonscrire ; d'une autre part, le temps se précipite, et je me fatigue.

On apperçoit une différence considérable entre l'âge philosophique d'Alexandre et le nôtre, considérés du côté de leur influence politique. Les divers écrits sur le gouvernement, qui parurent en Grèce à cette époque, devinrent le signal d'une révolution générale dans les constitutions des peuples. L'Orient commua ses institutions despotiques en des monarchies plus modérées ; tandis que les républiques Grecques rentrèrent sous le joug des tyrans.

Les livres de nos publicistes modernes ont développé au contraire une révolution totalement opposée. Des états populaires se sont érigés sur les débris des trônes ; ceci naît d'une position relative différente dans les siècles.

Lorsque les Platon, les Aristote, publièrent leurs *Républiques*, la Grèce possédoit encore les formes de ce gouvernement. Le disciple de Socrate et le Stagyrite n'apprenoient donc rien de nouveau aux peuples ; et n'avoient-ils pas les loix des Solon et des Lycurgue ? Nous pénétrons ici dans les replis du cœur de l'homme. Quel gouvernement les philosophes légistes d'Athènes exaltèrent-ils dans leurs écrits comme le meilleur ? Le Monarchique. Pourquoi ? parce qu'ils avoient senti les inconvéniens du populaire ; mais non,

disons plutôt parce qu'ils ne possédoient pas le Monarchique. L'état où nous vivons nous semble toujours le pire de tous; et mille petites passions honteuses, que nous n'osons nous avouer, nous font continuellement haïr et blâmer les institutions de notre patrie. Si nous descendions plus souvent dans notre conscience pour examiner les grandes passions du patriotisme et de la liberté, qui nous éblouïssent, peut-être découvririons-nous la fourbe. En les touchant avec l'anneau de la vérité, nous verrions ces magiciennes, comme celles de l'Arioste, perdre tout-à-coup leurs charmes empruntés, et reparoître sous les formes naturelles et dégoûtantes de l'intérêt, de l'orgueil et de l'envie. Voilà le secret des révolutions.

Du moins, les philosophes Grecs en vantant la Monarchie, suivoient-ils en cela les mœurs du peuple, désormais trop corrompues pour admettre la constitution démocratique. Les livres de ces hommes célébres durent avoir une très-grande influence sur les opinions de ceux, qui, se trouvant à la tête de l'état, pouvoient beaucoup pour en altérer les formes. Démosthènes eut beau crier contre Philippe, plusieurs pensoient à Athènes, que son gouvernement n'étoit pourtant pas si mauvais. Leurs préjugés contre les rois s'étoient adoucis par la lecture des ouvrages politiques, et bientôt la Grèce passa sans murmurer sous l'autorité royale.

Jean-Jacques-Rousseau, Mably, Raynal, en embouchant la trompette républicaine, trouvèrent

l'Europe endormie dans la Monarchie. Le peuple réveillé, ouvrit les yeux sur des livres, qui ne prêchoient qu'innovations et changemens ; un torrent de nouvelles idées se précipita dans les têtes. Le relâchement des mœurs, l'enthousiasme des choses nouvelles, l'envie des petits et la corruption des grands, le souvenir des oppressions monarchiques, et plus que cela, la fureur des systêmes, qui s'étoit glissée parmi les courtisans même, tout seconda l'influence de l'esprit philosophique, et jetta la France dans une révolution républicaine. Car, par la même raison, que les publicistes Grecs vantèrent le gouvernement royal, les publicistes François célébrèrent la constitution populaire.

Ainsi l'influence politique des philosophes de l'âge d'Alexandre et de ceux de notre siècle, agit dans le sens le plus contraire. En Grèce, elle produisit la Monarchie, en France la République ; mais il ne faut pas admettre trop promptement ces vérités. La France n'a pas conservé des formes démocratiques. Si nous partons des mœurs, nous trouvons que celles des peuples de la Grèce, au moment de la révolution d'Alexandre, étoient à-peu-près au même degré de corruption que les mœurs des François, à l'instant de l'institution de leur république ; or ces mœurs produisirent l'esclavage à Athènes. Elles n'ont pas été mères de la liberté à Paris.

Il me reste à parler de l'influence de la Réformation. La religion et la politique se tiennent de

si près que ce fût l'altération des principes religieux qui produisit en partie la chûte de l'Empire Romain ; altération commencée par les sectes dogmatiques d'Athènes ; et c'est le même changement d'idées religieuses dans le peuple, qui a causé de nos jours le bouleversement de la France.

CHAPITRE L.

Influence de la Réformation.

C'EST une grande époque dans l'Europe moderne que celle de la Réformation. Dès que les hommes commencent à douter en religion, ils doutent en Politique. Quiconque ose rechercher les fondemens de son culte, ne tarde pas à s'enquérir des principes de son gouvernement. Quand l'esprit demande à être libre, le corps aussi veut l'être : c'est une conséquence naturelle.

Erasme avoit préparé le chemin à Luther ; Luther ouvrit la voie à Calvin ; celui-ci à mille autres. L'influence politique de la Réformation se trouvera dans les révolutions qui me restent à décrire. En la considérant seulement ici sous le rapport religieux, on peut remarquer, que les diverses sectes qu'elle engendra produisirent sur le Christianisme, le même effet que les écoles philosophiques de la Grèce, sur le Polythéïsme : elles affoiblirent tout le système sacerdotal. L'arbre, partagé en rameaux, ne poussa plus vigoureusement sa tige unique, et devint ainsi plus aisé à couper branche à branche.

Je ne puis quitter l'article de la Réformation sans faire une réflexion de plus. Pourquoi toutes ces scènes de carnage? la Ligue, où l'on vit, comme de nos jours, les François traîner les entrailles fumantes de leurs victimes; dévorer leurs cœurs encore palpitans, leurs chairs encore tièdes; et, fouillant dans les sépulchres, couvrir le sol de la patrie des carcasses à moitié consumées de leurs pères? * Pourquoi ces troubles des Pays-Bas, où

* On trouve dans les Lettres de Pasquier deux passages intéressans, sur les malheurs que les révolutions ont causé à la France, et surtout à la capitale de ce royaume. Je les citerai tous les deux.

Le premier a rapport aux guerres civiles du temps de Charles VI. Pasquier, après avoir parlé de la population et de la richesse de Paris sous Charles V, ajoute :

" Pendant que furieusement nostre ville s'amusa de soustenir le party Bourguignon, elle deuint sans y penser toute deserte. Et commencerent ces grands hostels de Flandres, Artois, Bourbon, Bourgougne, Nesles, et plusieurs autres seruir de nids à corneilles, au lieu où au precedent c'estoient receptacles de Princes, Ducs, Marquis, et Comtes. I'ay leu dans vn liure escrit à la main, en forme de papier iournal, que de ce temps-là il y auroit vn loup qui tous les mois passoit au trauers de la ville, lequel ils appelloyent le Courtaut, estant le peuple tant accoustumé de le voir, qu'il n'en faisoit que rire. Chose qui se faisoit, ou pour les massacres qui se commettoient dans Paris, et pour les cadauers qui y pouuoient estre (n'y ayant animal qui ait le flair si subtil comme le loup) ou par ce que la ville estoit lors grandement deshabitee. Quoy que soit s'estant sur les troubles du Bourguinon et Orleannois entee la la guerre de l'Anglois et du François, il faut tenir pour chose très-certaine que la ville de Paris vint en grande souffrette, veu qu'en l'histoire medisante du Roy Louys xj. nous trouuons que pour la repeupler, il voulut faire comme Romulus auoit fait autre-

fois

le Duc d'Alve joua le premier acte de la tragédie de Robespierre? les massacres des paysans d'Al-

---

fois dans Rome, et donner toute impunité de mesfaits precedens, et rappel de ban à tous ceux qui s'y voudroient habituer. Mais plus grande demonstration ne pouuez-vous auoir ne ceste pauureté et solitude, que de l'ordonnance qui se trouue aux vieux registres du Chastellet, par laquelle il estoit permis de mettre en criées les lieux vagues de la ville; et si pendant les six sepmaines il ne se trouuoit nul proprietaire, qui s'y opposast, le lieu demeuroit à celuy qui se le faisoit adiuger. Aussi quand nous lisons dans nos vieux tiltres et enseignemens, quelques maisons et heritages tant en la ville, qu'és champs, vendus à non prix, tant s'en faut que ce soit vn argument de la félicité de ce temp-là, qu'au contraire c'est vne demonstration tres-certaine du malheur qui estoit lors en regne, par la longue suite des troubles."

Si dans une histoire de la révolution, on traduisoit mot à mot en François le morceau suivant du même auteur, personne ne se douteroit qu'il s'agit de la Ligue. "Il y a long-temps que ie ronge ie ne scay quelle humeur melancholique dans moi, qu'il faut maintenant que ie vomisse en vostre sein. Ie crain, ie croy, ie voi presentement la fin de nostre Republique. Nous ne pouuons denier que n'ayons vn grand Roi; toutes fois si Dieu ne l'aduise d'vn œil de pitié, il est sur le poinct ou de perdre sa Couronne, ou de voir son Royaume tout renuersé.—Le vray subside dont le Prince doit faire fonds, est de la bienveillance de ses subiects. La plus grande partie de ceux qui ont esté pres du Roy, ont estimé n'auoir plus beau magazin pour s'accroistre, qu'é lui fournissant memoires à la ruine du pauure peuple; C'est à dire à la ruine de lui-mesme: Dignes certes, ces malheureux ministres, d'vne punition plus horrible, que de celuy qu'on tire à quatre chevaux, pour auoir voulu attenter contre la Maieste de son prince: D'autant qu'en conseruant leur grandeur par ces damnables inuentions, ils ont mis leur maistre en tel desarroy que nous le voyons maintenant........

Dieu doua nostre Roi de plusieurs grandes benedictions, qui luy sont particulieres: Mais comme il est né homme, aussi ne peut-

 il

lemagne? les guerres civiles d'Ecosse? la révolution de Cromwell, durant laquelle des malheureux

---

il estre accomply de tant de bonnes parties, qu'il n'ait des imperfections. Y a il aucun Seigneur (ie n'en excepteray vn) de ceux qui ont eu part en ses bonnes graces, qui ait, ie ne diray point resisté, (ce mot seroit mal mis en œuure contre vn Roy) mais qui ne soit estudié de fauorizer en toutes choses ses opinions, ores qu'elles se fournoyassent à l'œil, du chemin de la raison? On le voyoit naturellement enclin à une liberalité. C'estoit vne inclination qu'il tenoit de la Royne sa mere; vertu vrayment Royale, quand elle ne se desborde à la foule et oppression des subjects: Qui est celuy qui par ses importunitez extraordinaires n'é ait abuzé?..... Le malheur veut que nul de ses principaux officiers, qui estoient près de luy, ne la controolle. Voilà comment vn grand et beau Prince se laissant en premier lieu emporter par ses volontez, puis vaincu par les importunitez des siens; en fin non secouru de ceux qui pour la necessite de leurs charges y depoient auoir l'œil, il n'a pas esté malaisé de voir toutes nos affaires tomber au desordre et confusion telle que nous voyons aujourd'hui.

Sur ce pied a esté bastie la ruine de nostre France; premierement par ie ne scay quelle malheureuse inuention de Contents (qui ont rendu tous les gens de bien malcontens,) lesquels ne pouuans à la longue fournir aux liberalitez extraordinaires du Roy, ont eut recours à vne infinité de meschans Edicts, non pour subuenir aux necessitiz publiques, ains pour en faire dons, voire au milieu des troubles, a vns et autres. Et pour leur faire sortir effect, on a forcé les Seigneurs des Cours Souueraines de les passer, tan tost par la presence du Roy, tan tost des Princes du sang: Liberalité qui ne s'estoit iamais pratiquee en autre Republique que la nostre. Et si l'argent n'y estoit prompt, pour supleer à ce déffaut, la malignité du temps produisoit vne vermine de gens, que nous appellasmes par vn nouveau mot *Partisans*, qui auançoient la moitié ou tiers du denier, pour auoir le tout. Race vrayement de Viperes, qui ont fait mourir la France leur mere, aussi tost qu'ils furent esclos.

On adiousta à tout cela pour chef-d'œuure de nostre malheur, vn

entassés dans les cales humides des vaisseaux, périssoient empoisonnés les uns par les autres? pour-

vn esloignement des Princes et grands Seigneurs, et auancement des moindres pres du Roy. Ie vous racompte tout cecy en gros. Car si i'auoy entrepris de vous particularizer en detail, et par le menu comme toutes ces choses se sont passées l'ancre me deffaudoit plustot que la matiere. Mais quel fruit a produit tout ce mesnage? Vne oppression de tous les subjects, vne paunreté par tout le Royaume, vn mescontentment general des grands, vne haine presq; de tout le peuple encontre son Roy. Et puis au bout de tout cela, que pouuions-nous attendre autre chose que ce meschef, qui nous est ces jours passez aduenu?......Tant de noualitez mises sus, à la foule des pauures subiects sans subiect, estoient autant de malignes humeurs ramassees au corps de nostre Republique; lesquelles ne nous promettoient autre chose, que ce grand esclat de scandale, que nous auons veü dans Paris. C'estoit vn pus, c'estoit vne bouë qui couuoit dans nous, à laquelle le medecin supernaturel a voulu donner vent, lors que nul de nous n'y pensoit. Le Roy mesmes l'a fort bien recogneu; quand soudain apres estre arriue à Chartres, pour donner quelquel ordre à ce mal, il a reuoqué trente malheureux Edicts et encores promis par autres lettres patentes, de n'vser plus de Contents. Pleut à Dieu que deux mois auparavant il les eust reuoquez de son seul instinct, affin que ceux que ie voy contre luy vlcerez eussent estimé luy deuoir totalement ceste grace; et non au scandale aduenu. Mais c'est vn commun à tous Roys, de ne recognoistre iamais leurs fautes, quand ils sont visitez de Dieu.... De ma part, ie ne pensé point que iamais Roi ait receu vn plus grand affront de son peuple (il faut que ceste parole à nostre tres-grande honte m'eschape); que celuy qu'a receu le nostre. Que luy, qui à son retour de la Beauce auoit esté receu auec tant de congratulations et applaudissemens du Parisien, six ou sept mois apres ait esté caressé de telle façon qu'auons veu, en la journée des Barricades; mesmes dans vne ville, qu'il auoit aimée et cherie par-dessus toutes les autres. Que le Ieudy et Vendredy qu'il demeura dans la ville, on ne veit

 iamais

quoi, dis-je, ces abominables spectacles? parce qu'un moine s'avisa de trouver mauvais que le Pape n'eût pas donné à son ordre, plutôt qu'à un autre, la commission de vendre des indulgences en Allemagne. Pleurons sur le genre humain.

Lorsque les tempêtes élevées par la Réformation se furent appaisées, le Vatican reparut, mais à moitié en ruines. Il avoit perdu l'orgueil de ses murs, et ses combles entr'ouverts étoient sillonnés de ses propres foudres, que la fureur de l'orage avoit repoussées contre lui. Les Rois et les Papes, en s'opposant par des mesures violentes aux innovations religieuses, n'avoient fait qu'irriter les esprits. Petite et foible dans le calme, la liberté devient un géant dans la tempête.

Entre les conséquences funestes, qui résultèrent de ces troubles pour la religion, une ne doit pas être omise. Les révolutions ravagent les mœurs dans leur cours, comme ces sources empoisonnées, qui font mourir les fleurs sur leur passage. L'œil de la loi, fermé pendant les convulsions d'un état, ne veille plus sur le citoyen qui lâche les rênes à ses passions, et se plonge dans l'immoralité; il faut ensuite des années, quelquefois des siècles, pour épurer un tel peuple. Ce fut évidemment le cas en Europe, après les troubles dont je viens de parler; et la religion, qui se calcule toujours

iamais plus grand chaos et emotion populaire; et le Samedy soudain que l'on fust aduerty de son partement, nous veismes vn raquoisement inopiné de toutes choses: Signe malheureux et trop expres de la haine qu'on luy porte."

sur les mœurs, dut, en proportion de la rélaxation de celles-ci, perdre beaucoup de son influence.

Cependant l'harmonie s'étant rétablie, les hommes reportèrent les yeux en arrière, et commencèrent à rougir de leur folie. Les lumières, toujours croissantes, secondoient ce penchant à haïr ce qui sembloit la cause de tant de maux. En matière de foi il n'est point de bornes; aussitôt qu'on cesse de croire quelque chose, on cessera bientôt de croire le tout. Rabélais, Montaigne, Mariana étonnèrent les esprits, par la nouveauté et la hardiesse de leurs opinions politiques et religieuses. Hobbes et Spinoza, levant ensuite le masque, se montrèrent à découvert; et bientôt après, Louis XIV donna à l'Europe le dernier exemple de fanatisme national, par la révocation de l'Edit de Nantes.*

Enfin le Régent parut. Le duc d'Orléans brilloit de génie, de grâces, d'urbanité, mais il étoit l'homme le plus immoral de son siècle, et le moins fait pour gouverner une nation volage, sur laquelle les vices de ses chefs avoient tant d'influence, lorsqu'ils étoient aimables. Ce fut alors qu'on vit naître la secte Philosophique, cause première et finale de la Révolution. Lorsque les nations se corrompent, il s'élève des hommes qui leur apprennent qu'il n'y a point de vengeance céleste.

---

* Je ne parle pas des scènes scandaleuses de la populace de Londres contre les Catholiques, en 1780.

Le bouleversement que Law * opéra dans l'Etat par son papier, ne contribua pas peu à ébranler la morale du peuple. Intérêt et Cœur humain sont deux mots semblables. Changer les mœurs d'un Etat, ce n'est qu'en changer les fortunes. Dans les accès du désespoir, et dans le délire des succès, tout sentiment de l'honnête s'éteint, avec cette différence que le Parvenu conserve ses vices, et l'homme tombé perd ses vertus.

La Presse, cette invention céleste et diabolique, commençoit à vomir les chansons, les pamphlets, les livres philosophiques. Chaque poste annonçoit au citoyen, tantôt l'inceste d'un père, l'exécrable mort d'un cardinal, des débauches que la plume d'un Suétone rougiroit de décrire ; et en payant les taxes, il soldoit à la fois et les vils courtisans et les troupes qui le forçoient à leur obéir. Le mépris, puis la rage, étoient les sentimens qui devoient s'emparer du cœur de ce citoyen. Que le peuple alors apprenne le secret de sa force, et l'Etat n'est plus.

Ce fut sous le régne suivant qu'éclata la secte Encyclopédique, dont j'ai déjà touché quelque chose. Je vais la considérer à présent dans ses rapports religieux et politiques avec les institutions de la France.

* Dans les projets de cet étranger on retrouve le plan littéral, exécuté de nos jours par Mirabeau l'aîné : le paiement de la dette nationale en papier, la vente des biens du Clergé, &c.

CHAPITRE LI.

La Secte Philosophique sous Louis Quinze.

CET esprit d'innovation et de doute qui prit naissance sous le Régent, fit en peu de temps des progrès rapides. On vit enfin sous Louis XV se former une société des plus beaux génies que la France ait produits: les Diderot, les d'Alembert, les Voltaire. Deux grands hommes seulement, et les deux plus grands, refusèrent d'en être: Jean-Jacques Rousseau et Montesquieu; de-là la haine de Voltaire contre eux, et surtout contre le premier, l'apôtre de Dieu et de la Morale. Cette société disoit avoir pour fin, la diffusion des lumières et le renversement de la tyrannie: rien de plus noble sans doute; mais le vrai esprit des Encyclopédistes étoit une fureur persécutante de systêmes, une intolérance d'opinions, qui vouloit détruire dans les autres, jusqu'à la liberté de penser; enfin, une rage contre ce qu'ils appelloient l'*Infâme*, ou la religion Chrétienne, qu'ils avoient résolu d'exterminer.

Ce qu'il y a de bien étonnant dans l'histoire du cœur humain, c'est que le despote Frédéric étoit de cette coalition qui sappoit la base du pouvoir des princes. Le monument le plus extraordinaire de littérature qui existe, est peut-être la Correspondance entre Diderot, Voltaire, d'Alembert, et le Roi de Prusse. C'est-là, qu'à chaque page, on s'étonne de voir, les Philosophes jettant le man-

teau dont ils se revêtoient pour la foule, le Monarque déposant le masque royal, traiter de fable la morale de la terre ; parler hardiment de liberté entre eux, en réservant l'esclavage pour le peuple stupide ; se jouer de ce qu'il y a de plus sacré, et se jetter les uns aux autres, ballottés d'une main criminelle et puissante, les hommes et leurs opinions comme de vains jouets.

Telle étoit cette fameuse secte, qui sous Louis XV commença à s'étendre, et à détruire la morale en France ; ses progrès furent étonnans. L'infatigable Voltaire ne cessoit de répéter : "frappons, écrasons l'Infâme ;" une foule de petits auteurs, pour être regardés du grand homme, se mirent à écrivailler à l'exemple de leur maître. Le bon ton fut bientôt d'être incrédule. Jean-Jacques Rousseau avoir beau crier d'une voix sainte : "Peuple, on vous égare ; il est un Dieu vengeur des crimes et rémunérateur des vertus." Les efforts du sublime Athlète furent vains contre le torrent des Philosophes et des Prêtres, ennemis mortels réunis pour persécuter le grand homme.

Tandis que les principes religieux étoient combattus par une troupe de philosophes, d'autres attaquoient la politique, car il est remarquable que la secte Athée déraisonnoit pitoyablement en matière d'Etat. Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau, Mably, Raynal, vinrent, malheureusement, éclairer des hommes, qui avoient perdu cette force et cette pureté d'âme nécessaire pour faire un bon usage de la vérité. Depuis la Révolution,

chaque faction a déchiré ces illustres citoyens, les Jacobins Montesquieu, les Royalistes Jean-Jacques Rousseau ; cela n'empêchera pas que l'immortel *Esprit des Loix*, et le sublime *Emile*, si peu entendu, ne passent à la dernière postérité. Quant au *Contrat Social*, comme on en retrouve une partie dans l'Emile ; que ce n'est d'ailleurs qu'un extrait d'un grand ouvrage ; qu'il rejette tout et ne conclut rien ; je crois que, dans son état actuel d'imperfection, il a fait peu de bien et beaucoup de mal : je suis seulement étonné que les Républicains l'aient pris pour leur règle : il n'y a pas de livre qui les condamne davantage.

Ainsi au moment que le peuple commença à lire, il ouvrit les yeux sur des écrits qui ne prêchoient que Politique et Religion : l'effet en fut prodigieux. Tandis qu'il perdoit rapidement ses mœurs et son ignorance, la Cour, sourde au bruit d'une vaste monarchie, qui commençoit à rouler en bas vers l'abyme où nous l'avons vu disparoître, se plongeoit plus que jamais dans les vices et le despotisme. Au lieu d'élargir ses plans, d'élever ses pensées, d'épurer sa morale, en progression relative à l'accroissement des lumières ; elle rétrécissoit ses petits préjugés, ne savoit ni se soumettre à la force des choses, ni s'y opposer avec vigueur. Cette misérable politique, qui fait qu'un gouvernement se resserre quand l'esprit public s'étend, est remarquable dans toutes les révolutions : c'est vouloir inscrire un grand Cercle dans une petite Circonférence ; le résultat en est cer-

tain. La tolérance s'accroît, et les prêtres font juger à mort un jeune homme qui, dans une orgie, avoit insulté un Crucifix; le peuple se montre incliné à la résistance, et tantôt on lui cède mal-à-propos, tantôt on le contraint imprudemment; l'esprit de liberté commence à paroître, et on multiplie les Lettres de Cachet. Je sais que ces lettres ont fait plus de bruit que de mal; mais, après tout, une pareille institution détruit radicalement les principes. Ce qui n'est pas loi, est hors de l'essence du gouvernement, est criminel. Qui voudroit se tenir sous un glaive suspendu par un cheveu sur sa tête, sous prétexte qu'il ne tombera pas? A voir ainsi le Monarque endormi dans la volupté, des Courtisans corrompus, des Ministres méchans ou imbécilles, le Peuple perdant ses mœurs, les Philosophes, les uns sappant la religion, les autres l'Etat, des Nobles ou ignorans, ou atteints des vices du jour, des Ecclésiastiques, à Paris la honte de leur Ordre, dans les provinces pleins de préjugés, on eût dit d'une foule de manœuvres s'empressant à l'envi à démolir un grand édifice.

Depuis le règne de Louis XV, la religion ne fit plus que décliner en France; et elle s'est enfin évanouie, avec la monarchie, dans le gouffre de la Révolution.

Ici finit l'histoire des révolutions de la Grèce, considérées dans leurs rapports avec la révolution Françoise. Nous allons maintenant quitter pour n'y plus revenir la terre sacrée des talens; si j'y ai

fait voyager le lecteur avec un peu d'intérêt, peut-être consentira-t-il un jour à me suivre dans mes nouvelles courses en Italie et chez les peuples modernes : mais avant de les commencer ces courses, il faut dire un dernier adieu à Sparte et à Athènes, et tâcher de résumer ce que nous avons appris.

CHAPITRE LII.

Résumé.

DANS les quarante-deux premiers Chapitres de cet Essai nous avons étudié *la Révolution Républicaine* de la Grèce, recherché son influence sur les nations contemporaines, et suivi ses ramifications aussi loin que nous avons pu les découvrir.

Dans les dix autres qui comprennent *la Révolution de Philippe et d'Alexandre*, nous venons de passer en revue les tyrans d'Athènes, Denys à Syracuse, Agis à Sparte, les Philosophes Grecs et leur influence ; et pour parallèle nous avons eu la Convention en France, les Bourbons fugitifs, Louis Seize à Paris, les Philosophes modernes et leur influence sur leur siècle, ainsi que l'influence de la Réformation et de la secte philosophique sous Louis XV. Ce qui nous reste à faire ici est de reconnoître le point où nous sommes parvenus, et jusqu'à quel degré nous nous trouvons avancés vers le but général de cet Essai.

Nous sommes occupés à la recherche de ces questions.

1°. Quelles sont les révolutions arrivées autrefois dans les gouvernemens des hommes? quel étoit alors l'état de la société, et quelle a été l'influence de ces révolutions sur l'âge où elles éclatèrent, et les siècles qui les suivirent?

2°. Parmi ces Révolutions en est-il quelques-unes qui, par l'esprit, les mœurs, et les lumières des temps, puissent se comparer à la Révolution Françoise?

Il s'agit maintenant de savoir si nous avons fait quelques pas vers la solution de ces questions.

Certainement un pas considérable: Quoique ce volume ne forme qu'une très-petite partie de l'immense sujet de cet Ouvrage, on peut prononcer hardiment que, déjà la majorité des choses qu'on vouloit faire passer pour nouvelles dans la Révolution Françoise, se retrouve presqu'à la lettre dans l'histoire des Grecs d'autrefois. Déjà nous possédons cette importante vérité, que l'homme foible dans ses moyens et dans son génie, ne fait que se répéter sans cesse; qu'il circule dans un cercle, dont il tâche envain de sortir; que les faits même qui ne dépendent pas de lui, qui semblent tenir aux jeux de la fortune, sont incessamment reproduits: ensorte qu'il deviendroit possible de dresser une table, dans laquelle tous les événemens imaginables de l'histoire d'un peuple donné, se trouveroient réduits avec une exactitude mathématique; et je doute que les caractères primitifs en fussent extrêmement nombreux, quoique de

leur composition résulteroit une immense variété de calculs.*

Mais quel fruit tirer de cette observation? Un très-grand.

Tout homme qui est bien persuadé qu'il n'y a rien de nouveau en histoire, perd le goût des innovations: Goût que je regarde comme un des plus grands fléaux qui affligent l'Europe. L'enthousiasme vient de l'ignorance; guérissez celle-ci, l'autre s'éteindra: la connoissance des choses est un opium qui ne calme que trop l'exaltation.

Je dois d'ailleurs observer que, pour juger sainement, le lecteur ne sauroit trop se donner de garde de se méprendre; il faut considérer les objets sous leur vrai jour. Il est bien moins question de la ressemblance de position en politique et de la similitude d'événemens, que de la situation morale du peuple: les mœurs, voilà le point où il faut se tenir, la clef qui ouvre le livre secret du Sort. Que si je me prends à répéter souvent les mœurs,

* Cette Table seroit aisée à faire, et ne seroit pas un jeu frivole. On y poseroit, par exemple, pour principes, deux sortes de Gouvernemens: le Monarchique et le Républicain; l'homme naturel, l'homme politique, et l'homme civil se trouveroient rangés sous deux colonnes; sur une troisième seroient marqués les degrés de lumières et d'ignorance; sur une quatrième, les chances et les hazards. On multiplieroit alors tous ces nombres par les différentes passions, comme l'envie, l'ambition, la haine, l'amour, &c. qu'on verroit écrites sur une cinquième colonne: tout cela tomberoit en fractions composées, par les nuances des caractères, &c. Mais donnons-nous de garde de tracer une pareille table: les résultats en seroient si terribles, que je ne voudrois pas même les faire soupçonner ici.

c'est qu'elles sont le centre autour duquel tournent les mondes politiques : envain ceux-ci prétendent s'en éloigner, il faut, malgré eux, décrire autour de ce point leur courbe obligée, ou, détachés de ce foyer commun d'attraction, tomber dans un vuide incommensurable.

Le second volume de cet Essai, si j'ai le temps de l'écrire, va s'ouvrir avec les Révolutions Romaines, sujet peut-être encore plus magnifique que celui que nous venons de quitter ; on a pu s'appercevoir que je cherche, autant qu'il est en moi, à varier la marche de cet ouvrage : tout sujet a son vice ; le défaut de celui-ci, malgré sa grandeur, est de tomber dans les répétitions ; je tâcherai donc d'écrire chaque révolution sur un plan différent des autres.

Après avoir montré ce qui résulte de la lecture de ce volume pour la vérité générale de l'ouvrage, voici quelques vérités particulières qu'on peut en tirer sur la nature l'homme considéré dans ses rapports moraux et politiques.

L'homme est composé de deux organes différens dans leur essence, sans relations dans leur pouvoir : la Tête et le Cœur.

Le Cœur sent, la Tête compare.

Le Cœur juge du bon et du méchant, la Tête, des rapports et des effets.

La vertu découle donc du Cœur ; les sciences fluent de la Tête.

La vertu est la conscience écoutée et obéie ; la science, la nature éclairée.

Comme ces enfans qu'on est forcé d'enlever à

leur mère vicieuse, pou les confier à un lait plus pur, la Liberté, fille de la Vertu Guerrière, ne sauroit vivre, qu'elle ne soit nourrie au sein des Bonnes Mœurs.

Pourquoi Agis périt-il à Sparte? Pourquoi Denys fut-il chassé de Syracuse? Puorquoi Thrasibule erra-t-il loin d'Athènes, sa patrie? Pourquoi? &c. Parce qu'à Sparte, à Syracuse, et à Athènes il y avoit des hommes; et qu'avec le cœur de cet incompréhensible bipède, on explique tout.

Liberté! le grand mot! et qu'est-ce que la liberté politique? je vais vous l'expliquer. Un homme libre, à Sparte, veut dire un homme dont les heures sont réglées comme celles de l'écolier sous la férule; qui se lève, dine, se promène, lutte, sous les yeux d'un maître en cheveux blancs, qui lui raconte qu'*il a été jadis, jeune, vaillant et hardi;* si les besoins de la nature, si les droits d'un chaste hymen parlent à son cœur, il faut qu'il les couvre du voile dont on se sert pour le crime; il doit sourire lorsqu'il apprend la mort de son ami; et si la douce pitié se fait entendre à son âme, on l'oblige d'aller égorger un Ilote innocent, un Ilote son esclave, dans le champ que cet infortuné labouroit péniblement pour son maître.

Vous vous trompez, ce n'est pas là la liberté politique; les Ahéniens ne l'entendoient pas ainsi: et comment? Chez eux il falloit avoir un certain revenu pour être admis aux charges de l'Etat; et lorsqu'un citoyen avoit fait des dettes, on e vendoit comme un esclave. Un orateur à la tribune, pourvu qu'il sut enfiler des phrases, faisoit aujourd'hui empoisonner Socrate, demain bannir

Phocion, et le peuple libre avoit toujours à sa tête, et seulement pour la forme, Pisistrate, Hippias, Thémistocle, Périclès, Alcibiade, Philippe, Antigonus, ou quelqu'autre. Je voudrois bien savoir enfin combien il y a de libertés politiques? Car toutes les autres petites villes Grecques possédoient aussi leurs libertés, et n'expliquoient pas le mot dans le même sens que les Athéniens et les Spartiates?

Soyons hommes, c'est-à-dire libres; apprenons à mépriser les préjugés de la naissance et des richesses, à honorer l'indigence et la vertu; donnons de l'énergie à notre âme, de l'élévation à notre pensée; portons partout la dignité de notre caractère, dans le bonheur et dans l'infortune; sachons braver la pauvreté et sourire à la mort en Chrétiens. Mais pour faire tout cela, il faut commencer par cesser de nous passionner pour les institutions humaines, de quelque genre qu'elles soient. Nous n'appercevons presque jamais la réalité des choses, mais leurs images réfléchies faussement par nos désirs; et nous passons nos jours, à peu près comme celui qui, sous notre zone nuageuse, ne verroit le ciel qu'à travers ces vitrages coloriés qui trompent l'œil, en lui présentant la sérénité d'une plus douce latitude. Tandis que nous nous berçons ainsi de chimères, le temps vole et la tombe se ferme tout à coup sur nous.

FIN.

De l'Imprimerie de Cox et Baylis,
Great Queen Street, Lincoln's-Inn-Fields, à Londres.

LIVRES NOUVEAUX

QUI SE TROUVENT

Chez COLBURN, Libraire, 50, Conduit Street, Hanover Square.

OUVRAGES DE CHATEAUBRIAND.

1. Souvenirs d'Italie, d'Angleterre et d'Amérique, suivis de Morceaux divers de Morale et de Littérature, 2 vol. 8vo.

2. Itinéraire de la Grèce, 2 vols. 24s.

3. Le Génie du Christianisme, 3 vols. 31s. 6d.

4. Atala et René. 6s.

5. De Buonaparte et des Bourbons, 4s.

6. Réflexions Politiques, 4s. 6d.

---

7. Henri le Grand, par Madame de Genlis, 3 vols. 15s.

8. Marie, ou les Hollandoises, par Louis Buonaparte, 3 vols. 12s.

9. Itinéraire de Buonaparte depuis l'Epoque de sa Résidence à Fontainebleau jusqu'à son Etablissement à l'Isle d'Elbe: précédé de l'Histoire de la Régence à Blois; avec Anecdotes curieuses. 4s. 6d.

Livres nouveaux qui se trouvent

10. Précis Historique sur Napoléon Buonaparte. Jugement porté sur ce fameux Personnage d'après ce qu'il a dit et ce qu'il a fait: pour servir d'Introduction aux "Mémoires Secrets;" écrits par un homme qui ne l'a pas quitté depuis 15 ans. 3s.

11. Secret Memoirs of Napoleon Buonaparte. Written by one who never quitted him for fifteen years. In French, as well as in English, in 2 vols. 12mo. Price 10s. 6d. boards.

This work has created an extraordinary sensation in Paris. It contains an infinite number of private Anecdotes—describes him in his retirements in his fits of passion, in his artifices, and in all his various positions of the Field and the Cabinet—in Society and in his Chamber.

12. An Authentic Narrative of the Invasion of France, in 1814. By M. de Beauchamp, Author of "The History of the War of La Vendée." In 2 vols. 8vo. Price 21s.

The political and military annals of nations have never supplied such interesting subjects for the contemplation of mankind as are united in the description of this astonishing epoch, in which are exhibited the most memorable events and the most affecting incidents that were ever produced by the sword of war or recorded by the pen of history.

13. History of the War in Spain and Portugal from 1807 to 1814. By General Sarrazin, one of the Commanders of the Legion of Honour. In 1 vol. 8vo. Price 12s. illustrated with a Map, exhibiting the Routes of the various Armies.

"As Statesmen derive from the study of History the knowledge of Nations and of their Government, so ought military men to consider the study of the Campaigns of great Commanders, as a fruitful source of information, both in theory and practice, the faults being brought to the test, and rectified by established principles. Such is the proper course to be pursued, in time of peace, for the purpose of bringing to perfection the science of War—a science the most extensive, the most complicated, the most important, and the most noble, since it protects the liberty, the religion, the property, the commerce and the glory of nations."

14. A Supplement to the Memoirs of the Life, Writings, Discourses and Professional Works of Sir Joshua Reynolds. By James Northcote, Esq. R. A. Comprising additional Anecdotes of Johnson, Burke, Goldsmith, Garrick, &c. Extracts from Sir Joshua's MSS. &c. In 4to. Price 15s.

15. Memoirs of Lady Hamilton, drawn from original sources and comprising many new authentic Anecdotes of various distinguished personages, among whom are the King and Queen of Sicily, Sir Wm. Hamilton, the late Lord and the present Earl Nelson, the Earl of Bristol, the Duke of Queensberry, &c. &c. in 1 vol. small 8vo. embellished with a fine portrait by Meyer, from an original painting by Romney.

---

16. The second and concluding Volume of the Travels of Professor Lichtenstein in Southern Africa; comprising the Continuation of his Journey through the Karroo; a Botanical Tour to the District of Zwellendam, &c.; a Journey into the Countries of the Bosjesmans, the Corans, and the Beetjuans, a People never before visited by Europeans; an Excursion to the Borders of the Roggeveld; a Journey to Bosjesveld and Tulbagh, and the Return by St. Helena to Europe. In 4to. illustrated with a valuable Map and several Engravings.

---

17. Mémoires et Correspondance du Baron de Grimm et de Diderot depuis 1753 jusqu'en 1790, 7 vols. 8vo. avec portrait. Prix 4l. 16s.

Les premiers trois volumes pour les années 1753 jusqu'en 1770, et les deux derniers volumes depuis 1783 à 1790, sont vendus séparément. Le public est prévenu de compléter cette collection immédiatement, de crainte que les éditions n'en soient épuisées.

---

18. Aventures d'Eugène de Senneville et de Guillaume Delorme, écrites par Eugène et publiées par L. B. Picard, Membre de l'Institut. 4 tom. 21s.

M. Picard est reconnu pour être un des plus célèbres auteurs dramatiques de France, Les Critiques Français disent que ce roman est le meilleur qui a paru depuis Gil Blas.

Livres nouveaux qui se trouvent chez Colburn, Conduit Street, Hanover Square.

OUVRAGES DE MADAME DE STAEL.

1. Lettres sur les Ecrits et le Caractère de Rousseau, 5s.

2. Zulma, nouvelle, précédé d'un Essai sur les Fictions, 10s. 6d.

3. De la Littérature Ancienne et Moderne, précédé de Mémoires sur la Vie de l'Auteur, 2 vols. 21s.

4. De l'Influence des Passions, 10s. 6d.

5. Corinne, ou l'Italie, 3 vols. 18s.

6. Delphine, 4 vols. 21s.

Œuvres Choisis de Madame Genlis, précédés de Mémoires sur la Vie de l'Auteur, 14 vols. 12mo. 3l. 3s.

Œuvres Choisis d'Auguste Lafontaine, 14 vols. 3l. 3s.

Œuvres Complètes de Madame Cottin, précédés de Mémoires sur la Vie de l'Auteur, 14 vols. 12mo. 3l. 3s.

Tous ces ouvrages se vendent encore séparément; mais il n'en reste de quelques-uns que très-peu de Copies.

Recueil de Nouvelles, par Madame de Montolieu, Auteur de Caroline de Litchfield, la Princesse de Wolfenbuttle, &c. 3 vols. 15s.

La Feuille des Gens du Monde, ou Journal Imaginaire, par Madame de Genlis, avec la Musique des Romances, 12s.

Une Macédoine, par Pigault le Brun, Auteur de Monsieur Botte, Mon Oncle Thomas, &c. 4 vols. 20s.

Mémoires de Mad. la Comtesse de Lichtenau, Maîtresse de Frédéric, Roi de Prusse, écrites par elle-même, contenant des Anecdotes des Personnages les plus célèbres, et suivie de Lettres du Comte de Bristol, de Sir Arthur Paget, de Sir William et Lady Hamilton, &c. &c. 2 vols. 10s.

Correspondance de Madame la Marquise du Deffand, avec Mad. de Stael, d'Alembert, Montesquieu, &c. 3 vols. 15s.

Lettres de Mademoiselle de l'Espinasse, 3 vols. 15s.

Les Souvenirs de M. le Comte de Caylus, pour faire suite aux Souvenirs de Madame de Caylus, sa Mère, 2 tomes, 9s.

Paris dans le XIXe. Siècle: ou Réflexions sur les Nouvelles Institutions, les Embellissemens, l'Esprit public, la Société, les Ridicules, les Femmes, les Journaux, le Théâtre, la Littérature, &c. 2 vols. 12s.

FEB 25 1954